This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

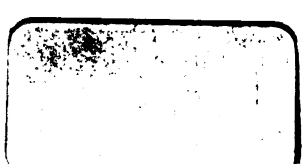
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932887 4



DG
the-Lan
Copy

# NAPOLÉON

ET

# SES CONTEMPORAINS.

IMP. DE A. HENRY, RUE GIT-LE-COEUR, 8.

# NAPOLÉON

## SA FAMILLE

### SES AMIS, SES GÉNÉRAUX, SES MINISTRES

ET SES CONTEMPORAINS

OU

# SOIRÉES SECRÈTES

DU LUXEMBOURG, DES TUILERIES, DE SAINT-CLOUD

DE LA MALMAISON, DE FONTAINEBLEAU, ETC

Par M. le.....

Ex-Ministre de S. M. Impériale et Royale

Un homme a rempli le monde du bruit de son nom; sa fortune a passé, sa gloire reste, et, géant, il grandit à mesure que son époque s'éloigne.

PARIS

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, QUAI SAINT-MICHEL

1840

# PRÉFACE.

La vie de Napoléon forme une mine inépuisable : les filons à exploiter en sont immenses, leur variété prodigieuse. On a déjà, nombre de fois, tracé, esquissé et peint l'histoire publique, militaire, politique de ce grand homme. Des menteurs ont écrit la chronique de ses amours ; d'autres, glanant partout, inventant peu, il est vrai, ont fait

# 1810 ET 1830

OU

LA DOUBLE ÈRE

# DES GÉANTS ET DES NAINS.

JUVENALE.

Myrmidons insolents, dont l'audace stupide
En un marais infect change un fleuve limpide;
Enfants qui, bégayant le langage des dieux,
Recouvrez de brouillards un soleil radieux;
Quel démon vous poursuit? quel aveugle délire
Du génie indigné vous fait briser la lire?
Osez-vous comparer votre âge abâtardi
Aux miracles nombreux de ce règne hardi,
Où, de Napoléon la main forte et savante
Nous dotait d'une part de sa gloire vivante?
Échauffés comme nous à ce soleil ardent,
Avez-vous de vos noms rempli tout l'Occident?
Pour insulter l'Empire où sont vos droits? quels titres
D'une ère de géants vous ont faits les arbitres?
Quels royaumes puissants avez-vous renversés?
Quels monts devant vos pas se sont-ils abaissés?
Où sont vos Saint-Bernard, vos Iéna, vos Arcole?
Montrez-nous de vos preux la généreuse école,
Vos sublimes soldats, vos modestes héros,
Vos titans déchaînés, même vos grands bourreaux.
Quels drapeaux suspendus et quels arcs de victoire
Attachent nos regards et parent votre histoire?
A-t-on couvert vos fronts de ces nobles lauriers
Qu'on décerne au génie, aux savants, aux guerriers?
Une profonde nuit, couvrant votre existence,
Dérobe à tout jamais votre frêle importance.
Qu'êtes-vous tous? beaux fils, énervés, sans couleur;

Point chêne vigoureux, mais faible et pâle fleur.
Au tir sont vos combats, au théâtre vos brigues :
Des courses au clocher, quelques plates intrigues,
Votre barbe de bouc, vos meubles mélangés,
Vos cent brimborions sur vos murs étagés ;
Chez vous comme au dehors singeant le moyen âge,
Et chacun se grimant en grave personnage,
Fils de bons artisans, prétendez sur vos fronts
Poser le cercle d'or des gothiques barons ;
D'où naît en votre esprit cette manie étrange ?
A l'avis du bon sens que tant d'orgueil se range !
Et, surtout, de cette ère, objet de vos mépris,
Jugez mieux la grandeur et voyez tout le prix.
Alors, on échappait aux discordes civiles ;
D'horribles passions troublaient encor nos villes,
Et dans chaque hameau, la haine et la fureur
Éveillaient la vengeance au cri de la terreur.
Dans ces temps désastreux et de sollicitudes,
Aux leçons du malheur nous fîmes nos études.
Enfants, il nous fallait, pour sauver nos parents,
Nous vieillir de prudence auprès de leurs tyrans ;
Dérober sous le rire, au fort de la tempête,
L'action qui d'un père eût fait tomber la tête ;
Et tromper des brigands à nous perdre occupés.
Au Styx de l'infortune ensemble tous trempés,
Homme fait à huit ans, à douze ans jeune sage,
Chacun d'un grand devoir faisait l'apprentissage ;
Graves dans le logis, en public gracieux,
Trouvant dans le travail un trésor précieux ;
Soumis et faits pour vivre en un salon modeste,
Nous savions écouter, c'est un art qui nous reste.
Sans rien de cet orgueil qui tonne en vos décrets,
A côté des vieillards, attentifs et discrets,
Nous attendions du temps et de l'expérience
Ce savoir qui toujours manque à l'adolescence.
Enfin, je dois le dire, et cela sans rougir,
Nous eussions tous sifflé votre façon d'agir.
Polis, respectueux, notre galanterie
Chez l'étranger jaloux honorait la patrie.
La femme était pour nous une divinité,
Et non, comme aujourd'hui, sale nécessité.
A ce culte charmant sans relâche fidèle,
Notre moindre, à vous tous eût servi de modèle ;
Tant l'amour dans nos cœurs n'était pas ce désir
Qu'on étouffe aujourd'hui dans les bras du plaisir.

C'était notre bonheur, une idole sacrée,
Dans son temple divin sans relâche adorée.
Nous aimions en secret, et la discrétion
Était le premier nœud de notre passion.
On trouvait rarement des flammes éphémères;
Pour la fidélité, j'en appelle à vos mères.
Chacun sut bien choisir l'objet charmant et doux
Dont il voulait, un jour, être l'heureux époux.
Des calculs d'aujourd'hui dédaignant la bassesse,
Nous faisions des vertus l'appoint de la richesse.
Quand l'un de nous était en quête d'un trésor,
Il cherchait une femme, et non un lingot d'or.
Ainsi nous conduisait une honorable règle.
Là, pas de loups-cerviers; là, quelquefois, un aigle!
Point de lâche intérêt, jamais aucun de nous
Devant le vil Mammon n'a ployé les genoux.
Nous étions *rococo* d'une force première;
C'était pays perdu que la *Grande Chaumière*.
Et s'il faut compléter un aveu franc et net,
Gens faits pour les salons, point pour l'estaminet,
Loin d'aller où des Crocs la horde s'ingénie,
Nous courions, chaque soir, en bonne compagnie.
C'est un pénible aveu, j'en conviens; et pourtant,
Prêts à recommencer, nous en ferions autant.
Qui songeait à fumer? Qui, dans les tabagies,
Organisait à froid d'immorales orgies?
Si, dans nos rangs, un fat vous avait devancés,
Dans ce sentier infect il était seul laissé.
Nous lui disions: adieu! Pourtant, notre jeunesse,
De myrthes, quelquefois, couronna la sagesse;
De solides travaux occupaient nos instants:
Ceux qui savent beaucoup ne sont pas importants.
Nous eussions sans pitié sifflé le sot imberbe
Qui se serait vanté d'être grand homme en herbe;
Ce vieillard de quinze ans, dont le stupide orgueil
Veut la gloire ou la mort, le trône ou le cercueil!
Sot, qui, sachant à peine énoncer sa pensée,
Déjà rêve un laurier pour sa muse insensée;
Qui, de ses devanciers, méprisant les travaux,
Croit que l'orgueil suffit à vaincre des rivaux.
Avant d'avoir produit, aucun de nous, sans doute,
Ne se serait choqué d'être encor sur la route.
Et d'Escousse et Lebas, par vous tant célébrés,
Nous les eussions dits fous, et fous dix fois timbrés.
Quoi! n'est-ce pas pitié que l'enfant ridicule,

De sa propre démence adorateur crédule,
Et, sans avoir rien fait, se classant immortel,
Nous dise impudemment qu'on lui doit un autel ;
Et que, s'il n'obtient pas la gloire du poëte,
D'un coup de pistolet il cassera sa tête !
Eh! malheureux, péris ! Plus tard, que ferais-tu ?
Vaniteux, énervé, sans talent, sans vertu,
Jaloux!.. (Tout médiocre est frappé de ce vice!)
Dans ce monde, dis-nous, quel serait ton office?
Quel rang y tiendrais-tu? Débauché, fainéant,
Repoussant le travail, dans ton lâche néant,
Jusques à tes vieux jours croissant en ignorance,
La mort te surprendrait, grand homme en espérance.
Mais, si nous n'avions pas cette présomption ;
Si nous mettions un frein à notre ambition ;
Forts d'un savoir certain, tous, dès l'adolescence,
Marchions, d'un pas ferme, vers la toute-puissance.
Nous l'approchions souvent ; et ce que vous rêvez,
Ce qui n'arrive pas à vos cœurs énervés,
Ce que n'obtiennent pas vos écrits romantiques,
Vos comiques grands airs, vos héros de boutiques,
Vos gilets de Marat, vos formes de pantins,
Vos journaux complaisants, vos succès clandestins,
Nous sûmes l'acquérir ; et, sur le trône même,
Quelques uns, de mon temps, ont ceint le diadème.
Beaucoup ont obtenu les titres, les cordons ;
Du prince et de l'État nous reçûmes les dons.
Admise au premier rang, notre jeunesse forte,
Des cours d'où l'on vous chasse alors s'ouvrit la porte.
Vous, qui nous outragez de vos cris insultants,
Offrez à nos regards vos héros de vingt ans.
Avez-vous parcouru l'Europe épouvantée
En nobles conquérants, en cohorte vantée ?
Du nord jusques au Nil, et du Tage au Niémen,
La terre fut pour nous un glorieux chemin.
Notre littérature, et nos arts avec elle,
De l'univers soumis est encor le modèle.
De votre ère, Messieurs, montrez-nous les travaux !
Nos héros, nos auteurs sont encor sans rivaux.
Offrez à nos regards, jeunes Frances superbes,
Vos Ducis, vos d'Anglas, vos Kléber, vos Malsherbes.
Où sont vos Kellermann, vos Desaix, vos Marceau,
Vos Verdier, vos Davoust et même vos Moreau?
De votre Massena, l'enfant de la victoire,
Que votre Béranger chante la grande histoire!

Lannes, Caffarelli, Joubert... et mille encor!
Je n'épuiserais pas ce belliqueux trésor.
Pour de telles moissons vos champs sont infertiles!
Et nous revendiquons ceux qui vous sont utiles.
Nos conscrits sont chez vous de grands guerriers. Enfin,
De notre chrysocale on vous fait de l'or fin.
Vos splendeurs ne sont plus que des plaisanteries:
Qui voit, aux jours présents, autour des Tuileries,
*Des embarras de rois*, des soldats couronnés?
Vos princes comme alors sont-ils environnés
Du cortége pompeux des princes de la terre?
Et sur quel empereur gronde votre tonnerre?
Modène vous offense, et son ressentiment,
Sans craindre vos efforts, vous brave hautement.
Ah! ce n'est pas ainsi, qu'en notre ère suprême,
Les plus grands potentats ceignaient le diadême.
Sur le front du plus ferme on le vit chanceler,
Et le cri d'un Français les faisait tous trembler.
Au déclin de ce temps, Alger, encor présente,
Vous dira ce qu'était notre France imposante.
  Abordons les beaux-arts: nous eûmes Girodet;
Gérard, que l'Italie en pleurant nous cédait;
Guérin, peintre charmant, au bon goût si fidèle;
Prudhon, trouvant toujours un gracieux modèle;
Gros, que l'ingratitude et la stupidité
Au gibet des journaux tout vivant ont jeté;
Grand peintre, assassiné par ces plates gazettes,
Des demi-dieux du jour légitimes mazettes;
Raynaud, Meynier, Le Thière, et toi, jeune Vermay,
Lis brillant disparu comme la fleur de mai!
Valencienne, Richard, Greuze, peintre de l'âme,
Et le trio Vernet, que notre ère réclame;
David, qui rendit l'art; Ingre, au pinceau divin!...
  Maintenant, présentons notre groupe écrivain;
De l'Empire insulté rappelons la magie.
Là, vivaient Lemercier et sa mâle énergie;
Le tragique Renouard, cet autre templier,
Qui, comme son héros, ne sut jamais plier;
Delille, aux vers brillants, et qui seul a su rendre
Et le païen Virgile, harmonieux et tendre,
Et le chrétien Milton, démocrate pieux,
Qui haïssait les rois etqui chantait les cieux.
De quel moderne auteur l'héroïque victoire
A chassé Bernardin de son trône de gloire?
Combien encor de noms je dérobe aux regards,

Dont la splendeur viendrait blesser vos yeux hagards.
Mais, de Châteaubriand, quand je voile l'image,
Vous, à ce nom puissant, rendez le même hommage.
La science à son tour sur son trône appelait
La Grange, Hauy, Cuvier, Corvisard, Berthollet,
Chaptal, Darcet, Portal, La Place, Desgenette,
Larrey, que l'Empereur nomma le plus honnête;
Parmentier, Cassini..., tous savants renommés,
Faisceau prodigieux des noms les mieux famés.
Et toi, Napoléon! toi, sublime colosse,
A la voix de tonnerre, à la marche véloce;
Dans tes immenses bras étreignant, sans efforts,
Les rois et les cités, les peuples et les forts.
Pourquoi de son génie une étincelle ardente
N'embrâse-t-elle pas une âme indépendante?
Pourquoi, dans le cercueil enfermée avec lui,
Sur un front jeune et fier n'a-t-elle pas relui?
Non, tout a disparu, tout.... hors sa renommée,
De ce volcan éteint lumineuse fumée;
Et les peuples souffrants cherchent partout en vain
Un reflet échappé de ce rayon divin.
Généreux, économe, habile, adroit et sage,
Par mille monuments il marqua son passage;
Il vit dans tous les cœurs. Tombez à ses genoux,
Insensés qui voulez vous placer avant nous!
Et l'on ose honnir l'époque où le grand homme
Étendait ses deux mains sur Hambourg et sur Rome!
Et vous dont, en son nom, je marque au front l'orgueil,
Vous n'osez même pas conquérir son cercueil!
Pour comprimer l'élan de notre beau courage,
Il fallut dans le Nord souffrir un grand naufrage,
Et que l'Europe entière, armant ses bataillons,
Du sang de tous ses fils engraissât nos sillons!
Et vous! qui veut dompter votre ardeur expirante
N'a qu'à faire jouer une pompe aspirante;
Trop faibles pour porter ce nautique fardeau,
Votre valeur se noie en quelques tonnes d'eau.
Çà, mes maîtres, venez et comptons, je vous prie.
Qu'avez-vous inventé? la camaraderie,
L'art d'être ridicule et le pouvoir vénal.
En Europe inconnus, rois chacun d'un journal,
A défaut de prôneurs vous devenez le vôtre,
Et chacun est de soi le messie et l'apôtre.
Nul de vous n'est entier: au théâtre, partout,
Plusieurs offrent leur part, et qu'ensemble l'on coud;

De vingt demi-auteurs le grotesque assemblage,
Sous un nom convenu place l'*omnis*-ouvrage.
Oui, tout écrit du jour, à la gloire promis,
N'est que le résidu de quatre ou cinq amis.
Désignerais-je ici ces tomes si célèbres,
Qu'enveloppent pourtant les plus noires ténèbres ?
On a l'auteur caché comme l'auteur actif ;
Le chef-d'œuvre qu'on prône est toujours collectif.
Deux rimeurs composaient ces némésiques pages
Que l'on sut faire taire avec deux équipages,
Et de la *Tour de Nesle* on a construit le mur
Avec deux noms unis : l'un brillant, l'autre obscur.
Il en est un surtout que Paris idolâtre,
Vraiment inévitable aux journaux, au théâtre :
Deux ou trois cents auteurs s'entassent tous les jours
Dans ce nom convenu qui s'agrandit toujours ;
Enfin, on a reçu dans notre académie
Ce nom, représentant toute une compagnie.
Quoi ! tant de vanité pour un tel résultat !
Il vous faudrait cent rois pour régir votre État.
Hommes tous incomplets, votre maigre génie,
S'il n'est doublé, triplé, vainement s'ingénie.
Quoi ! tant d'esprits fameux ne savent qu'emprunter ;
Et recevoir d'autrui vous paraît inventer !
Et c'est quand tout Paris connaît votre faiblesse,
Impuissante au travail, que tout mérite blesse ;
Et quand, pour mendier un succès incomplet,
Vous vous mettez à dix pour rimer un couplet ;
Quand, chasseur à l'affût de la moindre pensée,
Votre muse expirante et de feu dispensée,
De çà, de là, s'en vient honteusement glaner
Ce qu'un impérial veut vous abandonner ;
Quand, au roman d'autrui, vous trouvez toute faite
L'œuvre qu'un sot public proclamera parfaite ;
Quand aucun d'entre vous encor n'a mérité
De prétendre aux honneurs de la postérité ;
Que l'on ose insulter cette époque éclatante,
Où, du moins, chaque auteur restait seul dans sa tente,
Et tout seul obtenait ce triomphe flatteur
Que vous n'escamotez qu'en trompant l'auditeur.
Soi-même se vanter, imprimer ses éloges,
Pour feindre un grand succès louer toutes les loges,
N'en céder qu'aux prôneurs, aux amis, aux parents,
Parler de liberté sans moins être tyrans,
Feindre l'égalité, visant au despotisme,

Français pas plus qu'Anglais, mais jouant le civisme,
Payer dans les journaux des articles menteurs,
Ainsi font aujourd'hui vos petits grands-auteurs.
Leur charlatanerie à nulle autre est pareille :
Le plus sot rimailleur, qui nous brise l'oreille,
Se pose en Jupiter, et, plein de vanité,
Lui-même érige un culte à sa divinité.
Chers enfants, croyez-moi, laissant là l'hyperbole,
Vos grands hommes obscurs, Q...., D... et B..,
Livrez-vous par l'étude à d'utiles travaux ;
Fuyez les faux amis, recherchez vos rivaux ;
Que tout succès soit franc, et non plus en idée ;
Que par le vrai public votre palme accordée,
Vous soit titre d'honneur et non titre d'affront,
Que sans aucun partage elle orne votre front ;
Que chacun puisse dire, en lisant vos volumes :
Ils sont de *tel* tout seul, et non de trente plumes.
Laissez le commerçant écrire en son cartel :
Maison de commandite et sous raison de TEL.
Isolez-vous..... Alors, votre gloire augmentée
Vous sera personnelle et non pas empruntée ;
Et vous parviendrez seul à l'honneur du renom
Sans que dix noms obscurs éteignent votre nom.
Alors si, contre nous, votre haine conspire,
Vous aurez quelque droit de combattre l'Empire,
D'en nier les héros, d'en siffler les auteurs.
Mais, pour arriver là, devenez créateurs.
Car, qui bien vous connaît hors votre coterie ?
Quel roi vous rend le but de sa coquetterie ?
Quel Voltaire imbarbu, sous son sceptre d'airain,
Range-t-il de nos jours le moindre souverain ?
Du Ferney d'à présent me direz-vous la route ?
Quel auditoire entier vous suit et vous écoute ?
Quels nobles étrangers ornent votre salon ?
Qui de vous monte au ciel, si ce n'est en ballon ?
Nul ne vous voit à l'aigle emprunter son tonnerre,
Et qui veut vous trouver ne vous cherche qu'à terre.

# SOIRÉE I.

Trois gouvernements. — Trois consuls. — Une soirée au palais du Luxembourg. — *Interlocuteurs :* Joséphine, les citoyennes Bacchiochi, Leclerc, Campan, de Beauharnais; les citoyens Fabre de l'Aude, Ozun, La Grange, Laplace, Berthollet, Lannes, Leclerc, Marmont, Murat. — Un intrus. — Une épître. — Selle à tous chevaux. — Le soldat mystificateur. — Le poëte. — Napoléon Bonaparte. — Son portrait. — Le troisième consul devenu le premier par un tour d'escamotage. — Propos de Sieyes rapporté par Cabanis.

C'était au Luxembourg et dans l'appartement tour à tour habité par MONSIEUR (depuis, S. M. Louis XVIII) et par le directeur Barras, que, le 20 brumaire de l'an VIII (12 novembre 1799), le troisième consul de la République française, Napoléon Bonaparte, venait établir son nouveau séjour.

Une troisième révolution amenait une autre

forme de gouvernement. Depuis la chute de la monarchie, au 21 septembre 1792, la Convention, d'abord par l'organe de ses comités, s'était saisie du pouvoir; celui-ci avait ensuite été remis à un corps composé de cinq membres (le Directoire exécutif); enfin trois consuls, un corps législatif, des tribuns, un sénat conservateur, se partageaient cette fois la puissance inégalement. Les lois, discutées, élaborées au tribunat, devaient être votées par l'assentiment muet des législateurs; les trois consuls les mettaient en jeu, en gouvernant d'après elles; et les sénateurs avaient la charge de veiller à ce que nul ne les violât.

Telle était la nouvelle forme donnée à l'autorité souveraine, qui tarderait peu à être plus concentrée. Oui, quelques semaines, ou, comme on disait alors, quelques décades encore, et le premier consul, réduisant ses collègues au triste rôle de ses conseillers sans prépondérance, envahirait tous les pouvoirs et les concentrerait uniquement dans ses mains habiles et fermes.

Les trois consuls, ce jour-là 20 brumaire, étaient: Sieyes, premier; Roger Ducos, second; et Napoléon Bonaparte, troisième. Ainsi furent-ils désignés dans l'acte constitutionnel qui provint du coup d'état de Saint-Cloud. Ici on avait suivi le vieil adage romain: *Arma cedant togæ* (les armes cèdent à la toge); c'est-à-dire que le guerrier célèbre s'était momentanément éclipsé devant la re-

nommée de convention du premier de ses collègues, et Sieyes, pendant quelques heures, put se bercer de la douce idée qu'il serait le chef du peuple français. L'illusion dura peu, elle fut rapidement détruite.

C'était donc, ai-je dit, le 12 novembre 1799, que la citoyenne Joséphine Bonaparte, veuve de l'ex-vicomte Alexandre de Beauharnais, général des armées de la République française, quitta sa modeste maison de la rue de la Victoire pour venir occuper, avec son second mari, l'appartement du Luxembourg, échu au troisième consul. Elle se trouva dépaysée dans ce palais qui lui rappelait des souvenirs pénibles. C'était de ce lieu, transformé en Bastille républicaine, que son premier mari avait été arraché de ses bras pour aller à la mort, et elle y revenait presque certaine de remplacer la défunte reine de France dans sa grandeur, sinon dans son influence.

Joséphine, assise au coin gauche de la cheminée du salon principal de son appartement, avait à ses côtés deux de ses belles-sœurs, les citoyennes Bacchiochi et Leclerc, et madame Genet-Campan, ex-première femme de chambre de Marie-Antoinette, alors célèbre maîtresse de pension à Saint-Germain-en-Laye; celle-ci ayant amené avec elle mademoiselle Hortense de Beauharnais, fille de madame Bonaparte. Les tribuns Fabre de l'Aude et

Antoine Ozun; trois savants recommandables et peu après appelés au sénat conservateur, Monge, Laplace et Berthollet; les généraux Lannes, Leclerc, Marmont, aide-de-camp du troisième consul; Joachim Murat, futur beau-frère du chef du gouvernement, composaient le reste de la société choisie qui attendait avec impatience le retour de Napoléon Bonaparte.

Ce fonctionnaire public, nommé en troisième dans le décret de création, avait manifesté son dépit du rang que Sieyes usurpait sur lui, et on l'avait vu partir bien déterminé à prendre de haute lutte ce que la plume obéissante d'un commis maladroit lui avait ravi. Comment parviendrait-il à son but? C'était une autre révolution au petit pied à tenter, et non moins chanceuse. Le succès la couronnerait-il? La famille, les amis de Bonaparte, en proie à une vive anxiété, parlaient peu, chacun étant occupé de graves pensées, lorsque la porte principale du salon fut ouverte avec une telle vivacité, que tous en tressaillirent, et que les regards se portèrent sur un même point; car on se flattait de deviner sur les traits du troisième consul le résultat de son entreprise périlleuse..... Ce ne fut pas lui qui parut.

— Ah! madame *la consule*, s'écria le nouveau-venu sans s'apercevoir combien son apparition surprenait l'assistance, le chantre de Fingal, le barde moderne, n'a pu se retenir d'apporter au héros

de son siècle le juste tribut de son hommage et de son amour.

— Sa femme, dit tout bas madame Bacchiochi à Ozun, en lui désignant celui qui parlait, ne lui a-t-elle pas fait un procès bien étrange?

Ozun sourit, s'inclina et garda le silence. Joséphine prenant la parole :

— Bonaparte sera, Monsieur, bien flatté de votre empressement, et je ne doute pas qu'en une heure plus opportune il ne vous accueille comme vous le méritez.

— Je ne veux pas lui faire perdre des instants précieux, reprit l'interlocuteur; voici une épître que je lui adresse : fille de mon enthousiasme, elle est tombée sur le papier à la course de ma plume. Puisse-t-il y voir ma sincérité, ma haine de la tyrannie! Les premiers vers de cette œuvre de conscience vous feront, Madame, apprécier mes sentiments.

L'auteur ouvre son cahier, et sans autre encouragement débite trente vers environ; il va poursuivre, et chacun frémit à la pensée d'avoir à admirer le poëme tout entier, quand Lannes qui, debout devant la cheminée, joue avec plusieurs fragments déchirés et chargés d'écriture, sourit, se mord les lèvres, puis se retournant vers le poëte noyé dans sa lecture :

— Eh! citoyen, lui dit-il, que vous avez à vous plaindre de l'infidélité de vos secrétaires!

— En quoi, s'il vous plaît, général ? répond le littérateur étonné.

— Oh ! reprend l'Achille français, la filouterie est horrible ; voici, et oublié dans ce vase de porcelaine par le directeur Barras, vos mêmes vers, en forme aussi d'épître ; et celle-ci, non à l'adresse du troisième consul, mais bien à celle du directeur de la République française...

Clameur universelle, stupéfaction du barde, qui veut nier.

— Oh ! je ne dis rien que je ne le prouve, ajoute Lannes. Tenez, Mesdames, voyez, citoyens, hors la tête de l'œuvre, tout le reste est pareil, jusqu'aux caractères formés par une plume égale. En vérité, M. le Tasse moderne, c'est jouer de malheur.

Un éclat de rire mal contenu frappe au cœur, en flèche aiguë, celui qui vient d'être surpris en flagrant délit. Il va, dit-il, éclaircir ce mystère, dévoiler la trame qui le perd, et il se sauve, poursuivi par le débordement d'une gaîté qu'aucune convenance ne peut contenir et que d'ailleurs mérite cette promptitude à faire servir un thème à deux sujets divers.

Cet incident comique, et dont les mémoires inédits d'Antoine Ozun attestent la réalité, suspendit l'anxiété qui dominait la compagnie. On en causait avec une chaleur si gaie qu'à peine si on s'aperçut que Bonaparte enfin arrivait à son tour.

Napoléon avait à cette époque trente ans ; sa taille, encore amincie par les fatigues des campagnes d'Égypte, gardait une noblesse et une grâce dont l'ensemble imposait et charmait à la fois ; bien fait dans tout son corps, il tirait vanité de la forme exquise de ses mains et de ses pieds. Le soleil ardent du Midi avait bruni son teint blanc et pâle, et par conséquent donné plus de vivacité à ses yeux ; leur regard était celui d'un aigle : tour à tour ils pouvaient fixer le soleil et lancer la foudre sur les vicieux et les coupables qui ne craignaient pas de s'exposer à leur énergie écrasante. Son nez était bien dessiné ; sa bouche, mignonne autant que ses oreilles, savait alternativement se parer d'un sourire céleste ou s'armer d'une expression dont le dédain ou le mépris était mortel ; ses cheveux, encore à la mode républicaine, tombaient coupés carrément sur ses joues. Des culottes courtes de casimir blanc, des bas de soie de la même nuance, des souliers parés de boucles d'or, un gilet de piqué blanc, un frac militaire orné de deux épaulettes de général et le fameux tricorne, complétaient avantageusement une parure rehaussée par tout ce que la dignité a de plus noble, l'aisance de plus facile, la simplicité de plus attrayant et la modestie de plus respectable.

Son nom, prononcé par l'huissier de service, avait été enveloppé dans les éclats de rire provenant de la visite intempestive du poëte malencon-

treux ; mais aussitôt que l'on eut aperçu le magistrat suprême, un silence profond succéda à la familiarité de ce tumulte ; et lui s'avançant vers Joséphine, l'enlaça de ses bras, et après un double baiser pris et rendu :

— Chère amie, dit-il, fais tes compliments au troisième consul, président néanmoins de la République française.

— Vous l'avez enfin emporté, citoyen général, répond Monge avec joie ; le combat a dû être long et verbeux.

— Point, répondit Napoléon, un simple jeu de siéges a dès l'abord décidé la question ; ceci vous étonne, écoutez-moi tous et prenez part à ma première victoire administrative.

Lannes se recula de la cheminée, où Bonaparte alla s'adosser, les quatre dames et mademoiselle de Beauharnais rapprochèrent leurs fauteuils, les hommes formant le cercle s'appuyèrent sur le dos de ceux-ci, et chacun écouta le récit qu'on allait leur faire.

« Vous savez que Sieyes nous menaçait d'une constitution ; occupé de combattre cette œuvre indigeste aussitôt qu'elle serait présentée, et d'une autre part donnant mes soins à ce qu'un revirement de parti ne renversât pas la révolution faite ces jours passés, je n'avais pu tout prévoir, et Sieyes, libre d'agir dans le comité provisoire de gouvernement, en avait profité pour me reje-

ter à la troisième place dans l'acte constitutif du consulat. Lui, au contraire, nommé le premier, paraissait par ce fait devenir le chef du gouvernement. Déjà il se targuait de faire de moi son épée ; c'était mal me connaître : je ne tire les marrons du feu que pour les manger moi-même, et dans cette circonstance j'ai reconnu que c'était à Raton à tromper Bertrand.

» Tantôt devait avoir lieu la première séance. Un homme à moi que j'avais envoyé à l'avance pour inspecter le local et m'en faire connaître les dispositions (ici un regard de Bonaparte alla chercher celui d'Ozun), était revenu me conter que trois fauteuils avaient été disposés autour de la table ronde des directeurs ; qu'à celui du milieu, un écriteau attaché désignait le siége de Sieyes, président; à droite était celui de Roger-Ducos, et à gauche le mien. C'était continuer l'erreur du sénatus-consulte, et même la consacrer. Je me promis de ne pas le souffrir.

» A l'heure convenue, nous nous réunissons dans le salon qui précède la salle du conseil. L'instant de la séance arrivé, on nous le fait savoir. On ouvre la porte : Sieyes passe le premier. Je le laisse faire. Il oublie, tant il songe à lui, de vérifier si Roger-Ducos le suit : je profite de la distraction et devance celui-là. Sieyes court à son siége et s'y installe. Alors je prends le fauteuil placé à sa droite, et qu'il réserve à notre collègue,

je le transporte à la gauche du mien, dont je m'empare aussitôt, et, d'un geste impératif, je fais signe à Roger-Ducos de venir occuper celui-là. Lui, sans hésiter, s'y assied ; et tout ceci est accompli si vite, que Sieyes n'a pu comprendre mon acte que lorsqu'il est consommé ; dès-lors, il ne peut être détruit que par une lutte dont les chances sont périlleuses, et que je suis prêt à soutenir jusqu'au bout.

» Sieyes, consterné de ce que je viens de faire, pâlit, rougit, blêmit, se mord les lèvres jusqu'au sang ; je vois la sueur du dépit ruisseler sur son front, et d'une voix à demi-tremblante :

— Mais, dit-il, ce n'est pas cela...

— Si ! si ! ai-je répliqué, c'est comme cela que j'ai entendu la chose. Et puis, baissant la voix de manière à n'être ouï que de lui seul, j'ajoute : D'ailleurs, je ne suis pas venu d'Égypte pour marcher à la suite de ceux qui n'ont pu soutenir une puissance que de force il faut m'abandonner ; car c'est moi et non vous que veut la France.

— Dans ce cas, qu'elle n'ait affaire qu'à vous ! dit Sieyes avec aigreur.

— Puis-je me passer sitôt de vos bons avis ? je réponds. Et la constitution, n'en avez-vous pas une toute faite ? Montrez-la nous.

» Je la lui demandais pour le détourner de faire un coup d'éclat, et non, certes ! pour la mettre en œuvre. Il importait que, dans cette première minute, il acceptât son rang en m'accordant le

mien. Roger-Ducos acheva de l'entraîner en nous disant qu'il n'aurait jamais su prendre le pas sur moi, et qu'il aurait été trop honteux d'être à la seconde place lorsque je serais à la troisième. Sieyes lève les épaules, mâchonne le mot *esclave !!!* Moi, d'une voix ferme, je dis : *Citoyens consuls, la séance est ouverte !...* On me répond par une double salutation.., et la victoire est gagnée, et j'ai obtenu ce que mes amis et la République me réservaient. »

Un *vivat*, un cri unanime de joie et de félicitation répondent à ce que Napoléon vient de dire. Joséphine, tout en pleurs, embrasse son époux, sa fille et ses belles-sœurs, tandis que madame Campan lui baise la main. Lannes, Monge, Berthollet, Marmont, Fabre, Laplace, Ozun, manifestent leur allégresse. Monge, néanmoins, n'est pas satisfait; il veut savoir ce qu'est devenue la constitution mijotée par Sieyes.

— Elle rentrera dans son portefeuille avec la présidence de son auteur, répond Napoléon. Oh! le plaisant amphigouri qu'était cette œuvre indigeste ! Imaginez-vous un *grand électeur*, lui, Sieyes, logé à Versailles, avec six millions de traitement, ayant charge de nommer les fonctionnaires, de promulguer les lois, d'envoyer en son nom, de recevoir les ambassadeurs; *deux consuls :* l'un *de la paix*, chargé de l'intérieur, de la police, des finances, de la justice; l'autre *de la guerre*, ayant

dans son lot les colonies, la marine, les armées de terre et de mer; un *corps législatif* faisant les lois; un *sénat* absorbant dans son sein tout fonctionnaire devenu redoutable à la République; en un mot, des billevesées, des contes de fées. J'en ai tant ri, tant dit, que notre homme, de plus en plus dépité, a rempoché sa merveille et m'a complétement abandonné le champ de bataille. Ce sera moi qui dirigerai seul le travail de la commission des cinquante législateurs qui, pris dans les deux conseils, auront la mission apparente de rédiger notre nouvelle constitution.

— Mais, dit Joséphine, Sieyes va clabauder.

— Oh! non, répond naïvement Napoléon, je viens de lui clore la bouche et de lui occuper les mains. Je lui ai laissé à répartir, entre lui et Roger-Ducos, quelques cent mille francs que nous avons trouvés dans la caisse secrète du Directoire. J'y ajouterai un beau domaine national, à titre de récompense civique; puis de belles places, avec de riches traitements. Notre Caton est avare : il enragera, mais se taira; car il moissonnera.

Sur ces entrefaites, on annonça le docteur Cabanis. Napoléon l'aimait; aussi vint-il à lui le sourire sur les lèvres.

— Citoyen général, dit le médecin fameux, que s'est-il donc passé au conseil d'assez entraînant pour ramener Sieyes au sentiment avoué de son infériorité? je viens de le rencontrer dans

la salle voisine. Nous étions là, Talleyrand-Périgord, Boulay de la Meurthe, Chazal, Rœderer et moi; il est venu droit à notre groupe, et, en nous abordant « A présent, Messieurs, nous a-t-il dit, nous avons un maître; il sait tout, il fait tout, et il peut tout. » Certes, je n'en eusse pas autant attendu de sa modestie.

Ceux que Cabanis venait de nommer avaient, depuis le retour d'Égypte, été les conseillers secrets de Bonaparte, en y joignant Cambacérès et Fabre de l'Aude, Berthier, Maret, Monge, Laplace, Chaptal et Berthollet.

Ce fut dans cette même soirée que Napoléon désigna le ministère qui marchait sous son impulsion. Cambacérès, nommé provisoirement ministre de la justice, en conserva les fonctions jusqu'à la promulgation de la constitution, le 24 décembre suivant, où il devint le second consul, et Lebrun le troisième; Talleyrand-Périgord obtint le portefeuille des relations extérieures; le mathématicien Laplace, celui de l'intérieur; Alexandre Berthier, celui de la guerre; Gaudin, celui des finances. L'ingénieur Forfait fut ministre de la marine, et Fouché de la police. Le don de la terre de Crosne compléta l'annihilation de Sieyes.

# SOIRÉE II.

Portraits de Cambacérès, second consul, et de Lebrun, troisième consul. — *Assistants à la soirée :* Joséphine, la citoyenne de Luçay; les citoyens Ozun, Regnault, Maret. — Cinq cent cinquante ânes ferrés à cinq clous. — Récit de Bonaparte. — Le 1er et le 5 octobre 1789 à Versailles. — Le duc d'Orléans. — Bonaparte, simple officier, à Monceaux. — Madame Roland aux Français avec Bonaparte. — Le 10 août 1792. — D'Orléans devient Égalité.

La révolution était accomplie. La France, par son assentiment, avait sanctionné le volte-face des trois fauteuils; Napoléon Bonaparte, premier consul de fait, allait l'être de droit. Maître absolu de régler toutes choses, il se détermina à congédier ses deux collègues provisoires; et le sénatus-consulte organique contenant la constitution de l'an VIII (décembre 1799) annonça

que le gouvernement, ou pour mieux dire le pouvoir exécutif, appartiendrait uniquement au premier consul Napoléon Bonaparte. A lui seul fut attribuée toute l'autorité des anciens rois de France. Ses deux collègues, Cambacérès, second consul, et Lebrun, le troisième, n'obtinrent qu'une voix consultative et aucun droit à l'action de la puissance.

Le premier de ces deux hommes d'État était un ex-conseiller à la cour des aides de Montpellier, sage, érudit, froid, circonspect, bienveillant, malgré une tendance à se montrer important; capable d'amitié, aimant à rendre service, croyant, avec raison, que la dignité extérieure augmente le prix de la capacité. Il était admirablement propre à bien remplir la place éminente qui lui était confiée. Hors d'état de soulever une épée, de comploter au détriment de Napoléon, il se sentait attaché à celui-ci par l'ascendant que les âmes énergiques prennent sur les faibles. Napoléon n'eut pas de sujet plus soumis, plus dévoué que le second consul, plus tard le prince archi-chancelier de l'Empire. Ce fut à Cambacérès qu'échurent la représentation du gouvernement et le patronage de la magistrature. Il eut à recevoir les rois, les princes souverains et autres, les hauts personnages, les ambassadeurs, les étrangers de distinction, les fonctionnaires publics, les propriétaires, l'ancienne noblesse, char-

LE GÉNAL LAFAYETTE

Publié par P H Krabbe

mée de retrouver chez le second consul une partie de l'étiquette royale, et, du moins, toute la vieille urbanité de Versailles.

Cambacérès fut bientôt aimé, estimé, apprécié. On reconnut son mérite ; et ses envieux, car il en eut, se revanchèrent de ses succès en lui prêtant des ridicules et en lui supposant un vice.

Le troisième consul, Lebrun, ex-secrétaire du chancelier Maupeou, fut longtemps un simple homme de lettres. On lui dut, entre autres productions recommandables, deux traductions : l'une de l'*Iliade;* l'autre de la *Jérusalem délivrée.* La Révolution l'amena sur un plus haut théâtre ; ici commença son existence publique, agitée, variée, et toujours honorable. Celui-là, comme son collègue, fit du bien à nombre de personnes, et, néanmoins, on le dauba sur son économie ; tant il y a peu de justice parmi nous ! Le prince Lebrun, architrésorier de l'Empire, lorsque la République prit fin, se mêla des finances. Il organisa la Hollande et d'autres parties de l'Europe réunies à la France, et mourut laissant une mémoire vénérable, non encore oubliée par l'ingratitude humaine.

Je ne veux pas raconter les faits politiques de cette partie de notre époque, ils appartiennent à l'histoire générale de Napoléon ; j'ai promis celle des faits nouveaux. Les premiers que je vais présenter

sont extraits de mes propres mémoires, non encore publiés, ainsi que de ceux inédits pareillement d'Antoine Ozun, membre des Cinq-Cents, tribun, préfet de l'Ain, et mort préfet du palais consulaire.

Quelques jours après son installation, non plus comme troisième, mais bien comme premier consul, Napoléon entra un soir assez tard dans le salon où Joséphine l'attendait, cette fois n'ayant avec elle que madame de Luçay, femme du préfet du palais, et elle-même déjà nommée, ou prête à l'être, pour servir de compagnie à la femme du plus grand fonctionnaire de l'État, Ozun, Regnauld de Saint-Jean-d'Angely et Hugues Maret.

Avant la venue du premier consul, Maret racontait à Joséphine que ce jour-là même, et en traversant le Pont-Neuf, il avait entendu un perruquier de chiens caniches dire à une marchande d'oranges :

— Eh! la mère Fillon, savez-vous que Bonaparte a plus de malice que nous tous, et que s'il s'avisait de faire le commerce, il nous ruinerait?

— Que sait-il donc faire, ce cher homme? avait demandé la harangère.

— Il a su, au 18 brumaire, à lui tout seul et en un tour de main, ferrer à cinq clous (Saint-Cloud) cinq cents jeunes ânes et deux cent cinquante anciens : les baudets étant là en représentation des membres vaincus du Conseil des Anciens et de

celui des Cinq-Cents. La gaîté du calembourg excita le rire de la société, et cette fois encore Napoléon entra inaperçu.

— Qu'est-ce ? dit-il.

Joséphine lui répéta le propos. Lui eut l'air de sourire ; puis, reprenant son sérieux :

— Les Français, dit-il, ne pourront de longtemps s'accoutumer à traiter sérieusement les choses graves ; ils ont un malheureux penchant à la raillerie.

— Mazarin, répondit Regnauld, voyait avec plaisir le peuple s'amuser des mesures les plus importantes. *Canton? ils pagueront!* (Ils chantent ? ils paieront !)

— Cela lui suffisait, repartit le premier consul, parce qu'alors le pouvoir était respecté et vénérable. Aujourd'hui où, jusqu'à moi, on l'a méprisé, il faut, pour lui rendre de l'importance, que l'on paie sans chanter. Cette facilité à tolérer les quolibets, les vaudevilles, les épigrammes, les calembourgs, a mieux servi à démolir la monarchie que les discours de Robespierre et les intrigues d'Égalité.

— Monsieur le duc d'Orléans... reprit Joséphine avec une solennité d'intention, et comme pour reprocher tacitement à son mari qu'il tombait dans le tort qu'il blâmait.

Lui se retournant vers elle :

— Non pas le duc d'Orléans, mais bien Éga-

lité, je répète ; car pourquoi déposséder un homme d'un nom que lui-même a demandé, dont une autorité légale l'a baptisé ; que lui et ses enfants ont accepté par le fait de leur signature ? Je crois encore être à la municipalité de Paris lorsque cette métamorphose eut lieu.

— Le premier consul, dit Maret, a été témoin de ce fait historique ?

— Oui, certainement, et de nombre d'autres de ce genre. Oh ! j'ai ma part d'anecdotes de la Révolution ; et si je voulais vous les conter...

— Oh ! conte-nous-en quelques unes, Bonaparte, dit Joséphine en joignant les mains ; je t'en prie.

— *Je t'en prie !* Entendez-vous, citoyens, avec quelle familiarité cette citoyenne parle au premier consul ?

— Nous sommes entre nous, mon ami, et si je me gêne en présence de madame de Luçay et de ces messieurs...

— *Ces messieurs !* Voilà une aristocrate ! Mais cela vous ferait donc bien plaisir que je vous rapportasse quelques unes des choses curieuses que j'ai vues ?

Tous le supplièrent de leur procurer ce bonheur. Joséphine et Maret insistèrent pour la séance de la municipalité de Paris.

— Soit, répondit Napoléon ; j'y consens.

Puis ayant regardé la pendule, il réfléchit et

parut, après avoir pris conseil, se donner *campo* pour ce soir-là. En conséquence, et s'adossant à la cheminée, il se mit à parler en ces termes :

— Ce que vous voulez savoir me forcera à étendre mon récit. Il est bon qu'avant de vous conduire à la séance de la commune où un Bourbon échangea volontairement le beau nom de duc d'Orléans contre celui d'Égalité, bien commun, s'il ne déshonorait pas, je vous révèle mes rapports avec le personnage, et comment j'avais fait sa connaissance. Écoutez-moi, et n'allez pas répéter ce que je vous confie.

» Quoiqu'en garnison à l'aurore de la révolution, je me trouvais à Versailles vers le 12 octobre 1789. Je devais en repartir le lendemain, lorsque ce jour, vers les cinq heures du soir, je rencontrai Augustin Robespierre. Il me parut très-échauffé; il était tout en nage, et me dit :

— Où vas-tu ?

» Nous nous tutoyions, depuis quelques semaines que nous avions lié l'un et l'autre un pacte d'amitié.

— Chercher, répliquai-je, un pot-de-chambre pour m'en retourner à Paris.

— Oh! non, ne pars pas ce soir sans voir avec moi quelque chose qui en vaut la peine.

— Qu'est-ce ?

— Oh! presque rien, un complot à table ouverte, où l'on va jurer à la face de la France la

contre-révolution et le maintien des abus que déjà l'Assemblée Nationale vient de détruire.

» Je savais bien que ce même jour les gardes-du-corps donnaient à dîner au régiment de Flandre (colonel, marquis de Lusignan), appelé à Versailles par la municipalité du lieu pour le maintien du bon ordre ; mais je ne présumais pas que là on conspirât. C'était néanmoins, à entendre Augustin Robespierre (je n'avais pas encore vu son frère), le foyer dangereux aux idées nouvelles. Il avait un billet de loges réservées, pour deux personnes ; aussi entrâmes-nous sans peine et fûmes-nous placés de manière à pouvoir satisfaire notre curiosité.

» Le coup d'œil était magnifique; d'un théâtre on avait fait une salle somptueuse, celle du bal de la cour. Jamais je n'ai vu un plus bel aspect : l'éclat des dorures, la lumière des bougies, les reflets chatoyants des lustres suspendus à la voûte, ou qui couvraient la table ; la richesse du service et de l'argenterie, l'admirable aspect des balcons, des loges remplies d'une foule de femmes superbement parées ; les militaires en grande tenue, une musique ravissante, électrisaient mon âme, et je comprenais que le luxe devait être le compagnon inséparable d'une grande monarchie.

» Tout à coup une porte immense est ouverte avec fracas, une voix forte annonce : le Roi ! la Reine ! Monsieur le Dauphin ! Madame Royale ! Des

valets portant des flambeaux allumés les précèdent ; une foule de dames, de seigneurs, de gentilshommes, de pages, etc., suivent. A la vue de la famille royale, un cri universel d'amour, d'enthousiasme s'élève, les tambours battent au champ, un orchestre nombreux entonne tour à tour les airs :

O Richard! ô mon Roi! etc.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, etc.

» *Vive le Roi! Vive la Reine!* Ces acclamations s'unissent à des applaudissements sans nombre ; le délire s'élève au plus haut degré. Tel arrache de son chapeau la cocarde tricolore ; tel se met à genoux pour porter un toast d'amour ; un autre étend la main pour jurer une fidélité éternelle ; celui-ci fait sur son épée le même serment ; celui-là invective les traîtres.

» Ce touchant spectacle émeut mon cœur, mes yeux se remplissent de larmes ; dirai-je que j'enviai cette marque de dévoûment, que je compris combien devait être douce la joie d'une reine qui se voit ainsi accueillie par l'élite d'une nation. Tout à mon impression sans égale, mon oreille était fermée aux maugréments d'indignation, à la sotte colère d'Augustin Robespierre, et je tournai la tête afin de rencontrer près de moi un visage à l'unisson de mes sentiments secrets.

» Oh! qu'est-ce que je vis... à deux pas derrière moi, adossé à l'angle de la loge, enveloppé d'une

demi-obscurité, j'aperçus un homme de taille moyenne, gros de corps, au visage couvert de boutons, de pustules, au teint rouge, enflammé, ce que laissait paraître mieux la pâleur livide des joues et du front : une douleur interne, poignante, faisait horriblement contracter les lèvres de ce monsieur; ses yeux ardents de colère lui sortaient de la tête; il était chauve et soigneusement poudré; néanmoins, un frémissement convulsif agitait ses membres; je regardai qu'une de ses mains dégantée serrait avec la violence de la rage un jonc à riche pomme d'or; il tenait un chapeau rond et gris; il portait une lévite grise, un col de mousseline, un gilet de piqué blanc, un pantalon large et des bottes à revers.

» Sa figure satanique, le contraste qu'elle présentait avec l'allégresse de la salle me fascinaient; je n'entendis plus la joie tumultueuse de celle-ci, je ne vis que la fureur jalouse, que l'envie infernale qui animaient celui-là; je ne sais quel instinct se mit à me dire que je me trouvais en présence d'un des chefs du moment. Mon doigt se rabattit sur le crâne d'Augustin; sa pression retira ce dernier de sa mauvaise humeur. Il se tourna vers moi, et ce mouvement lui laissa voir l'objet de ma curiosité; lui, aussitôt, se levant avec précipitation, salua respectueusement le personnage; que dis-je? respectueusement, il y mit une servilité que, plus tard, m'expliqua sa fureur déma-

gogique. L'inconnu, surpris de la rencontre, s'inclina presque aussi bas que mon compagnon ; et ensuite, ouvrant la porte de la loge, disparut avant qu'Augustin eût pu lui parler, comme il en témoignait l'envie. Cette fuite soudaine l'étonna, le blessa et l'humilia ; lui aussi se mordit les lèvres, et, d'une voix sourde, me dit à l'oreille :

— S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans. »

— Lui ! s'écria Joséphine.

— Je l'aurais parié, ajouta Ozun ; car je venais de le reconnaître au portrait exact et d'une ressemblance parfaite que vient d'en tracer le premier consul.

— Ah ! par grâce, général, dit madame de Luçay, poursuivez ; ce récit m'intéresse plus qu'un roman d'Anne Radcliffe.

Un souris involontaire et de satisfaction prouva que le héros était sensible à cet éloge. Il continua donc :

« Eh bien ! Augustin, repartis-je, ou je me trompe, ou voilà le plus acharné et le plus dangereux ennemi de la famille royale.

— Et quand cela serait, devrait-on l'en blâmer ? Ces gens-là le détestent ( Il me montrait le Roi, la Reine, qui, ayant fait le tour des tables, se disposaient à sortir). Ils le lui ont bien prouvé.

— N'a-t-il pas pris sa revanche ?

— Oh ! que si !.... Nous serions tous heureux si celui-là montait sur le trône.

— Une usurpation ! m'écriai-je.

— Oui, une répétition de l'an 1688 en Angleterre.

— J'entends, un autre prince d'Orange. Mais Louis XVI n'est pas un Jacques II ; il n'est ni le bourreau ni le tyran de son peuple ; c'est le meilleur des rois.

— Soit ! mais la Reine....

— Augustin, répondis-je en me levant, il n'est pas poli de mal parler des gens dans leur propre maison.

» Nous sortîmes ; les cours intérieures étaient illuminées, une foule immense les remplissait, riant, chantant, dansant. Je vis des grenadiers escalader la muraille et monter au grand balcon. Un chasseur des Trois-Évêchés passa devant moi, porté sur un matelas, tout ensanglanté, blessé sans doute par la suite de quelque rixe ; je le croyais du moins. J'appris le lendemain que le malheureux, poussé par le remords, s'était frappé lui-même ; ses paroles incohérentes accusaient son major, le duc d'Orléans ; ses camarades le tuèrent à coups de talon de bottes. Pourquoi ? quelle révélation voulaient-ils empêcher ? Ceci est resté jusqu'à présent un problème historique.

» Je ne pensai plus à partir, j'allai me coucher après qu'Augustin Robespierre m'eut quitté. Le

2 octobre, en m'éveillant, je me sentis pris d'un tel mal de gorge que je gardai la chambre et le lit; ainsi fis-je le 3 et le 4. Mais le 5, vers midi, j'entendis raconter autour de moi des nouvelles tellement sinistres que leur intérêt me guérit spontanément. On m'apprit dans mon hôtel que le repas des gardes-du-corps irritait Paris; que Mirabeau voulait demander la mise en accusation de la Reine; que toutes les femmes de Paris allaient arriver pour demander du pain, et que la garde nationale de la même ville marchait sous le commandement du marquis de Lafayette. Contre qui? pourquoi? qui voulait-elle combattre? quel était le tort du Roi? Je me disais à moi ces choses-là, et je descendis dans la rue pour être le témoin de la catastrophe sanglante qui se préparait. Je vis l'Assemblée Nationale envahie, insultée, avilie par la canaille; la garde nationale tirer sur les gardes-du-corps, qui ne ripostèrent pas; les deux députations des harangères allant chez le Roi; le défilé des troupes parisiennes avec le cheval blanc et leur commandant en tête. Dès ce jour, j'ai pris en grippe M. de Lafayette : on ne peut avoir fait plus de mal avec de meilleures intentions.

» Je ne me couchai pas, je rôdai dans la ville, mon uniforme me faisant respecter. Passant auprès de l'église Saint-Louis, je reconnus, sous un vêtement féminin, deux hommes que, certes, je n'eusse pas cru devoir rencontrer là : l'un, M. le

duc d'Orléans; l'autre, le duc d'Aiguillon. Je les suivis : ils entrèrent dans une maison de la rue Satory; j'attendis leur sortie; elle eut lieu demi-heure après : M. d'Orléans était alors en homme, l'autre conservait son masque.

» On sait l'attentat de cette nuit. A six heures du matin je revis le même individu avec son costume du 1er octobre; il entra dans le château au milieu d'un groupe de mécréants. Plus tard, je l'entendis accuser d'avoir désigné aux assassins l'appartement de la Reine. Non, je ne peux vous peindre mes émotions pendant ces deux journées! Mon cœur me conseillait de me ranger du parti du Roi; ma raison me montra que c'était là une cause perdue.

» Le temps s'écoula; je quittai Versailles et Paris, j'allai à ma garnison. Je revins dans cette dernière ville en 1791, après la fuite du Roi; je heurtai, dès mon arrivée, chez Augustin Robespierre; je ne lui avais pas écrit, il ne s'en fâcha pas, et m'embrassant avec vivacité :

— Parbleu! me dit-il, ta bonne étoile t'amène ici. Veux-tu faire fortune et t'avancer rapidement?

— Selon la manière d'arriver à l'une ou à l'autre, répliquai-je; de quoi s'agit-il?

— Louis XVI ne peut plus conserver la couronne; encore un peu de temps, et elle tombe de sa tête; décidément, pour consolider la révolution, il nous faut un autre souverain.

— Lequel ? demandais-je.

— L'ami du peuple, le conservateur de nos droits, S. A. le duc d'Orléans.

» Je fus surpris du choix ; je m'enquêtai de ses chances, elles semblaient superbes. Je demandai à Augustin ce que pensait de ceci Maximilien, son frère.

— Il croit la chose possible.

— La désire-t-il ?

— Oui et non. Il pencherait pour la république ; mais si le vœu universel se prononce pour le duc, il l'acceptera.

— Que lui promet-on ?

— La charge de garde des sceaux (la chancellerie étant destinée ou à Lepelletier Saint-Fargeau ou à Hérault de Séchelles) ; l'un des deux aura pour fiche de consolation la place de premier président de la magistrature qui, à Paris, remplacera le parlement.

» A la suite de ceci, Augustin m'apprit qu'avant de m'avoir parlé, il avait répondu de mon acquiescement, et que le prince voulait me voir ; je ne crus pas qu'il fût nécessaire de refuser de faire cette visite. Nous allâmes chez Saint-Georges le mulâtre, capitaine autrefois des gardes du duc, alors colonel d'un régiment de cavalerie ; il revenait d'une course à l'étranger, où il avait failli laisser sa vie, malgré sa force et son adresse. Les émigrés, qui le prenaient pour espion, bien qu'il

ne fût qu'embaucheur pour le parti d'Orléans, se préparaient à lui faire un mauvais parti ; il s'était enfui, et avec sagesse.

» J'estimais peu ce spadassin à bonnes fortunes. Il possédait la confiance du prince, et ce serait lui qui me présenterait. Il m'écrivit le lendemain (un lundi) que, le jeudi, suivant j'étais invité à dîner à Monceaux chez Son Altesse. Je me rendis au lieu indiqué ; je trouvai là le Polonais Lakousky, l'Espagnol Miranda, l'Anglo-Américain Thomas Payne, le Prussien Anacharsis Cloots, l'Italien Alfieri. J'avoue que ces étrangers ne grandirent pas à mes yeux la gloire de leur patrie réciproque ; c'étaient des bavards, des songes-creux, à part le dernier, qui, depuis, est devenu un grand poëte, et qui alors jouait platement le rôle de démagogue.

» Là encore était Salicetti, mon compatriote, le plus habile de tous ; puis venaient les deux Robespierres, Pétion, Marat, Danton, Lepelletier Saint-Fargeau, Hérault de Séchelles, Genlis, Latouche, Barbantane, Biron, Laclos, Louvet, les abbés Grégoire, Sieyes, Fauchet, l'ex-évêque d'Autun, que je voyais pour la première fois ; je dis *ex*, car je crois qu'il venait de donner sa démission épiscopale ; le cardinal de Brienne, qui certes ne le valait ni en esprit ni politique. Enfin une demi-douzaine de clabaudeurs, de braillards démagogues, canaille en sous-ordre, faits pour déshonorer

BAILLY

*Jean Sylvain*

*Président de l'Assemblée Nationale*

*Né à Paris en 1736 Décapité le 12 9bre 1793*

Publié par P. H. Krabbe

le salon qui les recevait. C'étaient Saint-Hurugues, Maillard, Hébert, Fabre d'Églantine.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

» En femmes, nous eûmes madame de Staël, la comtesse de Genlis, la comtesse Agnès de Buffon, une dame appelée Olympe de Gouges, une dame d'Andelare de Viennay, la Théroigne de Méricourt, et une autre vraie fille, Rose Lacombe. En vérité, je crois que la plus honnête du groupe était mademoiselle d'Oliva, si fameuse par le procès du collier.

» Lorsque nous entrâmes, presque tous les convives étaient rassemblés. Le chevalier de Saint-Georges me présenta à MM. de Genlis et de Latouche, celui-ci chancelier du prince. Peu après parut le duc d'Orléans. Je lui fis le compliment d'usage; lui, me coupant la parole, me prit par la main, se félicita de son heureuse étoile, qui le rapprochait de moi; il se fit si humble, il me haussa tant, que je me crus très-au-dessus de lui: ses flatteries outrées dépassèrent le but. Je le savais couard, perfide, je ne le croyais pas si bas. Lui-même, me prenant par la main, me présenta à madame de Buffon, sa maîtresse; je rougis pour le prince de voir la bru du grand naturaliste souiller par sa turpitude un nom aussi beau.

» Je me sentais là mal à mon aise, j'entendais des propos à faire frémir. Déjà ouvertement on

parlait de se défaire de Louis XVI par un jugement juridique, *si quelque bon hasard n'en débarrassait pas la nation*. Je répète le propos que j'entendis, mais je tairai la bouche qui le proféra.

— Laissez venir les Marseillais, dit Fabre d'Églantine; si ceux-là ne répètent pas en nature la leçon des pavots du roi Tarquin, je veux être pendu.

— Mon très-cher ami, dit une autre personne, recommandez à ces messieurs ma belle-sœur : elle me hait, et j'ai à lui payer un gros douaire.

» Fabre repartit, avec le rire d'une hyène : — Ah! oui; une quittance définitive? Vous l'aurez...

» Je sortis peu de temps après, au moment où une foule de députés, de conspirateurs, venaient passer la soirée. Assurément, si j'eusse cru possible le triomphe du Roi, je me serais rangé de son côté, par cela seul que je venais de m'approcher de son antagoniste. Mais cette cause était perdue. Les meneurs, chaque jour, gagnaient du terrain, et les aristocrates en perdaient dans la même proportion. Le Roi n'était défendu que par des imbéciles, ou par la vertu sans science et sans énergie. L'émigration, en affaiblissant son parti, renforçait celui de la révolution. Chaque officier qui passait le Rhin était remplacé par un homme dont le but serait uniquement d'empêcher le retour de celui dont il prenait la place; et, par conséquent, pour éviter ce retour, il fallait faire tomber le Roi.

GRÉGOIRE

(Henry, le Comte)

Né à Vého près Lunéville en 1750.

Mort à Paris le 24. Mai 1831.

Publié par P.H. Krabbe.

» Les événements cheminèrent : nous atteignîmes à la catastrophe. J'étais à Paris à la journée du 20 juin. Je fus le témoin de ces scènes déplorables. Lorsque le soir fut venu, je ne doutai pas que le Roi, enfin averti que l'on en voulait tout ensemble à sa couronne et à sa vie, ne sortît de son apathie et ne prît des moyens énergiques et efficaces pour contre-balancer une conspiration flagrante. Quelle fut ma surprise en voyant, quelques jours plus tard, la durée de la même apathie, et la perpétuité d'une indolence dont de si terribles avertissements ne pouvaient pas retirer Louis XVI.

» Augustin, que je voyais souvent, me confiait les secrets du parti. Le coup manqué au 20 juin se renouerait dans le mois de juillet ou au commencement de celui d'août. Rien n'était préparé pour le prévenir. Le Roi se contentait de changer le ministère et de faire des phrases en invoquant la constitution. C'était une faible défense.

» Un soir que j'étais aux Français, la loge où je me trouvais seul fut ouverte : deux femmes entrèrent. Je me levai et leur cédai les places du devant. Ma présence parut contrarier la plus jeune et la plus belle. Véritablement sa figure était remarquable. Le front peignait la hauteur de l'âme, et le génie étincelait dans ses yeux. J'admirai en outre la chevelure, l'élégance de la taille, mais non les

mouvements du corps : je n'y reconnus pas ces balancements gracieux et nobles des femmes de la bonne compagnie; quelque chose de commun, d'apprêté, d'étrange, de trivial même, déparait un ensemble séduisant.

» Cette personne, en conséquence de sa mauvaise éducation, déguisa mal combien ma présence l'incommodait. Elle agit avec si peu de politesse qu'elle m'inspira le désir de la contrarier. Aussi, loin de me lever, de sortir, d'aller me placer ailleurs, je demeurai, sans avoir l'air de me soucier de rentrer en grâce et sans paraître avoir vu que j'étais de trop. De cette situation d'esprit à porter un jugement téméraire, il devait y avoir peu de distance. Déjà je conjecturais que je dérangeais un rendez-vous galant, et, dans ma malice, je m'en applaudissais.

» Mon erreur dura peu. La seconde dame, que je n'avais pas encore examinée, se retournant pour voir qui je pouvais être, me tendit tout à coup la main avec une sorte de familiarité, en m'appelant par mon nom. C'était une femme de qualité, mais de peu de réputation, que, depuis ma sortie de l'école militaire, j'avais souvent rencontrée chez la belle, chez l'aimable madame de Permon, trop bonne pour être sévère, surtout envers de simples liaisons.

» Cette dame, que j'ai nommée plus haut, ancienne chanoinesse, ex-maîtresse du prince de

Montbarrey, avait, de concert avec mesdames d'Aiguillon, de Genlis, de Barbantane, etc., donné dans le parti révolutionnaire. Intrigante, d'ailleurs, au plus haut degré, elle faisait servir à ses roueries privées et publiques ses débris de jeunesse et son reste de réputation. Après que je lui eus rendu son salut, elle dit à l'autre :

— Ma chère amie, cessez d'avoir de l'humeur ; celui-ci est un des nôtres.

» Puis, revenant à moi. — M. de Bonaparte, dit-elle, quelle reconnaissance ne me porterez-vous pas en retour du bonheur que va vous procurer votre présentation à la femme la plus célèbre de l'époque, à madame Roland, épouse *d'un grand citoyen*, de notre ministre de l'intérieur.

» Madame Roland !.... c'était donc elle !.... oui, certes, son nom volait de bouche en bouche, on connaissait sa supériorité sur son mari, on savait qu'en réalité elle tenait le portefeuille et écrivait ses rapports, ses lettres et ses discours de ministre en pied. Cet homme d'État femelle était bon à connaître. Peut-être mon ambition applaudit à l'avantage de la rencontre, tandis qu'en réalité mon cœur se recula de cette créature amphibie. Le ciel, ma chère Joséphine et vous citoyenne Luçay, vous a créées pour embellir notre existence, pour être les rois du ménage, où votre empire doit être absolu ; mais il doit se borner là. Toute femme qui n'en a que le nom, et qui de son

sexe ne porte que les jupes, me semble une vilaine anomalie. Dès lors je fus malgré moi froid avec celle-là.

» Elle, charmée de n'avoir pas pour société un royaliste, se mit à pérorer en diplomate, en financier, en administrateur; sa pédanterie l'enlaidissait, d'autant qu'elle ne craignit pas d'outrager par des calomnies, visiblement inspirées de la jalousie la plus sotte, la plus folle, Marie-Antoinette. Des propos sans réserve, des mots communs, des expressions triviales, achevèrent de déparer ce joli visage, et, comme la spirituelle marquise de Sévigné, je vis des cornes à madame Roland.

» Elle me conta étourdiment les secrets du parti : je sus que le château serait attaqué dans la première semaine d'août, et je frémis de tout ce qu'elle déroula sans émotion et avec une férocité dont sont seuls capables l'exagération et l'esprit de parti.

» J'obtins, sans l'avoir sollicitée, l'entrée du salon de madame Roland, où je me gardai de paraître, d'abord par dégoût, et, un peu plus tard, afin de ne pas me mettre mal avec Maximilien Robespierre, qui tarda peu à se déclarer l'ennemi, l'antagoniste de Roland et de la bavarde et spirituelle épouse de ce pauvre homme.

» Nous approchions de l'époque fatale. Vous vous rappelez, Ozun, que, dans les derniers jours de juillet, je vous proposai d'aller passer une ou

deux semaines à la campagne ; vous ne le voulûtes pas ; la curiosité vous retint à Paris. J'aurais voulu, avec vous, m'absenter jusqu'après la catastrophe. Je voulais bien en profiter, mais j'aurais trop rougi s'il m'eût fallu en prendre ma part. Votre refus m'arrêta dans ce foyer d'intrigues, et, bientôt, d'assassinats ; du moins, pour éviter toute position suspecte, j'essayai de me faire oublier. Je ne recherchai pas Augustin ; je cessai de paraître au Palais-Royal ; on me laissa tranquille ; je me crus libre.

» On alla ainsi jusqu'au 9 août. Les Marseillais arrivèrent ; Barbaroux, Fréron, Barras les organisèrent. Ce jour-là, vers la tombée de la nuit, je travaillais à corriger mon *Histoire de la Corse*, lorsque j'entendis la clef tourner dans la serrure de la porte de ma chambre. Je me levai ; je courus droit au survenant : c'était Augustin Robespierre. Je l'aurais voulu au fond de la Seine.

— Tu es à l'ouvrage ?

— Oui, dis-je ; et comme je veux faire imprimer mon manuscrit, je n'ai pas une minute à perdre.

— Dans ce cas, me répondit mon ami, je te conseille de donner à l'étude tout demain. Il y aura du bruit, une attaque contre le château ; et il sera prudent de ne pas te montrer dans la bagarre.

— Je te croyais l'un des meneurs ?

— Non, je n'y suis pour rien. Maximilien n'a

pas bonne opinion de ce coup de tête ; il le craint, au contraire, et lui-même, depuis ce matin, est sorti de Paris. Je vais en faire autant. Le duc d'Orléans s'est mis aussi à l'abri : il ne reste que les cerveaux brûlés. J'ai voulu te donner cet avis. Adieu ! je vais rejoindre mon frère.

» Il m'embrassa, et s'éloigna. Il me semblait que sa retraite m'ôtait un poids énorme de dessus le cœur. Néanmoins, après m'avoir parlé ainsi, il ne fit pas selon qu'il m'avait dit ; car j'ai lu depuis, dans plusieurs ouvrages contemporains, que si l'aîné des Robespierres avait évité le péril, le second y avait paru ; et on prétendit l'avoir rencontré dans la mêlée, à diverses heures : comme il ne m'en a plus parlé, j'oubliai de le questionner là-dessus.

» Je me couchai, mais mon sommeil fut peu tranquille ; des coups de fusil, un coup de canon, m'éveillèrent de bonne heure. Je me vêtis en hâte et en habit bourgeois, afin d'éviter tout commandement forcé ou la méfiance des assiégeants ; je courus vers les Tuileries, j'allai établir mon premier quartier général chez le frère de Bourrienne, alors marchand de meubles à l'hôtel de Longueville. Mon impatiente, mon inquiète curiosité ne me permit pas d'y demeurer longtemps ; j'allai vers le pont Royal ; quelqu'un me fit entrer dans le jardin des Tuileries par la grille du côté de l'eau. Je vis Louis XVI, en habit de cour, passant la revue ;

j'entendis les injures que des gardes nationaux lui adressèrent, certains du moins. Le cœur navré, je fus vers l'allée des Feuillants, déjà encombrée de peuple, et par les passages du manége je quittai le château, dont le séjour me parut périlleux.

» Que de réflexions me fit faire chaque scène de cette journée ! J'assistai aux dernières humiliations royales, je vis tomber dans la boue la couronne de tant de monarques. Qui m'aurait dit que peu d'années après..... »

Ici Napoléon s'arrêta et parut livré à une méditation profonde ; chaque auditeur la respectait. Joséphine, qui craignait les conjectures, se souleva sur son fauteuil, et prenant une main de son mari dans les siennes :

— Bonaparte, dit-elle, tu nous dois encore un récit touchant le duc d'Orléans ; je gage que ta pensée est maintenant loin de ce prince.

Le premier consul, à ce contact, à cette voix qui frappa son oreille, tressaillit ; il se frotta les yeux comme s'il eût eu à chasser le sommeil, puis il reprit le fil de sa narration :

« Oui, vraiment, il faut que je complète cette histoire. Le 10 août vit le Roi prisonnier au Temple. L'Assemblée Législative convoqua une Convention Nationale, tandis que déjà le sang coulait à flots sur la place Louis XV. Cazotte, Durozoy, Montmorin et autres venaient de périr. Le trône était vacant, la place libre, et l'on ne

parlait plus d'y faire monter le duc d'Orléans. Je sus que celui-ci travaillait à se faire nommer à la nouvelle assemblée. Quel rôle pourrait-il y jouer? me demandai-je : curieux de l'entendre parler sur ce point, et vers le milieu de septembre, à peu près, j'allai lui faire une visite.

» Il était seul; il vint à moi avec un visage défait, un air embarrassé, se félicitant de ma venue.

— Vous me rendez service, dit-il en m'abordant; car je compte que vous m'accompagnerez à la maison commune..... J'y dois, poursuivit-il en baissant la voix, et avec une douleur visible, donner d'une manière éclatante un grand acte de mon abnégation et de la franchise de mes principes; il ne doit plus désormais y avoir de distinctions sociales. Le nom que je porte est un fardeau et en même temps un sujet d'irritation et de défiance pour le peuple; je vais en changer; aussi bien je ne suis pas.....

» Ici, les mots expirèrent sur ses lèvres, je vis de grosses gouttes de sueur tomber de son front, il fit un effort et reprenant :

— Etiez-vous hier aux Jacobins?

— Non, Prince.

— Et ce matin, avez-vous lu les journaux?

— Pas encore.

— Alors, vous ignorez..... On m'a poussé, Monsieur, on m'a fait faire une étrange démarche...

Le patriotisme excuse tout... Mon intention sera ma défense... Eh bien! ce matin, je veux consommer mon acte d'hier; oui, je dois le faire, et vous serez l'un de mes témoins.

» A mesure que celui-là parlait, je le voyais d'autant plus embarrassé qu'il affectait de ne pas l'être. Que lui était-il donc arrivé la veille au soir? qu'aurait-il fait, qu'allait-il faire encore? En quoi mon témoignage ou ma présence pourrait-il le servir? Je me perdais dans mes conjectures. Lui se taisait, rêvait aussi; enfin, reprenant la parole.

— Vous saurez, Monsieur, que les patriotes me voient avec peine appartenir à l'ex-famille régnante, c'est le seul reproche qu'ils m'adressent: je suis désolé d'un tel tort, et je me suis promis de tout faire pour m'en laver. En conséquence, à la séance de la nuit dernière, aux Jacobins, j'ai eu le courage, le républicanisme de déchirer le voile; j'ai conté, j'ai avoué la vérité; je ne suis pas Bourbon: une circonstance particulière...., les papiers d'aujourd'hui vous l'apprendront. Mais tout n'est pas accompli, je me rends ce matin même à la commune, je vais demander au peuple souverain, dans ses magistrats, d'effacer de moi, des miens, ce nom funeste; je veux en obtenir un qui prouve mon civisme. Plus donc de Capet, de Bourbon, de d'Orléans! Je suis, je veux être connu désormais sous le beau nom d'Égalité. Ce

sera légalement qu'il m'appartiendra, et mes descendants s'en glorifieront, en le portant à tout jamais, et....

» J'écoutais...., j'entendais, et néanmoins je ne pouvais comprendre; la chose révélée était si singulière, si folle, si odieuse, que je m'en sentais glacé; je ne sais ce qui se peignit sur mon visage, mais ce qu'il exprima dut être si clair, si net, que l'homme qui me parlait, suspendant sa phrase, me dit avec un dépit amer :

— Soit, Monsieur, il en sera de vous comme des autres, pas un n'a voulu m'accompagner. Ah! les préjugés, les préjugés!... Il faudra du temps pour que le patriotisme soit vulgaire. Maintenant, veuillez m'excuser, mais il est temps que je me rende à la commune.

» Il achève, me salue, je comprends qu'il me congédie, je sors confondu d'un tel abaissement; il y a un mot plus juste que je laisse à côté. Je m'en allai chez madame de Permon : si ma mémoire est bonne, je lui répétai tout ce que je venais d'ouïr; elle, sans dire un mot, me mit sous les yeux le récit de la scène qui avait eu lieu la veille aux Jacobins.... Oh! pour le coup, je vis qu'il ne fallait s'étonner de rien. Néanmoins, je jurai que si je m'étais cru honoré de faire ma cour au duc d'Orléans, j'avais trop bonne estime de moi-même pour ne pas oublier tout contact avec le CITOYEN ÉGALITÉ.

» Le lendemain, 17 septembre 1792, la seconde colonne de la page première du *Moniteur* porta la note suivante :

« Sur la demande de Louis-Philippe-Joseph, » prince français, le conseil général arrête :

» 1° Louis-Philippe-Joseph et sa postérité porteront désormais pour nom de famille, ÉGALITÉ.

» 2° Le jardin connu jusqu'à présent sous le » nom de Palais-Royal s'appellera désormais JARDIN DE LA RÉVOLUTION.

» 3° Louis-Philippe-Joseph ÉGALITÉ est autorisé » à faire faire, soit sur les registres publics, soit » sur les actes notariés, mention du présent arrêté.

» 4° Le présent arrêté sera imprimé et affiché. »

*Suivent les signatures.*

» Ce fut donc grâce à cette circonstance que mes rapports cessèrent avec ce.... monsieur-là. A ma première rencontre avec Augustin, je lui parlai du fait; il haussa les épaules, et se mettant à rire, me dit :

— Cette extravagance a été conseillée par mon frère : il voulait se séparer de cet homme sans vertus, et maintenant il n'y a plus qu'à le pousser à une dernière faute; dans sa position, il la commettra; et puis, qui voudra de lui, soit pour roi, soit pour président? Demain, mon ami, demain

nous fonderons une monarchie impérissable, celle du peuple; car demain la république régnera seule sur le sol français.

» Non, je ne peux aujourd'hui vous faire connaître la pensée profonde qui traversa mon cœur à ces paroles du jeune Robespierre. Qu'il vous suffise d'entendre qu'à lui, elle apparaissait douée d'une jeunesse éternelle, et qu'aux regards intérieurs de mon âme, je la vis tombant, la veille de sa naissance, avec tous les symptômes d'une effroyable décrépitude. »

— *Petit bonhomme,* pourtant, *vit encore,* s'avisa de dire Ozun à voix basse. Le regard que lui adressa le premier consul de la République ne lui laissa pas ignorer que le bout de papier allumé jetait son dernier éclat.

Maret, à son tour, prenant la parole :

— Ainsi donc, si aujourd'hui les fils de ce..... monsieur rentraient en France, leur véritable nom serait Égalité?

— En doutez-vous? repartit Napoléon; ne leur a-t-il pas été imposé sur la demande du chef de leur famille? eux et lui l'ont porté, signé volontairement; c'est le seul que les lois désormais reconnaîtront, leur seul légitime jusqu'au moment où, par une demande contradictoire, et faite selon la forme légale, ils se soient affranchis de cette autre dénomination.

— Si bien, ajouta Joséphine, que si je donnais

ma fille en mariage au fils aîné de ce monsieur, vous ne la nommeriez que la citoyenne Égalité?

Tous. — Sans doute!

Joséphine. — Oh! dans ce cas, je ne consentirais.....

Napoléon. — Notre Hortense fera un meilleur mariage; celui qui l'obtiendra est fier et porte le nom de son père et n'a pas, surtout, déshonoré sa mère par le plus abominable aveu.

# SOIRÉE III.

Napoléon, Cambacérès, Maret. — Travail interrompu. — Une signature fait rêver un héros. — Dîner sur le pouce. — Détails de jeunesse. — Madame du Colombier. — Un abbé. — Un commandant. — Quelques amis. — Une jeune fille. — L'amour en plein vent. — Un escalier et un médaillon. — Le panier de cerises. — Dénouement commun. — Une jolie femme. — Napoléon victorieux de la beauté. — Triomphe des bonnes mœurs. — Incidens à la suite.

Ce soir-là, Joséphine avec sa fille et ses belles-sœurs avaient été à l'Opéra, où l'on jouait *Œdipe à Colonne*. Le salon du Luxembourg était solitaire, et non abandonné néanmoins, car il s'y trouvait trois hommes assis et travaillant ensemble ; c'étaient le premier, le second consul de la République française et le citoyen Hugues Maret, secrétaire d'État. La séance avait été longue et fatigante ; une table immense paraissait couverte, en pyramide,

de papiers, de documents, d'actes de tous genres. A cette époque de réorganisation sociale, les ambitions s'éveillaient; tant de places étaient à donner, de fonctions à remplir, d'entreprises à mener à but, de fournitures à faire, que déjà l'on voyait surgir la masse des avides et des solliciteurs.

Qui demandait son entrée au sénat; qui, dans la magistrature; qui, dans la finance ou dans l'administration. Les intrigants se faisaient des droits de leur audace ou de leurs mensonges; les honnêtes gens décrivaient rapidement leurs services. Rien n'échappait au regard d'aigle de Napoléon Bonaparte; sa mémoire prodigieuse lui fournissait soudainement, à la suite de chaque nom, des faits, des anecdotes propres à appuyer, à détruire l'effet des instances. Cambacérès et Maret admiraient l'activité incroyable de ce génie étourdissant.

Le travail avançait, sans qu'on pût en prévoir le terme. Le second consul et le secrétaire général regardaient l'un après l'autre la pendule; elle sonnait dix heures, et, depuis midi, on n'avait pris ni repos ni nourriture; leur attention se fatiguait, leur appétit était en pleine révolte : nul, néanmoins, n'osait parler de ces besoins matériels..... Une lettre, du nombre de celles qui passaient rapidement sous les yeux du premier consul, fut d'abord examinée d'un regard prompt, puis écartée, puis rapprochée, et cette fois celui qui la te-

nait, mit à la lire une attention particulière; bientôt son bras se détendit, le papier tomba sur la table; mais Napoléon ne passa pas au suivant que son collègue lui présentait déjà; au contraire, son corps prit une attitude immobile, s'y maintint; et les assistants tardèrent peu à reconnaître que cette lettre devenait le sujet d'une méditation profonde.

Cambacérès et Maret, charmés comme de francs écoliers de pouvoir prendre un instant de récréation, s'entre-regardèrent avec joie; puis, examinant le premier consul, ils le virent sourire, passer les mains sur son visage, et, sortant de sa rêverie, demander quelle heure il était.

— Plus de dix heures, fut-il répondu. Le citoyen premier consul, ajouta Cambacérès, n'aurait point par hasard l'envie de prendre quelque chose? des rafraîchissements, ou mieux.... Pour moi, j'avoue que je suis sous l'impression d'une faim....

Napoléon. — Ah! oui, le dîner attend. Et vous, citoyen, me semblez partager son impatience! *Et toi, Brutus...?* ajouta-t-il, en se tournant vers le secrétaire d'État.

Maret. — Ma foi, général, je suis homme autant que votre collègue. Quant à vous....

Napoléon. — Vous allez prétendre que je tiens de la Divinité, par ma force à vaincre les exigences du corps; ce serait, je vous assure, tomber dans

une étrange erreur; car, tout à l'heure, un nom mis au bas de cette pétition (et il reprit la lettre qui avait, chez lui, provoqué la rêverie) m'a tout à coup rappelé que j'avais été, et sans doute que je suis encore, un mortel soumis à toutes les faiblesses communes.

CAMBACÉRÈS. — A vous voir agir, on ne le croirait pas.... Qu'on serve...! ici, là, sur la table; nous perdrions du temps à aller dans la salle à manger. (Ceci était dit à l'huissier qu'un coup de sonnette venait d'appeler.) Non, général, vous n'êtes pas pétri du limon commun.

NAPOLÉON. — Je veux vous prouver que je le suis; et, puisque ma femme n'est point là... Les femmes sont jalouses avec rage, et avec calcul souvent. Je vais vous raconter l'une de mes aventures de jeunesse; vous mangerez en m'écoutant.

CAMBACÉRÈS. — Collègue, nous vous écouterons en mangeant.

NAPOLÉON, *une troisième fois reprenant la lettre, et apostillant celle-ci.* — Nom fatidique!!! il m'est apparu au milieu du groupe des autres, comme un lion dans le désert; et, gueule béante, il a fait résonner en moi toutes les fibres du souvenir; et, le dirai-je? ne me suis-je pas senti prêt à pleurer... Et puis, faites-moi d'une autre nature que de celle des enfants d'Adam, vous serez bien venus.

CAMBACÉRÈS *riant*. — Ainsi, madame Joséphine n'aura pas été votre premier amour?

NAPOLÉON. — Elle sera mon dernier, je vous assure.

CAMBACÉRÈS. — Vous m'avez répondu.

Pendant ce colloque, on avait fait les apprêts d'un dîner, et déjà le second consul et Maret avaient expédié le potage; ils attaquaient vigoureusement un succulent filet de bœuf. Napoléon, de son côté, prenait pour sa part deux cotelettes de mouton, qu'il couvrait de haricots, et ce mets unique composa son repas frugal. Les deux autres, loin de l'imiter, dévastèrent tous les plats servis. Pendant l'intervalle que nécessitait l'ouverture d'un pâté de foie de canard de Toulouse, Cambacérès rappela à son collègue qu'il s'était engagé à leur faire un récit.

NAPOLÉON. — Soit; ce sera mon délassement. Il y a d'ailleurs un charme indéfinissable à se rappeler, lorsque l'on avance dans la vie, toutes les billevesées dont la jeunesse se fait des réalités.

Le silence manducateur des deux hauts fonctionnaires prouva leur impatience et leur attention. Le premier consul ferma les yeux, se recueillit, s'appuya sur la table, et peu après commença son récit nouveau.

— Citoyens, débutons par remonter à une époque où la qualification de *monsieur* était convenablement appliquée à tout homme bien élevé; je ne

sais pourquoi on l'a bannie. La force de l'habitude, le besoin de s'éloigner des habitudes grossières, de la jacobinerie, nous la fera bientôt adopter.

Cambacérès et Maret, sans cesser de manger, appuyèrent, par un signe de tête, la prévision du narrateur.

— A cette époque donc, et comme Œdipe :

J'étais jeune et superbe.....

Nouvellement sorti de l'École militaire, fier de mon épaulette, orgueilleux comme un paon, ignorant comme un abbé, après un court séjour à La Fère, je fus transféré au régiment d'artillerie de Grenoble; et le détachement que je commandais dut tenir garnison à Valence. J'arrivai dans cette ville; j'eus le bonheur d'être admis chez madame du Colombier; c'était une de ces femmes la gloire et l'honneur de leur sexe, en qui les qualités, les vertus, le mérite remplaçent les charmes à leur déclin. Spirituelle sans malice, bonne sans faiblesse, elle savait à merveille punir un fat, redresser un impertinent, éconduire un sot. Occupée d'actes de bienfaisance, chérie, estimée, elle était le centre, l'âme d'une société choisie, où elle régnait avec le plus aimable despotisme. C'est chez elle que j'ai compris tous les avantages du pouvoir absolu, tant pour les gouvernants, les gouvernés, que pour la maison et le royaume.

» J'ignore quelle heureuse fortune me rendit

agréable à cette dame, et me fit trouver grâce devant elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dès le début, j'y reçus cet accueil de distinction et d'amitié qui flatte tant, et qui est toujours la récompense de la bonne conduite. Ainsi traité, je me sentis attiré vers cette respectable matrone; sa conversation vive, spirituelle, remplie de traits piquants, d'aperçus ingénieux, d'anecdotes intéressantes, eut pour moi un tel attrait, que je lui sacrifiai sans peine le café, ce sanctuaire des lieutenants et des capitaines. Il en résulta que je ne fis pas de dettes ni de folies, que je passai chez les grisettes de Valence pour *un sans cœur*, que mes camarades m'envièrent, et que j'eus le temps d'ajouter à mon instruction ce que l'on aurait dû m'apprendre à l'École militaire et ce que j'ignorais complétement.

» A la troisième visite que je fis chez madame du Colombier, je la trouvai seule, et peut-être mélancolique. J'eus le tort de lui apprendre que je m'en apercevais; alors elle me dit :

— Soit... Je conviens que je suis triste... Débarrassez-moi de ces noires idées.

— Moi! Madame.

— Oui, vous, en me racontant votre histoire.

— Celle d'un lieutenant d'artillerie est courte.

— N'importe, que je la sache. Il est bon de connaître ceux vers qui notre inclination nous porte.

» Ce propos flatteur, sorti de la bouche d'une femme aussi respectable, charma mon amour-propre. Je fis un signe d'assentiment, et, sur l'heure, j'entrai en matière.

» Madame, dis-je, il n'y a pas de famille noble qui n'ait sa fable; celle de la nôtre est sans doute sa descendance prétendue des rois de France mérovingiens. A entendre mon oncle Lucien, archidiacre d'Ajaccio, nos premiers aïeux français passèrent avec Pepin-le-Bref en Italie, où, après Charlemagne, ils possédèrent en toute souveraineté la seigneurie de Trévise; ensuite, une branche, expatriée par violence civile, alla chercher un asyle au pays florentin. Nous avons même encore des parents à San-Miniato. (Je ne savais pas, lorsque je disais ceci à madame du Colombier, que cette branche des Bonapartes, prête à s'éteindre, n'était représentée en ce moment que par un vieillard, chanoine de la cathédrale, à qui, en 1797, je fis obtenir le grand cordon de l'ordre de Saint-Étienne.) Le rameau dont je descends quitta les rives de l'Arno, traversa la Méditerranée Thyrénéenne et vint s'établir, pendant environ trois siècles, dans l'île de Corse et dans Ajaccio. Là, elle a contracté alliance avec les meilleures familles du pays: les Ornano, les Comnènes; ceux-ci descendus des empereurs de Constantinople et de Trébisonde; de ce nom, les Arrighi, les Buotafoco, etc.

» Ma mère est de la grande famille Ramolino, des comtes de Colalto ; sa mère, par un second mariage avec un noble suisse, lui donna pour demi-frère mon oncle Fesch, aujourd'hui prêtre (mort cardinal archevêque de Lyon en 1839). Mon père était beau, brave et aimable, bon gentilhomme, et, par suite, peu ménager de son bien. Son premier enfant fut Joseph, mon frère aîné ; puis moi, Napoléon ; ensuite Lucien ; Louis après, et Jérônimo le dernier. J'ai trois sœurs : Élisa, élevée à Saint-Cyr ; Carlotta ou Caroline ; et Pauline, encore toute petite et jolie à charmer. Notre écusson, sommé d'une couronne de comte et accosté pour support des deux majuscules B et P, porte un champ de gueules aux deux barres d'or, accompagnées en chef et à senestre d'une étoile de même métal (1).

» En 1785, mon père, qui plusieurs fois avait été député de la noblesse de Corse en France, mourut à Paris. Je suis né le 13 août 1769 ; ma jeunesse fut agitée, vive, impétueuse. Combien de fois je me suis battu avec les enfants de mon âge ; ils m'appelaient *Napoleone sans culcetta* : ce sobriquet me mettait en fureur. Plus tard, en-

(1) L'écusson chargé d'un râteau et de fleurs de lis, attribué dans plusieurs ouvrages aux Bonapartes, est de l'invention d'un auteur ; j'ai relevé celui-ci des registres nobiliaires de l'école militaire et de Saint-Cyr : il est conforme au récit de Napoléon. *Le Rédacteur.*

voyé en France, je fus élevé à Brienne, et puis à l'École militaire. Me voici maintenant à Valence, bénissant Dieu de mon heureuse étoile, puisque je vous connais.

» Madame du Colombier sourit de ce compliment; il me valut, le même jour, ma présentation à l'homme influent du pays, M. l'abbé de Saint-Ruffe. Homme d'érudition et d'amabilité, riche et charitable, savant et non pédant, grand-seigneur sans morgue, prêtre sans hypocrisie ou intolérance, amateur des antiquités, des beaux-arts et de la musique, il réunit chez lui la meilleure compagnie de Valence. Il m'accueillit; lui aussi m'ouvrit son cabinet, sa bibliothèque, et, plus que personne, doit avoir la gloire de mon instruction.

» Outre cette connaissance si utile, et que j'appelai un bienfait de madame du Colombier, je trouvai encore grâce devant M. d'Urtubie, notre commandant. Celui-là aussi me combla de marques de bienveillance, et me soutint dans les tempêtes qu'éleva contre moi la malveillance de certains officiers, mes camarades. Néanmoins, parmi ceux-ci, je ne signalerai pas mes amis de cette époque, entre autres, Sorbier ( *mort comte, sénateur, général de division, grand-aigle*, etc. ), Lariboissière ( *comte et inspecteur général de l'artillerie*, etc.), Hédouville ( *comte, général en chef, sénateur, grand-aigle*, etc.) , Mallet ( *frère*

*du célèbre conspirateur de ce nom*), Mabille (*placé depuis dans les postes*), Desegaulx, enfin, que j'aimais sincèrement (*Celui-ci n'a rien accepté de Napoléon; il est mort chevalier de Saint-Louis à Toulouse*).

» Je travaillais beaucoup, et pourtant mon cœur commençait à se laisser prendre à un sentiment tyrannique, dont la violence ne souffre aucun obstacle; en un mot, Messieurs ou Citoyens, j'aimais... oui, tout de bon, du moins je le croyais. Né en août 1769, j'avais donc, vers le milieu de 1785, près de seize ans... Seize ans! le plein de l'adolescence, et pourtant je me figurais être un homme fait. Une fille, à peu près de mon âge, moins belle que charmante, douce, bonne, modeste, sincère, m'apparut en manière de nymphe, la première fois que je la vis. Une des manies de la jeunesse est de se croire frappé pour toute la vie, aussitôt que son pauvre cœur est pris; aussi, après m'être consulté, je ne doutai pas que je n'eusse trouvé dans mademoiselle du C..... la compagne de toute mon existence.

» Ma passion était ardente; elle me faisait perdre le sommeil et l'appétit; je suspendais même mes travaux, ou je n'apportais dans mes études que de la froideur et de l'irréflexion. N'allez pas croire que j'eusse avoué déjà mon amour à qui en était l'objet; je ne me sentais pas le courage de faire un tel acte; mais, sans parler de la bouche,

je poursuivais de mes regards significatifs ma céleste amie : mes pas assiégeaient les siens ; je savais me placer constamment auprès d'elle ; je buvais à la dérobée dans son verre ; et, à ses repas, que je partageais souvent (car on me faisait l'affront de m'inviter à goûter avec elle), je guettais ou sa retraite ou son inattention, pour consommer les restes demeurés sur son assiette.

» Elle avait un chien, objet de sa tendre amitié, et qui eut sa part du culte que je rendais à sa maîtresse ; c'était un horrible animal, de race bâtarde, sans queue, sans oreilles, gras à faire vomir, grognard, jappeur insupportable : il s'appelait Médor. Eh ! bien, il n'y a pas de foi que ses courtisans encensent, louent autant que je le faisais pour ce laid mâtin. Je le choyais, le portais, le baisais ; il me semblait que chaque bassesse envers lui me faisait gagner du terrain dans le cœur de ma maîtresse.

» Il est rare qu'à quinze ans une jeune fille ne devine pas qu'un jeune homme ressent de l'amour pour elle. Aussi mademoiselle du C..... ne tarda guère à faire cette découverte ; je m'en aperçus à ses nouvelles manières, à son embarras quand je lui parlais, à son attention à suivre mes mouvements, à un mélange singulier de coquetterie, d'innocence, de fierté, de bien aise, à un accueil tour à tour gracieux ou dur : elle semblait me fuir, mais à condition que je la rechercherais. Ce ma-

nège, que plus tard j'aurais dépisté, faisait alors le malheur de ma vie ; je taxais la cruelle d'indifférence, de malice, et souvent je sortais du salon pour aller pleurer dans le jardin de la maison.

» Un matin, j'avais lu, avec l'intention d'en profiter ; l'*Art d'aimer* d'Ovide. Un conseil me frappa, celui qui consiste, selon le poëte latin, à laisser croire à qui ne veut pas nous aimer, que nous chérissons autre qu'elle. J'achetai chez un brocanteur une boîte couverte de chagrin, garnie d'argent doré, et renfermant un miroir de poche. La forme ovale faisait croire à la présence d'un portrait ; et, le même jour, étant dans la maison de ma déesse, je sortis plusieurs fois de ma poche le meuble en question, je l'ouvris avec mystère, et me mis, étant à l'écart, à l'examiner avec une attention que je dérobai aux indifférents, et que j'eus grand soin de laisser voir à mon ingrate.

» Un premier coup d'œil instruisit la jeune fille de ce qui se passait. Que pouvais-je contempler avec autant de soin, si ce n'était l'image d'une femme ? Or, une femme, c'était une rivale, et voilà mademoiselle du C..... aux champs. Si elle eût osé, elle aurait saisi la boîte par ruse ; mais comment justifier cette violence ? Elle se met à voltiger autour de moi. Je vois son manége ; je l'irrite par un baiser que je dépose sur le médaillon... Oh ! dès lors, plus de doute ; je suis un infidèle, un traître, un monstre, il faut me fuir : elle quitte le salon.

Je fais comme elle; je vais au parterre, divisé en plusieurs étages de terrasse; je m'asseois sur un escalier. Bientôt une ombre tombe sur moi, me dépasse, et dessine au delà toute la silhouette de la jeune fille. Ainsi averti de l'approche de l'ennemi, je me lève précipitamment, je feins de vouloir m'éloigner; mais une voix impérieuse dans sa douceur m'appelle et me prie de m'arrêter. J'obéis; et, feignant la surprise, je renferme précipitamment dans mon gilet ce que je brûlais d'envie de laisser voir. Bientôt mademoiselle du C..... me dit, avec autant d'émotion que de chagrin :

— Vous voilà, monsieur Napoléon, bien occupé?

— Il est vrai... j'étudiais.

— Ah! vous ne dites pas la vérité; du moins n'était-ce pas tout à l'heure un livre que vos regards interrogeaient.

— Je crois que si.

— Non, non! vous aviez mieux, beaucoup mieux à faire; vous étiez à contempler un portrait.

» Je ne répondis pas; elle attendit, puis, poursuivant :

— Les femmes sont curieuses... je voudrais... oh! je vous en supplie, laissez-moi le voir.

— Eh! s'il m'attirait votre colère?

— Auriez-vous fait un mauvais choix?

— Non; mais pourtant la chose peut vous déplaire.

— A moi ?

» Et aussitôt une vive rougeur colora son beau front ; je vis le moment où ma ruse tournait à ma honte ; car la pudeur venant à conseiller la jeune fille, la détermina presque à changer de propos ; mais l'amour, plus fort que tout autre sentiment, renouvelant la vivacité de l'attaque, ma belle amie me dit avec émotion :

— Voyons, donnez-moi ce portrait ; s'il est celui de la personne que vous aimez, je brûle du désir de la connaître.

— Eh bien ! soyez satisfaite ; et, si vous vous en plaignez, ne vous en prenez pas à ma soumission ; car, enfin, Mademoiselle, je cède à votre volonté.

» J'achève ; et, retirant du lieu de sa retraite le portrait prétendu, je le présente à mademoiselle du C..... et je m'éloigne de deux pas, fier de ma ruse. En admirant l'invention, je me croyais l'auteur de ce moyen ingénieux et propre à faire connaître ma passion ; j'ignorais que, bien souvent avant moi, nombre d'amants s'en étaient servis, et presque toujours avec un succès qui justifia le moyen. Cependant ma belle amie (je lui donne par avance un titre si doux), tenant la boîte dans ses mains, cherchait, avec une impatience véritablement féminine, à en faire jouer le ressort ; celui-ci partit enfin sous ses jolis doigts. Les deux côtés de la machine s'écartent ; mademoiselle du C..... avance avidement la tête ; ses yeux se portent

sur la glace où sa propre image se réfléchit... Un demi-cri de joie, de terreur, de fierté, de pudeur troublée, d'amour heureux peut-être, lui échappe; et la voilà immobile, n'osant ni refermer le médaillon, ni cesser de l'examiner, ne pouvant, enfin, se déterminer à me montrer une colère qui n'était pas dans son cœur.

» De mon côté, je n'étais pas non plus à mon aise : une voix perfide me conseillait la fuite; mon pauvre cœur battait horriblement. Elle cependant, se maintenait dans son embarras. L'amour-propre m'inspira du courage; il me fit entendre que la timidité convenait au second sexe, et la résolution au nôtre. En conséquence, je me rapprochai, et, à couvert du côté de la maison par les degrés supérieurs de l'escalier (cette scène se passant sur le premier repos), je me précipitai aux genoux de la Dauphinoise, en la suppliant et de me pardonner mon audace, et de croire à une tendresse qui serait légitimée par les saints nœuds du mariage.

» Ce dernier mot a un charme tout-puissant qui sait vaincre les jeunes filles. Rarement repousseront-elles celui qui parle de les épouser; aucune, et celle-là comme les autres, ne tient compte des obstacles provenant de l'âge, de la fortune, de la position sociale, et de tout ce qui empêche tant d'amants de tenir leur parole, et qui trompe les filles, en leur laissant croire qu'avec ce mot mystérieux prononcé, le reste est légitime.

» J'étais aimé, il ne me fut donc pas difficile d'apaiser ma maîtresse; elle se mit à rougir, à pâlir ensemble ; elle pleura et rit en même temps. J'osai prendre sa main ; je la couvris de baisers, et croyant, moi, avoir obtenu le bonheur suprême, et elle accordé tout ce qu'elle pouvait donner, si bien notre innocence commune était complète, nous remontâmes les degrés sans nous parler, et chacun rêvant à un avenir couleur de rose.

» Jamais attachement réciproque ne fut plus pur et plus ardent. Aucune pensée coupable ne souilla mon imagination. La félicité était pour moi entière dans la fréquence de mes visites, dans le sourire divin avec lequel j'étais reçu, dans un propos d'amour dit ou entendu, dans un serrement de mains fortuit. Une après-dînée, et non le matin, j'avais obtenu un rendez-vous. Tous les parents sortaient pour rendre des visites de noce : mademoiselle du C.....,.. demeurait seule au logis. Prévenu par elle, j'y accourus. Nous étions seuls ; eh bien ! les deux heures les plus douces de ma vie s'écoulèrent à jouer au volant, à nous promener dans le jardin et à manger, à goûter, un énorme panier de cerises.

» Cette passion bienheureuse sauva mes mœurs ; elle m'empêcha de me perdre en la compagnie de mes camarades. J'employais les heures que le service me laissait à écrire à ma maîtresse, à la voir chez ses parents et à travailler à cette *Histoire de*

*Corse*, l'occupation de mon adolescence, et qui me valut une lettre charmante du célèbre abbé Raynal, à qui j'avais envoyé mon œuvre. Plus tard, et lorsque je revins à Paris, cet auteur illustre, qu'au demeurant je n'estime guère aujourd'hui, car il a fait beaucoup de mal par ses déclamations idéologiques, cet auteur, dis-je, m'invita à ses réunions scientifiques; j'en étais le plus jeune membre. Qui, alors, m'eût pu faire prévoir?... »

Le premier consul suspendit sa phrase, et retomba dans ses rêveries. La curiosité du secrétaire d'État le poussa à sortir de sa discrétion ordinaire; et, élevant la voix assez haut pour que le diapason frappât l'oreille de Bonaparte, il se mit à dire :

— Et mademoiselle du C....., général; qu'advint-il d'une flamme si chaste?

— Ce qui ne manque presque jamais de clore les romans de messieurs les lieutenants et sous-lieutenants de toutes armes. La Révolution naquit; je changeai de garnison. Je partis, en jurant un prompt retour; il me fut répondu par un serment de fidélité éternelle... Mais les difficultés, ou mieux, l'impossibilité de créer une correspondance, nous séparèrent sans retour. Les événements m'emportèrent; en 1796 j'épousai madame de Beauharnais, et voici une pétition dans laquelle j'apprends que mademoiselle du C....., *dont j'ai beaucoup connu la famille*, est femme, aujourd'hui, de M. de B..... Citoyen Maret, vous relirez cette

pièce, et vous accorderez ce que l'on demande. »

J'ignore quelle circonstance retarda le bon vouloir du premier consul. Il est certain que ce fut seulement à Lyon, et en 1805, que madame de B....., à la suite d'une audience où l'Empereur s'étonna du changement de ses traits, obtint, pour son mari, une place importante, et fut elle-même attachée à une des sœurs de Napoléon.

— Ce sont donc là, général, vos premières amours? demanda le second consul.

— Et les seules, je vous assure, jusqu'au jour où je m'avisai de devenir épris de ma femme. On m'a prêté des intrigues; un jour viendra peut-être où l'on écrira longuement le récit de mes galanteries. Eh bien! ce seront autant de mensonges, du moins jusqu'à aujourd'hui; non que je veuille me faire passer pour un stoïcien. J'ai eu des besoins, des caprices, des fantaisies, mais pas d'attachement solide, rien de ce qui agite le cœur. D'ailleurs, ai-je eu le temps d'aimer? Je ne me connais pas une heure, depuis le siége de Toulon notamment, que j'aie pu sacrifier à mes fantaisies; je suis trop à tous pour avoir pu être longtemps à une seule..... Mais un carrosse roule... C'est ma femme!... Citoyens, de la discrétion; elle s'amuse à être jalouse.

Le second consul et le secrétaire d'État avaient à peine juré un silence éternel sur ce qu'ils venaient d'entendre, bien que sans doute détermi-

nés à ne pas le tenir, lorsque madame Bonaparte entra dans le salon avec sa fille Hortense, son fils Eugène et celui qui serait bientôt son gendre, Louis Bonaparte ; madame de Luçay venait enfin. On s'embrassa : il y avait encore au Luxembourg quelque reste de familiarité bourgeoise. On causa de l'opéra (*Œdipe à Colonne*), du ballet (*Psyché*). Alors ces deux œuvres étaient des merveilles, et Guillard le poëte, Sacchini le musicien, et Gardel le dessinateur de la pantomime, jouissaient d'une réputation justement acquise, et couverte maintenant de ce voile que des contemporains jaloux et sans mérite jettent sur une ère dont, en réalité, la grandeur les écrase.

Joséphine était ce soir-là jolie à ravir ; elle éclipsait sa fille ; elle luttait avec avantage contre la beauté de deux de ses belles-sœurs, Caroline et Pauline. Certaine de charmer, et se rappelant le vers fameux :

Lorsqu'on sent que l'on plaît on devient plus aimable,

elle était véritablement adorable. Son mari, qui, avec Cambacérès et Maret, avait définitivement quitté le travail, s'approcha d'elle, et, sous l'influence de ses attraits, la serra dans ses bras sans faire attention à la compagnie. Joséphine, avec une mignardise savamment calculée, se refusait à cet empressement ; elle se recula vers une partie éloignée du salon : son mari l'y suivit. Elle, alors, lui

parlant à l'oreille, parut demander quelque chose de très-important; car Napoléon, passant rapidement de la tendresse à la mauvaise humeur, répondit, en frappant le plancher :

— Mais cela est impossible!... A quoi bon une audience, une explication? Ai-je le loisir d'entendre des mensonges?

— Mais, Bonaparte, tu es à la fois injuste et prévenu. C'est une femme *délicieuse*, bonne, gaie, spirituelle, qui m'a rendu de grands services : elle t'est singulièrement attachée... Allons, vois-la, je te le demande... Veux-tu que je me mette à tes genoux?

Et elle allait le faire; car la belle créole avait tout l'entêtement d'un enfant gâté, lorsque Bonaparte élevant la voix :

— Citoyen second consul, accourez; soyez témoin de la violence que l'on veut faire au premier magistrat de... l'Empire.

— Qu'est-ce, général? dit Cambacérès en s'approchant. Savez-vous que vous me flattez en m'appelant à votre aide? Il est vrai que si Madame est votre adversaire, vous avez affaire à forte partie.

Napoléon. — Elle veut obtenir l'impossible.

Joséphine. — L'impossible! quelle exagération! Monsieur de Cambacérès, il ne s'agit que de permettre à une femme charmante et indignement calomniée de venir elle-même plaider sa cause devant le premier consul.

BONAPARTE, *gravement*. — M'appartient-il de revoir un procès jugé par le tribunal souverain, le public?

JOSÉPHINE. — Mais, s'il se trompe; s'il a mal vu; s'il est trop sévère?

BONAPARTE. — Lui? Eh! bon Dieu, il n'a que trop d'indulgence, que trop de facilité à excuser les torts. Juge partial, il penche toujours vers la beauté, la jeunesse, l'esprit, la fortune; et, certes, pour qu'il se décide à un acte de rigueur, il faut que son idole se rende au moins cent fois coupable: celle-là l'est plus de mille.

JOSÉPHINE. — Je le nie.

BONAPARTE. — Eh bien! voici un fait, un, pris au hasard sur un nombre immense.

A cette annonce, qui donnait la prévision d'un gros scandale, les causeries diverses furent soudain interrompues: il y eut silence complet. Napoléon, voyant cette attention universelle, quitta sa place éloignée, où Joséphine demeura, boudant à l'écart; et lui, accompagné de son collègue, remonta vers la cheminée. Là, s'adressant d'abord à mademoiselle de Beauharnais:

— Mon enfant, lui dit-il, l'heure est dépassée où vous avez l'usage de vous coucher, ne le perdez pas; croyez-moi, la santé et l'éclat d'une jeune fille n'y perdent pas.

Il sonna, un huissier parut, et Napoléon:

— La femme de chambre de ma fille!

Cette soubrette était dans la pièce voisine; et, ayant ouï son nom, elle se montra entre les deux battants de la porte. Hortense, chagrine de partir au moment où sa curiosité était vivement excitée, fit la moue, oublia d'aller embrasser sa mère et s'éloigna rapidement..... Dès que l'on n'entendit plus le bruit de sa marche légère, le premier consul poursuivit en ces termes :

— Il y a de par le monde une femme que je ne veux pas nommer, et ceci par égard uniquement pour la citoyenne ou madame Bonaparte. Il y a peu de temps qu'une de ses amies la rencontre et lui présente son mari, un homme d'environ trente-cinq ans, ni beau, ni laid, ni aimable, ni bête, un de ceux qui passent dans la vie sans être vus de qui que ce soit, estimable au fond, et, pour qualité première, adorant sa femme. Celle-ci a eu l'impudence de conter à l'autre que son mari est venu vierge de cœur et de corps dans le lit nuptial, qu'il a l'adultère en horreur, et qu'il demeure jour et nuit en idolâtrie devant sa moitié.

» La dame en question s'indigne, à par soi, d'un tel phénomène. Quoi ! un phénix, et qui n'était pas pour elle ! La vanité se mêle de ceci, et voilà notre intrigante qui dresse un double piége. Elle avait alors pour amant l'officier Fornier Sarlovèse : elle feint une imprudence, elle lui conte que son amie est folle de lui, et que cette passion, cachée même à qui en est l'objet, lui

a été confiée à elle en particulier. Sarlovèse est un beau, un mange-cœur; il a trop de confiance en son mérite pour douter de la chose. En conséquence il se détache de sa maîtresse, c'est ce qu'elle veut, et il poursuit l'autre, qui ne songe pas à lui. Cette dernière est honnête, mais faible : la célébrité du fat l'eblouit. Elle hésite; mais, poussée par les conseils perfides de la rouée qui prête son appartement à ce crime, elle succombe. La faute faite, les imprudences se multiplièrent. Sarlovèse se laissa dérober (du moins il explique ainsi l'enlèvement de la correspondance de la dame) les lettres, monument de son nouvel amour et de sa faute.

» Mais à qui vint cette correspondance? à la vertueuse amie, à celle que je calomnie en pensant mal d'elle, et que j'outrage en ne voulant pas écouter sa justification. Quel usage en fit-elle? oh! un très-innocent. Le mari benin est attiré chez elle par ses agaceries, il devient le but d'un manége incroyable : déjà il est à moitié séduit, mais il hésite encore; alors on frappe le grand coup, on lui donne un rendez-vous chez le restaurateur Léda. Il y vient dans un cabinet particulier; là on met sous ses yeux les tendres missives de sa femme.... Il demande si on n'aurait pas contrefait l'écriture; alors on étend le bras, on fait jouer un tableau qui glisse sur une rainure, et à travers la muraille percée l'époux voit

sa femme et Sarlovèse, qui ne dînent pas..... Il veut courir à la vengeance, on la lui offre plus douce, on la lui montre en péril contre un spadassin : bref, un divorce dans les règles suit cette scène, et le phénix de Paris rentre dans la classe des volatiles ordinaires..... J'espère que l'on ne niera pas ce fait, je l'ai dans une cassette, rédigé en forme de rapport de police. Que me dirait cette dame pour atténuer une aussi horrible rouerie ? »

Quand Joséphine avait tort, elle pleurait; quand ses larmes coulaient, les spectateurs prenaient congé; quand alors elle était seule avec Bonaparte, le raccommodement avait toujours lieu. Le cérémonial fut suivi de tout point en cette circonstance, et le surlendemain Joséphine qui, dans le succès, était oublieuse, écrivait un billet dont voici la copie :

« J'ai vaincu Bonaparte, je suis la seule qui » puisse avoir ce bonheur; il consent à vous en- » tendre, ma toute belle; or, qu'il vous voie, rien » que cela, et vous aurez gagné votre cause. Jugez » quelles seront les suites de l'entrevue, si votre » voix de sirène vient à l'appui de votre beauté. »

A la réception d'une pareille missive un cœur superbe se gonfla d'une joie maligne, et les lèvres de la dame laissèrent échapper ces mots :

— Il veut me voir, il m'écoutera...; soit..., s'il le faut.... Ma très-chère amie Joséphine, tu

ne te targueras pas longtemps d'être la seule à remporter la victoire sur le grand victorieux.

Pour que les effets répondissent aux paroles, la citoyenne A. T..., ci-devant F..., et encore auparavant G..., et depuis C..., courut chez la fameuse marchande de modes madame Despeaux, qui alors jetait les fondements de sa réputation immense; elle y commanda un chapeau délicieux, elle se fit faire une robe fantastique; mais elle évita soigneusement de conserver le costume grec en usage pendant le Directoire. Cependant, si elle abandonna la tunique de crêpe et la nudité des pieds, dont chaque doigt était chargé d'anneaux, elle conserva celle des bras et du buste, ignorant que, pour plaire au premier consul, il valait mieux lui laisser deviner et supposer des charmes, que de les étaler sans pudeur à ses yeux délicats.

A l'heure convenue madame T.... accourut au Luxembourg (on a dit aux Tuileries, c'est une erreur); elle se présenta d'abord chez Joséphine qui, toute bonne, admira sans jalousie et ses attraits et sa parure exquise; elle lui promit un succès positif, sans se douter de l'étendue que sa chère amie prétendait lui donner. Cependant l'heure de l'audience approchait: madame T... se rendit dans l'appartement de cérémonie du premier consul; d'autres solliciteurs l'avaient devancée, elle se flattait que des ordres donnés la feraient arriver avant ceux-là; ceci

n'eut pas lieu; ce fut son premier désappointement. Enfin, introduite à son tour, elle entra gracieuse, rayonnante, ayant le rire sur la bouche, et dans les yeux la certitude du triomphe.

Le premier consul en grand costume, et pour la première fois peut-être, lui apparut à son tour; mais froid, mais calme, mais impassible. Un tel abord décontenança la coquette; puis le prenant pour un masque prêt à tomber à la première attaque, elle demanda, en ricanant, que le général Bonaparte voulût bien lui faire connaître les griefs dont elle aurait à se justifier.

— Les voilà, dit-il, en prenant sur une table de mosaïque de Florence une note longue et détaillée : tous sont le relevé des registres de la police secrète, tous appuyés par des témoignages irrécusables. Voyons de quelle manière vous allez vous y prendre pour les contredire et les anéantir.

Cette forme magistrale et solennelle de conduire une affaire déconcerta celle qui croyait n'avoir, en jolie femme, qu'à combattre contre la galanterie d'un Corse ardent et passionné. Elle se troubla, balbutia des phrases incomplètes, en appela, dit-elle, à l'urbanité, au caractère chevaleresque d'un militaire, et essaya quelques larmes.

— Mais citoyenne, pleurer, s'écarter du fait, n'est pas répondre; nous ne sommes plus au temps où l'immoralité, où l'intrigue environnaient le trône et l'ébranlaient si bien qu'ils l'ont

fait tomber. La dépravation des mœurs amena la révolution qui vient de finir; une ère nouvelle commence. La jeune magistrature souveraine, ne possédant le prestige ni de l'antiquité, ni de la noblesse, ni de ses alliances avec les autres familles royales, doit y suppléer par un retour franc aux bonnes mœurs, à la vertu, et, chez les femmes, à la pudeur de leurs aïeules. Ma compagnie n'est pas une cour, c'est une société où des vices élégants ne sont pas des titres. J'ai besoin que ma femme soit respectée; et, pour y parvenir, je dois l'environner de personnes de son sexe investies de l'estime, de la considération publiques. Vous ne pouvez, par malheur, me présenter ces conditions absolues; vous vous dites calomniée, je ne vous crois que frappée par la médisance: dans cet état vous ne pouvez être admise chez la femme du premier consul; cependant, si vous êtes la victime du mensonge, prouvez-le par faits et articles, mais sur-le-champ... Je crois qu'il vaut mieux vous donner le temps de vous remettre: ajournons-donc une explication à laquelle vous n'êtes pas préparée; si jamais vous pouvez la reprendre, je serai prêt à vous ouïr.

Un salut digne commanda le départ; madame T.... furieuse, désolée, sortit et, traversant rapidement les salles, au lieu d'aller retrouver Joséphine qui l'attendait, courut cacher dans son hôtel son dépit et sa rage, et jurer à Napoléon une haine éternelle.

# SOIRÉE IV.

Installation solennelle du premier consul aux Tuileries. — Vision singulière. — Première soirée aux Tuileries. — Acteurs de la causerie. — Le caveau de saint Charles Borromée à Milan. — L'homme rouge de la grande pyramide d'Égypte. — Autre récit fantastique.

Le 7 février 1800, et dès le matin, une double haie de soldats de toutes armes bordait la ligne de rues et de quais qui s'étend du Luxembourg aux Tuileries. Une foule nombreuse, paisible, charmée, se pressait derrière ces murailles vivantes qui étincelaient, soit par les casques, soit par le reflet parti des baïonnettes, lorsque le soleil les frappait de ses rayons. Des chœurs de musique, de distance en distance, exécutaient des airs nationaux. Cependant, la porte principale du palais du Luxembourg s'étant ouverte, d'abord

on en vit sortir la garde municipale parisienne, puis plusieurs régiments de cavalerie : des lanciers, des cuirassiers, des dragons, des guides. A leur suite, et dans des voitures, dont la plupart n'étaient que des fiacres déguisés, apparurent tour à tour les corps principaux de l'État, soit entiers soit par députations :

Le Corps municipal de Paris ;
Le Tribunal de première instance ;
Le Tribunal civil de la Seine ;
Le Tribunal de cassation ;
La Comptabilité nationale ;
Les Classes de l'Institut de France ;
Le Conseil d'État ;
Le Tribunat ;
Le Corps-Législatif ;
Le Sénat conservateur.

Ici la file des carrosses était interrompue ; de nouvelles troupes à cheval, une multitude d'officiers généraux et supérieurs précédaient un dernier équipage où étaient réunis les trois consuls de la République française dans leur grand costume d'apparat. Les aides-de-camp de Napoléon Bonaparte caracolaient aux portières ; un corps brillant de mamelucks, dans leur riche costume étincelant d'or, d'argent, de diamants et de pierreries, accompagnait ou plutôt veillait sur le chef de l'État. Des musiques militaires exécutant des fanfares triomphales fermaient le cortége,

tandis que, dans le lointain, on entendait gronder les canons du Pont-Neuf et ceux des Invalides.

Quelle était donc cette cérémonie nouvelle, imposante, et qui semblait tant réjouir les Parisiens? C'était le premier consul de la République, Napoléon Bonaparte, qui, pour rendre le pouvoir plus vénérable, allait installer dans sa personne, au palais des Tuileries, le gouvernement dont il était la réalité. Le Directoire, en se reléguant au Luxembourg, avait, par cette faute, laissé croire que, se sentant usurpateur et sans mandat national, il n'osait pas se loger dans l'ancienne demeure de l'autorité légitime. Bonaparte avait vu cette faute et n'avait eu garde de l'imiter. Aussi, dès que ce séjour pollué par les comités de salut public, de sûreté générale, etc.; profané par les attaques des 20 juin et 10 août 1792, eut été restauré et mis en état d'habitation convenable, il ne manqua pas de venir l'occuper.

Déjà Joséphine, partie la première, était entrée dans la maison royale, et, le cœur gros d'émotions et les yeux remplis de larmes, avait été, ce matin même, introduite dans l'ancienne chambre à coucher de la Reine. L'agitation de ses sens était telle, que, dans un moment où madame Bonaparte se trouva seule, elle crut voir l'ombre de la feue Reine sortir d'un angle obscur de la salle, traverser celle-ci et disparaître dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette fascination revêtit tellement

tous les caractères de la réalité, que Joséphine, poussant un cri horrible, tomba à demi évanouie sur une ottomane, relique de l'ancien ameublement.

Ses belles-sœurs, qui parcouraient les autres pièces, ses femmes de service, qui prenaient possession de leurs chambres, accoururent à ce terrible appel... Elle, déjà remise de sa frayeur involontaire, se releva, et, à la vue de cette foule étonnée, comprit la nécessité de lui donner le change. Prévenant toute question :

— Oh! dit-elle, les vilains, les énormes rats qui se promènent ici; je viens d'en voir deux d'une grosseur...

Elle s'arrêta, car elle reconnut que sa ruse n'avait pas de succès. La vue d'un faible animal n'eût pu renverser à ce point sa physionomie. Déjà on la pressait de questions, car certainement, disait-on, elle devait avoir vu quelque chose. Elle-même cédait au besoin de conter ce qui s'était passé, lorsque des cris poussés vers le ciel, la détonation de l'artillerie, le roulement des tambours, le bruit harmonieux des instruments à vent, annoncèrent que le premier consul approchait. On avait préparé pour madame Bonaparte la dernière fenêtre de la galerie du Musée; elle y courut, et, dans la pompe de la cérémonie, oublia complétement, pour cette journée, l'illusion mystérieuse qui lui avait causé tant d'effroi.

L'installation du premier consul achevée, le second consul alla moins brillamment prendre possession de l'hôtel d'Elbeuf; le troisième, aussi, se dirigea vers l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, où il devait loger. Le sénat conservateur retourna au Luxembourg, devenu son palais. Le Corps-Législatif s'en fut au Palais-Bourbon, qui lui était affecté, et le tribunat dut pérorer désormais au Palais-Royal, qui prit le nom de ce dernier corps de l'État.

Napoléon ayant voulu que, si la première partie du jour était donnée à l'étiquette, la dernière lui appartînt exclusivement, avait renvoyé au lendemain le repas solennel et d'usage qu'il devait donner. Le dîner qui suivit la prise de possession réunit uniquement le premier consul, sa femme, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses beaux-frères, Eugène et Hortense de Beauharnais, Alexandre Berthier, Ozun, Bourienne et quatre à cinq autres intimes. On avait dressé la table dans la salle à manger de la femme du premier consul, et ce fut dans le salon de celle-ci que la compagnie passa pour prendre le café; celui réservé à Napoléon était tenu chaud dans la cheminée. Hortense l'avait fait, et sa mère le présentait à son mari, lui servant ainsi de varlet ou de page.

MADAME MÈRE *à Joséphine.* — Ma fille, est-ce qu'un officier de bouche ne remplirait pas plus convenablement cette fonction ?

Joséphine. — Madame, c'est un plaisir. Bonaparte est tellement absorbé par les affaires, qu'il oublierait ce qui ne touche que sa faible friandise. Un valet craindrait de le distraire de ses graves méditations ; moi, au contraire, je m'en fais un devoir, et la satisfaction que je procure à Bonaparte me rend heureuse réellement.

Napoléon, *embrassant Joséphine.* — Bonne femme, ah ! si tu voulais modérer tes fantaisies.

Élisa, *jalouse de la tendresse de son frère pour sa femme.* — Ma sœur, cet ameublement-ci est-il de votre goût ? il est bien... simple.

Joséphine. — Cette tenture, ces fauteuils étaient à Marie-Antoinette ; je peux me contenter...

Napoléon. — A propos, Josèphe, la prédiction de ta nourrice est accomplie, te voilà reine de France.

Élisa *avec aigreur.* — Oh ! pas encore ; la république existe, et ma sœur n'a pour époux que le premier fonctionnaire de celle-ci.

Napoléon. — Paris n'a pas été construit en un jour.

Une exclamation universelle apprit au général qu'il venait de commettre une faute. Aussi, poursuivant, et afin de faire oublier une parole imprudente, il ajouta :

— Ainsi donc me voici dans la propre maison

de la vieille famille royale, moi que celle-ci fit élever à ses frais, parce que la mienne n'était pas assez riche pour le faire.

ÉLISA.— Et moi je suis une des nobles demoiselles de Saint-Cyr ; oh ! pour entrer dans cette maison il fallait faire des preuves de noblesse bien rigoureuses ; on éplucha les miennes : aussi valent-elles mieux que celles qui nous venaient par delà l'Océan.

Un regard malicieux alla porter ce propos amer à la vanité de Joséphine; elle aussitôt répliquant :

—Du moins si je n'ai pas été élevée à Saint-Cyr, je logerai aux Tuileries, dont je suis la maîtresse, prête à vous en faire les honneurs, ma chère sœur.

NAPOLÉON *riant*.— Bien attaqué, bonne défense; pourvu que, si nous sommes entrés ici comme Louis XVI, il ne nous arrive pas d'en sortir comme lui.... . Vous vous récriez !..... Est-ce de mauvais présage? Cependant j'ai fait une belle fortune. Le roi dont je parle était déjà prisonnier et détrôné quand il habita ce château ; moi, au contraire, je m'y établis en victorieux, comme le chef suprême d'une nation puissante.. ... Mais l'avenir, .... Savez-vous mère, poursuivit-il en se tournant vers madame Lætitia, qu'il m'a été fait à moi aussi une prédiction singulière pendant que j'étais à Milan, et un songe plus bizarre encore me l'est venu rappeler dans la grande pyramide.

JOSÉPHINE. — Oh! Bonaparte, conte-nous donc cela.

— Mon fils! mon frère! général! diront les autres convives, allons, satisfaites notre curiosité.

BONAPARTE. — A condition que vous me jurez tous, qui, sur l'honneur, qui, sur sa part en paradis, que vous ne répéterez à personne, tant que je serai en vie, ce que je vais vous dire... Après, peu m'importe.

Le double engagement fut pris, et lui, à son tour, se mit à parler ainsi :

### LE CAVEAU DE SAINT CHARLES-BORROMÉE A MILAN.

— Je venais de battre les Autrichiens, ce qui m'était déjà arrivé plusieurs fois en 1796; cette fois leur déroute avait été complète, et je rentrais triomphalement à Milan. Le lendemain, où, déguisé, je parcourais seul la ville, n'ayant avec moi que mon pauvre Muiron, comme j'allais entrer dans la cathédrale, je fus accosté par une manière de moine; je dis une manière, car celui qui m'aborda ne portait précisément aucun vêtement monacal, mais en lui tout dénonçait le cénobite, l'homme accoutumé à cette existence monotone et pieuse de la vie ascétique.

» A cette époque où l'on fermait les couvents dans la Haute Italie, ainsi que déjà on l'avait fait en France, les habitants de ces saintes demeures

détestaient les Français, et particulièrement le général en chef Bonaparte. Déjà, et à plusieurs reprises, des frères convers ou de vrais moines avaient cherché soit à m'empoisonner, soit à me frapper de leur poignard, de leur stylet et même de leur couteau, faute de mieux. L'homicide n'avait pu s'effectuer encore; il n'en restait pas moins une rancune continuelle et une répulsion réciproque entre les militaires français de tous grades d'une part, et les servites, les camaldules, les capucins, les dominicains, les théatins de l'autre.

» La chose allait si loin que, dès que Muiron eut vu l'apparence de moine venir droit à moi, avec une intention manifeste de causer, il se précipita entre nous deux et, de la main gauche, repoussa le vieillard, pendant que, de la droite, il tirait son sabre pour me défendre. L'Italien s'arrêta, sourit et, me regardant, me dit:

— Je n'en veux pas à ta vie, Dieu a besoin de toi pour rétablir la religion en France; je venais te dire de ne pas sortir de Milan sans avoir visité le saint souterrain qui renferme les reliques de notre grand archevêque.

» Cela dit, cet inconnu se retourne, entre dans le dôme (la cathédrale) et disparaît. A Milan, cette phrase *notre grand archevêque,* n'entend parler que d'un seul homme, du saint cardinal Charles des comtes de Borromée, l'un des pasteurs de

cette cité. Assurément les Milanais sont catholiques, ils ont entièrement foi à la puissance de Dieu; mais il est certain qu'ils croient encore davantage à l'intercession de leur ex-archevêque. A les entendre, saint Pierre n'a plus les clefs du Paradis; c'est saint Charles qui ouvre et ferme les portes de la cité céleste, et une messe payée à son intention, une prière qu'on lui adresse avec ferveur enlèvent au diable toute âme sur laquelle il a jeté son dévolu et sauve de la damnation éternelle celui qui l'invoque à l'heure du décès.

» Le tombeau du vertueux archevêque s'élève dans le dôme; il en fait le plus riche ornement. On y a entassé des millions, et, afin de retenir la ville dans le repos, je m'étais constamment opposé au dépouillement de ce mausolée, ce que voulaient faire opiniâtrement les commissaires fiscaux du Directoire, la plupart très-désireux de détourner à leur profit une portion de ces riches dépouilles.

» Dans la croisée du rond-point de la cathédrale milanaise, on a creusé un souterrain, que la piété des fidèles a décoré avec une magnificence peu commune. Cette chapelle, à grandes dimensions, est presque entièrement revêtue de plaques d'argent, de vermeil et de bas-reliefs de même matière. Des cariatides soutiennent la voûte et s'allongent jusqu'à une ouverture par laquelle le jour est introduit; chacune de ces statues représente une des vertus principales du saint

archevêque : elles sont au nombre de huit. Un nombre pareil de bas-reliefs d'orfévrerie, plus admirables encore par la main-d'œuvre que par le métal, achève la décoration de la voûte. Ce qui, sur les murailles, n'est pas revêtu d'argent, est couvert d'une tapisserie toute tramée de fils d'or. L'autel est d'argent, encore miraculeusement ciselé. Derrière est la châsse où le saint repose : elle est renfermée dans une sorte de coffre carré de bronze doré, damasquiné d'argent. Lorsque, au moyen d'un mécanisme ingénieux, on a ouvert le côté qui regarde l'autel, alors on voit la châsse, formée d'immenses morceaux de cristal de roche unis par des baguettes de vermeil. Saint Charles y est couché dans toute sa longueur; il est revêtu d'un vêtement pontifical de velours blanc, brodé d'or; il a sa mître en tête, et tient en ses mains la crosse épiscopale, toute resplendissante du feu des pierreries dont trois joailliers milanais l'ont ornée à leurs frais. Un duc de Bavière a fait don de la couronne d'or, incrustée de diamants, qui pend sur le chef du vénérable prélat. Des lampes éclairent ce lieu respectable et où l'on rencontre sans cesse une foule de dévots agenouillés.

» A mon arrivée première, j'avais protégé ce monument, et, par cette conduite, m'étais attiré la reconnaissance du clergé et du peuple; mais je n'avais pas encore moi-même rendu ma visite au saint archevêque. Les paroles de l'inconnu

m'en firent naître le désir, et sur-le-champ je pénétrai dans le dôme. Le noble édifice ! il ne le cède pour l'étendue qu'à Saint-Pierre de Rome; et, l'avouerai-je? le style de son architecture, dite gothique, le peu de jour qui l'éclaire la plupart du temps, portent mieux à la dévotion et conviennent bien autrement à la demeure de Dieu, où tout doit inspirer le recueillement et la prière.

» Je vous ai dit tout à l'heure que la chapelle souterraine, dont je vous ai fait la description, est ordinairement peuplée d'une foule dévotieuse; c'est la coutume : mais ce jour-là, et à ce temps, je n'y trouvai personne. Un sacristain se proposa pour m'accompagner; je le refusai par un geste, et ceci me fut d'autant plus facile, qu'à ma grande surprise je voyais au bas de l'escalier, et me faisant signe d'aller à lui, l'étranger dont les paroles mystérieuses m'avaient engagé au pèlerinage que j'entreprenais.

» Le gardien subalterne de la sainte demeure, dont, d'ailleurs, j'étais connu, se retira respectueusement; et je franchis les degrés. L'aspect de ce tombeau si magnifique me surprit; mes yeux s'arrêtèrent d'abord sur la châsse alors découverte. Les diamants, les pierreries, l'or et l'argent bruni jetaient de merveilleux rayons ou laissaient resplendir de vifs reflets, selon que les métaux ou les rubis, les saphirs, les émeraudes, etc., étaient frappés par la lumière des lampes et des bougies.

Au milieu de cet appareil, et lorsque mes yeux y furent accoutumés, je distinguai le cadavre du saint. On en voit seulement la tête, le nez s'est enfoncé et l'une des prunelles est rentrée dans le crâne. Ailleurs, c'eût été un aspect affreux; là, je ne sais quel pouvoir surnaturel me montrait ce spectacle comme sublime et non pas hideux.

— Ainsi nous devons être! murmura près de moi une voix qui déjà avait frappé mon oreille.

— Oui, répondis-je; plus tôt ou plus tard, lorsque sera accompli le terme des ans que la Providence nous a concédés.

— Bonaparte, reprit l'inconnu, ne pense pas être au comble de ta fortune : il te reste une grande tâche à remplir.

— Que dois-je faire? demandai-je.

— Tu relèveras ce qu'aujourd'hui l'on te contraint d'abattre : tu feras renaître la religion là où elle est abolie. Mais, prends-y garde! Si, après avoir rendu au souverain pontife une double obédience, tu cherches à renverser l'œuvre de Dieu, tu seras brisé toi-même comme cette tasse que j'écrase dans la main.

— Signor, repris-je, vous êtes prophète?

— Je suis *voyant;* j'ai mission de te parler, tu as celle d'agir; j'ai rempli la mienne, accomplis la tienne et ne va pas plus loin.

» Ceci achevé, l'inconnu qui venait de jeter à mes pieds les débris d'un de ces vases de terre et-

pagnols si frais et si légers, remonta rapidement l'escalier et se perdit bientôt au travers des nombreux piliers de l'église supérieure; quant à moi, je demeurai immobile et réfléchissant. »

Sous l'impression de ce récit, Napoléon s'abandonna à ses pensées; au lieu de poursuivre il s'arrêta et, relevant la tête, sembla chercher en haut la solution de ce problème que son esprit ne lui fournissait pas. La compagnie, émue, attendait dans le même recueillement que lui voulût en sortir ; mais sa femme, plus impatiente, se mit à lui dire :

— Bonaparte, qu'est-ce qu'une *obédience?*

— C'est, ma bonne amie, répondit le premier consul avec effort, et comme un homme qui, monté au ciel, est brusquement ramené sur la terre, l'hommage dû par tout catholique au Saint-Père, c'est la reconnaissance de sa qualité de vicaire de Dieu sur terre.

— Et pourquoi ce monsieur voulait-il que tu le rendisses une seconde fois? Est-ce qu'on le réitère?

— Non pas; une seule fois suffit.

— Mais il a dit que tu y reviendrais à deux fois.

— La seconde, dit Antoine Ozun, en se mêlant au dialogue, devra sans doute être rendue par le général en sa qualité de chef suprême du gouvernement français.

— Certes! s'écria Napoléon, en 1796, et malgré mes victoires, je ne m'attendais pas qu'un jour...

JOSÉPHINE. — Eh bien ! quand la chose arrivera-t-elle ?

MADAME MÈRE. — Lorsque les Français cesseront d'être des païens et des schismatiques ; lorsque le premier consul se rappellera dans quelle religion il est né.

BONAPARTE. — Ma mère, je ne l'ai pas oubliée; ce ne sera pas moi qui me séparerai du Saint-Siége... Tranquillisez-vous, soyez contente... Tout vient à point à qui peut attendre... Songez à ce que dit l'autre proverbe : *Paris n'a pas été fait en un jour.*

LOUIS BONAPARTE. — Et le général, depuis l'aventure du dôme, n'a pas revu cet homme?

NAPOLÉON. — Une autre fois il est venu à moi, et celle-ci encore d'une façon plus singulière.

TOUS. — Oh! contez, contez-nous cette anecdote !

NAPOLÉON. — Vous rirez à mes dépens.

UN SAVANT. — Pourquoi cela, premier consul? Un grand homme peut bien rêver deux fois.

NAPOLÉON, *avec hauteur*. — Ah ! vous parlez de rêves ? en effet, force gens en font tout éveillés.

JOSÉPHINE, *gracieusement*. — Allons, Mesdames et Messieurs, en place, écoutons.

### L'HOMME ROUGE DE LA GRANDE PYRAMIDE DE GYHÈ.

NAPOLÉON. — J'avais dompté l'Italie, forcé les ducs de Parme, de Modène, le grand-duc de Tos-

cane, les rois de Piémont, de Naples et le Pape, à reconnaître les nouvelles Républiques italiennes, contraint l'empereur d'Allemagne à signer le traité de Campo-Formio, pacifié en quelque sorte l'Europe, lorsque les craintes du Directoire et peut-être ma propre fantaisie me firent entreprendre la conquête de l'Égypte. Je réduisis, en passant, Malte l'imprenable. Je fis avec les Français, en deux jours, ce que le formidable Soliman, maître de la mer, n'avait pu faire en plusieurs mois, et je touchai enfin la terre de Ptolémée.

» Ici, de nouveaux combats amenèrent de nouvelles victoires, et pour rendre les soldats invincibles je n'eus qu'à leur rappeler, aux approches d'Embabeh, et en leur montrant les pyramides, *que du haut de ces monuments quarante siècles contempleraient leurs efforts*. Le Français a naturellement l'esprit ouvert et il aime les choses extraordinaires; par exemple, la première fois où apparurent ces masses gigantesques à mon armée, lasse d'une marche pénible sur un sable en feu et sous un ciel dévorant, elle oublia en face de ces merveilles du monde sa fatigue sans pareille, et chacun de ceux qui la composaient, s'arrêtant et laissant glisser son fusil sur l'arène mouvante, se mit à battre des mains et à pousser un cri de victoire, d'admiration et d'orgueil.

» L'Égypte était réduite, les Mamelucks vaincus, Mourad-Bey se retirait vers les Cataractes,

Ibrahim-Bey prenait la fuite vers la Syrie, et les fellahs se demandaient si je ne serais pas un autre prophète, un nouvel envoyé de Dieu. Le besoin d'un travail extraordinaire, la nécessité de tout créer, mille occupations diverses avaient absorbé tous mes moments, et je n'avais pu encore visiter de près les Pyramides. Cependant, j'avais donné rendez-vous dans la grande à des cheiks, à des émirs, à des mullahs, aux chefs de la loi et de la population musulmane, et, avant de leur en faire les honneurs, je tins à les parcourir, afin de n'avoir, en leur présence, aucun étonnement de ce que j'aurais à y voir.

» Déjà mes fidèles l'avaient explorée, visitée, examinée; sondée dans ses moindres canaux, et, après leurs recherches ardues, je demeurais assuré que ces monuments de géants ne déroberaient dans leur massive étendue ni corridors secrets, ni salles mystérieuses, et moins encore des fanatiques Musulmans ou des machines meurtrières, soit mines remplies de poudre, soit canons ou bombes contenant de la mitraille. Lorsque le dernier d'entre eux en fut sorti, lorsqu'une quadruple ligne de sentinelles, lorsque divers corps-de-garde eurent été placés à l'entour, je dus être certain de la solitude de ces galeries entaillées dans des murailles de granit.

» Jusqu'à ce moment, j'avais placé mon bivouac à l'ombre du sphinx, ce géant prodigieux,

alors enterré jusqu'au cou dans une mer de sable. Je me reposais, et tandis que Righel, pour me distraire, faisait exécuter par une musique militaire, en harmonie, sa délicieuse romance inspirée par les aspects de l'Égypte et les souvenirs de la France, je me faisais réciter par l'un des hommes de lettres qui composaient l'institut du Caire, Parseval de Grandmaison, divers fragments de son poëme, *les Amours épiques*. J'aime les bons vers ; aussi ai-je dans ma cassette Ossian, traduit par Baour-Lormian. Mais ceci m'éloigne de ce que j'ai à vous dire, je reviens au sujet principal.

» Distrait par le musicien et par le poëte, je fus rappelé à mon premier projet par l'un de mes aides-de-camp, qui m'annonça qu'en vertu de mes ordres il venait lui-même de faire une reconnaissance dans les diverses issues de la pyramide, et que ni homme ni ennemi, sauf des chauves-souris, n'y était à m'attendre. Alors je me dirigeai vers le monument gigantesque, accompagné par Peyre l'architecte, l'un des artistes les plus habiles que je connaisse, et qui, depuis, a mesuré la pyramide dans sa hauteur, largeur, surface, assise par assise ; travail consciencieux et que la postérité recevra avec reconnaissance (1).

(1) M. Peyre est l'auteur de la belle colonne de bronze de la place Vendôme, de l'église de Saint-François-de-Paule, au bout de la rue Hauteville, etc.

» Précédé par plusieurs guides porteurs de flambeaux, environné de mes aides-de-camp, des citoyens Peyre, Parseval, Righel, Monge, Berthollet, de quelques officiers supérieurs, je commençai ma visite d'amateur ; elle se prolongea : on me servit à souper dans la chambre du Roi, et le café dans celle de la Reine. Jamais les voûtes de ce tombeau superbe n'avaient été profanées par les accents d'une joie et d'une ivresse pareilles : on y chanta les vaudevilles rieurs de Collé, de Laujon ; que sais-je? Mais pendant qu'autour de moi l'on se livrait à une allégresse folle, je ne sais pourquoi je sentis dans mon âme le besoin de la solitude et du silence. Ce besoin finit tellement par me dominer, que, ne pouvant le vaincre, je me penchai à l'oreille de Junot et le priai de mettre d'abord fin à l'orgie, puis d'em mener avec lui tout le monde et de faire éclairer la chambre du Roi, où je voulais reposer seul pendant une heure ou deux, afin de quitter les Pyramides au lever de l'aurore.

» Junot ne sait pas me désobéir..... Dix minutes après la consigne reçue, il l'avait transmise et fait exécuter ; chacun s'éloigna, et j'entendais expirer dans le lointain les paroles gaillardes, les refrains analogues, à mesure que le groupe joyeux se rapprochait de l'ouverture de la pyramide.

» Je me sentis plus à mon aise lorsque tout son se fut éteint, lorsque le bruit seul de mes pas rompit le silence gardé si longtemps dans ce

lieu ; divers flambeaux de cire brûlaient, fichés çà et là sans symétrie ; leur lumière se projetait sur le vaste cercueil de granit. Un tapis de Perse, chargé d'une peau de léopard magnifiquement nuancée, avait été étendu dans un coin ; je m'allongeai sur ce lit militaire, et là, me perdant dans une mer de réflexions, je confondis bientôt en ma vague rêverie Osiris, les rois pasteurs, Cambyse, Alexandre, les Ptolémées, Jules César, les califes, saint Louis, et puis mes souvenirs d'Italie, de la Méditerranée ; il me semblait voir passer devant moi, mornes, irrités, exaspérés même, d'Aubusson de Lafeuillade, Dieudonné de Gozon, les de Pins, les Villiers de l'Isle-Adam, les Lavalette, en un mot, les plus célèbres grands-maîtres de l'ordre de Malte, qui me reprochaient ma conquête et qui cherchaient, de leurs mains fantastiques, à renverser des murailles vaincues de la cité si longtemps victorieuse le drapeau de la République française, pour y substituer l'étendart de la religion chrétienne. Les beys aussi figuraient dans cette illusion qui ne tenait ni du sommeil ni de la veille et qui m'inspirait à la fois du contentement et de l'inquiétude.

» Tout à coup un bruit entièrement terrestre me retira de ma méditation ; les fantômes invoqués par *la folle du logis* (l'imagination) disparurent en se précipitant, à ce que je crus, dans le cercueil royal, d'où ils m'avaient paru sortir. Cha-

grin, surpris d'être retiré de cet état auquel je trouvais une sorte de charme, je me soulevai sur mon séant, très-déterminé à quereller qui venait ainsi en transgression de mon ordre... Je changeai de résolution, lorsque, à la clarté des flambeaux qui n'avaient pas cessé de brûler, je vis s'avancer vers moi un individu à figure humaine, petit de taille, bizarrement vêtu de noir et de rouge, et dont les traits fortement prononcés me rappelèrent soudain ceux du personnage du caveau de saint Charles-Borromée à Milan.

» Je fus à tel point étonné de le voir ainsi m'apparaître là, où, certes, je ne croyais pas le rencontrer, que la plainte expira sur mes lèvres; et bien que j'eusse un désir extrême de savoir son nom, d'où il venait, et comment il s'était introduit en un lieu si bien exploré, si sévèrement gardé, je me tus et me contentai de porter sur lui un regard d'ailleurs tellement expressif, qu'il dut suffire et suppléer complétement à mes paroles.

— Vous ne m'attendiez pas? me dit-il.

— J'avoue que non, répondis-je.

— Que faites-vous ici?

— Je me prépare à passer en Syrie.

— Pourquoi faire un voyage inutile? votre mission ne vous appelait pas en Égypte, elle ne peut être remplie qu'en Europe.

— Y reviendrai-je? dis-je comme si, au lieu de lui parler, je me fusse entretenu avec moi-même.

Lui, cependant, parut m'avoir mieux compris qu'entendu, car il riposta :

— Oui, certes, l'Afrique, l'Asie, ne vous ont pas été données ; votre séjour sur leur sol n'est qu'un passage. Vous le quitterez en fugitif, au lieu que vous prendrez possession de l'Europe en maître ; vous transgresserez les lois à votre départ et à votre arrivée. Ceux qui, dans cette double violation, ne verront pas un augure de celles à venir en seront les victimes. Je vous le répète un mandat important vous sera confié : exécutez-le bien, et votre postérité régnera pendant nombre de siècles ; manquez à ce mandat, et vous serez brisé par la même pierre qui, détachée de la montagne, renversa la statue de Nabuchodonosor.

J'écoutais avec une attention superstitieuse les paroles obscures dont je n'ai bien compris le sens d'une partie qu'à mon débarquement à Fréjus, en contravention aux ordonnances sanitaires ; car le cœur de l'homme est si faible, que la moindre scène qui a quelque chose de hors la nature, l'accable et vainc son énergie. Une fois, j'eus l'envie de me lever et de fondre, le sabre à la main, sur cet homme, afin d'en faire mon prisonnier ; mais cette pensée s'éloigna à peine enfantée. Je me recueillis, et quand les sons du discours de l'inconnu ne frappèrent plus mon oreille :

— Qui êtes-vous ? dis-je ; que me voulez-vous ? que dois-je faire ?

— Ne te l'ai-je pas déjà dit ; ne le sais-tu pas ? As-tu oublié Milan, le dôme, le souterrain, la châsse du saint archevêque ?

— Non ; certes.

— Eh bien ! crois-tu que les décrets de Dieu aient l'instabilité de ceux de la terre, qu'il veuille aujourd'hui autrement qu'hier ou que demain ? Sa volonté est immuable ; il t'a choisi pour rétablir en France le culte catholique, pour l'asseoir sur une base large et solide ; hâte-toi d'aller où tu es appelé.

— J'arrive, et la retraite vient de m'être coupée.

» Je faisais allusion à la fatale bataille maritime d'Aboukir.

— Si les hommes t'ont fermé la Méditerranée, elle te sera ouverte par Dieu, car tu as à exécuter la pensée de Dieu. Le vaisseau qui doit te conduire rencontrera tous les périls possibles et les évitera. Tu dois aborder en France..... Souviens-toi de ne pas détruire toi-même le riche avenir qui t'est destiné, sinon deux chutes éclatantes te prouveront que je ne t'en impose pas. Adieu.

— Tu me quittes ?

— Oui.

— Te reverrai-je ?

» L'inconnu parut méditer, et puis me dit :

— Trois fois encore..., quatre... Quant à la dernière, ce sera pour te fermer les yeux...

» Ouvris-je alors les miens, poursuivit Napoléon, sortis-je d'un sommeil plus profond que le

précédent, ou bien l'entrevue que je vous raconte fut-elle véritable ; j'avoue que ma raison penche pour le sommeil, quoique ma mémoire prétende que la chose fût réelle ; ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme rentra dans la galerie, que je ne pus entendre aucunement le bruit de ses pas, et que, comme Lannes, Junot, Desaix et Berthier avaient gardé, eux en personne, l'issue de la pyramide avec un corps nombreux de guides et d'infanterie, et qu'ils m'ont juré qu'avant moi aucune créature humaine visible n'en était sortie que je fis encore visiter partout avec une plus sévère investigation, il me fut bien prouvé que le voyant, s'il existait, avait, pour entrer et sortir, des moyens supérieurs aux nôtres. L'inutilité de mes recherches me confirma dans l'opinion que ce que j'avais cru entendre et voir n'était qu'un songe.

Joséphine. — Et ce monsieur, habillé à la Marlborough, ne t'a pas apparu depuis, Bonaparte?

Napoléon. — Je n'ai pas dit vêtu de rose et de noir... Non, mon amie ; j'ai encore quatre visites à recevoir de sa seigneurie.

Joséphine. — Dieu te garde de la dernière!

Le savant. — Assurément le premier consul dormait.

Napoléon. — Cette fois, c'est possible... Mais la première.....

Le savant. — La réalité de celle-ci imprima dans votre cerveau un souvenir que la mémoire

des rêves dénatura ainsi. L'homme qui, d'abord, vous était apparu vêtu de noir, se montra ensuite habillé de noir et de rouge; sa taille aussi s'était rapetissée, si j'ai bien entendu.

NAPOLÉON. — Grand géomètre, vos explications sont fort satisfaisantes; mais j'ai quitté l'Égypte contre la volonté du Directoire, j'ai pris terre à Fréjus malgré les règles de la santé, j'ai renversé les directeurs qui avaient vu ces choses sans les comprendre, et maintenant je vais m'occuper d'un concordat catholique avec le pape que le conclave donnera pour successeur au vénérable Pie VI.

MADAME MÈRE. — Mon fils, cela vaut la peine d'y réfléchir.

NAPOLÉON. — Ainsi fais-je, ma mère... Au demeurant, cet homme extraordinaire n'a pas été le seul à me prédire mon élévation; et, dans une autre circonstance...

TOUS. — Oh! général, complétez la soirée: encore cette histoire.

NAPOLÉON. — Et vous aussi, géomètre; et vous ne dites pas ce conte?

LE SAVANT. — Premier consul, depuis Hérodote jusqu'à nous, il y a eu tant de fables dans les chroniques nationales, que, pour moi, histoire et conte sont synonymes.

NAPOLÉON. — Alors je vous autorise à nommer comme il vous plaira mon troisième récit.

NAPOLÉON *à Joséphine.* — Tu sais, ma chère amie, qu'il y eut peu d'intervalle entre notre mariage et le départ. A peine époux, je ne songeai qu'à être général, et nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie, j'y arrivai vers le 27 mars 1796. Je possédais alors plus de bonne envie de me faire connaître que de réputation établie. Le siége de Toulon ne m'avait pas mis en évidence ; mon arrestation lors de la première campagne d'Italie, et pour cause de jacobinisme, m'avait fait perdre le fruit de mes travaux, et la renommée du vainqueur de vendémiaire avait besoin de se retremper à des succès plus brillants : on m'en voulait de cette victoire, au lieu de me remercier d'avoir arrêté l'anarchie. Non, à cette époque, les Bourbons n'eussent pas été rétablis par les royalistes ; car les sections qui marchaient contre le despotisme de la Convention ne voulaient pas davantage celui de l'ancien régime.

« J'arrivai donc à Nice, croyant trouver une armée, des vivres, des vêtements, des munitions, des chevaux, des charrois et un trésor... Tout manquait. Depuis longtemps on ne faisait plus de distributions de viande à la troupe, qui n'avait pas de pain chaque jour : le dénûment des hôpitaux était incroyable. Tous les transports se bornaient à deux cents mulets fatigués, et ce serait beaucoup

si on trouvait et si on pouvait transporter douze canons, et de campagne encore : pour ceux de siége, il n'en fallait pas parler. Scherer avait mis la caisse à sec; et le Directoire, dans sa munificence, m'avait donné deux mille louis pour entamer les opérations et pour conquérir l'Italie. J'avais enfin, sur le papier, une armée de cent mille hommes, et, en effectif, je pourrais mettre en ligne quatre divisions : celles d'Augereau, de La Harpe, de Masséna, de Serrurier, chacune forte de six à sept mille hommes, et environ trois mille cavaliers mal montés, et déguenillés comme l'infanterie; eux sans bottes, elle sans souliers.

» Le mal était grand, et voici le pire. Le quartier-général ne bougeait de Nice : les officiers supérieurs vivaient dans la paresse; les administrateurs et fournisseurs dans l'abondance, et le soldat, misérable, découragé, souhaitait de rentrer en France et ne songeait pas à vaincre. Un coup d'œil me montra cette triste situation; j'en vis le remède dans une conduite opposée. Tout à coup je transporte à Albenga le quartier général; j'interdis la présence des filles de joie, des femmes légitimes au milieu des demi-brigades; et, pour remplacer les magasins vides, les approvisionnements épuisés, les munitions absentes, je fais fonds sur tout ce que l'ennemi avait préparé pour son usage. Aussi, à la première revue que je passai,

je me fis environner de simples fantassins ou cavaliers, et je leur dis :

« Soldats,

» Vous êtes nus, mal nourris, on vous doit » beaucoup : on ne peut rien vous donner. Votre » patience, le courage que vous montrez au mi- » lieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne » vous procurent aucune gloire. Je viens vous » conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; » de riches provinces, de grandes villes seront en » notre pouvoir ; et là, vous aurez richesse, hon- » neur et gloire. Soldats d'Italie, manquerez- » vous de courage ? »

» Des applaudissements me répondent. On jure de me suivre partout où je voudrai aller ; c'était promettre beaucoup, car nous étions au plus trente mille, et nous allions avoir à combattre soixante mille Autrichiens et Napolitains et plus de quarante mille Piémontais. N'importe, je commandais à des Français ; je ne doutai pas de la victoire.

» L'ennemi s'imaginait que, l'attaquant en front, je me placerais en face des Alpes et de ses forces : je le trompai. Tandis que je me proposais de commencer mes opérations vers Ceva, je fis marcher La Harpe sur Gênes, et demander au doge de cette ville le passage par la Polcevera.

Le général en chef des coalisés, Beaulieu, pensant que je voulais aller vers la Lombardie par Gavi, accourt de Milan au secours de Gênes, se place à Novi et fait trois corps de son armée. La droite, formée de Piémontais, se porte à Ceva, pour garder les passages du Tanaro et de la Stura; le centre, que mène d'Argenteau, occupe Montenotte, afin de me prendre en flanc lorsque, par la Corniche, j'aurai dépassé Savone; la gauche, où Beaulieu commande, laisse Gênes en arrière et court sur Voltri.

» De mon côté je place Serrurier à Garrezzio en opposition de Colli, qui défend Ceva. Augereau et Massena dirigent ma réserve, qui se loge à Loano. Je venais déjà d'obtenir un grand avantage, celui de rompre l'unité des ennemis : les trois armées qu'ils venaient de composer, au lieu d'une seule, compacte et formidable, étaient établies de manière que le centre et la gauche, séparés par des montagnes impraticables, ne pouvaient se prêter aucun secours.

» Argenteau entama l'attaque : campé le 9 avril à Montenotte Inférieur, il s'avança le 10 sur Monte-Legino. Le colonel Rampon repoussa par trois fois un si fort adversaire. Le 11, La Harpe ayant abandonné Savone, prit position de manière à secourir Rampon. Ce même jour, avec les divisions d'Augereau et de Massena, je me rendis, par le col de Cadibone, derrière Montenotte, si

bien qu'au point du jour Argenteau, pris en tête, en flanc et en queue par Rampon, La Harpe et moi, fut battu complétement, tandis que Beaulieu, trompé, cherchait les Français à Savone; il ne sut que le 12 le désastre de d'Argenteau et mon entrée dans le Piémont. Trompé dans ses prévisions, il dut donner de nouveaux ordres. J'avais calculé la marche de ses troupes et prévu que la majeure partie n'arriverait pas à temps au point où je voulais combattre.

» Les Piémontais et les Autrichiens, battus le 11, s'étaient retirés, les premiers à Millesimo, les seconds à Dego; j'étais à Carcari. Les Piémontais furent rejoints par Colli, les Autrichiens par une partie de ce qui était à Voltri, de sorte que des deux côtés ils me fermaient les entrées du Piémont et du Milanais.

» Je ne ferai pas ici de la stratégie; qu'il vous suffise de savoir que, lançant Augereau sur Millesimo et Massena sur Dego, je remportai sur ces deux points, le 14 et le 15 avril, une double victoire précédée par la prise du corps autrichien de Provera dans le château de Cosseria. Tous mes généraux firent merveilles, deux y perdirent la vie, Danel et Causse. Je n'oublie pas, Lannes, dit le premier consul en se tournant vers celui-ci, que notre connaissance militaire date de Dego, où tu fis des merveilles. »

Lannes. — Général, je marchais après vous, et

pour être remarqué là où vous étiez, il fallait bien y aller de bon jeu.

NAPOLÉON.— *Mon Achille français !* tu as autant de bravoure que de modestie. Le 17, Colli fut contraint de quitter le camp formidable de Ceva ; car j'y conduisais nos braves. Oh ! quel aspect que celui offert du haut des rochers voisins, du sommet élevé de Montezemote ; les Alpes exaucées à gauche, à droite, derrière nous, s'affaissaient en face, et, par des pentes douces, riantes, boisées, fleuries, chargées de moissons, d'arbres, de vignes, allaient mourir en ondulations légères dans le bassin immense du Piémont et du Milanais. Là, dans cette plaine délicieuse, fertile, variée, coulaient, en longs rubans d'argent, le Pô, le Tanaro et mille autres rivières ou ruisseaux dont les eaux fraîches portaient partout la fécondité. Des centaines de villes, de bourgs, de villages, des milliers de palais, de maisons de campagne, de chaumières, animaient ce paysage enceint aux limites éloignées de l'horizon par les Alpes Helvétiques et Tyroliennes chargées de neiges éternelles, si bien que la blancheur de leurs cymes tranchait avec la teinte bleue de leurs croupes escarpées.

» A ce spectacle enchanteur les Français poussèrent des cris de joie ; la musique militaire y répondit par des fanfares de victoire : l'enthousiasme, la joie étaient unanimes. « Soldats, m'é-

» criai-je, Annibal a forcé les Alpes ; nous, non » moins braves et plus habiles, nous les avons » tournées ; ... « »

Lannes, *interrompant Napoléon.* — Eh ! général, qui sait ce que vous ferez encore ; les Alpes, qu'en 1796 nous tournâmes, m'ont bien la mine, en 1800, de se voir par vous attaquer de front.

Le premier consul sourit, et continua sa narration :

— Nul de vous n'ignore les conséquences de ces heureux combats. Les coalisés, contraints à se séparer, ne purent plus courir la même fortune. Les Piémontais, réduits à eux-mêmes, découragés, furent encore vaincus. Le roi de Sardaigne implora la paix, que je lui fis acheter chèrement : je venais de prendre Cherasco ; le 28 avril nous n'étions plus qu'à dix lieues de Turin ; il fallut se soumettre, nous abandonner Ceva, Coni, Tortose, renoncer à l'alliance autrichienne, livrer les munitions de guerre et de campagne, permettre le passage à nos troupes et payer, en outre, de fortes contributions. Ainsi, en quinze jours, le premier point de mon plan de campagne était rempli ; les Alpes nous appartenaient avec les citadelles piémontaises ; la coalition perdait une armée de cinquante mille hommes, et une terreur salutaire nous précédait dans cette Italie où nous allions pénétrer.

» Entraîné par la force des souvenirs, je vous

ai parlé combats, et je vous avais promis une anecdote ; je suspends le récit des opérations militaires, et je reviens à ce que j'avais annoncé.

» C'était vers le 24 avril, et la première campagne, dis-je, était terminée ; je me trouvais sur les Alpes, et moi aussi, en franc badaud, je me laissais aller à l'admiration de mon heureuse fortune. J'étais non à cheval, les sentiers ne le permettaient pas, mais à pied, presque seul, et éprouvant un besoin impérieux de recueillement et de solitude. Quelques soldats m'accompagnaient, mes aides-de-camp, les officiers d'état-major étant tous en course ; j'entendais, dans le lointain, les cloches qui sonnaient l'angélus, et ce bruit mélancolique m'a toujours beaucoup plu : la voix des cloches parle de haut et de loin ; elle annonce la naissance, le baptême, le mariage, la mort de l'homme ; elle nous appelle à la prière, au feu ; elle est un signal de réjouissance et de révolte : qui n'a pas senti battre son cœur péniblement, lorsque de la cyme des tours tombe sur nous le glas sinistre du trépas, ou le tintement pressé du tocsin, signal toujours lugubre, soit qu'il annonce l'incendie ou qu'il pousse à la prise des armes !

» J'entendais donc ce bruit monotone et sourd qui venait mourir à mes oreilles, et pour le mieux ouïr, ou peut-être afin de me laisser plus de loisir pour méditer à l'aise, je fis signe à mon escorte de s'en retourner vers le camp ; elle obéit.

Je me crus alors rendu à moi-même, et d'un pas rapide je descendis la roche élevée, d'où mes regards embrassaient les campagnes fertiles du Milanais et du Piémont. La vivacité de ma course tarda peu à me conduire vers un bois abrité des vents du nord, et que déjà parait un doux feuillage. Une mousse molle et verte délassait mes pieds fatigués de se heurter contre les aspérités de la montagne; un peu au-dessous de moi coulait un ruisseau, que formait plus haut une jolie cascade mélange de bruit, de vie, d'écume, de rosée, d'arcs-en-ciel et de mugissements. Les derniers rayons du soleil qui la frappaient encore, y multipliaient les effets de lumière et l'ornaient de diamants liquides et mobiles.

» Un air chaud ranimait le corps fatigué; je m'assis sur un tronc d'arbre que l'ouragan avait renversé naguère; car il était encore paré de ses branches vigoureuses et de ses feuilles naissantes, tremblottantes au moindre souffle de l'air. Là, oubliant ma situation, mes projets à venir, le bonheur que je venais de quitter, le monde enfin, avec ses joies, ses douleurs, ses convulsions et ses intrigues ambitieuses, je parus cesser d'appartenir à l'existence. C'est qu'en vérité, si le corps veillait encore, l'âme immortelle s'assoupissait momentanément.

» Combien de temps restai-je dans cette apathie délicieuse? je l'ignore. Un bruit qui m'était fami-

lier m'en retira (le choc de deux baïonnettes l'une contre l'autre) je tressaillis, ouvris les yeux ; déjà le ciel s'était enveloppé des premières ombres nocturnes, et j'allais me lever afin de reconnaître qui venait ainsi à moi, lorsqu'une main large et lourde s'appuya sur mes épaules, et une voix française me dit tout bas :

— Pas de bêtise, général, ce sont des *Kaysserlichen* qui s'avancent (1).

» Je compris le danger que je courais, mais à mon tour, curieux de savoir qui formait alors ma compagnie, je me retournai tandis que je disais :

— Grand merci camarade, à qui dois-je ce bon avertissement ?

— A un des lapins du corps de Massena, à un ancien garde-française qui a fait déjà le coup de feu à Valmy, qui a couru la Belgique avec le s... n... de traître de Dumourier, qui vous a vu pointer à Toulon les pièces d'artillerie, et joliment encore, enfin, qui, en vous attendant à l'armée d'Italie, s'ennuyait de demeurer sans se battre, tandis que votre prédécesseur Scherer faisait si bien ses affaires. Enfin, je suis Mathieu Ledru de l'Ariége, ou *Tranche-Montagne*, si vous l'aimez mieux, car c'est ainsi que les camarades m'appellent.

(1) C'est ainsi, ou à peu près, que les soldats français nomment les troupiers autrichiens.

» Ceci, ou à peu près, débité rapidement, m'avait été dit ou presque murmuré à l'oreille, et pendant que la longue période était déroulée, j'avais reconnu un de nos héros à trois poils, un de ces braves subalternes si communs dans nos armées; toujours hargneux, bourru, médisant, frondeur, épilogueur au camp de la conduite des officiers, et lion sur le champ de bataille; l'ami du lendemain de l'hôte qu'il avait fait trembler la veille; en un mot ce que j'appele un grognard fini.

» Les rapports de ses supérieurs lui étaient favorables, sa bravoure n'avait pas de pareille; par malheur, Mathieu Ledru ne savait pas lire, de sorte que ses exploits restaient en pure perte; et comme son ignorance empêchait son avancement, on le récompensait de cent beaux faits d'armes en le laissant se plaindre et persifler ceux qui, avec moins de courage, devaient à leur instruction les grades qu'il méritait plus qu'eux.

— Que fais-tu là? dis-je; j'avais, ce me semble, ordonné que personne ne me suivît.

— C'est vrai, général, mais j'ai pensé que mieux valait une punition quelconque, fût-elle la prison un jour de sabrement, que de laisser notre chef seul dans des routes perdues, et où le meilleur paysan vaut moins que le plus méchant diable..... Chut, taisons-nous, que sainte Liberté nous conserve! Voici les *Kayserlichen* qui viennent à nous.

» Il avait raison, Mathieu Ledru. Je vis distinctement, aux dernières lueurs du crépuscule, une trentaine de soldats autrichiens qui, sur le revers d'une colline, à l'autre rive du ruisseau, avaient fait halte et semblaient chercher leur chemin. Un buisson me couvrait; mais s'ils prenaient à gauche et à droite, ils ne manqueraient pas de m'apercevoir; me lever et fuir eût doublé le péril, car j'étais à demi-portée de leur arme, et ils eussent pu facilement me frapper à mort.

— Que faire? murmurai-je, en m'adressant à Ledru, tapis derrière moi et à plat ventre.

— Aux grands maux les grands remèdes! répondit-il; ne bougez pas et laissez-moi faire, et puis dites si un Ariégeois ne vaut pas un Gascon.

» Il achève, et se dressant, interpelle les ennemis en un mauvais allemand; ceux-ci s'arrêtent et l'écoutent : il leur conte que, serviteur fidèle de Sa Majesté l'Empereur et Roi, en sa qualité de Brabançon, il vient de déserter de l'armée française; celle-ci, à l'entendre, bivouaque tout entière à quatre ou cinq portées de fusil derrière lui; aussi conseille-t-il à ses chers compatriotes de ne pas franchir le ruisseau, sous peine de tomber dans les avant-postes républicains.

— Attendez, poursuivit-il, je connais le pays, et je vous conduirai où vous voulez aller. D'où venez-vous?

» Un sergent commandait ce détachement : il

dit que, coupé avec les siens, aux dernières batailles, il erre dans le pays, cherchant à rejoindre ou les Autrichiens ou les Sardes, et il promet bonne récompense et avancement rapide au guide que le Ciel lui envoie.

» Mon Ledru renouvelle ses protestations de service, ses promesses de sauvetage, et tout en feignant de se rhabiller, afin d'aller à eux, il me dit :

— Je vais leur faire recommencer leur promenade, et tâcher, par la gauche, de les amener où sont les nôtres ; vous, général, dès que nous serons partis, retournez au plus vite au quartier général, dont nous ne devons pas être éloignés de plus de demi-lieue.

» J'admire son dévoûment ; je lui serre la main en juste récompense. Il me quitte, descend dans le ravin, traverse le courant d'eau, et peu après je devine, plutôt que je ne le vois, le départ de la troupe ; si bien conduite, elle s'éloigne vers la gauche du ruisseau, en montant du côté de l'est ; moi, par prudence, j'attends encore. La nuit est noire, le ciel est couvert de nuages, aucune étoile n'y brille pour me servir de fanal ; je m'oriente néanmoins, je crois reprendre la route de tantôt et je me mets à gravir la montagne ; elle était peu élevée, et au centre d'autres pics ses supérieurs ; aussi l'horizon a peu d'étendue, je ne distingue aucun objet et je chemine au hasard.

» Un bruit éloigné frappe mon oreille..., j'é-

coute, et pour le mieux ouïr, je m'arrête.... c'est le cri d'un chien, ce sont les jappements de cet ami de l'homme. A cet appel, qui me semble d'heureux augure, je cours vers le point d'où le bon animal se fait entendre, car il continue de temps en temps... Au bout d'environ dix minutes, une clarté vive et blanche frappe mes yeux... Il y a là assurément une demeure d'homme... ; mais si elle appartient à des Piémontais...? si on m'y reconnaît...? l'armée entière est perdue...! Je m'arrête de nouveau et une autre fois encore j'interroge l'espace et les ténèbres : celui-là ne s'est pas étendu, celles-ci sont aussi noires et denses.... Voilà qu'un éclair s'en échappe, descend vers la terre, passe rapidement sur le sol qu'il illumine, et disparaît ; un coup effroyable de tonnerre l'a suivi, horriblement répercuté par les échos innombrables de la montagne.

» Bientôt d'autres éclairs, d'autres détonations de la foudre suivent les premiers ; un vent impétueux s'élève, siffle et rugit ; la pluie déjà tombe, chaude et à larges gouttes ; l'orage éclate : sa venue ne me permet plus d'hésiter sur le parti à prendre. Le manoir qu'habite le chien aboyeur m'est montré par les lueurs célestes ; je le touche presque ; je hâte ma marche, et j'atteins son toit hospitalier au moment même où la grêle va tomber, déjà mêlée à des torrents d'eau.

» C'était une chaumière assez vaste, mais sim-

plement bâtie; le chien qui la gardait était rentré pour se mettre à l'abri de la tempête; je vais faire comme lui... Je m'arrête, je détache mes épaulettes de général, j'arrache le panache tricolore, insigne de mon grade, et le jette à l'ouragan, qui l'a bientôt entraîné dans l'espace; puis, recouvrant mon uniforme de l'ampleur de mon manteau, je heurte à la porte de la maisonnette.

» La promptitude avec laquelle on ouvre me semble un bon signe de l'hospitalité des habitants du logis. Deux personnes viennent à moi, sans compter le chien, à qui je dois déjà de la reconnaissance : c'est un vieillard, maigre, pâle, défait et à barbe blanche, à la taille courbée par l'âge; l'autre, au contraire, est un jeune homme dans toute la vigueur de l'âge et dans tout le charme de la beauté; l'un et l'autre portent un demi-costume piémontais. *Un demi-costume*, ai-je dit, et non sans cause... A certaines parties de ce vêtement, à la forme du bonnet, et mieux encore à l'accent, j'ai reconnu des Corses; oui, des Corses, mes premiers compatriotes; et ceci complique ma situation.

» Le regard des deux paysans m'interroge; pour moi, je dis que, perdu dans les rochers voisins, je demande un asyle momentané et un guide pour me conduire ensuite à Cherasco. Le vieillard va me répondre; une voix de l'intérieur l'appelle. Il me quitte, je reste seul avec le jeune homme,

et affectant de parler l'italien pur et non le corse, je le prie de me permettre de me reposer chez lui.

— Volontiers, dit-il, quoique la douleur remplisse cette habitation. Comment, Signor, osez-vous voyager tandis que les armées françaises et coalisées se battent encore autour de nous?

— Je crois, dis-je, à un armistice; d'ailleurs mes affaires...

» Un épouvantable coup de tonnerre qui frappe à cent pas de nous un sapin, me coupe la parole. Le jeune homme ferme précipitamment la porte, qu'il m'a laissé franchir, puis me conduit dans une salle basse où brûle un feu clair et vif, qui me fait plaisir, malgré la douceur de la température. Pendant que je me chauffe, cachant toujours mon uniforme sous mon manteau, mon jeune hôte place devant moi, sur une petite table, du pain, un pâté de lièvre, du sel, des fruits et une bouteille de vin blanc.

» Je n'avais pas faim, néanmoins, et en souvenir de mes compatriotes, je coupai un morceau de pain, le saupoudrai d'une pincée de sel et le mangeai en l'arrosant ensuite d'un verre de vin, puis prenant une belle poire, je revins auprès du feu. Pendant que je faisais ceci, j'entendais d'une chambre voisine partir des sanglots, des cris étouffés; je regardai le paysan, il pleurait... Touché de son état, je me levai et allant à lui :

— Quel malheur, dis-je, vous frappe?

— Oh ! dit-il, un irréparable ; une balle française maudite a atteint hier mon frère aîné, un brave soldat de notre Roi, et nous allons le perdre sans doute.

— A-t-il des secours ? dis-je.

— Les nôtres, Signor, ceux de notre pauvre expérience. Les chirurgiens piémontais sont partis avec l'armée.

— Et les Français ?

— Aller chercher les diables ? ils nous tordraient le cou !

» J'allais répondre et nous justifier, lorsque de la chambre d'où partaient les sanglots sortit un homme que je n'avais pas encore vu ; néanmoins, au premier coup d'œil, je demeurai certain que je voyais le fils du vieillard et le père du jeune homme. Quant à lui, dès qu'il m'aperçut, il fit un signe de croix, et l'accompagnant d'un abominable blasphême, il s'écria :

— *Demonio !* un Français chez moi ; un Français....! Ah ! mon enfant ne mourra pas sans vengeance.

» Aussitôt, courant vers une longue carabine suspendue au-dessus de la cheminée, il parut vouloir la saisir ; mais son fils, plus prompt encore, l'arrêta par le milieu du corps, et d'un accent solennel :

— Père, dit-il, père, prends-y garde : il a mangé de notre pain, pris de notre sel, goûté de notre

vin, et c'est à notre foyer qu'il s'est assis après nous avoir demandé asyle contre l'orage.

» Ces mots firent un miracle; dès que ce furieux les eût entendus, il laissa retomber ses bras, et tâchant d'adoucir son regard farouche :

— Ah! c'est un hôte; il est de la famille...., c'est un malheur... A Dieu ne plaise que je me souille du sang de celui qui désormais devra me servir dans mes querelles et me consoler dans mes chagrins... En effet, il vient avec la mort.

— Mon frère, mon pauvre Carlo, s'écria le jeune homme en se précipitant vers la chambre voisine, est-il déjà allé à Dieu?

— Non, dit le père; mais, faute de secours, il faudra bien qu'il trépasse.

» Avant d'en revenir à moi, j'ai voulu, continua Napoléon, compléter le tableau et vous faire voir un vrai Corse, avec ses passions désordonnées et ses vertus hospitalières. Jamais l'Arabe n'a observé plus religieusement les lois de l'hospitalité : son ennemi mortel, s'il a partagé avec lui le pain et le sel, s'il l'a reçu dans sa demeure, lui devient sacré; la haine ne reprend son exercice que longtemps après.

» Au mouvement hostile du Corse devenu Piémontais, j'avais machinalement ouvert mon manteau et mis la main sur mon épée; puis, rassuré par le propos de son fils et par le sien, j'étais rentré dans mon immobilité précédente. Cependant,

lorsque j'eus entendu de nouveau que peut-être le concours de l'art pourrait rendre la vie à qui allait la perdre, je me disposais à offrir au père de faire venir un chirurgien de notre camp, lorsqu'un dernier incident nous plaça tous dans une nouvelle situation. La fenêtre de la salle, la porte extérieure, poussées par des bras vigoureux, s'ouvrirent avec fracas, et par la double issue s'élancèrent vivement plusieurs soldats républicains, tous ayant la baïonnette en arrêt et précédés par Mathieu Ledru, qui, courant sur le paysan corse, le saisit au collet en lui appuyant sur la poitrine la pointe de son briquet... De menacé que j'étais tout à l'heure, j'étais devenu tout-puissant..... Alarmé pour mes hôtes de cette brusque surprise, j'allais enjoindre qu'on le respectât, lorsque Mathieu Ledru, prenant avant moi la parole et l'adressant à son prisonnier :

— Camarade, lui dit-il, bien t'en a pris de devenir à propos honnête homme ; je te guettais déjà lorsque tu as fait mine d'hostilité, et Dieu merci, dans le cas où tu serais parvenu à toucher ta carabine, la balle qui est dans mon fusil t'aurait empêché de t'en servir... Allons, il n'y a eu ni mal ni offense ; ton fils est un brave garçon, et tu le vaux, mille millions de tonnerre ! Aussi ta récompense ne se fera pas attendre... Général, continua Ledru en se tournant vers moi et en me faisant le salut militaire, comme je voyais tout, j'en-

tendais tout aussi : un Basque est en route pour amener du quartier général le meilleur de nos *coupe-bras*.

» J'aurais embrassé Ledru, tant je lui savais gré d'avoir deviné mon intention; je le remerciai en termes qui le satisfirent, et lui demandai comment il avait manœuvré pour venir si à propos à mon aide. Il me conta verbeusement que sa ruse militaire avait eu un plein succès; que les Autrichiens égarés, ayant en lui pleine confiance, l'avaient suivi comme des moutons jusqu'à nos avant-postes, où on leur avait délivré des feuilles de prisonniers de guerre. Cela fait, le citoyen Tranche-Montagne, voyant que mon absence inquiétait l'état-major, avait fait part de notre rencontre. Aussitôt deux cents patrouilles s'étaient dispersées dans les vallées et sur la montagne. Celle qu'il conduisait, plus heureuse que les autres, était arrivée à la chaumière et l'avait investie au moment où commençait la scène qui aurait pu avoir de si tristes résultats.

» Le mauvais temps continuant, je me déterminai à passer la nuit où j'étais. Une heure après, deux chirurgiens, un docteur en médecine, deux infirmiers arrivèrent. J'entrai avec eux dans la chambre du blessé, où je trouvai le vieillard, la mère des deux adolescents et leurs quatre sœurs, tous en larmes, tous en prières. Les hommes de l'art, après l'inspection faite de la plaie, se pro-

mirent de la guérir. Cette assurance si heureuse ramena la joie dans cette maison désolée. On tarda peu à savoir qui j'étais, et toute cette famille, expatriée de la chère Corse pour châtiment de cinq à six *vendette* héréditaires, tomba à mes pieds, réclamant grâce et pardon. Certes, je l'accordai sans peine, tant le premier mouvement du père m'avait paru naturel, à moi, enfant d'Ajaccio.

» Vers le point du jour, tandis que tous sommeillaient, que seul je croyais avoir les yeux ouverts dans cette demeure isolée, je vis venir à moi l'aïeul de cette fière famille. Il marchait d'un pas si solennel, si étrange, que je le soupçonnai aussitôt placé sous l'empire du somnambulisme. Je ne me trompais point : la vie magnétique était seule en action chez ce vieillard. Il marchait d'un pas à la fois léger et ferme ; il vint droit à moi, qui étais assis devant la cheminée, et contre une table sur laquelle je travaillais ; lui, s'approchant, posa la main droite sur cette table, et de la gauche me fit signe de lui prêter attention. Assurément, cette précaution était inutile : ses mouvements piquaient assez ma curiosité.

— Bonaparte, me dit-il avec un accent surhumain, je ne t'ai jamais vu que pendant cette nuit, et pourtant tu m'es connu depuis longtemps. Dès le jour où tu vins au monde, ton père, mon ami, quoique plus jeune que moi, me pria de dresser ton horoscope ; je l'ai fait : te l'a-t-il montré ?

— Non, répondis-je machinalement.

— Eh bien ! je vais suppléer à son incurie ; car c'est le ciel, oui, le ciel ! qui t'a conduit ici. Heureuse Corse ! ce que les perfides Génois lui enlevèrent, ce que, pendant tant de siècles, elle ne put ressaisir, ce que Théodore tenta vainement de lui restituer, la couronne royale, c'est à toi qu'elle la devra ; oui, tu seras roi de Corse ; que dis-je ? par toi les Corses verront leurs oppresseurs tes sujets, et la superbe Gênes ne sera qu'un fleuron de ton riche diadême...

» Il achève, s'éloigne, et sort de la chambre. Bien que je reconnusse que c'était un somnambule qui venait de me parler, je ne laissai pas que de sentir dans mon cœur une agitation excessive. Je tâchais de la dominer, lorsque le même vieillard reparut : il tenait à la main douze branches de laurier aux feuilles vertes et fraîches ; mais dans ce bouquet, j'en distinguai une treizième, celle-ci dépouillée de verdure, d'écorce, et dont le bois, privé de sève, tombait pourri et en fine poussière. Ce faisceau mystérieux et symbolique fut posé devant moi, et lui me dit lugubrement : *Jouis des douze premières et crains la dernière, car des victoires multipliées pourront ne pas faire des succès.* Il me quitta de nouveau, et je restai encore plus étonné que précédemment.

» Je m'étais imaginé d'abord que cette prédiction signifiait que je ne remporterais dorénavant que

douze victoires, et que la dernière me serait fatale. Grâce au ciel, en Italie, en Égypte, j'ai dépassé ce nombre, et mes ennemis n'ont pas été en droit encore de me présenter le rameau dépouillé.

» Le jour revint ; je laissai dans cette chaumière des marques de ma reconnaissance ; la meilleure, sans doute, fut la guérison du blessé, et je mis Ledru à la salle de police, afin qu'il eût le temps d'apprendre à lire et à écrire. Le drôle, afin de ne pas devenir savant comme il le disait, se conduisit avec tant de bravoure et de sagesse, que force fut à moi de le laisser en liberté mériter toujours les épaulettes, et ne pouvoir jamais les acquérir, puisqu'enfin il faut absolument qu'un officier moderne sache lire et écrire. Aujourd'hui, grâce aux progrès des lumières, celui-là qui, au XVI^e^ siècle, était connétable de France, Anne de Montmorenci, ne pourrait maintenant, malgré sa vaillance et sa race, devenir simple caporal ou fourrier. Se bat-on mieux ? Non. Les mœurs ont changé, voilà tout. »

# SOIRÉE V.

Les quatre anecdotes : Les deux maîtresses, récit de Lannes. — La bataille de quatorze jours, ou un autre Josué arrêtant un soleil. — Le homard d'Augereau. — Le spectre et l'officier français, etc.

Onze heures sonnaient à l'horloge des Tuileries ; la nuit était noire et froide ; Napoléon travaillait seul dans son cabinet... La plume tomba de ses mains, sa tête était lourde, son imagination affaissée. A peine s'il se sentait vivre, tant il se trouvait fatigué de cette contention d'esprit si péniblement prolongée.

— Oh ! dit-il en se levant et en se promenant de

long en large, que l'organisation humaine est faible...! ma volonté reste et le pouvoir d'agir s'en va... Allons au remède ordinaire, *fermons le cabinet.*

Cette dernière expression, familière au grand homme, annonçait en lui la résolution et le besoin de se distraire. Il marcha rapidement vers la cheminée, tira le cordon de la sonnette. Roustan, le fidèle Mameluck d'alors, fidèle à la puissance, parut à une porte, et l'huissier de service à l'autre. Napoléon, sans s'adresser à l'un ou à l'autre, dit vivement :

— Qui se trouve dans le salon d'attente ?

— Les généraux Lannes, Duroc, Augereau et Massena.

— Qu'ils viennent tous !

Deux minutes après, tous les quatre, rangés de file, étaient dans le cabinet du premier consul, immobiles et attendant quel conseil de guerre allait s'ouvrir.

— Messieurs, leur dit le premier consul (car déjà la qualification de citoyen était omise, même aux Tuileries), avez-vous éprouvé, comme je le sens à cette heure, la nécessité impérieuse de se distraire de travaux trop ardus ?

La réponse affirmative fut unanime.

— Eh bien ! venez à mon aide ; et pour me distraire du présent, rappelons-nous le passé..... Oui, que chacun de nous raconte l'anecdote de

sa vie la plus piquante, ou celle qui lui a laissé les plus profonds souvenirs. Qui commencera ?

— Vous, premier consul.

— Moi ! non ; que le sort décide. Il nous sauvera des exigences de l'étiquette... Duroc, prends une plume, écris nos cinq noms sur des morceaux de papier, jette-les dans le chapeau d'Augereau, Lannes les tirera, et Massena les proclamera dans leur ordre de sortie.

La chose s'exécuta aussitôt, et voici comment le hasard fixa le rang des narrateurs.

N° 1, Lannes; n° 2, Massena ; n° 3, Augereau ; n° 4, Duroc, et la fatalité, qui mettait toujours Napoléon hors de ligne, plaça son nom le dernier. Les quatre généraux ne manquèrent pas de remarquer cette circonstance. Elle fit sourire celui qu'elle regardait, et en même temps il fit signe au général Lannes de prendre la parole.

### LES DEUX MAITRESSES, OU COMME DÉBUTENT LES HÉROS.

Anecdote racontée par le général Lannes.

— A moi la balle ! dit le futur duc de Montebello, je devais m'y attendre ; je ne sais comment se fait la chose, mais il est certain que je suis toujours le premier au feu... Que vous conterai-je... ? Des faits de bataille... Nous y étions tous, et il est rare que l'un n'ait pas vu ce qu'un autre raconte ; cependant je dois obéir à la consigne et chercher dans mes souvenirs... J'y suis.... Ma première

aventure, le récit du combat dont mon cœur fut le théâtre et mes passions les assaillants.

» S'il n'était pas convenu que nous daterons tous uniformément du 18 brumaire, j'aurais peut-être quelque peine à vous faire connaître mon origine... Que dis-je? mon épée me vaut une généalogie, et, grâce à elle, si je ne peux en avoir une d'aïeux, par elle j'en ai une toute de victoires : celle-là, je pense, vaut bien l'autre. »

Les assistants applaudirent au bon propos, et le narrateur continua :

« Je suis Gascon d'origine, Gascon de patrie, Gascon de père et de mère, et, qui plus est, j'en tire gloire ; car j'ai appris, depuis que je manie le sabre, que ma bienheureuse terre natale a été dans l'ancien régime l'une des plus fécondes en maréchaux de France et en grands capitaines... »

— La source n'en est pas tarie, dit ici le premier consul, et qui sait si la Gascogne, un peu plus tard, ne conservera pas son avantage.

Massena et Augereau s'entre-regardèrent furtivement ; l'œil de l'aigle fixé sur eux surprit cette communication rapide, et chacun de ces trois personnages conserva à part soi sa pensée. Cependant Lannes poursuivit :

« Auch est notre capitale ; je suis né à Lectoure, simple évêché, en 1769, le 11 avril. Mes parents étaient pauvres, mais il n'en existe pas de meilleurs : mon père avait la gaîté, la bravoure

innées chez mes compatriotes ; il était, de plus, franc, aussi fut-il indignement volé ; ma mère, belle et bonne, possédait ensemble les charmes de la jeune fille et les vertus de la mère de famille. L'un et l'autre m'aimaient tout comme si j'eusse été un prince, et je le leur rendais d'autant mieux que prince je n'étais pas.

» Ils voulaient faire de moi autre chose qu'un cultivateur ; la vanité gasconne leur inspira l'envie de me porter à l'état ecclésiastique ; mon cœur me poussait vers la carrière militaire : je préférais un sabre à un petit collet. En attendant le parti que je prendrais, j'entrai au collége de notre ville ; le hasard fit qu'au lieu de polissonner, je ne perdis pas mon temps. Déjà je déchiffrais Homère, et les batailles de l'*Illiade* me faisaient rêver gloire et combats ; j'expliquais Virgile, et malgré moi je me rangeais du parti de Turnus contre celui d'Énée, lorsque la fortune me jeta tout au plus bas de la roue.

» Un jour je vois venir au collége mon pauvre père. Jean, me dit-il, et Jean en moi n'est ni Jean Farine, ni Jean... Pardon, premier consul, c'est que je me crois avec des camarades. »

Une main tendue, acceptée et pressée affectueusement, prouva que l'un acceptait cette fraternité, et que l'autre en était digne.

« Un jour, dis-je, mon père vient et me dit : Jean nous sommes...

—Et comment père? c'est de bien, j'espère, et pas d'honneur?

— Non, fils, car c'est pour conserver celui-ci que nous sommes... Je te le répète.

— Allons, dis-je, pauvreté n'est pas crime, et la honte n'est pas là où l'on peut continuer à porter haut la tête.

—J'ai répondu, poursuivit mon père, pour.... A quoi bon le nommer! il a fait banqueroute, et, pour ne pas l'imiter, je vendrai demain notre métairie. Je voulais te la laisser...., il faudra que tu travailles.

— Et pour cela faire, répliquai-je, je vais sortir à l'instant du collége.

» Je le fis comme je le disais, et le futur abbé, huit jours après, devenait garçon teinturier.... Dame! camarades, tous, à cette époque, ne pouvaient être ducs et pairs de France. J'en eus d'abord le cœur gros; je fis de mon mieux pour me distraire, et pour cela je m'avisai du moyen employé par tous les jeunes gens de la Gascogne et d'ailleurs, je crois : je devins amoureux. J'étais assez bien à cette époque, j'avais les yeux doux et fiers, les dents belles, la taille à l'avenant; et je ne me trompais pas, car les grisettes de Lectoure et même les bourgeoises regrettaient que mes mains n'eussent pas la blancheur de mon visage et de mon cou.

» Auprès de notre maison il y avait une famille

de l'ancienne bourgeoisie qu'elle marchait mêlée à la noblesse ; là était, pour mes péchés ou pour mon bonheur, selon qu'on envisagera la chose, un brin de fille de mon âge, aux yeux noirs et ardents, à la bouche mignonne, aux joues fraîchement colorées, aux cheveux d'ébène ; la taille élancée, la main petite, le pied étroit et court achevaient de compléter un ensemble qui tournait force cervelles ; mettez la mienne du nombre, et vous n'arriverez pas à les connaître toutes.

Aimer cette bourgeoise était facile : il n'y avait qu'à le vouloir ; mais en obtenir le réciproque serait le cas difficile ; et comment y parvenir ? J'appartenais au peuple, mon père était ruiné, j'étais apprenti compagnon teinturier ; placez en opposition l'orgueil satané du bourgeois des petites villes, sa morgue folle, son respect pour ses alliances, sa vanité du titre de chapeau noir ; ajoutez-y une métairie rapportant trois bonnes mille livres de revenu, deux mille livres de rente en contrats, une maison à la ville, bien nippée, puis les charmes de ma maîtresse, et si vous n'avez pas toujours habité Paris, vous comprendrez quel abyme, quel désert, quel océan séparait l'humble Jean Lannes de la bourgeoise, belle et riche. L'aimer était donc une folie ; je m'y tins cependant, je m'y accrochai. Un miracle pouvait seul rapprocher la distance ; eh bien ! ce miracle eut lieu, et l'amour le fit.

» Je fus aimé, je vous tiens quitte des gradations de ce sentiment. Là, des scènes nombreuses qui, en se succédant, rapprochèrent la distance entre l'apprenti teinturier et la hautaine bourgeoise. On a dit bien souvent que la puissance de l'amour est irrésistible; eh! pourtant, on ne s'imagine pas encore tout ce qu'elle a de violence, de force et d'entraînement. Je ne veux en aucune façon diminuer la gloire de notre général en chef, et pourtant, je ne craindrais pas d'avancer qu'il lui a été plus facile, toute proportion gardée, d'arriver de sa sous-lieutenance d'artillerie au titre de premier consul, qu'à moi, de faire descendre à mon humble niveau, non-seulement ma fière maîtresse, mais encore ses superbes parents. L'orgueil de la bourgeoisie des petites villes est fort au-dessus de la vanité nobiliaire germanique. Un gentilhomme auquel il manquerait une douzaine des trente-six quartiers nécessaires pour entrer dans tel chapitre germanique, triompherait plus facilement de cette énorme difficulté, que ne pourrait un ouvrier qui prétendrait se faire adopter par les chapeaux noirs du pays, et prendre femme dans leurs familles.

Comment, Hercule nouveau, entrepris-je ce travail surhumain? comment me vis-je sur le point de la victoire? La fortune le voulait sans doute, et tout y coopéra : d'abord, la probité de mon père, la réputation excellente de ma digne

mère; le souvenir confus que des malheurs avaient abaissé mes ancêtres, qui auraient eu autrefois le vol du chapon, à entendre certain antiquaire du lieu; une taille bien découplée, une physionomie avenante; un courage développé, soit en sauvant des enfants qui se noyaient, soit en disputant aux flammes d'un incendie un vieillard paralytique; des services rendus à plus d'un des parents de ma belle; enfin, l'adresse, la résolution, le dévouement que j'avais montrés en arrachant celle-ci à la poursuite d'un bœuf échappé à la boucherie, et en recevant bravement pour mon compte le coup de corne aiguë qui lui était destiné. Le curé de ma paroisse me protégeait, car je chantais au lutrin mieux que tout autre chantre. Les hommes de Lectoure m'estimaient, en raison de mon respect du lien conjugal, et les femmes, parce qu'elles lisaient dans mes yeux que si, à cause de mon jeune âge, j'étais sans reproche, ce n'était que faute d'expérience et non pas de bonne volonté.

» O prodige! Lectoure entière apprit sans indignation, sans soulèvement de vanité, que le garçon teinturier Jean Lannes aimait mademoiselle..... et en était également aimé; que l'on parlait entre nous de mariage, et que monseigneur l'évêque avait promis de donner la bénédiction nuptiale aux deux époux. Il faut tout dire : l'impulsion révolutionnaire se faisait sentir déjà dans ma patrie; un homme commençait à être compté

non par ses antécédents, mais par sa valeur positive. Le clergé, la noblesse, la magistrature, sentaient le terrain trembler sous eux; et, concevant confusément la possibilité d'une guerre civile entamée pour la conservation des dîmes, droits et priviléges, ils n'étaient pas fâchés, au moyen du mariage d'une *riche roturière* avec moi, de se donner un appui dans la personne du chef des artisans de la ville; et ce titre m'appartenait.

» J'étais amoureux de toute la puissance de mon âme, fier de ma conquête, heureux de lui plaire. Je voyais dans l'avenir la joie et le bonheur; mais en même temps les idées nouvelles germaient dans mon cœur; je comprenais, pour tous ceux de ma caste, l'importance du développement de ces théories. Je voyais avec délice, ouvertes devant elle, les routes honorables que, d'un côté, lui fermait l'orgueil de la magistrature, et, de l'autre, la folle, la coupable, l'odieuse ordonnance du maréchal de Ségur, qui, tout nouvellement, et par un acte sacrilége, avait entouré les grades militaires d'une barrière qui ne devait s'ouvrir que pour les gentilshommes.

» Déjà même, à Lectoure, les opinions se dessinaient : nous avions les aristocrates, les démocrates, les politiques, les monarchistes, les constitutionnels, les royalistes purs, les orléanistes et jusqu'à des républicains. Citoyen premier consul, mon penchant et mon choix me pla-

çaient parmi ceux-ci; l'amour me ramenait vers les royalistes, et je flottais entre le parti de ma maîtresse et celui du peuple, par conséquent le mien.

» Les états-généraux avaient été convoqués; ils étaient devenus l'Assemblée nationale; ils cédaient la place à l'Assemblée législative, lorsque les aristocrates comprirent qu'il était temps d'arrêter la révolution sous peine d'être entraînés par elle. Je venais enfin de lever tous les obstacles à mon bonheur : on avait fixé l'époque de notre mariage; mon avenir était donc déterminé. Le peuple de Lectoure, enthousiaste de l'ère récente de liberté, se lève en masse, manifeste sa volonté, et les jeunes ouvriers, qui veulent soutenir le nouvel ordre des choses, me nomment leur chef, et me voilà un personnage.

» Un soir je ramenais ma maîtresse de la promenade; elle m'invite à la suivre chez elle... A peine puis-je croire à une telle faveur. Là, je trouve le premier grand-vicaire de l'évêché, le chef de la magistrature, un gentilhomme de nom et d'armes. On m'accueille, on me fête, on me cajole tant, que j'en fais paraître de la surprise. Pourquoi cet étonnement? ne vais-je pas être l'un d'entre eux? mes intérêts seront les leurs, car il est temps que je rompe avec une plèbe à laquelle prochainement je cesserai d'appartenir. Ces propos m'étonnent : trop timide, je n'ose en demander l'explication; elle va m'être donnée, car il y

à urgence, et je dois prendre une résolution définitive.

» Ces messieurs se retirent, les grands parents vont les accompagner. Je reste seul avec ma belle amie, et c'est la première fois où je jouis de cette faveur ; je tombe à ses pieds, je peins mon ivresse, elle y répond par autant d'amour ; mais, insensiblement, la conversation devient plus sérieuse ; enfin le voile tombe, et je vois clairement la route où l'on veut me mener. On a fait fond sur moi ; je dois, moi homme du peuple, moi vilain héréditairement (car je ne crois pas à la fable de ma famille), abandonner ma caste, la fouler aux pieds ; que dis-je ? la trahir et travailler de concert avec les nobles du dedans, les émigrés du dehors et les rois de l'Europe ; m'employer à rétablir le régime du bon vouloir, des préjugés, des privilèges, de l'intolérance ; en un mot, abjurer ma dignité d'homme, mes idées chéries de liberté, d'égalité, pour tout ce que l'on a détruit du vieux régime.

» Cette félonie, cette lâche trahison des droits imprescriptibles de la nation, me seront, à ce que dit ma maîtresse, richement payés ; d'abord, par le mariage arrêté, puis par une grosse charge de finance. On sait mon ascendant sur la jeunesse, on se flatte que je m'en servirai pour la pervertir, l'avilir, la déshonorer, tandis que moi, transfuge et coupable, je me séparerai d'elle et prêterai mon

concours pour river à jamais la chaîne avec laquelle on la liera.

« Cette tentation satanique me fut développée avec l'art, avec l'astuce que met une femme dans la séduction, lorsque, pour nous dominer, elle comprend la nécessité de nous flétrir. Le miel coulait de sa bouche, les roses me dérobaient l'horreur du venin ; je manquais d'expérience, j'étais amoureux et flatté de ma conquête, vous avouerai-je que, malgré mon indignation secrète et mon dédain du rôle que l'on me destinait, je ne rompis pas sur-le-champ avec cette autre Circé qui se proposait de me changer en bête ; je ne dis ni oui, ni non, et je partis en faisant la promesse de venir le lendemain rapporter ma réponse. Mademoiselle .... ne douta pas qu'elle ne fût favorable ; aussi, en nous séparant, me nomma-t-elle son époux.

« Je m'étais attardé ; mon vieux père, inquiet de cette prolongation de veillée, m'attendait ; ce fut lui qui m'ouvrit la porte, qui me reçut. Surpris de l'altération de mon visage, il me demanda ce qui m'était arrivé. J'avais en lui trop de confiance pour me taire ; je lui contai ce qui venait de se passer. Il m'écouta silencieusement, sans marque aucune d'assentiment ou d'improbation ; puis il m'embrassa, en prononçant ces seules paroles :

— Va dormir, mon fils, et, si tu ne peux, rap-

pelle toi d'Eve, de l'ancien serpent et du fruit défendu ; demain je te parlerai.

» Que la nuit me parut longue ! Je la passai moitié dans la veille, moitié dans le sommeil ; des rêves bizarres me tourmentèrent : je me voyais enterré vivant dans un tombeau formé d'or et de boue ; on me sifflait, on m'appelait traître et déserteur. Puis, illuminé d'une lumière pure, porté par les ouvriers mes camarades, je montais vers un palais brillant, et là je me couchais dans une autre tombe, mais celle-ci garnie de lauriers. Un dragon, dont chaque écaille formait un blason féodal, tâchait de me dévorer ; un aigle courageux me défendait et me faisait triompher du monstre. Vers le matin je m'endormais d'un sommeil paisible, et en m'éveillant je vis mon père devant moi.

—Jean, me dit-il, es-tu un homme? préférerais-tu une femme à ta patrie, de la fortune à l'indépendance de tes concitoyens ? Quoi ! tu renoncerais à être du peuple, sans pour cela compter parmi les nobles ; tu trahirais tes amis, tes parents, la France entière, et cela au profit de nos ennemis, de nos oppresseurs ! Ah ! mon fils, lorsque j'ai vu ton mariage possible, j'ai tremblé pour ton honneur. Jean, tu n'as qu'une réputation, et Dieu sait combien de maîtresses tu peux te faire ! Abandonneras-tu la cause de la révolution pour servir celle des priviléges ? toi roturier, simple artisan,

tu défendrais cette noblesse qui, trop faible pour agir par elle-même, s'en va dans toute l'Europe implorer le concours des ennemis de la patrie! Aimerais-tu mieux la combattre de concert avec des Allemands que d'écraser ceux-ci pour assurer sa liberté? Malheur à qui préfère son plaisir à son devoir! J'achève, écoute-moi : si tu ne renonces pas à l'engagement qu'on veut te faire prendre, je te maudis; si tu pars pour défendre le pays, tu recevras la bénédiction paternelle : choisis.

— Mille bombes! m'écriai-je, voilà, père, parler comme pense votre fils. Je suis depuis hier au soir tout autre. Foin de la femme qui me veut souiller, et vive ma nouvelle maîtresse, la sainte liberté!

» Nous tombâmes, en pleurant de joie, dans les bras l'un de l'autre.

— Que vas-tu faire? me demanda l'honnête vieillard.

— Rompre, répondis-je, mon contrat avec la trahison, et en signer un avec la gloire : ça, père, conduisez-moi à la commune, où je veux signer mon enrôlement sur l'autel de la patrie.

» Ainsi fut dit, ainsi fut fait; le lendemain, le sac sur le dos, je partis pour l'armée des Pyrénées-Orientales, fuyant la tentation et courant à la gloire. »

— Que tu as rencontré, toi, notre *Achille français*, dit le premier consul, et à qui tu devras une

fortune plus brillante qu'à la demoiselle à laquelle tu renonças avec tant d'héroïsme. Mais achève.

— J'ai dit. Un jour les bulletins raconteront le reste de mon histoire... A toi le dé, Masséna.

— Oui, à toi, *l'enfant de la victoire*, dit le premier consul, dont chaque propos était une récompense ou un véhicule.

MASSENA, *embarrassé et répétant les premiers mots de la phrase précédente.* — Oui, à toi ! parbleu, général, cela vous est facile à dire. Mais moi, que conterai-je ? des aventures galantes ? A gens comme nous, tels récits sont inconvenants ; d'ailleurs, je vous le confesserai, j'ai mené l'amour comme l'ennemi, tambour battant...

LANNES, *en riant.* — Et mèche allumée.

Hilarité de toute la compagnie.

MASSENA. — *Per Bacco !* j'étais jeune, et alors... Ma foi, je fais attention à qui m'écoute, et tout m'assure que vous entendrez un récit de bataille avec autant d'intérêt qu'autre chose.

NAPOLÉON. — Oui, certes ; surtout si c'est la campagne titanesque de Suisse, ou, pour mieux dire, ta bataille de quatorze jours.

TOUS LES AUTRES. — Oui, oui, celle-là, devant laquelle les trois journées de Marignan furent des jeux d'enfants (1).

(1) Fameuse bataille gagnée sur les Suisses par François Ier, et que La Trémoille nomma *la bataille des géants*. Elle dura trois jours.

On se tut en redoublant d'attention, et Masséna se mit à dire.

LA BATAILLE DE QUATORZE JOURS
OU UN AUTRE POINT ARRÊTANT UN SOLDAT.
Episode de l'an 1793.

« Mes amis, mon général, je suis Niçard de naissance, et néanmoins aussi bon Français que si je fusse venu au monde en deçà du Var. Orphelin de bonne heure, un de mes oncles, demi-corsaire, demi-capitaine au long cours, me fit quitter mes études à terre et m'installa mousse sur son bord. A dix-sept ans, las du service maritime, je fus trouver un confrère de mon père qui servait en qualité de capitaine dans *royal-italien*. Celui-ci me procura les galons de sergent, et je me crus maréchal de France. Mais je n'étais pas noble, et malgré une conduite, j'ose dire honorable, M. de Ségur me fit refuser les épaulettes de sous-lieutenant après quatorze années de postulance. C'était en 1786, j'étais né le 6 mai 1758, supputez mon âge.

» Je quittai les armes ; je rentrai dans la vie privée, boudant, non l'état militaire, mais l'injustice de qui me contraignait à rester à tout jamais dans les grades inférieurs. Aussi, en 1792, lorsque les épaulettes françaises appartinrent à qui pouvait les conquérir, je ne doutai pas qu'avant peu elles ne parassent mon habit, et je rentrai dans cette

vie pour laquelle j'étais fait. Le reste, vous le savez...

NAPOLÉON *l'interrompant.* — Oui, et par cœur, car vous avez su l'écrire en caractères ineffaçables sur les champs de bataille de Saorgio, Ponte di Nove, Orano, Garezzio, Carcari, Cairo, Dego, Loano, la Bormida, Taro, Lodi, Lonato, Castiglione, Roveredo, Bassano, Corea, Saint-Georges, la Brenta, Caldiero, Arcole, Rivoli, la Favorite, Longara, San-Daniel, la Chiesa, Tarvis, Willach, Nunsmaek, etc., etc., et tout ceci antérieur à ce que vous allez nous dire.

MASSENA. — Il fallait bien gagner mes grades. Enfin, vous étiez en Égypte, et la coalition menaçait la France. Un homme était venu du Nord, Suwarow, guerrier illustre, bizarre, intrépide, chargé de lauriers, envieux de toute gloire, comme si la sienne eût été à conquérir. Débarqué à l'extrémité de l'Italie, conduisant des soldats braves et fanatiques, il avait parcouru l'espace en triomphant, en nous portant de rudes coups.

» Outragé par ceux qui avaient vaincu avec moi, chassé de l'armée française par une atroce injustice, je m'étais encore retiré, et, rentré à Paris, je déplorais la fatalité qui, dans un moment si périlleux, me rendait inutile à ma patrie adoptive, lorsque le Directoire me confia de nouveau un commandement et me donna la Suisse à défendre.

» Nos revers étaient au comble. La bataille de

Novi exposait la France. Nos soldats, découragés, ne voyaient partout que trahison ; ils se méfiaient de leurs chefs, et, à la moindre infortune, l'honneur de celui-ci était exposé. Je vis d'un coup d'œil le péril de ma position ; j'allais, avec des troupes démoralisées, attaquer celles qu'une suite de victoires rendait plus intrépides ; je serais obligé de lutter, dans un pays mal disposé, contre Suwarow, ses habiles et braves lieutenants et le prince Charles, en outre.

» Cet archiduc, frère de l'empereur, devait sa réputation à des qualités incontestables. Héros les armes à la main, bienfaisant envers les blessés et les prisonniers, sujet fidèle, sage, et philosophe au milieu de tout ce qui enivre le commun des hommes, cher aux soldats, nous le redoutions, et celui des généraux de la République qui devait lui tenir tête devenait aussitôt plus circonspect et n'osait plus rien donner au hasard ni aux chances de la guerre.

» C'était donc contre le fougueux Suwarow et le prudent prince Charles que j'allais prendre le commandement d'une armée affaiblie, lassée et manquant de tout ; oui, de tout, au pied de la lettre, car souvent de pain et de poudre, si les ennemis ne nous en eussent fourni.

» Souwarow, accompagné de l'archiduc Constantin, venu pour assister à la conquête de la France, se prépara, le 16 septembre 1799, à pé-

nétrer par le Saint-Gothard dans la Suisse, où je l'attendais. Trois corps ennemis attaqueraient à la fois : ceux du général en chef et des généraux Hotze et Kosakow ; leur réunion aurait lieu sur l'Aar, au confluent de la Reuss. Le 18, ces mouvements commencent ; mais à la vue de ces monts escarpés, de ces glaces éternelles, si épouvantables pour qui sort des paysages délicieux de l'Italie, les Russes, à leur tour, s'effraient, se découragent et refusent de se porter en avant. Les menaces, les caresses, les châtiments, les récompenses ne peuvent les dompter.

» Souwarow, instruit de la mutinerie, accourt à l'avant-garde, ne parle à personne, mais fait creuser par les pionniers une fosse profonde ; celle-ci achevée, il quitte ses vêtements, et s'adressant aux rebelles surpris :

« Lâches ! couvrez-moi de terre et abandonnez
» ici votre général. Vous n'êtes plus mes enfants,
» je ne suis plus votre père, et que ma mort m'é-
» pargne la honte de votre rébellion ! »

» Il dit ; soldats, sous-officiers, officiers, la rougeur de la honte au front, arrachent le héros de la tombe, se jettent à ses pieds, et le conjurent de leur commander l'impossible, car ils vont l'effectuer ; il se fait prier, et, profitant habilement de leur repentir et de leur enthousiasme, donne le signal de l'attaque.

» Lecourbe, avec trois brigades françaises for-

mant treize mille hommes, commandés par Gudin, Loyson et Molitor, doit soutenir le premier assaut ; mais les troupes sont dispersées, et c'est avec trois mille soldats que, pendant trois jours, il arrête le Russe et ses trente mille combattants. Gudin, Loyson se couvrent de gloire, et moi je prépare les combinaisons qui couronneront ce début.

« Thureau commandait la première division, Lecourbe la seconde, Soult la troisième, Mortier la quatrième, Lorges la cinquième, Ménard la sixième, et Klein la réserve ; le tout échelonné dans le Haut Valais, le Saint-Gothard, à Lintz, au mont Albis, sur le cours de la Limat, vers Baden, et la réserve occupant le Frienthall.

« Si j'attendais la venue de Souwarow, j'exposais le succès ; il fallait à l'avance vaincre Hotze et Korsakow, puis passer la Limat, ce qui n'était pas facile. Pour commencer, je fis occuper Glaris par Molitor, avec seulement quinze cents hommes. Là furent faits des prodiges de valeur, et les Russes, les Autrichiens et les Suisses à la solde de l'Angleterre, furent écrasés par une poignée de Français. Ces braves, épuisés par la victoire même, manquant de munitions, y suppléèrent avec des fragments de rochers, des pierres et des armes, dont ils accablèrent l'ennemi. Cette victoire m'assura la possession de la vallée de Glaris et exerça une influence puissante sur le sort des Russes.

» Le 25 septembre, je franchis la Limat, après des travaux incroyables. Dans la bataille qui suivit, le général ennemi Hotze perdit la vie. Tous les corps aux ordres de Soult furent également heureux, malgré divers incidents et la vive résistance des Russes.

» Moi aussi je franchis la rivière à Dietiken dès quatre heures du matin, les troupes me secondant par leur bravoure impatiente. Le chef de bataillon Maransin aborda le premier la rive droite; Gazan et Foy le suivirent; et, malgré le feu formidable de l'ennemi, le passage eut lieu sur tous les points. Nous trouvâmes d'abord, rangé et prêt à nous repousser, le corps russe de Weiningen, bien retranché, soutenu par des batteries formidables que nous enlevâmes à la baïonnette, ainsi que le camp. Pendant ce temps, à l'aide de feux terribles, de mouvements de troupes et par la réunion d'un grand nombre de bateaux sur l'Aar, je parvins à contenir, à neutraliser l'aile gauche du corps de Korsakow. Mortier, de son côté, chargeait avec vigueur, secondé par Humbert, et ces deux braves contraignirent les Russes qui leur étaient opposés à se retirer précipitamment sur Zurich.

» Ce début, sans doute, devait me contenter; il ne me parut pas suffisant. Les Français, durant ces journées colossales, semblaient se délasser par l'excès même de leurs fatigues. Korsakow cependant, quoique entamé, n'était pas

LE GÉNÉRAL FOY

Publié par P. H. Krabbe.

vaincu, il réunit une colonne de quinze mille hommes, bien supérieure en nombre à celle que je lui opposais et qui débouchait de Hongg, et se rua sur elle avec tant de violence que le choc nous ébranla. Je vis le péril et l'évitai en ramenant mes ailes sur le centre et en faisant manœuvrer en dehors l'artillerie légère, qui nous fut d'un grand secours. Je vis plusieurs trouées se former dans la masse ennemie; j'y précipitai mes diables et *alors commença*, je peux le dire sans crainte d'être démenti, *l'un des plus effroyables carnages dont les annales de la guerre fassent mention*. Tout s'ébranla, tout prit la fuite, et la cavalerie de Klein, achevant la déroute, poursuivit les fuyards jusque dans les faubourgs de Zurich.

» J'avais beaucoup fait, mais il me restait beaucoup à faire, et je ne pouvais un moment demeurer inactif. Je fis nettoyer les environs et, le même soir, sommer Zurich de se rendre. Le général russe n'ayant pas accepté mes conditions, le combat continua sur ce point. Pendant la nuit, Korsakow ramena en un seul corps ses détachements épars encore, et le lendemain au point du jour, se voyant supérieur en nombre, il nous attaqua vigoureusement sur la route de Wintherthur. Deux fois on prit et reprit une position capitale; à la dernière, les Français donnèrent un tel coup de collier qu'ils s'y maintinrent définitivement. La déroute de l'ennemi fut complète : je lui tuai force monde, je fis nombre de pri-

sonniers, et une bonne portion des bagages, des munitions, de l'artillerie, demeura en mon pouvoir. Les vaincus ne purent sauver qu'un seul canon.

» Cette victoire dégageait les abords de Zurich ; il s'agissait maintenant d'occuper cette ville. Oudinot, nouveau chef de mon état-major, s'empara du faubourg de Baden et enfonça la porte de la cité ; ses soldats se précipitèrent dans Zurich, tandis que les grenadiers de la réserve de Klein, multipliant les actes de valeur, en faisaient autant par une porte opposée. Cette conquête nous fut d'un avantage immense : nous saisîmes le reste des munitions, des bagages et de l'artillerie ; la caisse militaire russe, prise et reprise trois ou quatre fois. Tous les prisonniers français des dernières rencontres furent retrouvés et délivrés. Une telle victoire ne put être achetée sans perte de bourgeois, sans incendie de maisons, sans violences, cependant aussitôt comprimées, malheurs inséparables d'une cité qui, emportée de vive force, voit encore ses défenseurs combattre dans les rues et dans des postes qu'ils n'abandonnent que forcément. Je me hâtai de rétablir l'ordre, heureux si j'avais pu sauver d'une mort funeste le bon, le célèbre, le pieux pasteur et savant Lavater. Cet infortuné, au lieu de s'enfermer prudemment dans sa demeure, en était sorti dans le noble but de secourir ses concitoyens ; intrépide de ce courage que donne la vertu, il ramassait les blessés

hors d'état de se sauver eux-mêmes, et il allait les chercher sous le feu de la mousqueterie. Une balle égarée, russe peut-être, j'aime à le croire, l'atteignit; il tomba, languit encore quelques jours, puis mourut victime de sa bienfaisance, accompagné des regrets de toute mon armée, et des miens, en particulier.

» Suwarow, instruit de ce grand désastre qui renversait son premier plan de campagne, renonça soudainement à marcher par la vallée de la Reuss et la double rive du lac de Lucerne, puisqu'il ne pourrait plus opérer sa jonction avec les corps de Hotze et de Korsakow. Il se résolut à traverser le Muotta-Thal, afin d'arriver dans le canton de Zurich par des montagnes abruptes et presque impossibles à franchir. Il se flattait, par là, de détruire mes combinaisons. Aussitôt il écrivit aux généraux qui, avec Korsakow, avaient abandonné Zurich, cette lettre remarquable par son originale concision :

« Messieurs, arrêtez-vous où vous êtes; vous ré-
» pondrez sur vos têtes d'un pas de plus que vous
» feriez en arrière. J'arrive, et je saurai réparer
» vos fautes. Ainsi, tenez ferme comme des mu-
» railles, car je serai inexorable et ne ferai point
» de grâce. »

» Cela mandé, il forme deux colonnes des siens; l'une se portera sur Brunnen et Schwitz, la seconde sur Glaris par le Klen-Thal, et afin d'aider

cette opération, il fait dire aux généraux russes Lincken et Jellachich de prendre l'offensive à Glaris. Molitor, qui eut à repousser cette attaque, le fit en héros. Vainqueur le 26 septembre et le 27, il continua son succès le 28 et le 29. Ce dernier jour, Molitor et Lecourbe, avec les Français, font des prodiges de valeur, et parviennent, après s'être battus comme des lions, à rendre presque impossible la jonction des Autrichiens avec les Russes. Ceci me valait une victoire décisive.

» Le brave Molitor ne s'en contenta pas. Il se dirigea vers Suwarow, qui marchait dans le Klen-Thal et qui envoya deux parlementaires à notre ami pour lui commander de se rendre. « Me rendre! » répondit-il avec dédain ; « Citoyen, » poursuivit-il en s'adressant à un aide-de-camp, « allez dire au feld-maréchal que les Autrichiens » ne viendront pas au rendez-vous, ils sont bat- » tus ; et c'est lui maintenant qu'à mon tour je » somme de mettre bas les armes. »

» C'était se battre et parler en Romain du temps de la République. Suwarow, furieux, répond en donnant le signal de l'attaque. Quinze mille Russes, commandés par un grand capitaine, fondirent sur treize cents Français (Molitor n'était pas mieux accompagné). Ceux-ci, en vrais Spartiates, défendirent pendant tout le jour ces autres Thermopyles, sans y périr toutefois en entier. La nuit venue, Molitor ayant fait au delà de ce qu'un

homme peut faire, se replia sur la Linth, afin de défendre les ponts de Naffels et de Mollis.

» Se maintenir sur ces derniers points n'était pas praticable; Molitor l'entreprit. Il attendit les Russes, qui vinrent comme des enragés. Le 1er et le 2 octobre, on se battit sans relâche. Le pont de Naffels fut pris et repris six fois. Enfin, Gazan ayant amené du secours à ces invincibles (UN SEUL BATAILLON !), les Français, victorieux, conservèrent leur position importante et fermèrent à l'ennemi l'entrée du canton de Glaris. Ainsi, dans sept jours de combats incessants Molitor vainquit deux armées autrichiennes et repoussa celle de Suwarow. A toute force on pourrait en faire autant; mais plus, j'en défie.

» Quant à moi, j'employais ailleurs le temps. De Schwitz, je me portai dans la vallée de Muotta-Thal, où le général russe Rosemberg avait accablé, sous le nombre, le faible corps de Lecourbe. Le 29 septembre, je combattis contre les ennemis avec succès. Le lendemain, 30, l'attaque recommença avec un acharnement inexprimable. Les rochers resserraient tant la route, qu'à peine si cinq ou six hommes de front pouvaient se tenir. Il y avait émulation à remplacer ceux qui tombaient. Le pont de Muotta et le village de Brunnen furent conquis et reperdus quatre fois; à la dernière, on marchait sur des cadavres. Le champ de bataille nous resta.

» Le 1er octobre, notre repos fut une autre mêlée. Rosemberg, qui avait reçu l'ordre de mourir ou de vaincre, courut deux fois sur nous à la tête de ses grenadiers. Repoussé par mes soldats, qui me semblaient tous des géants, et ayant fait preuve d'un courage qui ne cédait qu'à des miracles, il se replia enfin sur la colonne commandée par Suwarow lui-même, et qu'il amenait du Lin-Thal, après avoir forcé le passage du Klen-Thal, comme je viens de le dire.

» Déjoué dans tous ses projets, le feld-maréchal russe se détermina à se porter dans la vallée des Lignes-Grises, dès qu'il vit la position qu'occupaient nos divers corps. C'était une retraite véritable, très-complète, marquée par des ravages affreux; car les Russes punissaient les habitants de leurs défaites multipliées. J'envoyai Molitor et Loyson à leur poursuite; au premier engagement du pont de Swanden, les fuyards perdirent un grand nombre de soldats tués, douze cents prisonniers, trois canons, deux cents chevaux et les bagages. Les jours suivants, nouvelles déroutes : on ne les laissa pas reposer.

» En ce moment, notre armée occupait une ligne qui allait, du lac Majeur et par le mont Saint-Gothard, jusqu'au lac de Constance.

» Je poursuivis mes opérations. Le 7 octobre, bataille et victoire, au pont de Busingen. Autre complète devant Constance, où nous eûmes affaire

avec le prince de Condé qui commandait les émigrés. Les coalisés ne gardaient sur la rive gauche du Rhin, contre le lac de Constance, que la tête de pont de Busingen, solidement retranchée. J'allais tenter d'emporter ce dernier point, lorsque les Russes l'évacuèrent et passèrent entièrement sur la rive droite du Rhin. Dans ces diverses affaires, les généraux Gazan, Loyson, Mortier, Ménard, Lorges, me secondèrent héroïquement; avec eux, le succès devenait facile.

» Ici, premier consul, se termine cette suite de combats perpétuels que l'on appelle en général la bataille de Zurich, livrée dans un espace d'environ trente lieues de longueur, sur dix-huit à peu près de largeur. Il n'y eut pas, dans cette étendue de terrain, une plaine, une vallée, un coin de terre, une pente accessible, qui tour à tour ne fussent occupés, emportés, pris, repris, abandonnés, gardés; qui ne demeurassent le prix de luttes, d'assauts, de charges sans pareilles. Tant de mêlées partielles ne furent que les portions d'une bataille universelle. Là, on vit nos soldats, découragés par les défaites dernières, reprendre leur énergie et rafraîchir leurs lauriers; là vint expirer la gloire de Suwarow. Le vainqueur de l'Italie ne put l'être de la Suisse, et notre renommée militaire s'augmenta de tout ce que la sienne perdit.

» Dans ces deux semaines, nous écrasâmes et dispersâmes sans retour trois fortes armées. Nous

tuâmes dix mille hommes, fîmes vingt mille prisonniers. Nous sûmes enlever cent pièces d'artillerie, quinze drapeaux avec le reste des munitions, des bagages, des mulets et chevaux de transport; et en retour de tels faits d'armes, nous n'eûmes à regretter qu'environ sept mille braves, morts, blessés ou tombés au pouvoir de l'ennemi. J'ai dit. »

NAPOLÉON. — Et j'ajouterai pour vous que, dès cette époque, vous prîtes place parmi les plus grands capitaines des jours anciens et modernes, et que tant de victoires en un aussi court espace de temps vous rendirent tellement redoutable dans l'Allemagne et le reste de l'Europe, et obtinrent à votre nom une telle popularité, que, dans les lieux les plus reculés, les mères ne pouvaient faire taire leurs nourrissons qu'en les menaçant de la venue de Massena. J'ai dit, moi aussi; à ton tour, Augereau.

AUGEREAU.—Que vous conter? Je ne suis guère beau fils, et mes aventures galantes ne sont guère que de celles qu'on *achète toutes faites*. Parler bataille après les deux semaines de Massena, ce serait devenir fastidieux.... J'aimerais mieux, pour me relever de ma promesse, planter à Arcole un autre drapeau.

LANNES. — N'importe, tire-t-en, mon brave, comme tu le pourras; nous avons rempli notre tâche, songe à la tienne, et défile cela bon et prompt.

Augereau réfléchit ; il avait bien quelque envie de rappeler la journée politique du 18 fructidor; mais l'offrir en pendant de celle du 18 brumaire n'eût pas été adroit, et déjà les héros de la République se préparaient à devenir les courtisans de l'Empire. En conséquence, il repoussa ce fait historique, réfléchit encore, puis tout joyeux s'écria :

— J'ai mon plat, et ce sera un homard de drôle d'espèce que je vous servirai.

Tous, *étonnés*. — Un homard!

— Oui! ou un cardinal de la sainte Église romaine, ça se ressemble de couleur et de pinces; voici donc mon contingent.

### LE HOMARD D'AUGEREAU.

Anecdote de la campagne d'Italie de 1796.

— Le général Bonaparte, qui loue si bien les autres, ne peut oublier sa quadruple campagne durant l'espace d'une seule année, celle de 1796. La première, longue de trente jours, avait décidé de l'avenir du Piémont et rejeté les Autrichiens dans la Lombardie. La seconde, qui enleva le Milanais à l'empereur, dura cinq jours. Les deux autres, moins rapides, furent encore plus décisives.

» Le Pape, faible allié des Autrichiens, avait été nous faire la guerre. Je reçus l'ordre du général en chef d'aller, non combattre, il n'y avait pas

de risque que les soldats du Pape quittassent le parapluie pour tirer le sabre, mais d'occuper militairement les trois légations. Je pris avec moi quelques troupes et, bougonnant d'avoir à faire une aussi misérable besogne, je me mis en marche. Ce fut un jeu; il me suffit de quatre jours pour conquérir Bologne et Ferrare. Cette campagne, commencée le 14 juin par le libre passage du Pô, était accomplie le 18, et, malgré ma rapidité, je n'avais pas à en tirer grande gloire.

» Partout les populations charmées venaient nous recevoir; je leur apportais la liberté, elles me faisaient des compliments et nous donnaient des fêtes, tout allait le mieux du monde; jusqu'aux capucins, aux frères coupe-choux, qui arboraient la cocarde républicaine.

» Je m'étais porté sur Bologne avec une telle promptitude, que je ne laissai pas au cardinal-légat et gouverneur le loisir de gagner au pied et de me brûler la politesse; mes lapins, dès qu'ils eurent mis le pied dans la ville, coururent tous au palais de Son Éminence, et là, chacun suivant son appétit ou sa soif, alla aux cuisines chipper les vivres ou à la cave boire plus d'un canon sur le pouce et sans payer au comptoir. C'étaient des miévreries, mais cela ne put avoir lieu sans un peu de vacarme; il y eut des vitres cassées, un ou deux capelans furent houspillés; on mit à bien quelques gentes laveuses de vaisselle, et ces badinages, as-

saisonnés de jurons républicains, répandirent dans la sainte maison une si fière épouvante, que tous, depuis le plus petit clerc jusqu'à l'Éminence, crurent arriver au moment du martyre, et, il faut en convenir, pas un n'y était préparé.

» Tout cela m'aurait diverti ; mais il y avait au-dessus de moi un démon de grand homme qui n'aimait pas le rire : il m'avait recommandé en partant de ménager le clergé, de respecter le cardinal, et même de lui faire politesse. Or, pas plus qu'aujourd'hui, nul n'eût compris alors envers lui la désobéissance ; si bien que, dès que j'eus appris la nouvelle du bataclan de mes hommes dans le palais du légat, je m'y transportai de ma personne ; le tout pour me conformer à mes instructions. Je devais m'entendre avec le légat gouverneur, et, pour jeter de la poudre aux yeux de ces bigots de Bologne, obtenir que les cérémonies religieuses, jouant leur rôle, prouvassent à tous que les Français n'étaient pas entièrement brouillés, comme on le disait, avec le père éternel, bien qu'il y eût entre eux quelque bisbille.

» Craignant que mes lurons n'eussent outrepassé la consigne, et que leur tort retombât sur moi, je me vêtis de mon plus beau costume, tout battant neuf, j'endossai l'habit d'uniforme, ceignis la ceinture et me couvris le chef du tricorne paré du panache tricolore ; j'étais beau... beau comme un mulet espagnol un jour de fête ! Accom-

pagné de mon état-major, qui jurotait tout bas de mes prévenances pour ces capelans, je fus visiter le cardinal.

» Le pauvre homme! il était pâle comme un mort, il suait à grosses gouttes, et, afin que le martyre le trouvât aussi sous les armes, il s'était affublé de surplis, d'une chape toute d'or et surchargée d'agnus, de reliquaires, de chapelets, le poids d'un âne, quoi!... Il m'attendait dans la grande salle, avec tout son clergé, chanoines, prébendés, grands-vicaires, curés, moines, moinillons, enfants de chœur, toute la ribambelle sacerdotale, croix et bannières levées, cierges allumés en plein jour, et tous à genoux, psalmodiant, d'un ton à porter le diable en terre, les prières des agonisants.

» J'avoue que ce tableau me surprit, j'en eus de l'humeur; car enfin c'était me prendre pour un ogre, un mal avisé, et je connaissais aussi bien que lui la civilité puérile et honnête; à savoir qu'il ne faut pas, à table, cracher dans un plat, ni donner un coup de pied à un prêtre ou à un chien, si l'un ne l'a mérité et si l'autre ne nous a mordus; si bien que, ne pouvant me retenir, je m'écriai le plus poliment du monde:

« Sacré mille nom de D..., est-ce qu'ici on » dit la messe à cinq heures du soir? Vous êtes bien » *feignants*, ou trop cagots! »

» Je vis que ce début convenait, car ils tremblaient comme des feuilles, et pour achever de

les rassurer et de me bien mettre avec le général en chef de ces tonsurés, j'ajoutai :

« Allons, allons, citoyen cardinal, je ne suis » pas si diable que je suis noir; remettez à de- » main à dépêcher la suite de vos orémus. Main- » tenant nous avons à parler affaire ensemble; » peut-être arriverons-nous à marier la Républi- » que française au Saint Père. Et quant à vous, » gamins, poursuivis-je en m'adressant aux jeu- » nes clercs, fichez le camp avec ces vieux pères » (le reste du clergé); j'ai besoin, je le répète, de » dire un mot entre deux yeux au citoyen car- » dinal. » Pas un ne bougeait, la moutarde me montait au nez, et ne voulant pas perdre le *décoron*, je dis : « Allons, rats d'église, détalez; » avez-vous peur que je mange à moi seul le ho- » mard? »

» Un geste amical au plus âgé, un coup de pied au plus jeune, renforcèrent le poids de mes paroles. Le bataillon sacré fit par flanc gauche à droite, et moi, la main appuyée sur la poignée de mon sabre, je suivais de l'œil le défilé. Pendant ce temps, Son Éminence, qui frissonnait comme de la graisse dans la poêle chauffée, marmotait entre ses dents des civilités latines, comme, par exemple, *vade retro, Satanas.* »

A ces derniers mots, le récit d'Augereau fut interrompu par un éclat de rire tel, qu'il s'en étonna.

— Ai-je dit une bêtise?

LANNES. — Va, poursuis, on t'expliquera cet élan de gaîté à la fin de ton histoire.

AUGEREAU, *reprenant.* — Tous partis, j'allai fermer la porte et, en me retournant, je vis que le camarade, en faisant un long signe de croix, éleva le verbe et marmota : *in manus tuas, domine.* Je n'entendis que le dernier mot d'abord, et, préoccupé des intrigues de Cobourg et de Pitt, je dis au cardinal :

— Tu l'avoues, tu es dominé..... Eh bien! c'est pour cela que les Français sont venus; vous serez tous libres : c'est une belle chose que la liberté. Vous autres prêtres, avez fait assez longtemps vos farces; il est temps que le peuple fasse les siennes; en attendant, je viens te demander gentiment..... là..... comme il convient entre bons b..... enfants... égaux, surtout; car, vois-tu, d'un général de la République à un cardinal, il n'y a que la main; je viens, dis-je, te demander d'engager tous tes régiments de prêtres, de prêtrillons, de moines, de moinesses, à prier en public et solennellement pour la parfaite santé des sans-culottes, du Directoire et de toute la République. Enfin, je sais bien, continuai-je en baissant la voix, afin de ne point passer dans l'esprit de ce malin pour un oison bridé, que cela ne leur fera ni chaud ni froid, ni bien ni mal; mais ici, dans ce pays, il y a des macreuses, des

taupes, qui s'imaginent encore qu'un cautère sur une jambe de bois n'est pas sans effet.

— Il faut prier pour tous les pécheurs, pour les fidèles, me répondit le cardinal, qui m'avait la mine de comprendre peu mon français.

— Et aussi pour les soldats de la République, pour les braves armées de terre; car, pour celles de mer, je m'en soucie comme d'un V. I. E. D. A. S. E. »

Tous. — Et tu t'es servi de ce mot?

Augereau. — N'est-il pas propre et bien tourné? Vous pourriez vous récrier si j'eusse dit un.... Nouvel éclat de rire; haussement d'épaule de l'imperturbable général, qui continue :

« Le cardinal repartit alors :

— Et si je donne l'ordre que vous exigez, excellence généralissime, me sera-t-il permis de quitter Bologne et de revenir près du Pape sain et sauf?

— Pour sain, dis-je, c'est ton affaire; pour sauf, c'est la mienne; et si, lorsque tu auras loyalement exécuté notre convention, quelqu'un en route t'arrache un poil de la moustache, je me charge de lui faire entrer douze pouces de ce briquet dans la panse.... C'est arrêté; dépêche ta drôlerie. Je veux domain tout plein de messes basses et grandes, de vêpres, de salute, de processions, de prônes, comme s'il en pleuvait! afin que les Bolognais se persuadent qu'après notre mort,

nous irons, comme eux, tout fin droit dans le ciel.

» Quoique peu accoutumé à une telle franchise, le cardinal me serra la main, me dit que j'étais un brave perdreau, et me proposa de me rafraîchir. En France, cela veut dire boire un verre de vin; je crus qu'à Bologne c'était la même chose : ce fut de la limonade que l'on m'apporta. Dieu me damne ! je n'en avais pas encore bu : ça ne vaut pas le diable; le brûle gueule a plus de corps et de naturel. Je faillis donc cracher au nez du cardinal son chien de *rafresco ;* mais, comme il ne péchait que par bonne intention, je me contentai de protester énergiquement contre un tel poison, et ayant obtenu mes drôleries, je lâchai le surlendemain le homard, sous la promesse solennelle qu'il me fit de revenir se constituer prisonnier si la paix n'était pas faite avec le Pape.

» Telle est mon histoire. Que vous en semble ? Ah ça ! maintenant, *messieurs les farceurs*, m'expliquerez-vous en français cette phrase du patois bolognesque, *vade retro, Satanas*, ce qui signifie, je présume, une manière de parole obligeante, comme, par exemple, *bon jour, citoyen général.* »

NAPOLÉON.—Par ces mots, Son Éminence, mon cher Augereau, te disait non en italien, mais en latin, *retire-toi, méchant diable.*

— Mille tonnerres! s'écria le général républicain en serrant les poings avec colère; si je m'étais

douté de la chose, j'aurais appris à vivre à ce rouget mal éduqué...; moi Satan?.... moi!.. Ah! citoyen premier consul, et ceci, je le jure sur l'honneur, s'il n'y avait au monde que des cardinaux et moi, la race d'Adam périrait du coup: ... je les aime comme un verre d'eau!!!

NAPOLÉON *ayant sonné, et à l'huissier qui entre.* — Qu'on apporte du vin et des verres... Citoyens, dans le temps qu'Augereau oubliera sa limonade, Duroc, à son tour, fera son récit.

DUROC. — Je ferai comme Augereau et Lannes, je ne parlerai point de combats : écoutez ce qui m'est arrivé dans une auberge de village.

### LE SPECTRE ET L'OFFICIER FRANÇAIS.

Chronique alpine.

« Auvergnat d'origine, appartenant à la classe proscrite dans les années révolutionnaires, né à Pont-à-Mousson, le 25 octobre 1772, élève de l'école militaire de Brienne, je faisais partie de l'armée d'Italie, dont une portion principale était occupée au siége de Toulon. Un ordre de mes chefs m'avait envoyé dans la chaîne des Alpes, dont le Var baigne les pieds, et je m'occupais activement de mon service.

» A une portée de fusil du village où j'avais établi mon quartier général, s'élevait une manière de château, habité par un ex-noble, par sa fille, et un petit nombre de domestiques. Là n'é-

taient jamais admis ceux qui, comme moi, portant la cocarde tricolore, servaient la République, et le propriétaire de ce manoir ne prenait aucun soin pour détruire sa réputation d'aristocrate. Les jacobins du village, ceux des alentours de Draguignan même, connaissaient ses opinions, et il devenait suspect à toute la contrée.

» Je ne l'avais jamais vu, car il ne sortait point, sous prétexte de maladie, et dans le but réel d'éviter la nécessité où il se serait trouvé, en quelque sorte, d'aller entendre au moins le dimanche la messe, dite par le curé constitutionnel de son village. Sa fille aussi était invisible; elle ne dépassait pas plus que son père les murailles d'enceinte du château, afin de veiller, sans relâche, sur l'auteur de ses jours.

» Si, d'une part, le citoyen de Cas... méritait sa réputation d'aristocrate, la voix publique m'assurait que celle de beauté de sa fille lui était acquise non moins justement. Le barbier du village, qui me coiffait, me représentait mademoiselle Hélène de Cas.... comme une des merveilles de son sexe. J'avais vingt-un ans, et à cet âge le voisinage d'une telle merveille occupe et tourmente ordinairement. Je passais des heures entières à méditer sur les moyens propres à m'introduire dans ces remparts, dans cet Eldorado si soigneusement gardé. Mon imagination ne me fournit qu'une ruse ordinaire, celle de me faire loger mi-

litairement dans le château de M. de Cas... Je savais bien qu'il tâcherait de me faire accepter un autre toit que le sien, en voulant payer ma dépense à l'auberge du village, ainsi qu'il en avait agi envers d'autres militaires; mais moi j'avais à l'avance pris la résolution de refuser un semblable accommodement.

» Or, pour mener à bien une intrigue pareille, l'assentiment du chef d'état-major, qui était logé au chef-lieu de canton, me devient nécessaire; je pars donc et vais le trouver. A peine ai-je nommé M. de Cas...., que cet officier me ferme la bouche.

— Avez-vous envie, me dit-il, d'être le témoin de la désolation de sa famille?

— Quel malheur la menace?

— Hier, reprend mon chef, j'étais à Draguignan, d'où je suis arrivé cette nuit. Le député de la Convention qui fait sa tournée dans le département du Var m'a invité à déjeûner. Nous allions nous mettre à table; un courrier venant de l'armée du siége de Toulon l'a contraint de me quitter et d'aller dans une autre chambre causer avec lui et lui remettre de nouvelles dépêches. Demeuré seul, la curiosité m'a fait regarder une feuille de papier écrite, oubliée par mégarde sur la cheminée; c'était une liste de proscription de vingt ex-nobles ou propriétaires des environs : M. de Cas... était le troisième. Fâ-

ché de ce que j'avais vu, redoutant la méfiance du député (c'était Fréron), je me suis mis sur un balcon, où, un livre à la main, je feignais de passer le temps : ma ruse a réussi ; Fréron, de retour, ne m'a pas soupçonné.

— Vous avez découvert un tel secret, dis-je, et vous qui ne partagez pas la fureur de nos proconsuls vous ne préviendrez pas ses victimes ?

— Mon cher, charité bien ordonnée commence par soi-même ; une indiscrétion me perdrait.

— Mais moi, je puis agir.

— A votre aise ; seulement ne me nommez pas.

— Je vous le jure.

» J'achève, et, sans perdre de temps, bien que la nuit s'approche, je pars du chef-lieu de canton, à pied, bien armé et caché sous un ample manteau. Je ne marche pas, je cours ; il me semble que Fréron a déjà donné les ordres à ses satellites, et qu'ils vont me devancer ; ceci redouble encore mon zèle. Un orage s'élève ; loin de le maudire, je m'en applaudis ; je forme des vœux pour que sa violence empêche autre que moi de voyager pendant cette nuit.

» Sans tenir aucun compte des éclairs ardents et rapides, ou des éclats multipliés de la foudre qui ne cesse de gronder, ou des torrents d'eau qui rompent les routes en alourdissant mon manteau, ou des raffales furieuses d'un vent de tempête, j'atteins le pied de la colline sur la cyme

de laquelle s'élève le manoir de M. de Cas.... Une lueur phosphorescente l'illumine, me le montre et le replonge, par sa disparution, dans l'obscurité; et moi qu'un sentiment romanesque entraîne, je ne sens aucune fatigue, et, tandis que les échos alpins retentissent et répercutent les roulements du tonnerre, je me mets à chanter en gravissant un sentier étroit et roide.

C'est ici que Rose respire.

» Rose! il eût fallu dire Hélène. Je touche à la porte : elle est soigneusement fermée; j'avise une chaîne qui annonce une cloche intérieure; je la tire, le tin tin répond, les chiens jappent, les coqs chantent; enfin, une voix humaine m'interroge à travers un guichet étroit : on me demande ce que je veux. — Parler au maître du lieu, sur l'heure, sans retard, car il y va de la vie.

» Le concierge du château, qui colloquait avec moi, s'effraie, ouvre et m'introduit dans la place; je crus avoir pénétré dans le ciel. Il me précède, me conduit dans un salon au rez-de-chaussée, fait allumer du feu par un domestique non encore couché, lui ordonne de me préparer à souper et va réveiller son maître.

» Une fois que je fus à couvert, je sentis l'humidité de la pluie, la lassitude et l'appétit; m'asseoir, me chauffer, manger, furent les remèdes certains que j'appliquai à mon triple mal, et je me

hâtai tellement que j'étais prêt à une nouvelle course lorsque le père et la fille m'apparurent simultanément. La belle Hélène avait entendu le son de la cloche, et, dans son effroi des événements extérieurs, s'était la première habillée; elle venait avec M. de Cas....., tous deux fort intrigués du sens des paroles dont je m'étais servi comme de passepartout, *il y va de la vie.*

» L'explication me fut demandée en m'abordant; je ne sais comment je pus la donner, tant je demeurai surpris de la beauté véritablement étonnante de la jeune personne. Certes, la vue valait bien le péril où je me jetais de gaîté de cœur. Je contai de point en point ce que m'avait dit mon chef militaire; c'était trop plausible pour qu'on en doutât. Que faire?.... Prendre soudain la fuite, franchir la montagne, le Var, gagner le Piémont et l'Italie par le comté de Nice.

» Le père veut s'en aller seul, la fille ne veut pas le quitter; je prends la parole, j'offre d'accompagner les deux fugitifs à la frontière, deux heures au plus nous y conduiront; les passages sont mal gardés, la nuit est affreuse, et l'un et l'autre, avant le jour, seront à l'abri du péril.

» On prépare des mulets; le fils du concierge, braconnier fini, royaliste provençal, c'est tout dire, se joint à moi; il conduira M. de Cas... Mon bonheur me destine la céleste Hélène; la tempête gronde encore, et à deux heures après

minuit, nous partons, Dieu sait par quels chemins ! Le guide nous amenait au Var ; tout à coup un cri de *qui vive !* retentit... On s'arrête ; nouveau cri militaire..., même silence..; troisième appel, suivi d'un coup de fusil... Nous perdons la tête ; M. de Cas... et son conducteur descendent la montagne, sa fille et moi la montons.

» Deux minutes après, nous étions perdus sans pouvoir nous rapprocher ; nous entendions les douaniers s'appeler, et d'autres coups de feu se mêler au roulement de la foudre. Je crus plus prudent de revenir sur nos pas. Où allâmes-nous ? Dieu le sait. Au point du jour, nous étions dans un pays qui m'était inconnu. Dans l'incertitude, je me proposai de demander à l'habitation la plus prochaine le chemin de Nice, où j'espérais cacher mademoiselle de Cas... plus facilement.

» Nos mulets étaient exténués de fatigue; il fallut faire halte à une pauvre métairie, où je demandai la route de Nice. Muni des renseignements qu'on me donna, vers trois heures de l'après midi nous recommençâmes notre voyage, et à la nuit close, nous nous arrêtâmes à une auberge où nous devions passer la nuit.

» C'était une manière de vieux château où tout tombait en ruine. L'hôte était peu agréable ; sa femme me déplut d'abord. Ne voulait-elle pas nous engager à continuer l'étape. Selon elle, avant trois heures nous arriverions à Nice ; elle nous trom-

pait, nous en étions à plus de six lieues. A l'entendre, les provisions, le linge manquaient, et même l'avoine : je vis le moment où elle prétendrait qu'il n'y avait pas de paille.

» Le mari survint, et, comme par enchantement, la scène changea. Selon lui, nous ne serions pas à Nice avant huit heures de marche ; chez lui, nous aurions un très-bon souper, et les armoires regorgeaient de draps et de serviettes. Il nous installa dans une vaste chambre, noire, froide, presque sans meubles ; un lit pourtant y était ; il serait pour ma *sœur*, mademoiselle de Cas..., et moi je coucherais à l'étage supérieur.

» Quatre valets servaient la maison ; je les aurais envoyés au bagne sur la mine. Je ne sais, à leur vue, quelle idée me troubla, mais, malgré moi, je fis la visite de mes armes. Elles consistaient en un sabre bien affilé, il est vrai, et en une paire d'excellents pistolets.

» Le moment d'après, cette précaution me parut ridicule ; j'en ris, et j'allai retrouver ma compagne. Elle avait besoin de consolations, je les lui prodiguai ; dans son incertitude du sort de son père, je lui offris d'attendre ses nouvelles en restant sous ma sauve-garde. « Vous serez ma sœur, » dis-je. Elle soupira ; j'en fis autant. On nous servit à souper ; ensuite elle me congédia, et d'assez mauvaise humeur je rentrai dans ma chambre.

» Je m'assis sur un vieux fauteuil, ne voulant

pas me coucher encore. Que m'arriva-t-il ? Fut-ce une illusion du sommeil ou une réalité terrible, je n'ai pu depuis fixer ce point, et je balance encore sur la nature des premiers événements de cette nuit mémorable..... N'allez pas rire à mes dépens de ce que j'ai vu un esprit ; ne vous moquez pas de ma faiblesse ; rappelez-vous seulement que je ne dis ni que j'étais éveillé, ni que je dormais, lorsqu'une apparition me retira de cet état mixte.

» Un bruit léger me fit lever sur mon séant ; il provenait d'une porte placée tout contre la cheminée, et que j'étais certain d'avoir vue fermée au verrou un peu auparavant. Mes yeux se portèrent sur ce point, en même temps qu'une horreur profonde, que rien ne motivait encore, s'empara de mes sens. Je vis la porte, non s'ouvrir à la façon ordinaire, mais glisser dans la muraille, et au milieu du vide occasionné par son absence, une figure humaine se montra.

» Quel visage ! quelle pâleur ! quelle contraction de traits ! Le corps me parut enveloppé dans une couverture de laine déchirée, et, à la place du cœur, un trou laissait voir une blessure d'où le sang coulait à flots.

» Je voulus crier : les mots expirèrent sur mes lèvres glacées ; fuir, mes pieds étaient attachés au sol, mes bras pendaient sans force. Le sentiment de la vie s'était retiré uniquement dans mes che-

veux, car je les sentis se hérisser d'horreur. Alors une voix au souffle froid et empesté me dit :

» *Vengeance !*

» Mes yeux se fermèrent, la connaissance de moi-même m'abandonna... Lorsque je repris mes sens, j'étais assis sur le fauteuil que tout à l'heure j'avais abandonné. A mesure que la raison se ranimait, le souvenir de la vision s'emparait de mon imagination, et ce fut en frémissant que mon regard timide s'étendit jusqu'à la porte mystérieuse... Le fantôme s'en était retiré, mais elle demeurait ouverte, en témoignage de la réalité d'un spectacle si affreux.

» Indigné de ma faiblesse, voulant douter, malgré ma conviction, je saisis d'une main un de mes pistolets, et de l'autre, prenant la lampe qui m'éclairait, je marchai intrépidement vers la chambre où m'attendait sans doute une fatale révélation.

» Une odeur infecte y était répandue, je n'hésitai pas à reconnaître qu'elle devait provenir d'un corps humain en voie de décomposition. Les miasmes impurs augmentaient de force à mesure que je m'approchais d'un vieux bahut d'ébène, magnifiquement sculpté, garni de clous d'argent et de vermeil ; œuvre élégante et riche du XVI^e^ siècle et provenant, sans doute, de quelque pillage révolutionnaire. Je marchai droit à lui, j'en soulevai le couvercle, et à la lueur de la lampe que je portais, je vis un cadavre à demi replié sur lui-

même, vu le peu d'étendue du coffre. La tête était au-dessus, et bien que la mort l'eût marquée de son cachet, il me semblait que les yeux, pleins encore de vie, me regardaient avec une effroyable fixité...; c'était le visage du fantôme qui m'avait apparu dans la veille ou dans le sommeil. »

TOUS LES ASSISTANTS. — Quoi! lui...., en vérité?

DUROC. — Lui-même, je le jure sur l'honneur.

TOUS. — Voilà un fait bien singulier.

NAPOLÉON. — Cabanis l'expliquera..... Il y a des faits si bizarres; d'ailleurs Dieu..... Poursuivez, Duroc.

DUROC. — Si je ne perdis pas la raison, si je me conservai pour mon existence à venir, je ne m'en attribue pas la gloire; je le dus sans doute à la volonté de l'être qui avait conduit ceci. Je laissai retomber le couvercle, je rentrai dans ma chambre, je visitai mes armes et j'éteignis la lumière dans le dessein de n'être pas vu, et moi, au contraire, de pouvoir mieux porter des coups sûrs, soit que les scélérats chez qui j'étais me fussent montrés par le flambeau qu'ils apporteraient, ou que le bruit qu'ils feraient, dans le cas où ils cheminaient dans les ténèbres, me désignât la masse sur laquelle je devrais faire feu.

» Mais en même temps je pensai à mademoiselle de Cas..... Il était possible que ces misérables s'en défissent avant de venir à moi. Devais-je,

d'ailleurs, et même dans l'incertitude de leur infâme plan de campagne, l'abandonner ainsi et ne songer qu'à moi. A peine y eus-je rêvé que, sur-le-champ, je quittai ma chambre pour aller vers la sienne, située à l'étage au-dessous. Je pris soin de ne faire aucun bruit, aidé en ceci par un vent épouvantable qui rugissait autour et dans la maison. Je descendis l'escalier, et toujours veillant à ce qui pouvait se passer autour de moi, j'atteignis sans incident fâcheux le terme de ma course nocturne.

» Des rayons de lumière qui jaillissaient par-dessous la porte de la chambre de mademoiselle de Cas..... m'apprirent ou qu'elle n'était pas couchée, ou qu'elle n'avait pas voulu éteindre sa lampe; je fus content de cette circonstance qui me permettait de me présenter devant elle sans l'épouvanter. La clef était dans la serrure, je tournai le bouton et le battant s'ouvrit. Mademoiselle de Cas..... était à faire sa prière, elle se retourna brusquement, et à mon aspect témoigna sa surprise par une exclamation qu'un geste rapide étouffa à demi. Je me rapprochai d'elle, et à voix basse et en peu de mots, je lui appris le péril que nous courions. Cela fait, je l'emmenai, je fermai soigneusement la porte, j'en pris la clef et nous retournâmes, toujours avec des précautions minutieuses de silence, vers ma chambre. Là je fis asseoir cette belle personne dans un angle, où elle

ne risquerait rien tant que je vivrais, et j'allais reprendre mes armes et mon poste d'observation, lorsqu'elle me déclara que son intention n'était point de rester spectatrice paisible d'un combat où le danger serait commun.

— Non, poursuivit-elle, je veux en partager le péril. Vivant à la campagne, j'ai appris à me servir des armes à feu à la chasse, et hier, lorsque nous avons quitté mon château, j'ai pris dans mon sac à ouvrage une paire de pistolets qui pouvaient me servir. Les voilà; nous sommes deux, nous avons quatre coups à tirer, je vous promets que ma main ne manquera pas plus un de ces bandits qu'au tir elle ne manque la mouche, ou dans l'air un oiseau.

» Ma foi! j'en ferai l'aveu, je ne fus pas peu charmé de ce secours auquel, certes, je ne devais pas m'attendre. Le rapprochant de l'apparition dernière, je crus voir là dedans une preuve que la providence ne m'abandonnerait point. Nous restâmes encore pendant une demi-heure dans une horrible anxiété. A ce moment, nous entendîmes l'escalier aux marches de bois crier sous le pas de plusieurs personnes.

— Voici le moment, dis-je à ma compagne, tenons nous prêts.

— Je le suis, me dit-elle avec un sang-froid qui me charma.

» Les assaillants s'approchaient..... Le vent

soufflait impétueusement..... Parvenus jusqu'à la porte, ils s'arrêtèrent afin de se concerter définitivement sur ce qu'il leur restait à faire..... Leur silence fut suivi de celui du ciel, et, pour une demi-minute, l'ouragan fit taire sa grande voix.... J'entendis, grâce au calme momentané de la nature, le son lointain des clochettes de mulets..... Il nous venait du secours..... Arriverait-il à temps.....?

» On heurta doucement à ma porte; je ne répondis point..... On y revint une seconde fois, et un peu plus fort..... Je me tus encore..... Une troisième suivit, avec assez de bruit; et de ma part même mutisme.

— Il a le sommeil dur, dit un de nos assaillants, dont je ne pouvais apprécier le nombre. Ils devaient être trois au moins; ils étaient cinq, comme je le vis un instant après.

— Aussi partira-t-il pour l'autre monde sans se réveiller.

» On se mit à rire.

— Ferme! enfonçons....! tue....! tue!

» Ainsi crie l'hôtelier, et les ais de la porte sont brisés, ou le loquet ouvert. Je vois dans l'encadrement, grâce à une lampe que tient l'hôtelière, quatre hommes armés d'un coutelas, d'une hache, d'une barre de fer, et le dernier d'un fusil. Tous se précipitent dans la chambre....; mais à peine ont-ils franchi le seuil que nos quatre coups par-

tent, et la proximité nous permettant de bien viser, les quatre brigands tombent sur le plancher, deux roides morts, les deux autres dangereusement blessés.

» Croiriez-vous que la méchante hôtelière prit la fuite en criant : *Au meurtre! à l'assassin! aux voleurs!*

» Sa fuite nous laissa dans une nouvelle inquiétude ; allait-elle chercher du renfort? Les gens que nous venions d'atteindre étaient-ils assez blessés pour ne pas recommencer l'attaque? Déjà j'avais mis mon sabre à la main, déjà ma courageuse compagne avait saisi la hache que la main d'un des brigands avait abandonnée, lorsque le bruit des mulets retentit sous les murs de l'auberge, où l'on heurta bruyamment. Les chiens aboyaient, mais nul autre signe intérieur n'annonçait qu'il y eût d'autres personnes dans le logis... On continuait à frapper.

» En ce moment, et dans le corridor, je vis poindre une faible clarté ; étaient-ce de nouveaux ennemis... Nous nous préparâmes à les recevoir.

— Qui est là, qu'est-ce qui fait ce tapage? dit une voix inconnue.

» Ces paroles me rassurent, je passe par-dessus les corps qui couvrent le plancher, je vais dans le corridor et je vois un homme assez bien mis, qui poursuit ses questions. J'allais lui répondre, lorsque mademoiselle de Cas..... s'écrie :

— Mon père ! mon père ! est-ce vous ?

» J'abrége les détails. Le père égaré comme nous, mais connaissant mieux la route, était venu demander avant nous l'hospitalité dans cette caverne. Ne voulant pas être connu, il s'était fait servir à souper dans sa chambre ; voilà pourquoi nous ne l'avions pas aperçu. Il dormait lorsque la détonation de nos armes l'avait réveillé. Comme il portait de l'amadou, un briquet, une pierre à feu, il s'en était servi pour allumer sa lampe.

» Nous allâmes ouvrir aux voyageurs, qui étaient au nombre de douze ; on trouva l'hôtesse évanouie dans sa chambre, où elle avait couru se renfermer. Cependant il n'était pas prudent au père et à la fille d'attendre la police et les agents de l'autorité ; dans cette appréhension, profitant du désordre inséparable d'une telle rencontre, ils s'éloignèrent sans qu'on fît attention à eux. Je restai seul ; aussi eus-je toute la gloire de la bataille ; on admira ma précaution d'avoir pris avec moi deux paires de pistolets.

» Outre le cadavre gisant dans la chambre voisine de la mienne, on en trouva onze autres au fond d'un puits abandonné, quoique encore plein d'eau. Nous avions tué avec mademoiselle de Cas... le père, le fils, le beau-frère et le valet. Je dis tué, car le premier et le troisième, qui respiraient lorsque les gens de justice arrivèrent, moururent trois ou quatre heures après. L'hôtelière ne fut pas

mise en jugement ; car, comme on la conduisait à Draguignan, les gens des campagnes voisines, dont quelques uns avaient à pleurer un membre de leur famille, égorgé dans cette auberge, l'arrachèrent des mains de la force armée et la déchirèrent avec cette rage particulière aux habitants des montagnes.

NAPOLÉON. — Et la belle Hélène, que devint-elle ?

DUROC. — Elle parvint avec son père à quitter le sol français. Ils allèrent, m'a-t-on dit, d'abord à Gênes, puis à Venise, et là j'ai perdu leur trace. Vous savez qu'à cette époque la correspondance avec l'étranger devenait un cas de mort ; nous ne nous écrivîmes point et, depuis, je n'en ai pas eu de nouvelles.

# SOIRÉE VI.

*Assistants à la soirée :* Lannes, Massena, Augereau, Duroc. — Le siége de Toulon en 1793. — Le nouveau gâteau des rois. — Les coalisés à Toulon. — Détails préliminaires. — Napoléon est nommé commandant de l'artillerie. — Le général Cartaux. — Anecdotes relatives à la science militaire. — Travaux de siége. — Course à Marseille. — Cartaux en profite pour faire une sottise. — Propos élégant de Cartaux. — Junot. — La lettre, le boulet et le sable. — La citoyenne Cartaux. — Ses reparties, son bon sens. — Causes du renvoi de Cartaux. — Le médecin général Doppet. — Fautes de celui-ci. — Mot énergique de Napoléon. — Le général Dugommier. — Les artilleurs parisiens, ou l'armée mise au pas. — Victoire causée par l'impéritie d'un conventionnel. — Prise du général anglais O'Hara. — Napoléon, colonel d'artillerie. — Derniers combats, prise de Toulon.

Les quatre interlocuteurs de la soirée précédente : Lannes, Massena, Augereau et Duroc, ayant terminé chacun le récit qu'ils s'étaient engagés de faire, sollicitèrent le premier consul de passer soudain au sien. Il allait s'exécuter de bonne grâce, lorsque le ministre de la police générale lui fit de-

mander une prompte audience. Cet incident termina la soirée. Les quatre généraux se retirèrent fort chagrins de n'avoir pas entendu Napoléon ; par bonheur que, peu de jours après et à un voyage à la Malmaison, lui-même, à la suite du dîner, les prenant à part :

— Citoyens, dit-il, je suis votre débiteur et j'ai besoin de vous payer ma dette ; nous allons prendre le café dans le cabinet du petit pont, et là je vous raconterai mon début réel dans le monde, mes aventures au siége de Toulon. Les faits de cette époque ont été si étrangement défigurés, que je tiens à vous les montrer sous leur vrai point de vue.

Jamais proposition ne fut mieux accueillie. Augereau, Duroc, Massena et Lannes se rendirent au lieu désigné par le chef du Gouvernement ; lui-même tarda peu à les venir rejoindre, et, à la suite de quelques échanges de propos, les auditeurs se placèrent et le narrateur commença.

### LE SIÉGE DE TOULON EN 1793,

#### Par un témoin oculaire.

Napoléon. — En octobre 1793, je reçus mon brevet de lieutenant d'artillerie. Pendant que j'étais en Corse à combattre Paoli et les Anglais, de grands événements avaient, coup sur coup, compromis la fortune de la République. L'insurrection de la Vendée, hydre aux têtes sans cesse

abattues et sans cesse renaissantes ; la désertion de Dumouriez, conçue non dans l'intérêt de la branche aînée des Bourbons, mais uniquement dans celui des Orléans ; le soulèvement des Lyonnais, celui de Marseille et de Toulon, enfin, menaçaient l'ordre de choses établi.

» Ces trois dernières plaies étaient dangereuses. Par bonheur qu'à Lyon les royalistes se démasquèrent ; dès lors abandonnés par les vrais patriotes, ils furent les premiers à rentrer sous le joug constitutionnel. L'insurrection du Midi tomba également : la Gironde refusa sa coopération aux députés girondins ; le Languedoc se soumit avant même d'avoir pris les armes. Le foyer de la révolte, à la fin de 1793, se trouva donc renfermé dans quelques parties de la ci-devant Provence. Citoyens, à toutes les époques, sans doute, la guerre civile est un mal ; à celle-là elle devenait un crime ; car si, par son concours, on eût écrasé la Convention et souffert l'envahissement de la coalition, la France eût été indignement dépécée par les alliés. Voici quel partage les souverains en avaient fait à l'avance ; qu'on ne le nie pas ! je possède dans mon cabinet l'un des originaux de ce traité insolent, que m'a dernièrement envoyé l'une des Puissances alors contractantes.

» L'Autriche prenait pour elle la Flandre, l'Artois et la Franche-Comté ; la Prusse, l'Alsace et la Bourgogne, sauf plus tard à échanger ces pro-

vinces avec l'empereur, et à en recevoir d'autres plus à sa convenance. Le roi de Sardaigne accroissait ses États du Bugey, du Lyonnais, du Forez, du Dauphiné et de la Provence. L'Espagne s'agrandissait du Roussillon, du comté de Foix, du Conseran, du Comminge, de la Bigorre, du pays basque et du reste de la Navarre. La Guienne, le Poitou, le Languedoc, le Périgord, la Saintonge, la Bretagne et la Normandie, appartiendraient au grand-duc de Russie Constantin, sous le nom de royaume d'Aquitaine. L'Angleterre *se contentait* de nos possessions d'outre-mer, de la Corse, de Calais, de Boulogne, de Dunkerque et d'Ostende. Le reste des provinces françaises, c'est-à-dire le Limousin, l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berri, la Touraine (en partie), l'Orléanais, l'Ile-de-France, la Champagne et la Picardie, avec les enclaves, aurait formé le royaume de France, que l'on aurait *donné* non *rendu ou restitué* aux Bourbons.

» Ce plan infâme et sacrilége a existé à l'époque dont je parle; c'était donc en ce moment un devoir sacré pour tout Français de courir aux armes et de maintenir l'intégrité du territoire avant que de discuter sur la forme de gouvernement préférable.

» Les royalistes, aveuglés par leur haine, ne voyaient pas cela. Ils avaient livré Toulon aux Anglais plutôt qu'à la coalition; ils dominaient

à Marseille, et les Provençaux et les Bas-Languedociens révoltés tentèrent vainement de délivrer Lyon. Le général Cartaux, que je vous ferai mieux connaître, battit les premiers à Orange et à Avignon, et les seconds au Pont-Saint-Esprit. Bientôt même Marseille mit bas les armes, si bien que l'insurrection fut renfermée dans les seuls remparts de Toulon.

» Les Anglais, maîtres de cette place, commencèrent par en enlever les matelots français, au nombre d'environ cinq mille; ils dévastèrent l'arsenal, pillèrent les munitions et agirent non comme dans une ville amie, mais comme dans une cité conquise. Ils eussent dû marcher en avant, porter la contre-révolution dans des départements prêts à s'insurger; ils n'en firent rien, et vingt à trente mille hommes de troupes de ligne anglaises, espagnoles, portugaises, napolitaines et sardes se contentèrent de garder les gorges d'Ollioule, aux portes pour ainsi dire de Toulon.

» Tout ennemi qui s'arrête perd de son influence et décroît dans l'opinion de son adversaire. On voit des défections en faveur de qui s'avance, et il n'y a que des retraites pour quiconque recule ou même se maintient seulement.

» Cependant la Convention prenait des mesures, elle envoyait des soldats, des munitions; elle avait, en quelques jours, nommé Cartaux colonel, général de brigade et général divisionnaire. Il

eut huit mille hommes à commander, qu'il posta à Cuges, en présence des gorges d'Ollioule, que, d'abord, il n'osa pas attaquer. Fréron, Gasparin et Barras, conventionnels, dirigeaient les mouvements; ils firent venir six mille soldats de l'armée de Nice, commandés par La Poype, qui établit à Solliez son quartier général, et à la Valette les postes avancés.

» Ces deux corps ne pouvaient communiquer ensemble, séparés qu'ils étaient par la montagne du Faron et par la plaine toulonnaise occupée par les ennemis. Cartaux, enfin, attaque Ollioule; le combat fut bientôt fini : on lui céda avec une lâcheté singulière. Grâce à cet avantage il put approcher de Toulon; mais les coalisés restaient maîtres du Faron jusqu'au fort Malbosquet, de la presqu'île des Sablettes et du promontoire de Caire. Il bloqua les redoutes *Rouge* et *Blanche* avec son centre; le fort du Pomet avec sa gauche, et le fort Malbosquet avec sa droite. La Poype couvrit le terrain entre le Faron et Hyères.

» Du reste, aucun des deux généraux n'obéissait à l'autre; les attaques étaient partielles, indépendantes, sans ensemble; enfin, un vrai chaos, oui, un vrai chaos, et dans toutes les parties, soit militaires, soit administratives. On manquait de tout, et les fournisseurs étaient les premiers pillards. Figurez-vous que toute l'artillerie de siége, pour une telle entreprise, était de deux batte-

ries de campagne, dirigées par le capitaine Sugny, et de trois autres, conduites par le chef de bataillon Dommartin, celui-ci d'ailleurs absent pour cause de blessures depuis l'affaire d'Ollioulé. Tout le service roulait sur la bonne volonté d'anciens sergents d'artillerie sans instruction ni capacité. Huit pièces de vingt-quatre venaient de Marseille, et voilà tout ce qu'on pouvait employer contre une ville forte et immensément approvisionnée.

» Fréron fit part de cette situation aux comités militaire et de salut public. Dans ce moment je sollicitais à Paris : je ne sais qui parla de moi; mais Carnot m'envoya chercher, me questionna, parut satisfait, et je reçus l'ordre exprès de partir le lendemain matin. Le même soir, je me mis en route.

» Au jour suivant, le comité de salut public m'envoya chercher, et se montra fort étonné que j'eusse non retardé, mais avancé l'heure de ma sortie de Paris.

» Ma famille était à Marseille; aller l'embrasser m'aurait pris peu d'instants. Eh bien ! je fis ce sacrifice à l'urgence, et d'Aix je gagnai Toulon directement. Le 12 septembre, j'atteignis le Beausset; là, mettant pied à terre, je me fis conduire près de Cartaux.

» Imaginez-vous un homme ni grand ni petit, peut-être de haute taille, mais écrasé par son obésité; une tête morte, quoiqu'il ne cessât de faire

rouler ses yeux ; une absence d'idées inimaginable, un mélange d'importance et de timidité ; sans esprit aucun ; peu brave, par instinct, et presque lâche par réflexion ; n'ayant aucune connaissance de la guerre, et ancien mauvais peintre par-dessus le marché.

» Il me reçut en homme enchanté de se débarrasser d'une responsabilité qui lui pesait par trop, ne sachant que me répondre, échappant à mes questions par un cri de *vive la nation !* et faisant du patriotisme de club, afin de n'avoir pas à faire le général en chef d'une des armées de la République. Après les premiers compliments, il me proposa de boire ; je lui répondis en l'invitant à me faire visiter les travaux du siége : il me remit opiniâtrement au lendemain... « *A demain*, ajouta-t-il, *ou et... n.. d. D... je te ferai voir quelque chose de bon.* » C'est tout ce que j'en pus tirer.

» Le lendemain, au point du jour, j'étais chez lui ; il s'habilla, et pendant ce temps me dit : « *Tu* » *penses, blanc-bec*, que j'ai attendu ta venue ? Je » suis en mesure de foudroyer les Anglais. J'ai » placé, à cet effet, une batterie dont tu me diras » des nouvelles. Ah ! f....., *c'est un beau morceau.* »

» Nous verrons bien, pensais-je, sans néanmoins me douter de l'excès de stupidité du pauvre homme. Imaginez-vous, vous autres qui avez vu les lieux, des canons placés çà et là sur une lieue de rayon en deçà des gorges d'Ollioule, du côté

droit, et à au moins trois quarts de la mer. Là, encore, on travaillait sur des fourneaux à chauffer des *boulets rouges* à un feu de ménage excité par des soufflets de cuisine. Tel était *ce quelque chose de bon* destiné à incendier les navires de la coalition ancrés en rade à plus de quatre cents toises de la côte.

» Voir cela, ébahissait ; mais c'était la physionomie triomphante de Cartaux qu'il fallait examiner, pour se donner une idée de ce que peut la sottise parvenue à l'autorité. Je perdis presque mon temps à lui faire comprendre que des canons n'agissaient qu'à portée ; et à cette objection encore, il me répliqua que, si la distance était longue, il fallait y suppléer avec... double charge de poudre.

» Une autre fois, il voulait que je plaçasse une batterie qui, au centre du fort Malbosquet, des redoutes *Rouge* et *Blanche*, les foudroierait à la fois. Je lui dis qu'au contraire elle et ses canonniers seraient écrasés par le triple feu de l'ennemi. Il m'appela *modéré* et presque *aristocrate*. Rien ne l'arrêtait : il s'imagina de faire porter des canons sur une terrasse de maison si étroite, que celle-ci aurait abymé les artilleurs et la pièce lorsque le recul l'aurait ébranlée et fait choir. Un matin, il m'annonce qu'il a fait venir de Marseille une *couleuvrine miraculeuse*, avec laquelle on prendrait Toulon immanquablement. La pièce était cham-

brée; on la monte, on la charge; elle crève au quatrième coup sans avoir renversé les murs de Toulon.

» Je vis alors ce qu'il fallait faire; je devais agir et laisser parler Cartaux. Le conventionnel Gasparin, homme de sens et assez bon officier, envoyé alors en mission, tarda peu à se ranger de mon côté, et je fus tout-puissant tant qu'il ne me quitta pas. Mon premier soin fut d'augmenter le parc d'artillerie. Je m'y attachai avec tant de soin, que je rassemblai plus de cent canons de siége, mortiers, pièces de campagne; des boulets, bombes, grenades, obus, etc. Je fis rentrer au service de mon arme des officiers de mérite exclus sous de vains prétextes. — C'est un ci-devant, disait-on. — Il pointe à merveille, répondais-je. — Celui-ci est un Clichyen. — Il est excellent artilleur. Et dans leur nombre, je citerai Gassendi, aujourd'hui l'un de nos meilleurs généraux.

» Cartaux n'avait à son armée aucun officier du génie; j'en fis venir plusieurs. En attendant, je faisais leur besogne, je me multipliais : ma fortune était à faire, et je voulais l'établir sur un solide fondement.

» D'abord, j'établis sur le rivage de la mer deux batteries, *la Montagne* et *les Sans-Culottes* (c'étaient les termes du temps); elles devaient foudroyer la petite rade, et, du moment où elles com-

mencèrent leur jeu, les vaisseaux ennemis en station dans cette partie du port durent s'en retirer sous peine d'être engloutis. Ce fut notre premier succès : on vit, lorsqu'elles tirèrent, quatre vaisseaux de ligne démâtés, contraints d'aller au radoubage, et plusieurs chaloupes couler à fond. Le début était heureux : Cartaux y mit bon ordre.

» Ma famille, ma mère chérie, habitaient Marseille, ai-je dit. Chassées de Corse par la révolte, elles vivaient dans la capitale de la Provence, me demandant à grands cris. J'avais eu le stoïcisme de passer auprès d'elles sans les embrasser ; mais mon cœur en souffrait, et voyant en bon train les travaux de siége, je me donne un *campos* de vingt-quatre heures, et je cours à Marseille.

» A peine je suis parti, que Cartaux et son aide-de-camp, savant de même force, viennent visiter mes deux jumelles, *la Montagne* et *les Sans-Culottes*, et ordonnent que ces batteries soient abandonnées, *attendu*, disent-ils, *que, comme le feu de l'ennemi peut les atteindre, c'est exposer la vie des patriotes*. Malgré le prétexte, la chose semble si absurde que les soldats répugnent à obéir, et le font si lentement que le jour se passe et que j'arrive le lendemain. A la vue de cette ânerie, je m'emporte, je m'oppose à la destruction de mon œuvre, et, me déclarant indépendant, pour le fait de l'artillerie, du général Cartaux, j'en appelle au conventionnel Gasparin. Je ne m'abusais pas

dans mon espoir ; celui-ci ne me fit faute, et son intervention maintint mon travail.

» Si on eût suivi en tout mes conseils, Toulon serait tombé en notre pouvoir presque tout de suite ; car, dès le deuxième jour de mon arrivée, je reconnus la position du promontoire de Caire si importante, que je la signalai à Cartaux ; il y envoya seulement quatre cents hommes commandés par de Laborde. Les ennemis se doutant de mon projet, détachèrent sur ce point quatre mille soldats. Les nôtres durent se retirer, et les alliés bâtirent, en cet endroit, le fort Mulgrave. Son heureuse situation nous empêcha de tirer de l'Éguillette et de Balaguier tous les avantages que nous aurions pu en recueillir.

» Dès ce moment, il ne se passait pas de jour que je n'insistasse auprès de Cartaux pour qu'il emportât ce nouveau fort à guerre ouverte. Il souriait, badinait, et avec l'aplomb de la sottise :

— Tranquillise-toi, me disait-il, lorsque ma judiciaire, et je l'ai solide, jugera à propos de déloger de ce point la canaille d'esclaves royaux, je ferai un p.., et ils partiront. »

Tous les auditeurs. — Quoi ! un p..., il l'a dit, général ?

Napoléon. — Et plus d'une fois, je vous assure ; il avait un style que je n'ai connu qu'à lui.

Lannes. — Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Qu'était-ce donc que Cartaux !

Napoléon. — Un imbécile favorisé des circonstances, qui alla tant qu'elles le soutinrent et qui trébucha lorsqu'il n'eut plus que lui pour appui. Voyez dans la révolution Lafayette, Robespierre, Barras et tant d'autres. Je poursuis.

» Ce fut à ce siége que je connus plusieurs d'entre vous : toi, Duroc, et Junot, le citoyen Andoche. Je suis à la batterie des *Sans-Culottes;* j'ai des lettres à écrire, il me faut un secrétaire improvisé. Je le demande; un sergent se présente : bel homme, bien planté, figure heureuse, air déterminé. Je lui explique ses nouvelles fonctions ; il prend un épaulement de redoute pour table ; je dicte, il écrit. Quand j'ai fini il va cacheter ; un boulet ennemi, parti d'une chaloupe canonnière, rase le sol, s'y enfonce à nos côtés et fait rejaillir la terre, qui nous couvre de toutes parts.

— Bon, dit le jeune sergent, je n'aurai pas besoin de chercher de sable pour sécher mon écriture.

» Ce mot me plaît. Je questionne ce jeune homme, et une sorte d'intimité nous rapproche; le sergent devient officier, j'en fais plus tard mon aide-de-camp, et, depuis, sa fortune a suivi la mienne. Et toi, Duroc, j'espère que la nôtre est liée à la vie et à la mort. »

Duroc. — Oui, à la mort.

Nul ne fit attention au sens prophétique attaché par Duroc à ses paroles, et Napoléon continua.

« J'avais assurément bien placé mes deux batteries ; elles gênèrent tant les coalisés, elles leur firent éprouver de tels dommages, qu'ils comprirent la nécessité de les détruire et de les occuper. Quatre mille alliés sortirent de Toulon à cet effet : une partie venait du fort Malbosquet ; l'autre, débarquée sur la côte, atteignit le cap Brega.

» A cette double attaque, Cartaux perdit la tête ; il m'envoya son aide-de-camp Almeyras, son digne second, pour m'inviter à venir *le voir travailler*. J'arrive ; je trouve les nôtres en déroute : tous me supplient de les commander. Accéder à leur vœu eût été un crime en d'autres temps ; alors l'anarchie était si complète, que nul ne reprochait son tort à l'homme de mérite qui prenait lui-même la place que sa conscience lui disait mériter. Je ramenai donc les Français au combat ; nous jetâmes les assaillants à la mer, et le drapeau national continua de flotter sur nos batteries conservées. Le lendemain, La Poype, de son côté, s'empara du cap Brun et s'y maintint, malgré tout ce qu'on pût faire pour l'en déloger.

» Cartaux n'était pas seul : il avait avec lui sa femme légitime, titre que lui et elle faisaient sonner bien haut. Celle-ci, assez agréable, quoique commune, ne manquait pas de bon sens, et Cartaux se laissait mener par elle, haut la main. Il la nommait, par abréviation, *la citoyenne ;* et quand *la citoyenne* avait parlé, le général n'avait plus

qu'à se taire et à obéir. Je ne sais comment elle me jugea favorablement, car, certes, je fus peu galant auprès d'elle. Quoi qu'il en soit, je lui dus les bonnes grâces de son mari.

» *La citoyenne* était présente à tous les conseils militaires. Là, souvent, je contredisais Cartaux, qui alors s'emportait; mais sa femme, le touchant sur l'épaule, lui disait :

« Cartaux, laisse faire ce petit; il en sait *bigrement* plus que nous deux. Il ne te demande » aucune permission, dis-tu; pourrais-tu la lui » refuser en motivant ton opposition? D'ailleurs, » la gloire de son travail te profite. On le punira » de ses fautes, et tu seras récompensé de ses services. »

» Un peu plus tard, et à Paris, les jacobins ayant offert un repas civique à l'inepte Cartaux, on y parla de moi; elle, prenant la parole, se mit à dire :

« Laisse-le cheminer; c'est *un minet* qui en sait » trop pour demeurer sans culotte. «

« Citoyenne, repartit vivement son mari légi- » time, très-piqué du sous-entendu, nous sommes » donc des bêtes, nous autres bons républicains? »

» La femme de Cartaux reprit avec douceur :

« Je ne dis pas cela, mon ami; mais seulement » que ce petit Bonaparte ne te ressemble en aucune façon. »

» A Toulon, et surtout au moment dont je m'oc-

eupe elle me rendit un vrai service, en apaisant son mari, qui ne parlait de rien moins que de me faire fusiller, bien que ceci lui eût été difficile, car toute l'armée aurait pris mon parti. Je préférai, pour l'honneur de la discipline, une paix obtenue par le secours de cette bonne dame. Cartaux, calmé, se contenta de dire : *Au fait, le mal n'est pas si grand, car la gloire de tout ceci me reste.* Au moyen de la vanité, celui qui a du sens commun tirera toujours un grand parti des sots.

» Je comptais reprendre seul les opérations du siége. Des contrariétés nouvelles me vinrent cette fois de Paris. Le général d'Arçon nous envoya un plan admirable sur le papier : il supposait l'armée forte de soixante mille hommes ; nous en avions le quart à peine. D'ailleurs, si on eût suivi ce plan, on aurait laissé à l'ennemi le loisir de se renforcer. Mais comme je ne l'avais pas fait, Cartaux le trouva superbe et dit que les *bavards* (c'était moi) y trouveraient seuls à gloser.

» Il est vrai que je voulais finir plus vite : je tendais à chasser d'abord les assiégés des deux rades ; par là on les obligerait à une prompte évacuation, qu'ils préféreraient à se voir enfermés dans la place, sans espoir d'en sortir, que par notre défaite peu probable. Pour arriver à ce but, il fallait établir des batteries formidables à Balaguier et à l'Éguillette. Ces deux points commandant la grande et la petite rade, on pourrait de là abymer

sous nos feux la flotte coalisée et la nôtre, forte de trente-quatre vaisseaux de ligne, prise par eux. En déroulant ce projet, je m'avisai, à diverses reprises, de dire figurément que Toulon était là et non ailleurs.

» Cartaux m'écoutait, et aussitôt prenant un ton capable, il dit à ses entours : *Ce mâtin n'est pas fort en géographie* (Il voulait dire en topographie, sans doute) ; *il place Toulon où certes il ne le trouvera pas, quelque leste qu'il puisse être. Mais patience! il n'en aura que la honte, lorsqu'il verra la mer où il place Toulon.*

» Tout à son idée, il me contraria ; je me piquai et le contraignis à me donner ses ordres par écrit. Il repartit que la chose devait être méditée. Nous étions au lundi, et le jeudi suivant il me remit sur une carte à jouer (un neuf de carreau) :

« Le commandant de l'artillerie foudroiera Tou-
» lon pendant trois jours, et le quatrième je ferai
» attaquer la ville par trois colonnes. »

» Je portai ce chef-d'œuvre à Gasparin, et j'y joignis mon plan. Il les apprécia tous deux, rédigea un avis motivé et expédia le tout au comité de la guerre. Carnot et les membres du comité de salut public virent que la présence de Cartaux compromettait le succès ; en conséquence, on l'envoya à une autre destination, et le général Doppet vint à sa place.

» Mais, en changeant de chef, il était écrit au

ciel que je n'y gagnerais pas. Si Cartaux était un imbécile, il avait au moins les qualités d'un bon homme; Doppet, au contraire, aussi mauvais général que ci-devant il avait été mauvais médecin, ne cachait aucun de ses défauts, et il en avait bon nombre. Envieux, fourbe, rempli de malice et de méchanceté, avare, haineux, trop convaincu de son insuffisance pour ne pas détester le mérite d'autrui, il devenait d'autant plus dangereux et redoutable qu'il possédait l'amitié de Marat. Cette intimité accusait, certes, la vérité du proverbe : *Qui se ressemble s'assemble.*

» Grâce à Dieu il ne fit que paraître devant Toulon, j'en fus bientôt délivré. Ce misérable passa à l'armée des Pyrénées-Orientales où il dénonça et fit mourir bon nombre d'officiers plus braves, plus habiles et plus honnêtes que lui. L'excellent Dugommier vint alors nous rejoindre à l'armée de siége.

» Pendant ce va et vient, l'ennemi, maltraité par le jeu de mes nouvelles batteries, prit momentanément celle des Sablettes, que l'adjudant général Victor (*depuis duc de Bellune et maréchal d'Empire et de France*) lui enleva peu après. Quant à celle du Moulin, nous la conservâmes en dépit d'une attaque furieuse.

» J'oubliais un fait caractéristique relatif à Doppet : il accusa les aristocrates de Marseille d'avoir dirigé *par correspondance* une bombe qui, partie des

remparts de Toulon, avait fait sauter le magasin à poudre de la batterie de la Montagne. Le lendemain, à la tranchée du fort Mulgrave, les Espagnols chargés de sa défense prennent un des nôtres et le frappent de coups ; ses camarades, les chasseurs de la Côte-d'Or, volent à son aide ; les volontaires du même département s'ébranlent d'eux-mêmes pour les soutenir. L'exemple entraîne le reste de la division Brulé.

» On combat avec rage : j'accours, je vois le parti que l'on peut tirer de cette affaire, et m'écrie : *Le vin est tiré, nous le boirons.* J'avance, Doppet me suit ; mais une balle ayant atteint son aide-de-camp, il cède à la frayeur et fait battre la retraite. L'élan est arrêté, le succès compromis. Quoique blessé à la tête, je me jette au premier rang, et en passant devant le général, je ne crains pas de lui dire :

» *Le J.... f...., qui a fait sonner la retraite nous a empêchés d'entrer dans Toulon.*

» Doppet n'entendit pas ; vous savez quels sont les meilleurs sourds. Ce fut sa dernière équipée, on nous l'enleva, et, comme je vous le disais, le brave Coquille Dugommier vint à sa place. Celui-ci, très-capable de commander, avait assez de talent et de bravoure pour mépriser la jalousie. Sage républicain, bon Français, il a laissé une mémoire honorable ; je ne le louerai jamais assez. Dès que je le vis, je l'appréciai ; l'armée fit comme moi, et enfin elle fut dignement commandée. Il prit le rang

qu'il devait avoir, et, loin de m'en plaindre, j'en éprouvai de la joie. Quelque chose me disait que Dugommier, malgré son mérite, ne m'effacerait pas.

» Il nous survint, le surlendemain de sa venue, un incident piquant. Nous chevauchions ensemble dans la campagne, dont il voulait connaître la topographie, lorsque tout à coup débouche devant nous, et des gorges d'Ollioule, une vingtaine d'anciennes voitures resplendissantes d'or, de peintures, de cuivres festonnés, se suivant à la file et rappelant un luxe qui, à cette époque, ne devait pas être étalé sans péril. On se questionne, on s'étonne; serait-ce le comité de salut public? de sûreté générale? celui de la guerre? qui, enfin? La Convention viendrait-elle tenir ses séances en face de Toulon? La somptuosité des équipages autorisait ces conjectures. Nous en approchons, ils s'arrêtent; ils s'ouvrent, et nous en voyons descendre soixante à soixante-dix hommes en grande tenue militaire, mais un peu de fantaisie.

» Nous nous ébahissons. Eux demandent le général en chef; on le leur montre : ils vont à lui, et, chemin faisant, apprennent à nos soldats que ces carrosses sont ceux de Louis XVI, de Monsieur et du comte d'Artois, mis en réquisition. Cependant, la troupe atteint Dugommier, aussi curieux que moi de voir s'expliquer ce bizarre

spectacle. Le chef de cette troupe, d'une voix de déclamation de tréteaux, lui dit :

« Citoyen général, nous arrivons de Paris : les » patriotes sont indignés de ton inaction et de ta » lenteur (Dugommier était à Toulon depuis deux » jours). Il y a longtemps que le sol de la Républi- » que est violé ; elle frémit de n'être pas encore » vengée ; elle demande pourquoi Toulon n'est pas » encore repris, pourquoi la flotte anglaise n'est » pas encore brûlée. Dans son indignation, elle a » fait un appel *aux braves ; nous nous sommes pré-* » *sentés, et nous voici* brûlant d'impatience de rem- » plir son attente. Nous sommes canonniers vo- » lontaires de Paris, fais-nous donner des canons ; » demain, nous marcherons à l'ennemi, et dès » ce soir nous mettrons tout au pas, le dehors et » le dedans de la ville rebelle. »

» Dugommier, stupéfait de cette faconde ridicule, et admirant la suffisante sottise parisienne ne doutant de rien et toujours en amour de sa propre vanité, ne laisse pas que d'en être embarrassé : en ce temps le ridicule paraissait de l'héroïsme ; rire de celui-là aurait été périlleux. Il hésite sur la réponse à faire à un discours si insultant pour l'armée. Je vois son inquiétude, un regard me l'a manifestée ; je réplique pour lui : je casse l'encensoir au nez *des braves* sans qu'ils s'en plaignent, tant la louange leur plaît. Je les livre à nos vieux lapins : on entoure ces badauds, on les enivre

de vin et de leur gloire future, on les suivra dans Toulon qui leur ouvrira ses portes, si, comme à Jéricho, les remparts ne tombent pas devant eux; et puis on les mène au lit.

» Le lendemain la scène change de face. Je vais aux Parisiens, je les *laudifie*, les conjure de ne pas moissonner tous les lauriers; ils me promettent gravement d'en laisser quelques rameaux pour l'armée. On les conduit sur la plage, sous le feu des batteries ennemies; on leur désigne la ville, la mer, les rades, la flotte coalisée, et on les conjure de mettre d'abord au pas cette canaille avant que de songer à nous.

» A la vue de cette arène, si plate, si exposée, *les braves* demandent si, en cas de résistance de la part des *perfides Anglais*, on n'a pas songé à des épaulements, à des sortes de casemates. On leur répond qu'il n'y en a pas; que ces moyens de retraite, en usage au temps de la vile tyrannie, ont disparu avec elle et les lâches soldats du despotisme; que ceux de la liberté attaquent les ennemis face à face.

» Ils ne peuvent faire moins que nous, et commencent à tirer sur un vaisseau avancé. Celui-ci leur répond, et si franchement, que mes héros de septembre n'ont pas assez de jambes pour fuir; nos rires, nos huées les accompagnent. On leur crie qu'ils ajournent notre mise au pas; mais la terreur prête des ailes au plus grand nombre; ils

regagnent leurs voitures et repartent pour Paris. La plus petite partie, moins poltronne et plus modeste, rentre dans nos rangs, partage nos travaux et ne s'étonne plus si on ne prend pas une ville de guerre en aussi peu de temps que l'on en met à rédiger une motion ou un article de gazette.

» Des renforts arrivèrent ; Dugommier put enfin commander à trente mille hommes environ, non tous de troupes bien disciplinées, mais de gens de bonne volonté. Je m'en servais avec succès, heureux quand l'ineptie des députés de la Convention nationale ne me contrecarrait pas, alors que Cartaux et Doppet n'étaient plus là pour en prendre le soin. . . . . .

» J'avais disposé sur la colline des Arènes une batterie, cachée d'abord sous des branches d'olivier afin qu'elle ne fût pas inquiétée par l'artillerie ennemie avant le moment où elle devrait agir ; je la destinais à foudroyer Malbosquet, aussitôt que le *petit Gibraltar* (c'est le nom que les coalisés imposaient au fort Mulgrave) serait pris. Le 25 novembre, les conventionnels vont se promener vers ce lieu ; ils s'enquièrent de ce qu'on veut faire : on le leur explique. Ils entendent et ne comprennent pas. — Eh bien ! puisque la batterie est prête, qu'elle tire ; feu !... . . . . .

» Les canonniers, enchantés de se mettre à l'œuvre, et ignorants en fait de tactique, font un tapage d'enfer. Voilà mon travail découvert aux

Anglais. Aussi, le lendemain, le général O'Hara et sept mille hommes fondent sur la redoute, l'enclouent et enlèvent les faibles postes intermédiaires. De cette perte pouvait naître, par une panique, le dispersement de l'armée. J'en instruis Dugommier : il voit le danger, fait battre la générale et se porte vers le point envahi, en ordonnant à des renforts de le venir appuyer. Ceci était une mesure réelle de prudence.

» Je secondai les sages dispositions du général, en garnissant divers mamelons de pièces de campagne qui arrêtèrent les assaillants et sauvèrent même le parc commun, en péril d'être enlevé. Ceci achevé, je fus me poster vers un boyau que j'avais fait creuser pour l'utilité de l'artillerie; et, caché sous une ramée d'oliviers et de branches de buissons, j'y amenai avec moi, sans être vu de l'ennemi, un bataillon que je trouvai sous ma main ; de là je fis un feu si bien nourri et si imprévu, que les Anglais et les Napolitains, agissant séparés, se crurent d'abord trahis les uns par les autres, ne pouvant deviner d'où cette mousqueterie partait.

» Là tombe un officier : nous courons à lui, il est allongé sur le talus, on le tire par les jambes, on me l'amène; c'était le général O'Hara. Sa disparition du milieu des siens eut l'air d'un miracle. Je le fis conduire en arrière, et le voilà notre prisonnier. Dugommier, pendant que je faisais cette prise, manœuvrait avec habileté pour couper

la retraite aux coalisés. Ceux-ci ayant soupçonné son plan, cédèrent à une terreur soudaine et prirent la fuite jusque sous les remparts de Toulon. Dugommier gagna à ce combat une juste gloire et deux blessures : là aussi se distingua notre ami Suchet, alors chef du bataillon des volontaires de l'Ardèche (*mort maréchal d'Empire et de France, duc d'Albufera*, etc.).

» Ce jour me valut les épaulettes de colonel d'artillerie et les excuses des commissaires de la Convention, qui me promirent de prendre dorénavant pour règle le sage proverbe : *à chacun son métier, et les chèvres seront bien gardées.* Malgré le succès, la faute faite en démasquant trop tôt la batterie recula de quelque temps la prise de Toulon. Des troupes nous étant venues de l'armée d'Italie, on se détermina pour des attaques plus directes : on résolut celle du promontoire de Caire et l'assaut, s'il le fallait, du *petit Gibraltar*.

» On entra en franc jeu le 14 décembre; le 15, le 16, le 17, on canonna sans relâche ce fort. Le 16, on s'imagina que la brèche serait accessible; et, sans être retenus par un ouragan épouvantable mêlé de pluie, de grêle, d'éclairs et de tonnerre, le signal fut donné. Là eut lieu, tout à jour, un combat opiniâtre et terrible; une panique fatale, à la nuit tombante, désorganisa la colonne parvenue au pied de Caire; elle recula. Dugommier et une poignée de soldats tinrent ferme;

des grenadiers même entrèrent dans le fort, mais sans pouvoir s'y maintenir. Le général appelle alors la réserve, que je commandais ; elle accourt, Muiron me précède ; le brave jeune homme saute dans le fort : il était trois heures du matin (le 17). De Laborde, Guillon imitent cet exemple ; Dugommier et moi les y rejoignons.

» Oh ! la belle affaire, Messieurs ; le poste est occupé et non conquis ; les ennemis, pour le reprendre, font des merveilles ; trois fois ils nous chargent, trois fois ils sont repoussés. On tue les canonniers sur leurs pièces, sans qu'aucun les abandonne. Les coalisés font venir d'autres canons, mais nous les recevons avec deux du fort mêmes, que déjà nous avons tournés contre eux ; ils les écrasent. L'ennemi se losse et bat la retraite. A dix heures, nous les avons chassés des hauteurs qui s'élèvent entre l'Éguillette et Balaguier ; à midi, la victoire est certaine et complète. Ainsi se termina cette bataille de géants dans une enceinte de pygmées. Peu importe l'étendue, la position était tout ; maîtres de ce point, nous le devenions des suites du siége, et, dès lors, Toulon nous appartenait ; car, en effet, la destinée de Toulon était là.

» Dans ces diverses rencontres j'eus un cheval tué sous moi et je fus blessé au mollet par la lance d'un canonnier anglais : c'était encore en sortir à bon marché.

» Après la fuite des ennemis, les conventionnels apparurent au milieu de nous ; et, brandissant leur sabre non ensanglanté, ils complimentèrent les troupes et nous. Quant à moi, je leur dis, pendant que je me rendais à la batterie *de la Convention* :

« Citoyens, demain au plus tôt, après-demain au plus tard, vous soupercz à Toulon. »

» Ceci leur parut de la jactance ; leur coup d'œil inexercé ne leur permettait pas de voir les résultats immenses du dernier combat. Les coalisés n'en étaient que trop convaincus ; la prise de Caire et du petit Gibraltar nous faisait commander aux deux rades, et dans la grande les vaisseaux ennemis mettaient à la voile avec empressement. Bientôt on les vit cingler vers la pleine mer : un cri de *vive la République!* signala spontanément ce résultat d'une victoire que nul n'eut l'audace ou la mauvaise foi de me disputer.

» Le fort Mulgrave pris, les alliés reconnurent qu'ils ne pouvaient plus tenir dans Toulon ; les chefs en ordonnèrent l'évacuation, et en même temps firent dire à leurs subordonnés d'avoir à détruire tout ce qui n'était pas susceptible d'être emporté. Ceci nous aurait causé un préjudice immense ; mais le peu de loisir donné à l'accomplissement de ces ordres infâmes, sauva les principaux établissements du port.

» Je ne vous raconterai ni les crimes des An-

glais, dans la lâche trahison avec laquelle ils délaissèrent une population qui, de confiance, s'était jetée dans leurs bras, ni la conduite généreuse des Espagnols, ni les forfaits de Barras, de Fréron, de Fouché, ni les actes par lesquels ces conventionnels tentèrent de venger la République. Grâce à Dieu, je n'y trempai pas, et je défie qu'on montre écrit et signé de ma main ce billet odieux et ridicule qu'un faussaire, à Londres, a supposé être de moi; ce billet dans lequel j'annonçais la mort des victimes dépêchées avec *le canon de la liberté et la baïonnette de l'égalité*, et signé BRUTUS BONAPARTE. Infâme calomnie, faite pour des ennemis, des ignorants et des dupes; mais à laquelle aucun homme d'honneur ne donnera la moindre confiance.

» Le 18 décembre, le colonel, depuis général Cervoni, entra dans la place où l'armée entière s'établit. Le jour suivant j'y parus pour la forme, mon rôle avait pris fin; celui des conventionnels commença..... Le 6 février 1794, je fus nommé général de brigade et dus aller prendre, à l'armée d'Italie, le commandement de l'artillerie..... Mais arrêtons-nous ici; ma femme, que notre absence intrigue, vient elle-même en éclaireur. Rentrons au salon, je me suis acquitté de ma parole. »

# SOIRÉE VII.

On est à la Malmaison. — *Auditeurs:* Joséphine, mesdames de Luçay et de Fontange; citoyens Lannes, Duroc, Ozun. — Extrait des mémoires de celui-ci. — Lettre de Napoléon. — Portrait de madame de Staël. — Scènes diverses. — Colloque entre Napoléon et madame de Staël.

On était encore à La Malmaison; il faisait ce jour-là un temps effroyable, une de ces tempêtes qui, je crois, n'ont lieu qu'à Paris. La pluie battante, la violence du vent, les rivières qui coulaient le long de la route, avaient mis un obstacle invincible à la venue du gros des courtisans. Joséphine, mesdames de Fontange et de Luçay, les généraux Lannes, Duroc, le tribun Ozun, nommé préfet de l'Ain, étaient, après le dîner, réunis

dans le salon, et l'on attendait le premier consul. Celui-ci, dès après le dîner, s'était renfermé dans son cabinet avec Hugues Maret, tout en promettant néanmoins de venir plus tard à la soirée, et d'y raconter quelques faits de sa vie aventureuse.

Les heures s'écoulaient, il ne paraissait pas ; on l'attendait avec impatience, avec cet ennui vague et pénible qui nous accable tous lorsque l'on croit toucher à une jouissance qui tarde. Un valet de chambre paraît. « Le premier consul réclame le citoyen Ozun, » dit-il. Ce dernier sort très-intrigué ; dix minutes après, il revient... Tous les yeux se portent sur les siens. Que lui a-t-on dit ? que va-t-il répéter ?

OZUN *s'adressant à Joséphine.* — Mauvaise nouvelle, Madame ; le général ne peut tenir sa parole.

JOSÉPHINE. — Le travail le tuera.

LES AUTRES. — Quoi ! nous ne pourrons ni le voir ni l'entendre. ?

OZUN. — Il m'a chargé de le remplacer.

TOUS. — Comment !

OZUN. — Il sait que, depuis mon début dans la carrière politique, je tiens note de ses faits et gestes, et tout à l'heure, en me rendant un cahier de mes mémoires qu'il a voulu parcourir, il m'a commandé de vous en lire divers passages.

JOSÉPHINE. — Je remercie Bonaparte ; du moins

il a songé à nous dédommager. Voyons, M. Ozun, que nous raconterez-vous ?

Ozun, *montrant un manuscrit.* — Ce cahier renferme une anecdote assez curieuse, celle du premier entretien de madame de Staël avec le premier consul.

Tous. — Arrêtez-vous à celle-là ; oui, celle-là d'abord ; ensuite quelque autre.

Joséphine. — M. Ozun, vous n'aimez pas cette dame.

Ozun. — Ayant eu à choisir entre elle et le général, j'ai préféré mon ami à une femme..... célèbre.

Joséphine. — Est-ce la première épithète à laquelle votre pensée s'était attachée ?

Madame de Fontange. — M. Ozun est trop galant pour dire que non.

Ozun, *après avoir salué madame de Fontange en signe de remerciement.* — Puisqu'il est connu que je n'aime pas la fille de M. Necker, je ne m'excuserai pas du portrait que j'ai tracé d'elle. Au reste, ce que je vais lire est un procès-verbal rédigé d'après ce que j'ai ouï, et d'après les confidences de la dame et du héros.

Lannes, *riant.* — Nous verrons bien.

Duroc, *d'un ton de charge.* — Orateur, tu z'as la parole.

Ozun. — Les campagnes d'Italie de 1796 et de 1797 venaient de finir. Le général en chef Bona-

parte était déjà au congrès de Rastadt, et on savait que, pour revenir à Paris, il n'attendait que la ratification du traité de Campo-Formio et la reddition de Mayence ; il m'avait écrit à ce sujet en ces termes :

« J'ai quitté l'Italie ; ils croyaient que je voulais » m'en faire le roi. C'est un état secondaire dont » le nouveau chef aurait besoin de tout le monde » et qu'il faudrait protéger. Une pareille condi- » tion ne me conviendrait pas ; je veux d'ailleurs » vivre en simple citoyen (1). Ma route a été triom- » phale ; chacun prétendait me voir ou me gagner. » Il y avait partout des arcs de victoire et des pré- » sents disposés. J'ai tourné les uns et évité les » autres. Je n'ai pas eu autant de bonheur avec les » canonnades dont on m'a bourré partout. J'ai vu » à Turin le roi : c'est un pauvre prince. Les Suis- » ses sont sortis de leur apathie naturelle ; Berne » m'a fait mauvais visage ; j'en ai ri : ils ont là sur » le cœur l'indépendance rendue à La Valteline. » A Rastadt, j'ai trouvé en file sur mon passage » toute l'Allemagne princière. Oh ! que de basses » révérences l'on m'a adressées. Mon ami ! il n'y

(1) La phrase de la lettre originale est ici tronquée. La voici dans son exactitude ; on comprendra pourquoi Ozun tut la partie de la phrase que je mets en italique : « Une » telle position me conviendrait-elle ? *non, je veux pro-* » *téger les autres* ou vivre en simple citoyen. »

*Note du Rédacteur.*

» a aucune dignité dans ces majestés ; elles man-
» quent d'énergie. Je leur ai sur-le-champ appris
» à juger celle de la France ; car mon début a été
» de refuser d'admettre aux conférences le comte
» de Fersen, chargé d'affaires de la Suède. Vous
» savez qu'il fut l'ami de Marie-Antoinette, qu'il
» complota la fuite de Varennes. Cela m'a suffi
» pour le repousser. J'ai déclaré que je ne traite-
» rais pas avec un ennemi direct de la Républi-
» que. On s'est récrié ; j'ai tenu ferme, et l'état de
» la santé du comte de Fersen l'a obligé de sortir
» de Rastadt. »

LANNES, *interrompant, avec enthousiasme.* — Et puis, on s'étonne que, de sous-lieutenant, il soit venu premier consul de la République !

JOSÉPHINE *tendant à Lannes sa main.* — Véritable ami ! *Se tournant vers Duroc.* Et les deux font bien la paire... Poursuivez, M. Ozun.

OZUN. — J'achèverai d'abord la lettre commencée ; en voici le dernier alinéa :

« Je me déplais dans cette ville où je parle sec,
« afin d'obtenir par la peur ce que d'autres tien-
« draient à emporter par la ruse ; je ne crois pas,
» cependant, y demeurer jusqu'à la fin : je me
» noyerais à discuter des prétentions pygmées
» qui, pour les nains dont je suis environné,
» sont des affaires de géant. Dès que les ratifica-
» tions de Campo-Formio auront été échangées
» et que Mayence nous aura été remis, je prends

» la poste et je reviens dans le seul dessein de » vous embrasser, mon cher.... »

» Ce final me réjouit, je m'enorgueillis d'être le seul homme, sans doute, qu'il voulait embrasser, et ne doutai pas que ce ne fût là le vrai but de ce voyage. Madame de Staël, depuis que la victoire avait proclamé Bonaparte, était tourmentée du désir d'avoir avec lui une affaire de cœur. Sachant notre liaison, elle ne cessait de me parler de lui, elle me priait de lui écrire ce qu'elle pensait de son génie; je le faisais, et me gardais de montrer les réponses : le général était sans sympathie pour la femme de génie. A la première nouvelle du retour prochain de Bonaparte, elle m'envoya chercher :

— Eh bien ! dit-elle, il arrive !.... Il arrive, enfin ; quel plaisir de le revoir, d'essuyer la poussière de ce front chargé des lauriers de cent victoires ! Ne manquez pas de me l'amener, il faut que je sois la première à le féliciter, à causer avec lui ; j'ai force choses à lui dire, *et un plan superbe de conduite à lui tracer*. Vous me l'amènerez au débotté : n'y manquez pas, j'y compte.

» Je ne sus que répondre à ce déluge de nonsens. Avoir la prétention de tracer à Bonaparte un plan de conduite, madame de Staël seule pouvait en concevoir l'idée. Je répondis par des mots vagues, doutant, d'après ce qu'il m'avait mandé, non-seulement qu'il *voulût du plan*, mais

même qu'il consentît à venir chez l'ambassadrice de Suède.

» Madame de Staël, dans notre première révolution, avait joué un rôle peu honorable, et mal répondu, par son ingratitude, aux bontés de la Reine, à qui elle devait son mariage. Écartée un instant de Paris et de la politique, madame de Staël, à qui il était plus nécessaire d'intriguer que de vivre, elle qui aurait dit : *Fi ! d'une gloire en dehors du pouvoir et de l'agitation,* s'était mise faiseuse d'affaires soit aux derniers jours de la Convention, soit depuis l'établissement du Directoire; et parce que son père avait amené la révolution, elle se croyait en droit et en force de conduire celle-ci. Femme-homme d'esprit, de forme et de manières, possédant peu de qualités de son sexe naturel, dont elle avait néanmoins la frivolité et la pétulance, elle était inconséquente, parleuse à l'excès et incapable de garder un secret, qu'elle jetait à la tête du premier beau garçon venu, dans le désir de l'éblouir et de lui plaire. Coquette sans grâce, spirituelle autant que maligne, et capable aussi d'excellents procédés, le besoin de la célébrité politique et littéraire le cédait chez elle à celui des conquêtes galantes; elle aspirait au génie de Sapho, aux victoires d'Aspasie; et, par son mérite et en dépit de son visage, elle réussissait doublement.

» Enfin Bonaparte arriva le 3 décembre. J'étais

chez Barras, à qui le ministre de la police vint l'annoncer. Il l'écouta d'un air piteux, puis s'adressant à moi, et tout bas :

— Allez, me dit-il, rue Chantereine ; vous y trouverez quelqu'un que vous serez aise de voir.

» Je savais le jour de la venue et non l'heure. Je courus chez le général ; il se déshabillait pour se coucher. Nous commencions à causer, lorsque deux intrus forcèrent la porte : Bottot, en qualité de porteur de parole de Barras (c'était son secrétaire), et Talleyrand, en son nom ; cela suffisait. Jamais je n'ai vu boiteux plus leste à courir vers le soleil levant.

» Pendant cette nuit, la municipalité de Paris fit substituer au nom de *rue Chantereine* celui plus convenable de RUE DE LA VICTOIRE... Je passe divers faits curieux, pour me renfermer dans celui qui doit vous être conté.

» Bonaparte n'ayant pas voulu à son débotté aller chercher à l'hôtel de Staël son plan de conduite, cette dame courut chez Barras, où elle savait qu'il irait. Elle l'y manqua, et elle ne fut pas plus heureuse chez Talleyrand (ministre des relations extérieures), où elle entra dix minutes après que lui en fût sorti. J'y étais encore, j'eus tout l'orage à essuyer : elle me traita si dur et de si haut, que perdant patience :

— Madame, dis-je, permettez que, désormais, je ne sois ni votre ambassadeur ni votre confident.

» J'accompagnai ces mots d'une froide révérence, et fus me placer ailleurs. Elle sentit sa faute ; et puis songeant que dans la circonstance il me fallait plutôt ami qu'ennemi, elle m'appela, et m'adressant la parole en souriant :

— Vous êtes prompt à prendre la chèvre ; ne supportez-vous rien des dames ?

Moi. — Tout de mes maîtresses et de mes amies.

Elle. — Dans ce cas, j'ai droit à vous maltraiter, car je me range dans la dernière catégorie.

Moi, *m'inclinant*. — C'est un excès d'honneur, et dont je crains les charges.

Elle. — Seriez-vous de ces égoïstes qui closent leur vie et qui s'enferment dans un cercle dont ils sont tout à la fois le centre et la circonférence? Cela ne vous irait pas ; je veux que vous fassiez comme moi ; comme moi qui, en amitié, suis toute à tous. Essayez-en, vous vous en trouverez bien.

» Je voulus éluder, fuir avec la victoire ; je ne le pus : sa supériorité me terrassa. Elle me supplia d'instruire Bonaparte du désir qu'elle avait de le recevoir ; j'eus beau faire, il fallut me charger de cette commission. Un jour, croyant l'heure propice, je me précipite aux pieds du général.

Lui. — Êtes-vous fou ?

Moi. — Seigneur, délivrez-moi des obsessions de la baronne de Staël.

Lui. — Et comment?

Moi. — En allant la voir au moins une fois.

Lui *gravement*. — Dieu m'en préserve! Je ne sais ni me livrer à une intrigante ni brusquer une passion. Je n'ai ni le désir d'être son Séide, ni la conviction de la divinité de son père. Si je mettais le pied chez elle, je lui appartiendrais aussitôt en âme, corps et biens; elle serait ma main, mes pieds, ma bouche, mes yeux, mes oreilles; elle marcherait, penserait, agirait, frapperait, ouïrait, verrait pour moi. Elle me marchanderait, me maquignonnerait, me vendrait; que sais-je? Il me faudrait entrer dans ses tendresses, dans ses haines, dans ses trames, dans ses projets, et tout cela autant mobiles les uns que les autres. Une telle existence ne me conviendrait pas : je veux être à moi... à moi seul. Permettez donc que je me garde d'une maison où j'entrerais comme appeau ou comme esclave.

» Que répondre à un pareil discours et à un tel homme? rien. Je me tus donc, et fis bien; non toutefois sans réfléchir d'une part à l'opiniâtreté de l'insistance, et de l'autre à l'énergie du refus. Il est vrai que Bonaparte avait pleinement raison: s'il eût consenti à pactiser avec madame de Staël, elle l'eût compromis vingt fois par jour, et mille par décades. Elle rêve des choses étranges, et puis prend le premier venu pour confident. Souvent, pour augmenter le poids de ce qu'elle veut pro-

pager, elle le met dans la bouche d'un personnage important, et Dieu sait quelles en sont les conséquences!

» Mais comment lui avouer la vérité? Comment lui dire que le général ne voulait ni de son amitié, ni de son admiration, ni même de... son amour. Ma position devenait très-embarrassante. Je tâchais de la fuir. .. Le moyen de l'éviter quand on voit le même monde, et qu'on a ses habitudes dans les mêmes maisons; aussi m'eut-elle bientôt traqué chez le Ministre des relations extérieures. Elle m'appela; je vins avec le courage du désespoir, déterminé, d'ailleurs, à en finir par une brusquerie ou par un demi-aveu.

Elle. — Quand m'amenez-vous le général Bonaparte?

Moi. — Je ne puis le savoir.

Elle. — Vous y mettez peu de grâce. Est-ce vous qui ne voulez pas? est-ce lui qui refuse?

Moi. — Ah! Madame, jouissez de votre gloire! Votre supériorité l'effraie, et il redoute l'ascendant que vous prenez sur vos amis.

Elle. — Certes, on ne peut envelopper sous une forme plus gracieuse une impolitesse flagrante... Il refuse ma société... C'est en vérité le seul Français, le seul parmi l'universalité des gens de bonne compagnie, à qui j'aurai causé cet effroi.

Moi. — Aussi aurez-vous l'honneur de pouvoir dire : Je suis la seule qu'il redoute! Et peut-être

même qu'à votre approche il dit de vous ce que Racine, dans son *Britannicus*, met dans la bouche de Néron, qui parle de l'ascendant de sa mère Agrippine :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

ELLE. — Vous êtes en trop galant ne qu'il est en peu d'urbanité ; et pour vous payer en même monnaie, sauf que je supposerai que vous savez où je prends la citation (en effet, j'avais eu tort dans mon préambule), je vous répliquerai :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule (1),

sans néanmoins en adoucir l'âcreté... C'est peu agréable, peu gracieux... Les hommes nouveaux..! Monsieur d'Ozun, les traditions de la cour sont perdues ! Pourquoi aussi ma bienveillance a-t-elle été s'imaginer qu'elles s'étaient, comme l'honneur, la pitié et la gloire, réfugiées dans les camps français... Au demeurant, j'en soupçonne la cause : la gratitude est un fardeau qui déplaît à Bonaparte...; car il me doit le commandement de l'armée d'Italie, et, par conséquent, sa renommée.

MOI, *stupéfait*. — Ah ! c'est une nouveauté que vous m'apprenez ! Je croyais que ses services, sa bonne réputation, l'estime de Carnot...

ELLE. — Rien de tout cela ne l'eût fait appeler à ce poste, si mes éloges, si mon intérêt...

(1) *Amphytrion*, acte III, scène dernière. MOLIÈRE.

» Je la laissai dire ; c'était là une de ses lubies si fréquentes, un trait de sa manie plaisante de se croire le centre de tous les rayons : assurément, c'est bien à elle que l'on pourrait appliquer le distique épigrammatique des jésuites, à propos de l'un de leurs célèbres confrères :

C'est notre père Tournemine,
Qui croit tout ce qu'il imagine.

» Je craignais la suite de la conversation ; par bonheur que Fabre de l'Aude et le poëte Baour-Lormian survinrent. La conversation changea de texte ; je m'échappai, croyant madame de Staël trop irritée pour ne pas bouder. J'étais dans l'erreur ; dès ce moment, elle chercha toutes les occasions de se lier avec madame Bonaparte. » (*Interrompant sa lecture.*)

— N'est-ce pas, Madame la première consule, que je dis vrai ?

JOSÉPHINE. — Et de tous points. Je la rencontrais dans chaque maison ; chaque jour elle assiégeait ma porte ou m'écrivait des billets du matin, spirituellement tournés et qui, par le fait, et en raison des matières qu'elle y traitait, semblaient avoir été plutôt destinés à mon mari qu'à moi.

OZUN. — Je profiterai de cette interruption pour vous prier de m'excuser si je vous lis la description de la grande fête donnée, à cette époque, par le Gouvernement au général : elle se rencontre ici, dans mon manuscrit, et bien qu'elle vous

soit présente, puisque vous y étiez, j'y ai joint des détails qui vous la feront voir sous un nouveau jour. Je poursuis :

» Bonaparte ne pouvait plus éviter madame de Staël : il la rencontrait à point nommé chez les directeurs, les ministres, dans des cercles plus intimes, toujours coquetant, gracieusant, minaudant pour lui seul. Elle amenait des sujets de discussion propres à la faire briller ; soit de politique, d'économie sociale, de haute littérature, des analyses piquantes de nos sensations ou de nos idées : c'étaient des feux d'artifice perpétuels, très-beaux, sans doute, mais fatigants à cause de leurs éternelles répétitions. Lui mettait à la fuir la persistance qu'elle apportait à le poursuivre : à son aspect, l'ennui, le dégoût, le dépit, rembrunissaient sa figure, et plus d'une fois il me disait, avec l'expression du découragement et de la colère, qu'il aurait bien souhaité que madame de Staël eût été placée par le Directoire sur la liste des déportés du 18 fructidor.

» Cependant le Gouvernement voulant plaire à la fois au peuple français et au vainqueur de l'Italie, se résolut à recevoir celui-ci, à son retour du congrès de Rastadt, où il avait été signer les articles du traité de Campo-Formio, en une audience solennelle, dans laquelle serait déployée la pompe affectée à cette époque à des fêtes pareilles.

» Les salles du Luxembourg eussent été trop

étroites pour la foule qui, ce jour-là, devait les encombrer ; aussi décida-t-on que l'audience de la remise du traité aurait lieu dans la grande cour du palais, malgré la rigueur de la saison (c'était le 10 décembre 1797).

» On établit un théâtre qui touchait au palais, et qui était très-vaste dans ses diverses dimensions. On avait posé un escalier gigantestesque, par où on y montait du sol, plus bas d'environ vingt pieds. Les marches, les repos et le plancher de l'estrade étaient couverts des tapisseries les plus belles que l'on avait rencontrées dans l'ancien garde-meuble de la couronne. Une tente aux couleurs nationales, richement brodée, ornée de galons, de crépines, de franges, de cordons, de glands d'or, et dans son intérieur parée de trophées militaires rappelant chacun un trait glorieux des conquêtes de Bonaparte, couvrait le théâtre. On y voyait encore des tentures des Gobelins, des inscriptions en lettres d'or encadrées dans des guirlandes de lauriers et palmes, et analogues à tant de batailles, de villes prises, de monuments conquis.

» Au milieu de cet ensemble, et contre le pavillon du centre de l'édifice, s'élevait la statue de la Liberté, soutenue par la Force et couronnée par la Victoire. Le sculpteur Moitte était l'auteur de ce groupe plein d'effet, quoique maniéré dans la pose et froid d'exécution. Au reste on remarqua

que, vu la disposition du lieu, le Directoire et tous les corps qui faisaient partie de l'État tournèrent constamment le dos à la déesse. Devant celle-ci on apercevait l'autel de la patrie, de marbre blanc incrusté de grecques d'or et orné de têtes de lions et d'aigles en bronze doré.

» Au pied de l'autel et un peu au-dessous, il y avait le trône des directeurs. C'étaient cinq fauteuils très-larges, d'acajou plein, avec des ornements de bronze, et dont l'étoffe était de drap rouge. D'autres siéges aussi simples avaient été disposés pour l'Institut national, qui, à cette époque, avait le premier rang dans le cérémonial républicain; pour le tribunal de cassation, les autres tribunaux, la comptabilité nationale, les deux conseils, ce qui va sans dire, et les autres fonctionnaires publics. Plusieurs généraux, et particulièrement ceux qui, comme Augereau, par exemple, avaient pris part au coup d'État du 18 fructidor; les ambassadeurs, en petit nombre, des Puissances alliées, les consuls des cours étrangères, y assistaient. Enfin, à des tribunes ménagées çà et là, ainsi qu'à toutes les fenêtres et sur la terrasse du côté de la rue de Tournon, il y avait affluence du beau monde d'alors; amalgame plaisant de dames autrefois titrées et de bourgeoises enrichies; de gentilshommes cachant leur vrai nom et de fournisseurs prenant celui d'autrui; de voyageurs curieux et d'agioteurs rapaces, etc., etc.

» Plusieurs groupes d'artistes instrumentants des divers théâtres et de musique militaire, garnissaient les bords du théâtre et plusieurs autres lieux de la cour, celle-ci couverte d'un voile immense, abri très-convenable pour garantir de la pluie ou de la neige. Des chœurs chantant et exécutant répétèrent des morceaux choisis et des hymnes républicains; une cantate, due à la muse patriotique de Chénier, devait être entonnée à grand orchestre. On remarqua dans cette pièce que Bonaparte n'y était pas nommé, et qu'aucune allusion particulière ne lui donnait part à la fête.

» Mieux que personne je peux dire la cause de cet oubli. La veille, j'étais chez Barras lorsque Chénier apporta son œuvre; il voulait la lire à haute voix.

« Non, dit le directeur, je ne consentirai pas à » ce qu'à l'avance on déflore cette guirlande de » belle poésie. Ozun et ces citoyens (Garat, Pon» técoulant, Récamier, qui étaient là) ne l'entendront que demain. »

» Puis il se retire à l'écart et lit avec l'auteur. Je l'examine; je vois qu'il se mord les lèvres, qu'il frappe du pied, double signe de mécontentement; il a l'air de méditer; puis, prenant Chénier à part, il lui parle, l'autre riposte; bref, un vif colloque s'établit, ces mots arrivent à mon oreille:

« Non, citoyen Chénier, non! rien qui sente » l'ancien régime. Ce n'est pas Bonaparte qui a

» vaincu, ce sont les armées de la République. » Pourquoi ne désigner qu'un chef? tous ont » bien servi la patrie. Nommez-les tous, ou sup- » primez ce nom unique. Allons, pas d'amour- » propre, et un peu plus de franc civisme : l'éga- » lité, citoyen, l'égalité ! »

» Chénier réplique; son humeur est manifeste. Il se rapproche d'une vaste table sur laquelle il y a du papier, des plumes et de l'encre, et sur-le-champ je le vois effacer une strophe; puis rendant la cantate à Barras :

« Tenez, citoyen directeur, la voici maintenant » à la hauteur de votre républicanisme. »

» Et, se tournant vers moi, il ajouta plus bas :

« Je suis un sot. Que n'ai-je louangé le Direc- » toire ! alors on m'aurait permis de rendre jus- » tice au héros. »

» Cette petite scène rappelée, je poursuis le récit de la cérémonie.

» Tandis que l'on prenait place dans cette salle improvisée, le général Bonaparte traversait Paris accompagné d'un cortége véritablement monarchique. L'administration départementale de la Seine et la municipalité de Paris en faisaient partie, contre tout usage. Le général était environné, en outre, d'une foule d'officiers de tous grades, et même de sous-officiers et de simples soldats, qui tous avaient fait avec lui les campagnes d'Italie. Le héros marchait, ayant à sa droite le minis-

tre des relations extérieures, Talleyrand-Périgord, chargé de le présenter au Directoire comme ministre plénipotentiaire, et à sa gauche le ministre de la guerre. Il portait un habit d'ordonnance très-simple; son chapeau était dépouillé du panache tricolore en usage, et il tenait à la main la minute originale du traité de Campo-Formio.

» Les directeurs l'avaient précédé sur le théâtre; quelques aboyeurs salariés s'avisèrent, à leur apparition, de battre des mains et de crier : *vive le Directoire!...* Aussitôt s'éleva de toutes les parties de l'assemblée un cri impérieux de silence. L'opposition unanime écrasa la faible apothéose, et à la place des *vivats*, on n'entendit que *chut! paix là! à bas les flatteurs!* La Réveillère en blêmit, et on a prétendu que, dans sa rage, il se mordit la langue. Barras, qui présidait, recouvrit habilement son désappointement d'un sourire superbe.

» Tout à coup, et au milieu de ce silence d'opposition, l'artillerie tonna, douze cents instruments de musique se firent entendre : ils annonçaient la venue du général. Bientôt ce double bruit si retentissant fut comme anéanti par celui des *vive Bonaparte ! vive l'armée d'Italie ! vive la paix qu'on leur doit !* Les cris étaient si nombreux, si puissants, qu'ils faisaient battre le cœur, qu'ils enivraient les têtes; ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était du délire, c'était la fureur de l'admiration. Cette foule immense se porta tout entière vers

Bonaparte afin de le voir plus tôt, et en un clin d'œil, et comme par enchantement, la cour du Luxembourg fut dégarnie et la rue de Tournon inondée de flots humains. Ceci ajouta au dépit du Directoire, qui put, dès ce jour, comprendre qu'il allait avoir un maître.

» Le général, suivi de sa brillante escorte, entra dans le palais, monta sur l'estrade et remit lui-même le traité au président. Cela fait, Talleyrand prit la parole : on ne l'a jamais compté parmi nos orateurs, mais cette fois il fut encore plus verbeux, plus embarrassé, plus lourdement long que de coutume. On l'écouta peu ; d'ailleurs toutes les oreilles se réservaient pour le discours de Bonaparte. Le voici tel qu'il le prononça :

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Le peuple français, pour être libre, avait » les rois à combattre.

» Pour obtenir une constitution fondée sur la » raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à » vaincre.

» La constitution et vous avez triomphé de tous » ces obstacles !

» La religion, la féodalité et le royalisme ont » successivement, depuis vingt siècles, gouverné » l'Europe ; mais de la paix que vous venez de » conclure date l'ère des gouvernements repré- » sentatifs.

» Vous êtes parvenus à organiser LA GRANDE NATION, dont le vaste territoire n'est circonscrit » que parce que la nature en a elle-même posé » les limites.

» Vous avez fait plus.

» Les deux plus belles parties de l'Europe, » jadis si célèbres par les sciences, les arts et les » grands hommes, dont elles furent le berceau, » voient, avec les plus grandes espérances, le » génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs » ancêtres.

» Ce sont les piédestaux sur lesquels les des- » tinées vont placer deux puissantes nations.

» J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé » à Campo-Formio, et ratifié par S. M. l'Empe- » reur.

» La paix assure la liberté, la prospérité et la » gloire de la République.

» *Lorsque le bonheur* du peuple français *sera* » *assis sur de meilleures lois organiques*, l'Europe » entière deviendra libre.»

» On applaudit à ce discours, dont le dernier paragraphe semblait provoquer ce qui a eu lieu dernièrement. On admira avec quelle modestie le général oubliait de parler de lui ; en revanche, lui seul occupait toute l'assistance. Barras fut moins heureux que Talleyrand, et plus d'un malin compara de nouveau sa harangue à l'épée de Charlemagne, *longue et plate*. Enfin, après la pé-

roraison d'étiquette contre l'Angleterre, il termina, à la satisfaction générale, on peut le dire; puis il tendit les bras au vainqueur d'Italie, et lui donna, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle. Les autres membres du Directoire en firent autant, et tous les spectateurs, leur enviant ce droit, regrettèrent de ne pouvoir lui donner la même preuve d'admiration. Alors commença la cantate, dont Méhul avait fait la musique.

» Le ministre de la guerre présenta solennellement au Directoire le général en chef Joubert et le général de brigade Andréossy, chargés par l'armée d'Italie de faire hommage aux directeurs du drapeau offert à elle-même par le Corps-Législatif. Ici le ministre et Joubert firent assaut d'éloquence. On admira la franchise avec laquelle ce grand général cédait la première place à Bonaparte : dès cette époque nul ne se croyait au-dessus de lui. Andréossy jasa pareillement, et Barras reprit sur nouveaux frais : il embrassa les deux envoyés, il embrassa le drapeau, et profita de la circonstance pour inaugurer le guidon de la garde du Directoire. Puis on se salua ; les chœurs entonnèrent le *Chant du Départ*, et la cérémonie prit fin.

» Le même jour un grand dîner réunit les autorités civiles et militaires.

» Au moment des accolades Louis Mercier, (l'auteur du *Tableau de Paris*), auprès de qui j'étais,

se penchant vers mon oreille, me répéta le vers connu :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer (1) !

— Où serait Néron ? répliquai-je.

MERCIER. — Puis-je le désigner ; il y en a tant ici, soit développés, soit prêts à l'être.

MOI. — Vos idées voient tout en noir.

MERCIER. — Non, mais en couleur de sang, si vous l'aimez mieux, et pour la vraisemblance.

MOI. — Prophète de malheur !

MERCIER. — Et malheur au prophète!... N'importe, je ne donne pas deux ans de vie au gouvernement actuel.

» Il ne s'est trompé que d'un mois ; car nous étions au 10 décembre 1797, et le 18 brumaire correspond au 10 novembre 1799.

» Madame de Staël n'avait pas manqué ce jour-là de poursuivre son gibier au Luxembourg ; enfin, elle l'atteignit à une fête que le citoyen Talleyrand dédia, tant au général qu'à la femme de celui-ci. Le général, se voyant poursuivi avec une constance désespérante, eut la rage du cerf aux abois : au lieu de fuir encore il affronta le péril, et vint intrépidement s'asseoir sur une chaise vide, tout auprès de l'ambassadrice de Suède. En le voyant si proche d'elle, la dame s'imagina qu'il

(1) Racine, *Britannicus*, acte IV, scène 3.

se rendait, et fière de ce triomphe, possible selon son amour-propre, elle entama le colloque en lui disant :

— Ah ! général, vous à mes pieds !

BONAPARTE. — Pourquoi vous en étonner, Madame? c'est un hommage que mon sexe rend volontiers au vôtre.

MADAME DE STAEL. — Cette générosité diminue le prix de la victoire..... Que dis-je? la victoire, seul vous l'avez fixée, et pourtant....

BONAPARTE, *vivement*. — Elle est femme ! c'est ce que Madame voulait dire.

MADAME DE STAEL. — Vous achevez ma phrase autrement que je ne l'eusse fait..... Un homme marié doit-il parler ainsi..... Je conviens que, dans vos pensées, si amples et si hautes, vous pouvez oublier quelle chaîne vous retient.

BONAPARTE. — C'est un reproche injuste : les mille qualités de ma femme me rappellent sans cesse notre heureuse union.

MADAME DE STAEL. — Madame Bonaparte est charmante.

BONAPARTE. — Tout éloge qui passe par votre bouche accroît de valeur.

MADAME DE STAEL, *coquetant*. — Oh ! tenez-vous à mon opinion, à mon approbation? Vous doutez de ma capacité, vous me croyez légère, irréfléchie; et, néanmoins, mes études en diplomatie, en histoire des cours.....

BONAPARTE. — Je conjure madame de Staël de ne pas traîner les Grâces au pilori de la politique.

MADAME DE STAEL. — Je vous préviens, général, que ce compliment mythologique ne me touche guère; je préférerais que vous me jugeassiez digne de parler raison avec vous.

BONAPARTE. — Le droit de votre sexe est de nous la faire perdre : ne dédaignez pas un privilége si beau.

MADAME DE STAEL, *que la colère gagne.* — Ah! général, je vous en conjure, ne jouez pas avec moi comme avec une poupée; je mérite qu'on me traite en homme.

BONAPARTE. — Alors, il vous serait agréable que je prisse des jupons.

» Je ne perdais pas un mot de ce dialogue, dont l'urbanité de la bonne compagnie contenait à peine l'aigreur grandissante à chaque repartie. Je devinais le mécontentement de la fière ambassadrice : elle aurait désiré pouvoir étaler sa science, son esprit, l'originalité de ses idées, le brillant de ses sophismes, en présence d'un juge capable de les apprécier; et, au lieu de ceci, se voir repoussée avec persiflage la dépitait, l'irritait au point de l'amener à lancer la foudre. Je compris qu'un mot de plus allait faire partir le coup fulminant; en conséquence, je crus devoir me jeter au milieu de la querelle, et par mon intervention en diminuer l'â-

creté. Je glissai donc une de ces paroles vulgaires et de convention qui, sans portée aucune d'ailleurs, ont néanmoins le pouvoir d'arrêter une réplique irritante. Madame de Staël, sans me voir (j'étais derrière son fauteuil), m'avait déjà deviné; aussi, faisant un demi-tour sur elle-même, elle me dit avec une vivacité de colère :

— Monsieur, je vous avertis que je ne vous ai appelé ni comme ministre, ni comme auxiliaire, bien que, certes, mon adverse partie soit assez forte pour que je puisse avoir besoin de secours.

BONAPARTE, *galamment*. — Eh ! Madame, c'est au mien qu'il vient; mon danger l'épouvante, il cherche à m'en dégager.

MADAME DE STAEL. — Dans tous les cas, je dois lui savoir peu de gré de son aide tardif, puisque vous avouez que ma victoire vous paraissait prochaine. Au reste, c'est un véritable ami; il soutient ceux qu'il affectionne, même dans leur absence, temps où, d'ordinaire, l'amitié sommeille toujours.

BONAPARTE. — Elle imite son frère ou son cousin.... l'amour.

MADAME DE STAEL. — C'est que ces deux sentiments, dans leur pureté, sont très-peu communs : l'amour isolé ne se maintient dans la solitude que par le bruit des échos de la gloire ou de la vertu sublime. Une femme vulgaire, sans réputation littéraire, sans génie supérieur, par quoi peut-

elle être soutenue, lorsque la distance des lieux ou une période d'années la sépare de l'objet aimé ? Son souvenir, réduit au seul parler de ses charmes, disparaît, s'efface peu à peu, surtout lorsque l'amant est un grand homme. Mais lorsque celui-ci a eu le bonheur de rencontrer une femme forte, digne de partager ses lauriers, et elle-même jouissant d'une haute réputation, alors la distance de temps et de lieux disparaît, car c'est la renommée qui sert d'intermédiaire, et c'est par le bruit de ses cent bouches que des deux côtés on reçoit des nouvelles de l'objet aimé.

» Assurément, en parlant ainsi c'était déchirer le voile, c'était annoncer clairement le désir de nouer une liaison où, de part et d'autre, on serait à la même hauteur. Napoléon ne s'y trompa point non plus, et, pourtant, ne voulut pas accepter une chaîne aussi glorieuse..... Prenant donc son parti, il se mit à dire :

— Madame, dans quel chapitre du livre que vous allez publier lirons-nous cette page brillante ?

Madame de Stael. — Elle a été sans relâche l'illusion de mon âme.

Bonaparte. — J'entends, c'est votre dada, à la manière de Sterne, ou votre recherche du grand œuvre, selon dom Pernety..... Ah ! vous cherchez la pierre philosophale.

Madame de Stael, *émue et avec dépit*. — On di-

rait, à vous entendre, que la preuve est acquise de l'impossibilité de la trouver.

BONAPARTE. — Il y a deux illusions, bien qu'au fond ce soit la même erreur, celle de l'alchimie physique et celle de l'alchimie morale..... La philosophie idéologue conduit à des abymes...

MADAME DE STAEL. — Que l'esprit et la sagacité peuvent illuminer des rayons du génie jusque dans leur plus obscure profondeur.

BONAPARTE. — Et cet éclat empêche-t-il qu'à la fin on n'y trébuche? Madame, la faute de notre siècle est de s'égarer en croyant suivre le droit chemin. Notre existence réelle est toute positive; pourquoi nos idées ne le seraient-elles pas?

MADAME DE STAEL, *désappointée et avec un découragement visible.* — Eh quoi! général, n'aimez-vous pas à bâtir des châteaux en Espagne? n'allez-vous pas les habiter parfois? enfin, ne songez-vous jamais, pour charmer la rigueur de cette vie monotone?

BONAPARTE. — Je laisse les rêves au sommeil et je garde la raison pour la veille.

MADAME DE STAEL. — Alors, on ne peut ni vous charmer ni vous surprendre. Vous avez donc toujours une vedette placée contre l'avant-garde de l'imagination?

BONAPARTE. — La sagesse, qui me l'ordonne, m'en fait un devoir.

MADAME DE STAEL. — Que vous ne changerez jamais contre une jouissance?

BONAPARTE. — Vous vous trompez ; il y a du plaisir à vaincre de forts ennemis, à déjouer des intrigues dont on se fait un jeu, et dont moi je me ferais une peine.

MADAME DE STAEL, *après une minute donnée à la réflexion.* — Général, quelle est, selon vous, la première des femmes ?

BONAPARTE, *rapidement.* — La plus féconde.

» La fille de Necker, à ces derniers mots, pâlit, baissa la tête et ne dit plus rien. Le dialogue finit ainsi, et chacun se sépara, le cœur rempli de haine et de dédain pour l'autre. Je ne doute pas que, par cette question, si peu en rapport avec la conversation précédente, madame de Staël n'eût eu l'envie de fournir au général le moyen de réparer, au moyen d'une réponse polie que la galanterie commandait, la dureté de ses propos. Lui ne vit pas ou ne voulut pas voir cette planche de salut, ce calumet de paix qu'on lui jetait au moment de la déclaration de guerre ; et il tourna sa réplique de manière à l'enfoncer au cœur de la dame en forme de flèche aiguë. J'en ai eu du chagrin ; car Bonaparte, sans devenir l'ami de madame de Staël, pouvait la ménager. Le génie a des vengeances terribles, il fait des blessures dont on ne guérit pas ; et si la plaie s'adoucit, du moins la cicatrice reste toujours ouverte et se remet à saigner parfois.

» Le général se leva, salua et partit. J'allais le

suivre, madame de Staël me retint ; et, alors, n'écoutant que son amour-propre mortifié, le plus mauvais de tous les inspirateurs, elle me dit :

— C'est un sot.

Moi. — Le croyez-vous ? Dites qu'il manque d'yeux et de cœur, soit ; mais qui, en Europe, fera chorus avec vous ?

Madame de Stael. — Si elle est éblouie, eh bien ! j'en appelle à la postérité.

Moi. — Eh ! Madame, celle-là, ce sera bien autre chose : elle le verra comme un géant.

Madame de Stael. — Oui, Satan est un colosse, Milton l'a dit avant vous..... Il me prend pour un papillon..... Il est, lui, un ours bourré de tigre..... Si on en doute....., j'en fournirai la preuve..... Il n'a pas voulu de mon admiration, voyons ce qu'il lui semblera de ma haine.

» Elle a tenu parole depuis. »

# SOIRÉE VIII.

*Assistants à la soirée :* Napoléon, Joséphine ; mesdames de Fontange, de Luçay; MM. Duroc, Ozun, Maret. — Le nombre treize malheureux ou favorable. — Le 13 vendémiaire an IV, récit du général Bonaparte. — Nouvelle constitution. — Insurrection parisienne. — Chefs des insurgés. — Actes des sections et de la Convention. — Le général Menou. — Il fait une faute. — Napoléon entre en scène. — Carnot le propose pour commander les troupes conventionnelles. — Il accepte. — Son colloque avec Menou. — Ses dispositions militaires. — Joachim Murat. — Marche des événements. — Bataille du 13 vendémiaire. — Détails et faits qui eurent lieu pendant ce jour mémorable et après.

JOSÉPHINE. — Quel est le quantième du mois, Bonaparte?

BONAPARTE. — Le , et vendredi.

JOSÉPHINE. — Jour néfaste dans la semaine, comme le nombre *treize* dans le mois.

BONAPARTE. — Sur ce point, mon opinion diffère ; j'ai une sorte de vénération et certainement

de reconnaissance pour le treize, car il m'a porté bonheur.

JOSÉPHINE. — A toi?

MADAME DE FONTANGE, DUROC, OZUN, MARET. — A vous, général?

BONAPARTE. — Oui, à moi, sans doute. Est-ce que je ne dois pas mon avancement et ma sortie hors de la foule au siége de Toulon, qui eut lieu en 1793? Et si j'ai fait la conquête de l'Italie, c'est parce que j'avais été nommé général en chef de l'intérieur; et à qui ai-je dû ce grade? au 13 vendémiaire an IV. Voilà des faits.

JOSÉPHINE, *tristement*. — En vérité, je me méfie d'une fortune qui débute sous un tel auspice.... Quelque treize te sera fatal.

BONAPARTE. — J'en refuse l'augure..... Folle!

DUROC. — Premier consul, puisque ce soir vous vous êtes donné *campos*, pourquoi ne nous diriez-vous pas quelques unes de ces anecdotes....

BONAPARTE, *riant*. — Ma chère sœur Scheherazade, racontez-nous un de ces beaux contes que vous dites si bien.

TOUS. — Eh bien! oui, que Scheherazade se laisse toucher.

BONAPARTE. — Que dirais-je?

MADAME DE FONTANGE. — Général, choisissez le récit de cette fameuse journée de vendémiaire; on en a fait tant de versions différentes.

BONAPARTE. — Pas une n'est vraie.

MARET. — Eh bien! citoyen premier consul, que nous vous devions la réelle.

OZUN. — Il y a si longtemps que je vous la demande.

BONAPARTE. — Pour la transcrire sur les cahiers de tes mémoires..... Allons, je le veux bien; il faut que je prouve à Joséphine qu'elle doit un beau cierge au nombre treize.

JOSÉPHINE. — Avant que je l'allume, il faudra, Bonaparte, que je t'aie vu longtemps heureux.

### LE TREIZE VENDÉMIAIRE AN IV.

Récit du général Bonaparte.

— Il s'agissait d'imposer à la France une quatrième constitution; car, en sept ans, on en avait déjà usé trois: 1° celle antérieure à l'Assemblée Nationale; 2° celle dite de 1791; 3° celle, enfin, de 1793. L'impossibilité de marcher avec la dernière, qui était un monument de folle anarchie, contraignait donc à en donner une nouvelle au peuple français. Or, la constitution dite de 1795 était un aveu formel de l'impossibilité de gouverner un grand État au moyen des errements de république; c'était un préliminaire au retour de la monarchie, qui serait ici représentée par cinq directeurs, formant le pouvoir exécutif. La puissance législative reposerait dans le conseil des Cinq-Cents et dans celui des Anciens, véritable

parlement anglais avec sa Chambre des lords et sa Chambre des communes.

» Dès que cette charte constitutionnelle fut connue, les gens raisonnables l'acceptèrent comme transitoire vers la monarchie. Mais les royalistes, impatients, ne voulurent rien obtenir du temps et de la sagesse; ils crurent que le moment était favorable pour rétablir le trône, et ils coururent aux armes. Le prétexte mis en avant pour justifier cette levée de boucliers était le besoin de s'opposer à un article par lequel la Convention, voulant se survivre à elle-même, avait prétendu que, dans les nominations à faire pour compléter les deux conseils, les électeurs seraient obligés de prendre forcément les deux tiers de ses membres, qui deviendraient ainsi législateurs ou du Conseil des Anciens, ou de celui des Cinq-Cents, l'âge seul décidant la chose: il fallait avoir quarante ans pour faire partie des Anciens, et plus de vingt-cinq pour arriver à l'autre corps.

» Ceci était nécessaire pour établir la suite. Je vais maintenant vous parler du 13 vendémiaire avec d'autant plus de détails que cette journée m'appartient, que c'est à elle seule que je dois ma gloire et ma position. Mes ennemis ont dit que de ce jour-là j'avais mis mon cachet sur la France; cela est vrai, je ne peux le nier. Oui, dès cette époque, elle a su m'apprécier, elle a compris ma portée, elle a deviné ce que je de-

DES MOULINS

( Camille )

Député à la Convention Nat.le

Décapité le 5 Avril 1794

Publié par Krabbe

viendrais. Tous les habitants ont vu que je serais l'adversaire éternel et ferme de la révolte, qu'à tout prix je chercherais à établir la paix au dedans. La vivacité de mes mesures, leur grandeur, leur résultat immense, m'ont élevé au-dessus des autres libéraux : ce jour-là je vainquis moins les royalistes que les jacobins ; je contins les premiers en les épouvantant, et j'écrasai les autres, qui, depuis lors, n'osèrent plus m'attaquer ouvertement.

» Les royalistes, dirigés en secret par l'abbé de Montesquiou-Fesenzac, le comte de Clermont-Gallerande, le littérateur La Harpe, et conduits au combat par le brave, le malheureux Lafont et l'inepte Danican, résolurent de profiter de l'animosité populaire pour renverser la Convention.

» Ils dominaient principalement dans les sections Lepelletier, des Champs-Élysées, de la Butte-des-Moulins, du Mail, du Théâtre-Français et de l'Odéon ; toutes celles-là étaient, sinon les plus populeuses, du moins les plus riches, et, par conséquent, les seules qui pouvaient donner l'élan.

» On débuta dans la lutte par des pétitions, que la Convention mettait au néant. La guerre jusque là était toute de plume et de paroles. Le 16 fructidor (2 septembre 1795), les députés ayant voté la formation d'un camp sous les murs de Paris, les sectionnaires Lepelletier parurent à la

barre pour en exprimer leur mécontentement. Marie-Joseph Chénier présidait ce jour-là. Vrai poëte et mauvais homme d'État, chaleureux, véhément, plein d'imagination, il se figurait que la politique est une branche du génie, et il se fit orateur diplomate. Peut-être ne sera-t-il pas le seul atteint de ce ridicule (1). Parce qu'il frondait tout, parce qu'il était jaloux et morose, il se figura être républicain. Sait-il ce qu'il est ? Quoi qu'il en soit, il s'est fait des ennemis, on l'a calomnié, et je ne sais pourquoi tour à tour il me blâme et me loue.

» Chénier répondit avec aigreur aux sectionnaires, et passa à faire des phrases le temps qu'il eût fallu employer à agir. J'assistais avec Ozun à cette séance; je m'étonnai de l'attitude moqueuse et arrogante des pétitionnaires; ils me parurent être gens qui avaient une résolution arrêtée. Ozun, qui les connaissait mieux que moi, me nomma les principaux, que je vous ai déjà signalés; puis venaient MM. de Vaublanc, Morellet, Suard, Lacretelle jeune, Peyre, Quatremère de Quincy, de Lalot (Charles), Dupont de Nemours, Marchena, l'Espagnol Miranda, Duhoux, Richer-Serisy et certains vendéens. Dans tout cela pas un homme de

(1) On dirait que Napoléon, en émettant cette pensée, apercevait dans l'avenir certain député littérateur de nos jours.

tête, pas un vrai militaire ; du courage peut-être chez quelques uns, mais enveloppé d'inintelligence.

» Les sections séditieuses voulurent se former en fédération ; celle de Lepelletier prit encore l'initiative, et proposa à la signature des autres un acte qui était un vrai manifeste de révolte et d'indépendance. Chaque faiseur, dans son quartier, voulut coopérer à l'œuvre générale, et ce fut un obstacle au succès, qu'il ne faut jamais reculer. La Convention, sur la proposition de Daunou, déclara coupable d'attentat à la souveraineté du peuple tout signataire d'un pareil écrit : cette mesure eut peu d'effet. Le comité central se cacha ; et ne donna pas moins des ordres incendiaires. Le 7 vendémiaire (29 septembre 1795), la Convention refusa de recevoir à sa barre une députation de *vingt-cinq membres*, qui s'intitulaient : COMMISSAIRES DES SECTIONS SOUVERAINES.

» De part et d'autre, l'irritation croissait ; des décrets devenant insuffisants, la Convention comprit qu'elle devait prendre d'autres mesures. Les troupes en garnison à Paris inspiraient peu de confiance ; on savait que les sections leur prodiguaient de l'argent et des promesses. On forma un corps spécial un peu mélangé, mais fort capable de combattre : là étaient d'anciens Marseillais, d'ex-septembriseurs, des officiers et sous-officiers, braves et congédiés pour inconduite. Ce pêle-mêle in-

disposa les Parisiens, furieux de voir reparaître, et sous les auspices du Gouvernement, les restes impurs du jacobinisme. En même temps on avança de dix jours l'installation de la constitution nouvelle.

» Les sections répondirent par un acte insurrectionnel, qui réunissait au théâtre de l'Odéon les électeurs des assemblées primaires en compagnie de citoyens armés, chargés de défendre le peuple souverain.

» C'était une déclaration de guerre. Trente-deux sections y prirent part; les seize autres s'abstinrent. Le comité central fit signifier son installation à la Convention, qui repoussa dignement cet acte d'arrogance. Tout Paris était en mouvement; acteurs et curieux s'agitaient, couraient, s'arrêtaient, et moi, tout attentif, j'étudiais dans ce livre nouveau, ne concevant pas la conduite de la Convention, qui, au lieu de prévenir, attendait l'attaque. J'aurais agi autrement. Je cherchais sur tant de visages le secret de leur cœur, et je n'y voyais rien de ce qui présage la victoire. Je me disais : Si ceux-là avaient affaire à moi, ils ne m'embarrasseraient guère. Mais malheureusement on en sait aussi peu d'une part que de l'autre.

» La Convention, se rappelant le 9 thermidor, confia une grande autorité à Barras, dont le 13 vendémiaire fit aussi la fortune. Il débuta par

envoyer en grande pompe, dans les places et carrefours, l'administration départementale, chargée de lire en plein air une proclamation pacificatrice. Des huées et des sifflets l'accueillirent. Le cortége, épouvanté de ces manifestations, se dispersa. Au reste, les sectionnaires manquèrent aussi d'énergie. Quatre-vingts, tout au plus, vinrent siéger à l'Odéon. Ce monde-là ne comprenait rien à la guerre civile.

» Le général Menou commandait la force armée. La Convention lui ordonna de marcher vers minuit sur l'Odéon; il s'y rendit avec la troupe : à cette heure, à Paris, la révolte dort, parce que les révoltés tiennent à tous les usages de la vie. Il ne rencontra personne ni dans les rues adjacentes ni au Théâtre-Français. Menou alors, en hâte et en pompe, vient dire à la Convention qu'elle n'a plus d'ennemis; et comme il était une heure du matin, nul ne douta de la chose, et députés et soldats s'en furent sommeiller, comme avaient fait les bourgeois.

» Menou, à qui je dois un beau cierge, est d'ancienne noblesse; il était à l'Assemblée Constituante de la minorité de son ordre; orléaniste d'abord, plus tard il devint chaud républicain. C'est sur sa proposition qu'on remplaça le drapeau blanc fleurdelisé par celui aux trois couleurs. Philosophe, il renia le catholicisme pour jouer en Égypte la charge de sectateur de Maho-

met. Circoncis sous le prénom d'Abdallah, il se rendit ridicule, et, plus tard, par son incurie, il nous a fait perdre l'Égypte. Gai, fou même, brave par accès, paresseux toujours, plus sybarite que soldat, c'est seulement par amour-propre qu'il fait des actes de vaillance. Battu dans la Vendée, Robespierre fut son ennemi; et, ce qu'il y a de pis, c'est que Barrère prit alors sa défense. Il fut chargé, en prairial, de désarmer le faubourg Saint-Antoine; et la complaisance avec laquelle il s'effaça devant les députés conventionnels lui procura le don d'une armure de guerre complète et le commandement en chef de l'armée de l'intérieur; ce qui lui assurait la résidence de Paris, où il campait au palais Égalité.

» Ayant donc, le 11 vendémiaire, vaincu les rebelles à l'Odéon, il s'étonna de les revoir le 12 sur pied, et prêts à marcher contre la Convention. Ils avaient transporté leur point central au couvent des Filles-Saint-Thomas, section Lepelletier, d'où l'on touchait aux sections amies du Mail et des Champs-Élysées, et leurs tambours battaient le rappel. La révolte devenait de plus en plus flagrante : les électeurs accouraient en armes, et les généraux Danican et Duhoux se mettaient à leur tête.

» Pendant ce temps précieux, la Convention célébrait dans son enceinte une fête funèbre en l'honneur de ses membres victimes des jacobins en

1793, au 31 mai. Enfin on y apprend le mouvement des sections, et loin d'agir on pérore. Menou perd du temps en vains pourparlers; si bien qu'à neuf heures du soir seulement il marche en avant. Dans la rue Vivienne on tire quelques coups de fusil, et, au lieu de fondre, la baïonnette au bout du fusil, sur des bourgeois inexpérimentés, Menou est le premier qui, de concert avec un conventionnel imbécile, nommé Laporte, propose une suspension d'armes; il s'engage à évacuer ses positions et à attendre au lendemain pour savoir ce qu'il faudra faire. Ceci convenu, il va à la Convention et lui fait part de cette reculade inconcevable.

» Jusque là, je n'ai pas parlé de moi : il est temps de me mettre en scène. D'abord, je veux confondre une assertion de mes ennemis. Ils prétendent que je ne dus la préférence du choix qu'à l'absence de généraux habiles. Cela est faux; car le lendemain j'eus sous mon commandement ceux dont les noms suivent, et dont plusieurs, certes, jouissent d'une réputation bien méritée : Berruyer, Brune, Cartaux, Debar, Despérières, Dupont-Chaumont, Duvigneaux, Duvivier, Gardannes, Lestranges, Loyson, Monchoisy, Vachot, Verdier, Verdières, etc.

» Le 12 vendémiaire au soir, en la compagnie d'Ozun et d'un autre que j'oublie, j'étais à Feydeau, lorsqu'une agitation sourde me frappa.

Dans la salle, on se disait à l'oreille que le combat était engagé entre la Convention et les sectionnaires. Je sentis tout à coup mon cœur oppressé; il se passa en moi quelque chose d'extraordinaire, quelque chose que je ne pouvais définir. Mes pensées me conduisirent bien au delà de la sphère de l'événement du jour. Je ne pouvais tenir en place, et, me penchant vers Ozun :

— Sortons, dis-je; je suis curieux de voir comment ces gens se battent.

» Ozun me suit, nous arrivons dans la rue Vivienne au moment où Charles de Lalot amenait Menou à ce traité ridicule et coupable. Je vis, j'entendis et, néanmoins, je ne pouvais pas croire; était-ce possible? Menou accepterait de pareilles conditions lorsque la force lui reste? Non, il va au contraire les dicter... Point; il a faibli, il se retire..... Je rougis, je pâlis, je vis la révolution vaincue; et assurément elle l'aurait été si les sectionnaires, moins ineptes, eussent marché et enveloppé la Convention une heure après la retraite de Menou.

— Par Dieu! dis-je à mon ami, il faut maintenant courir à la Convention, il est important de savoir par quelles mesures elle se relèvera de cet armistice périlleux. Comme nous y entrions, Chénier montait à la tribune; ses collègues avaient la plupart un air accablé, peu propre à donner du courage.

« Je demande, dit-il, que les comités ne se » présentent plus ici que pour nous rendre » compte de l'arrestation des principaux factieux ; » quant à moi, je suis profondément affligé, pour » la Convention, des bruits ignominieux qui se » répandent dans cette enceinte. Je ne puis croire, » pour l'honneur des comités, à une espèce de » transaction entre la nation, et d'intrépides sol- » dats qui représentent le courage de la nation, » et quelques misérables factieux.... »

» Menou s'attire des imprécations, on le dénonce, on va jusqu'à décréter son arrestation et sa mise en jugement, et la même rigueur atteint Despérières, Debar et d'autres. Barras obtient le commandement suprême, et l'on renvoie à leur place première les membres du comité, Delmas, Goupilleau et Laporte.

» Barras, chef comme au 9 thermidor, croit la position plus dangereuse. Carnot vient à lui, le félicite, et lui de répondre :

— Oui, le poste est beau ; mais je n'y serai pas sur des roses.

— Crois-moi, dit Carnot, choisis un général habile, qui agira tandis que tu dirigeras les mouvements.

— Un habile général ! lequel ?

— Il y en a trente.

— Nommes-en trois.

— Brune, Verdier, Bonaparte.

— Ah! celui-ci sort de l'artillerie; il a pris Toulon et commencé en Italie un beau plan de campagne.

— Qui sait, dit Carnot en riant, si, aidé de tes lumières, il ne s'emparera pas du monastère des Filles-Saint-Thomas.

— Eh bien! oui, celui-là plutôt que les autres; je le connais. Mais où est-il?

— Ici.

— Fais-le chercher.

» Dix affairés courent après moi, Carnot en tête, qui m'avait aperçu à l'une des tribunes publiques; c'est lui qui me trouve.

— Barras vous demande.

— Que me veut-il?

— Il vous le dira.

— Allons, soit!

» Et me voilà conduit par Carnot au comité *de* gouvernement. On y avait perdu la tête. Barras, leur Atlas, me parut ivre; j'en fus confondu. Barras me voit, il court à moi, m'embrasse, *et* m'entraînant dans un coin de la salle :

— Général, me dit-il, les circonstances sont graves; cette nuit et demain on jouera le tout pour le tout. La Convention vient de m'investir d'une sorte de dictature; j'ai besoin d'un homme *habile* pour me seconder, je le vois en vous, aussi je vous offre le commandement en second.

» A cette communication, je fus presque *étourdi*

d'étonnement. Néanmoins, la prudence me poussa à demander un instant de réflexion. Barras approuve : il se recule, m'accorde trois minutes et attend ma détermination. Je me mets à peser le pour et le contre, les chances de succès, celles de malheur. Je vois la France vaincue si les sections l'emportent, le retour certain de la royauté, tous les fruits de la révolution perdus, et par-dessus tout cela le triomphe des étrangers et l'abaissement de la patrie humiliée et avilie. Ceci me détermine ; je reviens au conventionnel, et d'un ton ferme, lui dis :

— Citoyen, j'accepte, mais à une condition ; c'est que, l'épée une fois tirée du fourreau, elle n'y rentrera qu'après la victoire et lorsque l'ordre sera complétement rétabli.

— Vous interprétez ma pensée, répond Barras ; c'est donc chose décidée.

— Oui, dis-je, mais ne perdons pas de temps ; en ce moment chaque minute vaut une heure, chaque heure nous donne un jour ; on ne peut recouvrer que par de la promptitude l'influence qu'une faute a fait perdre.

» Barras, charmé d'une bonne volonté qui lui permettait d'agir par autrui, m'embrassa vivement, me donna des instructions convenables, me mit au courant de l'affaire, me confia les secrets de l'État, puis ajouta dans la forme du langage révolutionnaire :

— Général, tu en sais à présent autant que moi, je te mets la bride sur le cou; tu réponds de la partie militaire comme moi de la civile. Mais, parbleu ! dans un cas majeur, ne viens pas prendre mon avis; car j'aurai assez du poids de ma charge.

» Il ne pouvait me faire plus de plaisir. Je le quittai, ou pour mieux dire, lui s'évada plus léger de moitié. Mon premier soin me conduisit vers Menou, gardé encore à vue dans une salle des Tuileries; en passant je rencontre Ozun.

— Venez, lui dis-je, vous serez mon aide-de-camp.

— Non, répliqua-t-il, je crois que les sections ont raison.

— Combattrez-vous pour elles?

— Dieu m'en garde ! et, bien que l'un des Cinq-Cents, je serai neutre.

— Tant mieux, car plus tard vous me reviendrez.

» Je trouvai Menou assis sur un fauteuil, la tête appuyée sur ses mains; il réfléchissait ou il sommeillait peut-être; je le frappe doucement sur l'épaule : il tressaille et se lève précipitamment.

— Oh !.... Qu'est-ce? demande-t-il.

— C'est moi, général, qui viens causer avec vous.

— Vous voyez, me dit Menou, un nouvel exemple de la justice des Républiques; je suis puni

pour ne pas avoir voulu verser le sang français.

— Et vous avez eu tort, grand tort, général, dans cette circonstance. Il est des instants dans la vie où c'est plus que faiblesse de ne pas frapper à propos. Pourquoi des ménagements? Là où la révolte est flagrante, la tolérer est un crime; savez-vous où elle s'arrêtera?

» Menou me parut blessé de mon propos, et il me répliqua avec une sorte de dédain :

— Je ne veux recommencer ni Henriot ni Santerre. Au reste, je suppose que le tribunal qui me doit juger est prêt; me voici, vous pouvez m'y conduire.

» A mon tour, dépité de ces derniers mots, je repartis :

— Je ne suis pas gendarme, et si je viens à vous maintenant, c'est afin de vous demander des lumières, des renseignements propres à me conduire là où, par votre volonté, vous avez échoué.

— Ah! vous me remplacez? à la bonne heure! Dans peu de temps vous me donnerez des nouvelles d'un pouvoir soumis au contrôle de trois conventionnels encore plus poltrons qu'arrogants (1).

— Je me serais bien gardé, dis-je, d'accepter un commandement que ces bavards auraient dirigé; je suis débarrassé d'eux, on les a cassés. Barras est mon supérieur; il est censé m'imposer ses or-

(1) Delmas, Goupilleau, Laporte.

dres, et, au fond, je n'en recevrai plus de qui que ce soit jusqu'après la victoire. Si je ne conduisais pas les soldats à ma fantaisie, si je n'avais pas carte blanche, je briserais mon sabre.

» Nous entrâmes ensuite en conférence : Menou y mit une grâce parfaite, une franchise adorable; point jaloux, bon patriote, il se montra honorablement. Sa faiblesse, certes, n'avait pas été de la trahison; aussi, plus tard, je le fis acquitter pleinement par le conseil de guerre. Maintenant qu'il m'avait bien renseigné, je courus donner des ordres et tout disposer pour le lendemain.

» Les troupes dont la Convention pouvait disposer formaient environ de cinq à six mille hommes, y compris la ligne, la garde conventionnelle et la légion de police. Ce nombre était renforcé d'un bataillon de garde nationale du faubourg Saint-Antoine, et, en outre, du bataillon sacré, composé de vrais chenapans. Ce qu'il y avait de meilleur, c'étaient trente pièces d'artillerie campées à la plaine des Sablons. Mais il était à craindre que les sectionnaires ne s'en emparassent.

» Sur ces entrefaites, je rencontrai le général Delmas; je lui demandai un jeune et intrépide officier, capable d'enlever, au nom de la Convention, le parc d'artillerie, à la barbe des Parisiens. Delmas se tourna vers un groupe de militaires, appela un officier du 21e de chasseurs, et me

le présenta sous les nom et prénom de citoyen Joachim Murat. Je fus peu touché de sa bonne mine, de sa parure prétentieuse, lorsque moi-même j'étais vêtu d'une chétive culotte de peau, d'un gilet presque sale, d'un habit garni de broderies de mon grade, cousues seulement, mais je fis attention à son intelligence, à sa vivacité, à sa tournure martiale; j'augurai bien de lui. Il reçut mes instructions, et, suivi d'un escadron, il arriva assez tôt pour rencontrer en chemin les canons que des commissaires et de forts détachements des sections avaient été quérir.

» Murat arrêta le convoi et le réclama au nom du général Bonaparte, avec cette politesse du sabre qui manque rarement de produire son effet sur des militaires civils : ceux-ci répondirent par des cris *A bas la tyrannie!* Mais Murat, les laissant hurler et usant de son audace, amena au galop, quoique mal accompagné, une artillerie, devenue ma première ressource. Je le vis venir avec joie, car il fondait à la fois sa fortune et la mienne.

» Pendant son absence, j'avais employé le temps. Il me fallait songer à tout, Barras ne m'aidant en rien : je veillai aux munitions, aux approvisionnements, au matériel de tout genre; je changeai la position des postes, afin de déjouer tout plan fait sur leur situation de la veille; j'établis une ambulance, je visitai les lieux, et, assurément, cette nuit là je ne dormis guère.

» Le hasard, au milieu de tant de courses utiles, me fit rencontrer Barras.

— Qu'espérez-vous ? me dit-il.

— Que demain nous ne donnerons pas le tome second de Menou.

— Tant mieux !..... Puis il réfléchit, et alors continuant.... Néanmoins, ne poussons pas trop loin les choses ; en cas de malheur, je ne veux pas être le bouc émissaire de la Convention ; car, à la confiance que celle-ci me témoigne, on croirait que l'affaire me regarde seul.

» J'aurais pu lui répondre que c'était bien aussi la mienne, mais je gardai le silence. Il me dit encore :

— Je vous avoue que je ne suis pas tranquille, et que la Convention ne l'est pas non plus : les mauvaises nouvelles me viennent de toutes parts, la police est démoralisée ; à la croire, les sections triompheront, car demain tout Paris sera pour elles ; nos patrouilles s'arrêtent aux alentours du Carrousel, lorsque, dans le reste de la ville, les tambours insurgés battent la générale et appellent les citoyens à domicile.

— Oui, dis-je, et ils sortent avec le fusil d'une main, le parapluie sous le bras, et le bonnet de coton en tête.

— Danican les commande ; on le dit grand général.

— Lui ! je m'en charge ; c'est un homme à chas-

ser à coups de pied. Pour Dieu ! citoyen commandant, ne vous tourmentez pas ainsi.

— Ils seront cinquante mille hommes.

— Et plus de deux cent mille, les badauds compris; mais en ligne, mais déterminés à la résistance, car voilà l'essentiel; combien y en aura-t-il? ce que je crains, c'est que la victoire soit si facile que l'on ne daigne pas nous en avoir obligation.

— Soyez tranquille là-dessus ; *ces Messieurs*, dans leur permanence, sont en proie à une telle épouvante, que lorsque nous aurons vaincu, ils ne sauront comment nous payer par leur reconnaissance. Mais, puisque vous vous croyez si certain de la victoire, pourquoi prenez-vous tant de dispositions propres à la sûreté d'une retraite?

— On marche, répliquai-je, avec plus de résolution au combat lorsque l'on a prévu les chances d'une déroute. Si, par hasard, les Tuileries étaient forcées, la Convention se retirerait à Saint-Cloud, et, forte de son ensemble, elle dicterait encore la loi aux révoltés.

» Ceci dit, on appela Barras; il s'en alla pérorer, et je continuai à disposer l'ensemble de mes mesures. Les Tuileries furent environnées d'une double ligne de défense, l'une du côté des quais de la Seine, l'autre du côté de la ville, toutes les deux liées ensemble par des points intermédiaires et des postes de communication. Cela se faisait sans

bruit, sans confusion ; autour de moi se groupaient, remplis d'envie de bien faire, des généraux inactifs et nonchalants la veille encore : c'est qu'en avant de ce corps il y avait enfin une tête.

» Brune, ayant Gardannes sous ses ordres, commandait dans les rues de Rohan et de Saint-Nicaise. Celles de l'Échelle et de Saint-Louis obéissaient aux généraux Loyson et Dupont-Chaumont. Le manége et ses postes, du côté des Feuillants et de la rue du Dauphin, étaient confiés à Berruyer et Vachot. Le quai du Louvre, jusqu'au Pont-Neuf, fut occupé par Cartaux, tout étonné de m'avoir pour supérieur, et me demandant où, cette fois, je marquerais la vraie position de la place. Il se ressouvenait que j'avais vu dans la prise du fort Mulgrave la conquête de Toulon. Verdières et Lestranges gardaient les quais, du pont Royal à celui de la Concorde. Sur la place de la Révolution Montchoisy et Duvigneaux bivouaquaient, avec la réserve.

» Des batteries bien placées dominaient les points principaux sur les quais et à l'issue de toutes les rues qui, des Tuileries, débouchent dans celle Saint-Honoré. Barras visite les postes, approuve tout, et pour prouver sa suprématie, fait avancer ou reculer de quelques pas telle brigade ou tel canon.

» Vous dirai-je que ma fortune ne m'avait pas permis de garder un cheval : on m'en fournit un

de louage. Le 13 vendémiaire, à six heures du matin et jusqu'à neuf, je fis ma ronde. La Convention, en permanence, délibérait; elle n'attendait plus rien que de la force armée. Les sectionnaires paradaient; ils instituèrent aux Filles-Saint-Thomas un gouvernement provisoire, qui disparut au premier coup de canon. Ils s'étaient emparés de la Trésorerie et avaient coupé nos communications avec le faubourg Saint-Antoine.

» A cinq heures du matin, la Convention lève sa séance pour la reprendre à midi. Un comité général la remplace provisoirement, présidé par Cambacérès : il était formé de douze membres du comité de la guerre, de douze de celui de sûreté générale et de seize de celui de salut public. Investi de tous les pouvoirs, ce comité est faible; il ne cesse de recommander la modération; il enhardit les sectionnaires.

» Tant de pusillanimité perdait le Gouvernement. Les troupes devenaient incertaines; déjà celles placées avec Cartaux près du pont Neuf avaient cédé aux sectionnaires et reculé jusqu'aux portes du Louvre : c'était un échec. La garde nationale insurgée possédait le palais Égalité; du théâtre de la République (*aujourd'hui Comédie-Française*) et de l'église de Saint-Roch, elle faisait deux forteresses, d'où elle inquiétait les Tuileries. Danican, toujours incapable de rien exécuter, perdait du temps en marches, contre-marches et manœu-

vres inutiles ; ses subordonnés n'en savaient pas plus. La nombre des curieux, hommes et femmes, était immense, et on entendait de vrais Parisiens dire à *leur épouse* ou à *leur bonne* : « Ici nous serons bien placés, et nous verrons la bataille à notre aise. »

» Voilà comment ces niais entendaient la guerre civile. Tout à coup un parlementaire des sections se présente, précédé d'un trompette; il vient, dit-il, au nom du *général en chef* nommé par le Gouvernement provisoire; il a des propositions à faire savoir : le comité conventionnel, à qui j'en réfère bien malgré moi, consent à l'entendre ; et, les yeux bandés, suivant l'usage militaire, il est amené.

« Le peuple français, dit-il, veut que la Convention cesse ses trames, qu'elle se remette à la bonne foi des citoyens, qu'elle écarte les soldats de la ligne, et que, sur-le-champ, elle licencie l'infâme *bataillon sacré*. »

» Le mépris eût été la seule réponse à faire; mais on négocie, on prolonge les bavardages; on propose d'envoyer à chacune des sections deux conventionnels, qui s'accorderont avec elles. Ceci paraît convenir, cette faute va être commise, lorsque Tallien, raisonnable ce jour-là, fait observer que ces quatre-vingt-seize Députés, s'ils sont patriotes, deviendront autant d'ôtages, et s'ils sont amis secrets des rebelles, formeront le noyau d'une seconde Convention : alors, où sera le

droit? Chénier parle dans le même sens. On s'échauffe, on s'aigrit, on s'accuse réciproquement, le tumulte est à son comble; l'assemblée va se perdre... Je n'y tiens plus; je sors, je donne des ordres, on les exécute, et tout est dit.

» Au milieu de la querelle, on entend une fusillade nourrie... Il n'y a plus à délibérer : le combat est engagé, il faut vaincre ou périr... Où avait-on commencé, on l'ignore, et chaque parti en rejette la faute sur le second. Un peu avant ceci, un soldat m'avait remis une lettre qu'il tenait d'un bourgeois. Le prétendu Gouvernement provisoire me l'adressait : on m'offrait une somme de 200,000 francs, un traitement à vie de 20,000 francs, le grade de maréchal-de-camp et la croix de Saint-Louis; la moitié de la grosse somme me serait remise tout de suite.

» Je mis en morceaux cette épître insultante, et je me rendis auprès de Barras. Pendant que l'on continuait la négociation, je lui dis :

— Citoyen, l'on va nous battre, par cela seul que nous resterons dans l'inaction. Que la nuit vienne, et les troupes seront séduites; la ligne, en présence des bourgeois, doit agir sur-le-champ; si elle recule ou demeure stable, elle est vaincue.

— Que puis-je? me répond Barras; tu vois la couardise inepte de mes collègues.

— Donneront-ils l'ordre de commencer?

— J'en doute.

— Eh bien ! faisons comme si nous l'avions reçu.

— Songe à l'énorme responsabilité...

— Que pourra-t-on faire contre un coup de fusil parti on ne saura d'où ?

» Barras sourit. J'allai vers la troupe ; peu après, on se fusilla *par hasard*, et le combat engagé, j'agis ainsi qu'un général doit le faire. Mon premier soin fut de débusquer les sectionnaires de l'église de Saint-Roch, l'une de leurs forteresses, et je tournai vers le portail les deux canons braqués dans l'étroite rue du Dauphin. Les premières volées, tirées à mitrailles, éclaircirent les rangs, en jetant à terre quelques douzaines de gardes nationaux. Ce spectacle refroidit l'enthousiasme. Les assaillants se réfugièrent précipitamment dans le vaste édifice, ne firent que le traverser, et, par les issues donnant sur la rue d'Argenteuil, prirent la fuite. Ce combat dura quelques minutes au plus. Le général en chef des sectionnaires, l'inepte Danican, au premier échec, se trouble, perd la tête, et n'est pas un des derniers à s'évader. Il réussit si bien à se cacher, qu'il devint introuvable ; il passa en Angleterre, où il est encore (1). Barras commandait à la rue de l'Échel-

(1) Il y est mort vers 1830 environ, sans avoir osé reparaître en France. Celui-là, comme Dumouriez, avait compris sa position.

le, où, de part et d'autre, on essaya de la trahison avant d'en venir à la force ouverte.

» Sur le pont Royal, Lafond Soubé ou Soulé, ex-colonel et officier aux gardes françaises, nous assaillit avec plus de bravoure que de science; il ramena trois fois ses hommes, qui, trois fois repoussés, ne cédèrent qu'en frémissant. Celui-là, du moins, en perdant la victoire, conserva son honneur et obtint quelque gloire. Les sectionnaires retranchés au théâtre de la République, rue Richelieu, se maintinrent un peu de temps dans cette position : je les en chassai ainsi que des autres.

» La lutte durait encore, mais avec mollesse. La nuit pouvait leur donner du secours; je compris la nécessité d'en finir avec le jour, qui brillait encore. Je donnai mes ordres, et soudain tous les corps se mirent en mouvement. Le général Montchoisy partit de la place de la Révolution avec ses soldats et deux pièces de canon; il traversa la rue Royale, le boulevart et descendit vers la place Vendôme. Brune, avec deux obusiers, déboucha par les rues Saint-Nicaise et Saint-Honoré. Cartaux arriva par la rue Saint-Thomas-du-Louvre sur la place du palais Égalité. Je marchai vers les Feuillants, où je fis ma jonction avec Montchoisy. Partout on refoula les sectionnaires, qui se retirèrent vers le haut de la rue Richelieu, où des barricades furent dressées. On les canonna pendant toute la nuit; aussi, dès l'aube, on les

vit abandonnées. A ce moment, une démonstration des étudiants de la montagne Sainte-Geneviève, tentée en faveur des sections, fut comprimée par une charge de cavalerie qui, en dispersant les jeunes rebelles, leur enleva deux pièces d'artillerie qu'ils menaient avec eux.

» La section de Grenelle restait, le 14 vendémiaire au matin, au pouvoir des insurgés; ils en avaient fermé les rues et y avaient établi des points de défense. Le général Berruyer, parti de la place Vendôme avec deux pièces de h[illegible] entré dans la rue des Grands-Augustins, les braqua sur le chef-lieu de la section Lepelletier. Le général Suchet occupa la place des Victoires. [illegible] Brune, arrivant par le Palais-Royal, s'empara l'issue de la rue Vivienne. Dans celle Neuve-Petits-Champs, le général Duvigneaux, avec deux canons de douze, s'empara de la rue Monti[illegible] Montchoisy parada sur les boulevarts.

» Les rebelles, enveloppés de tous côtés, s'éparpillèrent et mirent bas les armes. On poursuivit vers la Grève, le Palais, l'île Saint-Louis, des colonnes isolées. Bientôt les faubourgs se levèrent en faveur de la Convention; si bien que, vers midi, Paris était rentré dans le devoir, et toute démonstration hostile avait cessé. Je fis désarmer aussitôt les sections Lepelletier, des Moulins, du Théâtre-Français, du Mail, des Champs-Élysées et de Grenelle.

» En Angleterre, on porta le nombre des morts à trois mille; à Paris, on évalua la perte à douze cents hommes; je crois que la descendre à trois cents serait se rapprocher de la vérité. Les seuls combats sérieux eurent lieu à Saint-Roch, au théâtre de la République et au pont Royal; leur durée fut de quelques minutes; *le carnage* n'a donc pu être aussi grand qu'on se plaît à le prétendre.

» Pendant la soirée du 13, les conventionnels restèrent en proie à une affreuse panique. Certains m'envoyaient à chaque instant des émissaires pour me conjurer de bien faire connaître le moment où la fuite deviendrait un devoir. Vers sept heures du soir, me croisant avec Barras, je lui dis: « Allez rassurer nos Romains; qu'ils cessent de trembler sur leurs chaises curules. » Barras ne se fait pas répéter; il court à l'Assemblée, demande la parole, l'obtient, et après avoir détaillé ce qui se passait et avoir répondu de la victoire, il achève par cette phrase: « Le succès n'étant » plus contesté, on ne tirera plus qu'à poudre. »

» Dans ce discours, Barras avait tant parlé de lui que mon nom ne se trouva pas dans sa mémoire; il avait fait mon œuvre. Néanmoins, des voies amies, la vôtre, Ozun, le contraignirent plus tard à avouer « que c'était à mes dispositions » promptes et savantes qu'on devait la défense de » de cette enceinte, autour de laquelle j'avais » disposé les postes avec beaucoup d'habileté. »

» Tandis que Barras, par son discours, rassurait la Convention Nationale, Cambacérès, ne voulant s'en rapporter qu'à moi, vint me rejoindre, me questionna, m'écouta avec une attention extrême, puis me demanda de lui indiquer ce que l'Assemblée, victorieuse, devrait faire, lorsque les militaires n'auraient plus qu'à se reposer.

« A votre place, citoyen, j'affecterais une ru-
» desse épouvantable; je lancerais la peine de
» mort contre tout contumace, que j'aurais soin
» de ne pas saisir, et parmi ceux déjà sous les
» verrous, j'en sacrifierais un ou deux, trois tout
» au plus à la tranquillité publique. »

» Cambacérès sourit, et m'embrassant : Ah ! général, me dit-il, Robespierre eût abhorré vos principes, mais la France vous eût élevé des autels.

» Je lui répondis que tout pouvoir qui veut vivre doit, en commençant, se montrer sévère, se faire craindre, et surtout laisser croire qu'il est inflexible. Par ce moyen on terrifie l'ensemble, et on n'a plus besoin de frapper les individus.

» Les députés approuvèrent et suivirent cette manière d'agir. La Convention parut irritée, implacable. Les condamnations à mort furent multipliées ; tout contumace devait périr du dernier supplice. Aussi l'effroi devint-il universel, il en résulta un *tacet* général : deux malheureux payèrent seuls pour tous les autres : le premier fut le

colonel Lafont-Soulé, que même l'on eût sauvé s'il eût voulu s'entendre avec ses juges ; mais au lieu d'aider leur bienveillance, il fit de l'héroïsme hors de propos ; aussi durent-ils le condamner malgré leur volonté manifeste. Le second fut le président de la section du Théâtre-Français, un honnête homme, nommé Lebois. Les conventionnels se figurèrent que ce serait un autre Catilina ; c'était mal le connaître.

» Il est certain que la police resta sourde aux dénonciations, et la bénignité du Gouvernement était si bien à découvert, que le comte de Castellane, *l'un des proscrits*, répondait chaque nuit, à heure indue, au qui vive des sentinelles, *Castellane ! mis hors la loi*, et qu'il ne lui arriva rien de fâcheux.

» J'avais vaincu les sectionnaires, sauvé la Convention, et par conséquent la patrie; plusieurs amis le rappelèrent aux députés oublieux ; Barras prononça alors la phrase que j'ai répétée plus haut. On m'éleva par reconnaissance au grade de général de division, et le 3 brumaire (25 octobre 1795), je fus nommé général en second de l'armée de la République.

» On m'avait accordé les honneurs de la séance le jour où Barras me présenta à la Convention ; je m'étais assis, j'avais écouté ; puis las d'entendre des parleurs sans portée, je me disposais à sortir. — Que faites-vous ? me dit-on. — Je m'en vais.

— Cela ne se fait point, le cérémonial veut que vous restiez jusqu'à la levée de la séance. — La Convention, dis-je, siége ici parce qu'elle travaille; je vais ailleurs, où je travaillerai pour elle et pour la nation.

» Dans le vestibule je rencontrai Ozun; je lui demandai où il était pendant le combat. — A l'écart, répondit-il, parmi les spectateurs. — Vous avez pu, répliquai-je, vous conduire ainsi, car, au fond, vous pouviez ignorer où était la patrie; quant à moi, je l'ai fait passer du côté des canons. — Ah! si les sectionnaires vous avaient nommé leur chef! — Je les aurais refusés; il est en moi un sentiment qui ne me permettra jamais d'embrasser un parti quelconque. La révolte me trouverait faible, tandis que je me sens invincible tant que je combattrai pour le droit; or, maintenant, la Convention en est investie. Les Parisiens, ou plutôt quelques Parisiens, représentent-ils la République? Ont-ils le mandat des départements pour changer, à leur fantaisie, la forme du gouvernement? Si cela est, la France entière est donc l'esclave, la sujette d'une seule ville? Non, sans doute. Prétendre que cela est amènerait le désordre, la ruine de la société. Est-ce au faubourg Saint-Antoine, au faubourg Saint-Marceau à ceindre la couronne, à se placer en tuteur de la France? Tous les départements sont égaux; si Paris est capitale, que les Pari-

siens regardent ceci comme une faveur et pas comme un droit ; qu'ils s'en contentent, sans aspirer à la domination suprême. A force d'y prétendre, on pourrait les en punir, les châtier ; et le peuple français pourra bien un jour changer cet état de choses.

» Je parlais encore, lorsque je vis venir à moi un homme de haute taille, bizarrement vêtu ; c'était Ponce-Denis-Escouchard Lebrun : il m'apportait une ode improvisée sur ma victoire du 13.... Cela me parut gauche, inconvenant, et comme la foule qui nous environnait paraissait avide de ma réponse, j'élevai la voix.

— Citoyen, je ne peux appeler une victoire le succès obtenu sur des concitoyens égaré, et où le sang français a coulé seul. Je n'approuve pas non plus ces chants de triomphe sur nos divisions intestines. Ne frappons que les étrangers dans des vers patriotiques, et gémissons lorsque, dans l'intérieur, il nous faut courir aux armes. Je ne peux donc accepter votre ouvrage, et vous m'obligerez en ne le publiant pas.

» Le poëte, humilié du propos, repartit d'un ton aigrement doucereux : « Vous ne l'avez pas lu, citoyen général. »

— Vos autres écrits ont formé mon opinion ; la vôtre est si mobile.. . ; elle voile un beau talent.... Au reste, je vous retiens pour apprendre à la postérité que le général Bonaparte ne veut cueillir

des lauriers que sur les champs de bataille où il aura battu des adversaires étrangers.

» Je me fis un ennemi de ce poëte, et, bien qu'il me chante, je gage qu'en secret il ne m'épargnera pas. »

# SOIRÉE IX.

Cambacérès et Ozun. — Colloque à la Malmaison. — Un fragment des mémoires d'Ozun. — Comment il se lie avec Bonaparte. — Augustin Robespierre. — L'épée du vicomte de Beauharnais. — Joséphine et Eugène. — Eugène chez Bonaparte. — Celui-ci chez Joséphine. — Calomnie détruite. — Portraits de Barras, Rewbell, La Revellière-Lepaux, Le Tourneur, Carnot. — Autre portrait de Barras, par Napoléon. — État-major des onze armées républicaines. — Colloque de Napoléon et de Carnot. — Amours et mariage du général Bonaparte. — Il est nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Son colloque avec Ozun. — Il part.

Le premier consul venait de partir pour conduire une autre fois en Italie ces braves soldats accoutumés à y vaincre sous lui; les troupes, à marches forcées, se concentraient en bas des Alpes, prêtes à les franchir à la voix de leur ancien général. Un autre prodige allait avoir lieu, on recommencerait la gigantesque entreprise d'Annibal et de Charlemagne, et, au revers du mont Saint-Bernard, la

victoire s'apprêtait à couronner nos étendarts de ses palmes cueillies dans la plaine de Marengo.

Joséphine, inquiète, avait été chercher à la Malmaison cette solitude nécessaire aux fortes agitations de l'âme. Quelques femmes, qui plus tard composeraient sa cour, quelques hommes choisis parmi les plus fidèles, l'accompagnaient, essayant de la distraire; mais elle, toute préoccupée des événements dont les Alpes ou l'Italie allaient devenir le théâtre, se réfugiait souvent dans le silence de sa chambre, afin de pouvoir y frémir, y soupirer, y verser des larmes en liberté.

La Malmaison était triste, et un soir où Joséphine, absente du salon, le laissait dans une pleine anarchie, deux hommes en sortirent et se retirèrent dans l'appartement qui leur était commun; c'étaient le second consul de la République et le tribun Ozun, nouvellement nommé préfet de l'Ain et se disposant à se rendre à son poste. Ces deux fonctionnaires, également dévoués à Napoléon, attendaient de ses nouvelles avec impatience. Lorsqu'ils se trouvèrent seuls ils se mirent devant le feu, et oubliant la sévérité de l'étiquette, commencèrent une conversation amicale qui, du présent, les ramena bientôt au passé. Cambacérès alors dit à Ozun :

— Est-ce vrai que vous écrivez des mémoires?

Ozun. — Oui, je jette sur le papier mes souvenirs de nos époques passées; j'embrasse dans leur

ensemble les événements depuis 1787 jusqu'au 18 brumaire, et dorénavant, chaque année, j'ajouterai à ce début les faits curieux qui me seront parvenus.

Cambacérès.—Vous faites bien; je devrais vous imiter. Plus tard, sans doute, j'écrirai les miens aussi : en attendant, je vous fournirai des documents pour votre ouvrage.

Ozun. — Grand merci! et pour commencer, veuillez me faire connaître vos premiers rapports avec le général Bonaparte.

Cambacérès. — Volontiers. Je vous présenterai votre ami sous un noble aspect, car il y a longtemps que son beau caractère se développe; mais comme je tiens à être exact dans un récit que vous conserverez sans doute, permettez-moi de retarder jusqu'à ce que je vous donne par écrit le procès-verbal de notre première entrevue. Venez samedi prochain dîner avec moi, et sous votre couvert vous le trouverez exactement. Quant à vous, qui avez en main votre œuvre, veuillez m'apprendre et comment vous vous êtes connus, et ce que votre confiance ne craindra pas de dire à ma discrétion.

Ozun, en véritable auteur, toujours charmé pourvu qu'il prît la parole, déroula son cahier et lut à mi-voix ce qui suit :

« C'était en 1789 et le 7 octobre. Poussé par la curiosité, et pouvant à peine croire que le Roi se fût ainsi laissé conduire prisonnier à Paris, je rô-

dais aux environs des Tuileries, encombrées, soit du côté des jardins, soit de celui du Carrousel, par une foule hurlante, vociférante, tourbillonnante, mue par vingt sentiments divers et, certes, par deux passions bien opposées. A chaque figure sombre, mélancolique ou de mauvaise humeur, on pouvait appliquer la qualification de royaliste; là, au contraire, où la gaîté, le triomphe, la grosse joie faisaient étinceler les traits, il fallait reconnaître les vainqueurs de la Bastille et les rameneurs de Versailles. Bien entendu qu'il y avait pleine confusion des sexes; car, dans ces journées mémorables, les femmes avaient manifesté toutes les formes masculines. De ce côté on se livrait aux excès de la victoire, de l'autre on rêvait le triomphe, et on l'attendait de tant de côtés qu'on ne savait d'où il pourrait venir.

» Tout auprès de moi, je vois une sorte de soldat aux gardes, manière de géant, que je crus déguisé, parce qu'il portait un costume d'abbé; j'examinais cette figure, cette tournure, si peu en harmonie avec le costume, lorsque ce monsieur fut croisé par un député de l'ordre de la noblesse et de ma connaissance, membre de la minorité, à la physionomie nulle, aux traits fatigués, à la voix rauque, et portant sur ses joues comme un reste de fard : c'était le duc d'Aiguillon. Il accosta, en ricanant, mon énorme abbé, et lui demanda s'il cherchait des filles. « Passe ton chemin, sa-

» lope, » répliqua très-cavalièrement l'ecclésiastique, qui ajouta : « Si avant hier tu étais femme, » pourquoi es-tu homme aujourd'hui? »

» A ces dures paroles, dont je compris la portée (car le 5 et le 6 octobre, le duc d'Aiguillon, sous les habits de l'autre sexe, avait conduit les escadrons féminins à l'attaque du château de Versailles), je devinai que le soldat que je croyais déguisé était l'abbé Maury. Je ne me trompais pas, c'était lui-même. A peine le duc se fut-il éloigné que, de notre côté, accoururent plusieurs aboyeurs qui se mirent à crier : A la lanterne, l'abbé Maury! à la lanterne! Lui, voyant que le groupe augmentait, dit avec une présence d'esprit rare : « Ni- » gauds, quand je serai à la lanterne, y verrez- » vous plus clair? » Ce jeu de mots, adressé à des Français, ne manqua pas son but; on se mit à rire, on applaudit. Mais voici un méchant Provençal qui, armé jusqu'aux dents, fend la presse, se place devant Maury et lui dit : « Je gage que tu » vas chanter la messe? » — « Oui! » réplique encore promptement l'abbé, en sortant deux pistolets des poches de sa ceinture, « et voici les bu- » rettes qui me serviront. » L'attaquant pâlit et fait le plongeon ; plusieurs amis de Maury accourent, le dégagent et l'emmènent.

» A trois pas de moi, je vis un jeune officier d'artillerie, mince, maigre, petit, pâle plutôt que basané, portant les cheveux poudrés, selon la

mode, ayant une bouche remarquable par sa coupe élégante, des yeux remplis de feu, une main mignonne, coquette, féminine, enfin : c'était Napoléon Bonaparte. Lui aussi m'examinait, et réciproquement nous reconnûmes l'intérêt que la présence d'esprit et la bravoure de Maury nous inspiraient. Je ne sais quel sentiment me porta vers ce jeune homme; mais sans lui laisser le temps de me prévenir ou de s'éloigner :

— Monsieur, lui dis-je, peu s'en est fallu que nous n'ayons eu à dégainer, afin de protéger cet éloquent abbé.

— Il n'en a pas eu besoin ; l'homme fort domine de trop haut sur la canaille pour ne pas la contenir.

— Que peut le courage contre la multitude?

— Il peut au moins tomber et mourir de manière à la faire rougir de son triomphe.

» Cette pensée me charma. Nous étions sur la terrasse des Feuillants; nous entendîmes accourir vers les fenêtres de l'appartement de la Reine une cohue qui vomissait de sales imprécations.

— Voilà, dis-je, un horrible spectacle ; les monstres!

— Et comment qualifierez-vous, répond Bonaparte, celui qui les souffre? Le jour où un souverain se laisse insulter sans en tirer justice, ce jour-là même il a abdiqué au profit de ses ennemis..... Mais, croyez-moi, sortons.

» Je le suivis. Je regardai ma montre ; c'était l'heure de dîner. Je demandai à mon compagnon s'il prenait ses repas au Palais-Royal.

— Oui, chez Février, repartit-il.

— Et moi aussi ! J'en suis charmé, car j'aurai l'honneur de dîner avec vous.

» Un salut froid et poli récompensa le compliment. Nous cheminions, rêvassant chacun ; enfin, à l'entrée de la rue du Rempart, Bonaparte se tournant vers moi :

— Vous êtes Gascon ?

— Oui, à peu près ; je suis du pied des Pyrénées, né à Sarrancolin.

— Et moi Italien d'extraction, Corse de naissance et Français par droit de conquête.

— Vous en plaindriez-vous ?

— Non car, que faire avec une petite patrie ? La Corse, indépendante, a toujours souffert ; elle n'est libre et heureuse que depuis qu'elle est française..... Êtes-vous noble ?

— On le croit dans ma famille ; et vous ?

— Je sors de l'école militaire, où j'ai un de mes frères ; ma sœur aînée est à Saint-Cyr.

— Émigrerez-vous ? car votre qualité de gentilhomme.....

— Je tiens beaucoup plus à celle de Français ; émigré, exilé, cela se ressemble ; je ne suis pas assez grand seigneur pour faire ma cause de celle de la cour : d'ailleurs, plus on partira, plus l'avan-

cement sera rapide..... Passeriez-vous le Rhin?

—Je suivrai votre exemple; la France avant tout.

» Nous étions chez Février, attablés déjà, lorsqu'un tiers interrompit la conversation; et ce dernier venu salua familièrement Bonaparte qui, se tournant vers moi, me dit :

— Je vous présente, Monsieur, M. Augustin de Robespierre d'Arras ; et plus bas : qui lui présentera Napoléon Bonaparte?

— Joseph-Antoine d'Ozun, repartis-je.

» Il répéta mon nom en ajoutant celui de ma ville natale. Là, cet autre convive, alors sans réputation aucune lorsque celle de son frère commençait à percer, me parut monarchien exagéré et particulièrement orléaniste; il nous débita une foule de calomnies sur le compte de la Reine. En revanche nous sûmes par lui que la comtesse de Genlis avait mené les enfants d'Orléans danser la farandole sur les ruines de la Bastille et voir passer la veille, à Passy, la famille royale amenée à Paris ; elle leur avait dit :

— Mes amis, lorsqu'un tyran pressure le peuple et que, pour enrichir sa famille, il le charge d'impôts, alors pour celui-ci la révolte devient une résistance légitime. Augustin de Robespierre admirait la réponse du jeune duc de Chartres et ne cessait de nous dire : « Je gage que, s'il devenait roi, satisfait de ses revenus personnels, il ne voudrait pas coûter un denier à l'État.

» Nous rîmes *in petto* de cette confiance ; le jeune Corse badina du désintéressement dont il doutait. Nous achevâmes de passer la soirée ensemble; nous allâmes à l'Opéra-Comique, où l'on jouait *Rose et Colas* et *Richard-Cœur-de-Lion*. Ceci acheva de nous rapprocher ; en nous séparant, nous promîmes de nous revoir, et depuis lors nous avons toujours vécu très-liés ; à toutes les époques, Bonaparte a pu compter sur moi.

» Plus tard, nous nous sommes revus chez la vicomtesse de Beauharnais. Celle-ci, comme vous le savez, avait perdu dans la Révolution son mari, le général Alexandre de Beauharnais, l'une des victimes révolutionnaires. Elle demeurait peu riche et fort embarrassée de son avenir, avec deux enfants, Eugène, son fils, Hortense, sa fille. Il n'est pas vrai, cependant, ainsi qu'on l'a faussement avancé, qu'Eugène ait jamais travaillé dans un atelier de menuiserie. Il y a des professions que la jeune noblesse malheureuse embrasse préférablement.

» Au 13 vendémiaire, il y eut un ordre de désarmer les habitants de Paris, du moins les suspects : la comtesse de Beauharnais fut du nombre de ceux-ci ; on lui enleva l'épée de son mari. Cette perte lui fut pénible, mais moins encore qu'au noble Eugène. Celui-ci pleurait lorsque j'entrai chez sa mère.

— Qu'avez-vous? dis-je.

» Madame Joséphine me conta l'enlèvement de

cette arme sacrée, tandis que son fils sanglotait et qu'Hortense, en larmes, consolait son frère. J'eus pitié de leur chagrin, que je compris aussi. Je me hâtai de leur dire que peut-être l'épée paternelle ne serait pas perdue; que je connaissais le général commandant en second l'armée de l'intérieur, et que je ne doutais pas que, si cette relique de famille lui était demandée, il ne la rendît aussitôt.

— Eh bien! s'écria Eugène, j'irai la lui réclamer; il m'entendra, il me comprendra, peut-être.

— Un général républicain, dit dédaigneusement Joséphine, un va-nu-pied, un buveur de sang.... Il a fait mitrailler les honnêtes gens.

— C'est, dis-je, un officier brave et plein de génie, bien élevé, noble; son éducation a été faite à l'école de Brienne et à l'école militaire: une de ses sœurs était à Saint-Cyr.

Joséphine. — Et il sert?

Moi. — Et Barras, et Antonnelle, et La Poype, et tant d'autres.

Eugène. — Je le verrai; oui; et tout de suite, encore.

Moi. — Allons, partez, et revenez vainqueur.

» Eugène, après s'être habillé, conformément au principe de sa mère, qu'il ne faut pas faire peur, courut chez le général, dont je lui avais donné l'adresse.

— Citoyen général, dit-il, pour obéir à l'étiquette du jour, je me présente à vous pour obtenir la remise d'une arme qui m'est chère, l'épée de mon malheureux père. Dans le désarmement dernier, on l'a enlevée à ma mère, à moi, à ma sœur. Nous la regrettons sans cesse; car c'est tout l'héritage que mon père nous a laissé. Dans mes mains serait-elle à craindre?

Bonaparte. — Non pas maintenant, mais plus tard.... lorsque l'on a votre énergie.... Le nom du citoyen votre père?

Eugène. — Alexandre de Beauharnais.

Bonaparte. — Bon guerrier, digne Français! Je plains sa mort. La République devait une autre récompense à ses services.... Mons... Mon enfant, je vais vous confier un ordre de reprise, à l'arsenal, de cette épée. On vous la rendra, à moins qu'un amateur fournisseur ou munitionnaire n'y ait mis la main.

Eugène. — Je suis tranquille là-dessus; elle n'est que de fer et de cuivre.

Bonaparte. — Dès lors, vous avez raison, elle est encore au dépôt; ces gens-là n'en veulent qu'aux métaux précieux; et qu'est-ce pour eux qu'un souvenir de gloire!

» Eugène remercia le général avec l'effusion de son âme aimante, partit et courut à l'arsenal, où, en effet, on lui rendit l'arme paternelle. Le même soir j'allai chez Bonaparte; il me conta la

scène de la matinée. Je lui parlai de Joséphine, de ses qualités, de ses charmes. Il me parut désireux de la connaître. Je crus que cette liaison serait utile à la vicomtesse ; aussi, le lendemain, et de bonne heure, j'étais chez elle. Eugène, en m'embrassant, me montra sa conquête. Je dis alors à sa mère qu'elle ferait bien d'aller remercier le général Bonaparte ; elle, d'abord, se gendarma, jeta les hauts cris, se récria sur l'inconvenance de la démarche. Le premier feu passé, je lui parlai raison, lui fis voir les avantages qui résulteraient pour Eugène, au moins (lui déterminé à suivre la carrière des armes), d'une liaison intime avec un général en chef.

— Je m'y déterminerai, me dit-elle, si vous m'y accompagnez.

— Soit ! repartis-je. Le général, aussi, sera bien aise que je sois en tiers avec vous pour la première fois.

Nous prîmes jour. Nous étions au lundi ; la visite fut arrêtée pour le mardi. Joséphine mit à s'habiller tout ce qu'elle possédait de goût, afin, par celui-ci, de remplacer la mesquinerie de la parure. Elle était charmante, et me sembla, dans cette occasion, moins la mère que la sœur de sa fille. Hortense demeura au logis ; Eugène vint avec nous. La route était courte : madame de Beauharnais logeait rue de l'Échelle, hôtel du Gaillard-Bois, et Bonaparte campait encore an-

cien hôtel Louviers, rue Traversière, logement qu'il quitta peu après.

» Il nous accueillit avec la grâce d'un vieux gentilhomme ; il fut aimable et presque coquet. Je remarquai que l'élégance des manières, les charmes, la beauté de la veuve le séduisaient. Il se confondit en compliments, en offres de services et sollicita vivement la permission d'aller remercier madame la vicomtesse de sa condescendance ; enfin, ce fut lui qui se lit l'obligé. Joséphine le quitta, bien revenue sur son compte et enchantée de ses manières, qu'elle vanta outre mesure à mesdames de Frilleuse, de Tallien, de Ch..., etc.

» Deux jours plus tard, le jeudi, Bonaparte me dit : Il me semble que je peux rendre à madame de Beauharnais sa visite. Vous ne m'y accompagnerez point, car je n'ai pas, comme elle, besoin de chaperon ; mais venez m'y retrouver, je vous en tiendrai compte. C'est une femme d'un commerce charmant : les ci-devantes, je l'avoue, valent mieux que les dominatrices du jour.

— Juste ciel ! n'allez pas lui dire qu'elle date d'autrefois.

Bonaparte. — J'entends de cinq ou six années.

Moi. — Mais, général, pour une femme jeune ou qui veut l'être, ces ans sont un siècle.

Bonaparte. — Oh ! je sais que toutes les dames, lorsqu'elles n'ont pas cinquante ans, pré-

tendent être à peine dans leur adolescence. J'en ai connu une presque décrépite; eh bien! elle m'avouait, en minaudant, que, parfois, elle se surprenait un retour de désir de jouer avec sa poupée. Dieu veuille que celle-ci, jeune encore, soit raisonnable!

» Il s'en alla tout seul affronter l'artillerie de la vicomtesse. Hélas! le vainqueur des Toulonnais et des sectionnaires tarda peu à être battu par le feu roulant de la coquette vicomtesse. Elle comprenait si bien l'importance d'un pareil captif, qu'elle s'y prit de manière à le contraindre à battre la chamade : d'abord il alla chez elle de loin en loin, puis deux fois, puis trois et quatre fois par semaine, enfin tous les jours, en esclave soumis.

» Joséphine, fière de cette conquête, répondit convenablement à sa passion. Des calomniateurs ont dit que Bonaparte a épousé sciemment la maîtresse de Barras : c'est un mensonge infâme. Barras, ami du vicomte de Beauharnais, voyait sa veuve, et la secourait avec délicatesse en attribuant ses bienfaits au Directoire. Joséphine, aimant le monde, le plaisir, les fêtes, allait au Luxembourg parce qu'on s'y amusait, et pas autrement. Je peux attester que si Bonaparte l'eût soupçonnée de commerce galant avec Barras, il n'en aurait fait sa femme à aucun prix. Il ne lui a pas dû le commandement de l'armée d'Italie; il le doit à Carnot, à Rewbel, à La Réveillère-Le-

paux, qui entraînèrent Barras ; et si, depuis cette époque, le général manifeste tant d'éloignement pour le directeur, c'est qu'il accuse celui-ci d'avoir, par une vanité et une politique infernales, laissé croire ce qui est complétement faux. »

Cambacérès. — Citoyen Ozun, j'aime à vous entendre soutenir avec cette chaleur véhémente et de conviction l'honneur d'une femme. Je partage votre opinion ; et moi qui ai pu bien voir les choses, j'ai aperçu Barras papillonner autour de la vicomtesse, mais en ami du mari, en chevalier français, par pure galanterie, et non en raison d'une intrigue fortement nouée. Voilà mon avis ; mais poursuivez votre narration intéressante.

Moi. — Pendant que l'amourette du général et de la belle veuve devenait une passion, et que de celle-ci on allait au mariage, la Convention prit fin le 26 octobre 1795, et le même jour le Directoire fut installé. Le hasard de la roue nomma Barras, La Réveillère-Lepaux, Rewbell, Letourneur de la Manche et Sieyès ; celui-ci, qui voulait être *aut Cæsar aut nihil* (ou César ou rien), refusa, et Carnot obtint la place.

» Ces cinq premiers directeurs, ou cinquièmes de roi, méritent d'être connus. Je vous nommerai Barras le premier ; il doit cette préférence au rôle majeur qu'il a joué jusqu'au 18 brumaire. Ce n'est pas mon héros : je le vois avec ses vices, sa médiocre turbulence, tout occupé, au moyen du pouvoir, à satis-

faire ses fantaisies privées; homme de second ou de troisième rang; dans quelque sphère qu'il montât, il ne pouvait, au fond, être rien, puisqu'il appartenait à la classe de ces gens qui ne savent ni être vertueux en entier, ou vicieux à demi. A part son besoin insatiable d'argent, son goût des plaisirs, sa manie révolutionnaire dont il ne se rendait pas compte, il y a pourtant en lui de bonnes qualités; il n'aimait pas le sang, était capable de reconnaissance et serviable par occasion. Il avait des amis auxquels il tenait, et une sorte de générosité indépendante de sa position, une tournure distinguée, les manières d'un grand-seigneur, le ton de la bonne compagnie, ce qui ne le détournait ni de la débauche, ni de lâcher de gros mots. Il aimait ceux de sa caste, plaignait leurs revers et était torturé au fond de son âme du mépris que tous avaient pour lui. C'était pour lui du bonheur que d'en gagner un; ce succès devenait à ses yeux une conquête réelle. Tous les émigrés obtinrent facilement de lui leur rentrée; mais, vrai panier percé, souvent il la leur faisait payer. Le Directoire lui dut une sorte de solennité, que ses collègues prirent pour de la majesté. Il aimait les femmes bien ou mal nées, ne leur demandant que d'être jolies, les petits soupers, qu'il ne put maintenir, enfin la causerie et le commérage. Curieux, léger, insconstant, toujours en quête d'un écu, il jurait annuellement haine à la royauté. Après avoir

voté la mort d'un roi, il négociait le retour du roi de France (1).

» Rewbell, disait Napoléon, qui le connaissait bien et qui le jugeait trop favorablement peut-être, était l'un des meilleurs avocats de Colmar. Il avait ce genre d'esprit qui caractérise un bon praticien ; il influença presque toujours les délibérations ; prenant trop facilement des préventions, ayant des préjugés ; doutant de la vertu, et exalté patriote. C'est un problème à résoudre que de décider s'il s'est enrichi au Directoire; il s'environ-

(1) Voici le portrait du même par Napoléon :

Barras, en entrant au Directoire, recueillit l'estime que l'on avait de son courage; il y représenta l'ancien régime et y donna le ton à ses ignobles collègues. Plus homme du monde qu'homme d'État, tout entier à ses plaisirs, léger, superficiel, nonchalant, paresseux, habillant certains vices en qualités apparentes, Barras jetait encore un éclat que chaque jour sa situation politique lui enlevait un peu. Il était tellement déconsidéré à la fin de sa magistrature souveraine, que, pour le faire disparaître, il n'y eut qu'à souffler dessus. Mes ennemis ont cherché à lui arranger une sorte de réputation ; en quoi consistait-elle ? quelles étaient ses œuvres ? La mort du Roi, les massacres de Toulon, les dilapidations directoriales, les mauvaises mœurs, la France avilie; enfin il a voulu vendre la patrie à l'ancien régime, car au 18 brumaire il négociait avec le comte de Lille.... Je sais qu'une pension vient d'être offerte à Barras ; je parie qu'il ne l'a pas refusée. — *Mémoires de Napoléon Bonaparte*, t. I, ch. XIX, p. 375.

nait, il est vrai, de fournisseurs, d'agioteurs, d'accapareurs, mais plutôt par faiblesse que par avidité. Il serait possible que, se plaisant dans le commerce intime de gens actifs et entreprenants, il eût joui de leurs flatteries sans leur faire payer ses complaisances. Il portait une haine forte à la constitution féodale de l'Allemagne. Il s'est montré énergique avant, pendant et après sa magistrature souveraine. Il se plaisait au travail; il avait besoin d'agir. Membre de la Constituante et de la Convention, envoyé par celle-ci commissaire à Mayenne, lors du siége, il y déploya peu de caractère et une ignorance complète des choses de la guerre. Sa frayeur détermina la reddition de la place, qui aurait pu être défendue encore. Enfin, comme les gens de robe, il haïssait et craignait les militaires.

» Le bossu La Réveillère-Lepaux, natif d'Angers, ne savait rien refuser aux fripons qui feignaient d'embrasser la folle religion des philanthropes (filoux en troupe, disait le peuple), qu'il avait inventée et dont il était le grand-pontife. Jaloux du Saint-Père, il lui faisait la guerre sous le nom de la République. Avocat bavard, vantard, menteur, jacobin féroce, il vota la mort de Louis XVI sans délais ni sursis. Galant malgré sa conformation, infidèle à sa femme, lui aussi détestait les braves, et, au fond, en voulut toujours à Bonaparte.

» Letourneur de la Manche, également régicide,

TOURNEUR

(Pierre le)

*Né à Valognes en 1736, mort à Paris en 1788*

Publié par P H Krabbe

officier sans réputation, ne faisait parler de lui, dans une absence complète de talents, que par son avarice folle. Second Harpagon, digne d'être le premier, on le vit arriver du fond de sa province, non en poste ou en diligence, mais dans une charrette surmontée de cerceaux et d'un drap de lit. Là, il se hucha pêle-mêle avec sa femme, sa volaille, sa servante, ses oies, ses provisions et son ménage, et vint ainsi prendre terre dans la cour du Luxembourg.

» Carnot, que je garde en dernier, Carnot, au fond homme d'honneur, de mœurs pures, de probité à l'épreuve, avait néanmoins montré trop de complaisance envers ses collègues les membres du comité de salut public; voteur impitoyable dans le procès du Roi, on crut voir un autre Brutus à la tribune; nul, en revanche, ne porta si haut l'amour de la patrie et le désir d'accroître la gloire française; il possède cette capacité supérieure qui domine les événements, cette fermeté qui triomphe des obstacles, cette patience héroïque qui en assure le succès désintéressé. Comme Fabricius au-dessus du soupçon, il a pu essayer de justifier sa conduite parce qu'elle était franche; dans l'exil, il a obtenu l'estime des princes qu'il avait combattus; hors de comparaison avec ses contemporains, sorte de Romain à Paris, il forme une figure à part au milieu de son époque; il n'est d'aucun parti, car il les a tous attaqués dans l'in-

térêt seul de la patrie, sans songer à sa fortune, et s'il s'est trompé, c'est de bonne foi et de manière à lui mériter l'estime et l'affection de chacun.

» Le Directoire complété, il nomma les divers ministres : Merlin de Douai eut la justice ; savant avocat, bon légiste, mauvais homme d'État, il était néamoins fort à sa place, et s'il eût été plus impartial, on eût applaudi à ce choix. Charles Lacroix, votant comme lui, sorte d'oison accommodé provisoirement en aigle, prit le portefeuille alors peu occupé des relations extérieures. Gaudin vint aux finances ; il y avait en lui talent, esprit, équité et sagesse. Aubert du Bayet devint ministre de la guerre; homme de peu de talent, bien intentionné, on se hâta de le congédier. Benezech, investi du portefeuille de l'intérieur, apporta à ces fonctions de hautes vues administratives, de l'économie, l'amour des sciences, des lettres et des arts ; ce fut encore un excellent choix. Truguet, loup de mer, vaillant, téméraire, habile et fortement républicain, accepta le ministère de la marine. Restait celui de la police ; Fouché le méritait mais on eut peur de lui, et Merlin de Douai quitta la justice pour ce ministère. Genissieux, qui le remplaça, ne le fit certes pas oublier.

» Dans cette organisation, Bonaparte fut investi d'une sorte de ministère ; car à part sa charge de général en second de l'armée de l'intérieur, il devait donner à la garde nationale une organisation

nouvelle; c'était un travail immense. De plus, Barras, abdiquant le titre de général en chef, lui abandonna aussi le choix de la garde du Directoire. Il résulta de cette triple besogne, que Bonaparte fut mis en rapport avec tous les hommes influents de l'armée et de Paris; qu'il se les attacha; qu'il les retrouva au 18 brumaire, et que, par leur soutien, il obtint l'objet de ses désirs, le commandement en chef de l'armée d'Italie.

» Barras s'imaginait faire du général son Séide; il voulait l'avancer à condition qu'il l'aiderait à se perpétuer au Directoire. Carnot, au contraire, peu affectueux envers lui, le boudant souvent, appréciait ses talents, sa probité, sa haine des fripons; aussi le servait-il sans en avoir envie. Il y avait, à ce temps de notre histoire, onze armées républicaines sur pied, ainsi conduites : Armée du Nord : Moreau, général *en chef;* Depeau, Desjardins, Dubois, Landremont, Macdonald, Souham, Songis, *généraux divisionnaires*. Sambre-et-Meuse : Jourdan, *en chef;* Bernadotte, Bonnard, Collaud, Championnet, Dumas, Ernouf, Grenier, Harville, Haty, Kléber, Lefèvre, Marceau, Micas, Montaigu, Marlot, Picot-Barras, Poncet, Tilly, *divisionnaires*. Rhin-et-Moselle : Pichegru, *en chef;* Ambert, Beaupuy, Bussière, Boursier, Courlot, Delmas, Desaix, Dufour, Ferrand, Ferino, Gouvion, Laborde, Lapuns, Liebert, Mengault, Miquelet, Michaud, Montagne, Renaud, Schawenbourg,

Schuas, Taponnier, *divisionnaires*. ALPES : Kellermann, *en chef;* Berthier, Chapsal, Moulins, Montchoisy, Pallaprat, Petit-Guillaume, Joseph-Marie, Casabianca, *divisionnaires*. OUEST : Hoche, *en chef;* Beauregard, Chalbos, Caffin, Dambarrère, Dessein, Grouchy, Marbot, Guyot-Dureparaire, Vieneux, Villot, *divisionnaires*. CÔTES-DE-BREST : Pérignon, *en chef;* Dubois-Crancé, Duchêne, Chabot, Rey, Tuncq, *divisionnaires*. CÔTES-DE-CHERBOURG : Berichon, *en chef;* Bonneau, Dumesny, Dugua, Gillot, Kan, Muller, Pilote-Labarrollin, *divisionnaires*. INTÉRIEUR : Bonaparte, *en chef;* Chateauneuf-Randon, Dupont-Chaumont, Favereau, Foissac-Latour, Huel, Kricy, Laubardère, Leclerc, Pillet, Vial, Berruyer, *divisionnaires*. MIDI : ....., *en chef;* Huquin, *divisionnaire*. ITALIE : Schérer, *en chef;* Augereau, Charlet, Fondbonne, Freyteg, Gautier, Kerveguen, Gentilly, Haquin, Kilmaine, Labayette, La Harpe, Moquard, Puget-Barbantane, Massena, Meynier, Serrurier, Steingel, *divisionnaires*.

» Plusieurs concurrents, redoutables par leurs belles actions et leur mérite, aspiraient, conjointement avec Bonaparte, au commandement de l'armée d'Italie, prête à échapper à l'inepte et peu probe Schérer. C'étaient Bernadotte, Marceau, Championnet, trois braves, trois héros connus par de brillants faits d'armes ; l'emporter sur eux n'était pas facile. Nous en causions tous les deux : je

Signat. sc. p.

JEAN MARIE

de Lazare,

général des Armées de la République Française.

Publié par P. H. Krabbe.

lui parlai de Barras, et lui me répondit qu'il s'en méfiait, que ses paroles dorées étaient trompeuses, et qu'il sentait plus que jamais le besoin de s'entendre avec Carnot; en effet, le lendemain, il se présenta dans le cabinet du directeur, et, les premiers compliments d'usage épuisés, il entra en matière de la façon suivante :

— Citoyen directeur, je sollicite le commandement en chef de l'armée d'Italie; je l'obtiendrais si vous vouliez m'aider à l'obtenir.

CARNOT. — C'est prétendre haut, et vous êtes.... bien jeune.

BONAPARTE. — L'âge est-il un obstacle? Scipion, Alexandre, Gaston de Foix, Condé et mille autres, remportaient des victoires et décidaient du sort du monde, quoique plus jeunes que moi. Il me semble que j'ai prouvé ce que je sais faire; et mon souhait le plus ardent est d'élever la France, ma première mère, au-dessus des tyrans voisins qui la détestent et l'envient.

CARNOT, *souriant*. — Bien! Bon! Nul ne doute de votre civisme. J'aime votre façon d'agir. Je connais vos talents, et leur insuffisance ne sera pas la barrière que je vous opposerai. Je me contenterai de vous faire observer à quel état affreux cette armée est réduite; elle est sucée, mangée, pressurée, vendue par ces corbeaux, ces vautours qui s'appellent magasiniers, agents, fournisseurs, approvisionneurs. Le général qui la commande la

dévore et la pille. Les brigades qui la composent, loin d'être au complet, sont quadruplement décimées. Il n'y a ni matériel, ni munitions de guerre ou d'habillement, ni pain, ni caisse; elle est sans gloire, sans discipline, et j'admire comment elle n'est pas désorganisée. Pour la rétablir, raffermir son moral, reconstituer son administration, il faut un chef sage, ferme, économe, honnête; il faut qu'il mérite sa confiance, son amour, et que, la conduisant à la victoire, il la relève aussi haut qu'elle est tombée bas. Ma responsabilité tient au choix que fera le Directoire. Je vous parle à cœur ouvert.

Bonaparte. — Je me suis résolu, citoyen directeur, en moi-même les difficultés que vous me présentez. J'espère, en peu de jours, métamorphoser cette armée de façon à vous surprendre; ce sera mon secret, et j'y parviendrai plus vite et mieux encore par la sagesse de vos avis.

Carnot. — Je ne vous les refuse pas; mais ils ne seront pas suffisants; il vous faudra faire beaucoup par vous-même. Je désirerais connaître le plan que vous vous proposez de suivre.

Bonaparte. — A tout autre, je le refuserais; il ne saurait me comprendre. Vous seul m'entendrez à demi.

» A la suite de ce débat, il déroula à grands traits ce plan admirable, qu'il a exécuté avec tant de succès et de gloire. Sa conviction, son enthou-

siasme passèrent dans le cœur de Carnot, qui laissait voir sur sa physionomie mobile tout ce qu'il éprouvait de contentement. Il ne l'interrompit pas d'une demi-heure au moins; lorsqu'il l'eut vu s'arrêter, il lui saisit le bras, et, rempli d'admiration, se mit à dire :

— Oui, général, voilà parler ma langue. Ce plan est parfait; il réussira. Vous avez étudié la matière, prévu les obstacles, deviné les contre-marches, obvié au moindre point. Je vois déjà les Français maîtres, une autre fois, de l'Italie, et certes mon appui ne vous manquera ni pour vous faire obtenir le commandement, ni pour vous en faciliter l'exercice. De mon côté, je vous ferai profiter des lumières de mon expérience. Unissons-nous pour le bien, formons une association vertueuse aussi forte que celle que les méchants combinent pour le malheur commun.

Bonaparte. — L'offre est trop belle pour que je la refuse. Je mets la France avant tout. Je ne voudrais pas des lauriers qu'elle ne partagerait pas; et ma réputation ne me plaira que si la patrie est triomphante. Je vous sais les mêmes sentiments; c'est donc entre nous à la vie et à la mort.

Carnot. — C'est à merveille! Oui, oui, que ce lien soit éternel!... Que vous semble la conduite de Schérer? Marceau a gagné la bataille de Loano, et le général en chef reste immobile; il ne nous écrit que pour se plaindre de la pénurie de la

caisse. Il paraît que cet homme escompte la gloire avec de l'argent. Au reste, nous sommes ici dans la même indigence; nous n'avons pas un sou à lui envoyer.

Bonaparte. — Et ne pensez-vous pas que d'autres pourraient lui faire tenir ces sommes qu'il sollicite? De l'avarice à pire, il n'y a qu'un pas.

Carnot. — Vous avez raison; votre sagacité vient de porter la lumière dans des ténèbres que le Directoire ne pouvait percer. Il y a à l'armée d'Italie quelque chose de louche. Je me plais à croire que Schérer nous contentera par ses explications; mais, en attendant, il doit revenir à Paris et faire place à un plus net, plus ferme et plus habile.... J'ai lu les plans de Marceau, de Championnet, de Bernadotte; ils sont très-bien faits, mais la clarté du vôtre m'enlève. Adieu, soyez prudent, gardez le *tacet* sur notre colloque, et je vous promets que je ne vous abandonnerai pas.

» Bonaparte, tout joyeux, vint, à la sortie de l'audience, me raconter mot à mot cette conversation, que j'écrivis presque sous sa dictée. Il employa ses amis, ses admirateurs, ses connaissances nouvelles à lui gagner les directeurs Rewbell, La Réveillère et Letourneur.

» Un jour, nous étions chez madame de Beauharnais, déjà disposée à devenir *la femme Bonaparte*. Napoléon entra; une préoccupation peu

commune agitait ses traits ; la curiosité féminine s'en troubla, et alors Joséphine lui dit :

— Qu'avez-vous donc? général.

— Ah ! madame, c'est qu'à ce moment on décide notre destinée.

JOSÉPHINE. — Qui ? celle de la République?

BONAPARTE. — Oh! non ; mais, à part la mienne et celle d'une autre encore, le sort de la péninsule italique. Carnot m'a fait savoir que, dans le conseil qui se tient maintenant, on choisira qui, de Bernadotte, de Championnet, de Marceau ou de moi, ira commander l'armée d'Italie. C'est un gros jeu que celui-là. Aussi ai-je laissé chez moi mon aide-de-camp Junot, pour attendre les nouvelles que l'on y apportera du Luxembourg.

JOSÉPHINE. — Pouvez-vous craindre ? vous serez l'heureux vainqueur.

BONAPARTE. — D'où le savez-vous ?

JOSÉPHINE. — Je suis bien informée.

BONAPARTE. — Par qui?

JOSÉPHINE. — Eh! mon Dieu, par Barras. Hier au soir à l'Opéra il m'en a donné l'assurance.

BONAPARTE. — Et vous ne m'en avez rien appris.

JOSÉPHINE. — Hier, en rentrant à minuit passé, j'étais mourante, et ce matin j'ai eu des tracas si importants, des affaires si majeures...

BONAPARTE, *avec gaîté*. — Oui, un travail extraordinaire avec vos ministres accoutumés. En effet, en venant chez vous, j'ai vu leurs excellen-

ces sortir chargées de cartons au lieu de portefeuilles.

» C'étaient une faiseuse de robes, une de corsets, une de chapeaux. Nous rîmes tous, et même Joséphine. Nous continuions sur ce ton léger, lorsqu'un valet du Directoire apporta à madame de Beauharnais le billet suivant :

« Je crois, Citoyenne, qu'il vous sera très-agréa-
» ble d'apprendre au général Bonaparte que le
» Directoire, en récompense des services qu'il a
» rendus à la patrie, et notamment en vendé-
» miaire dernier, l'a investi du commandement
» suprême de l'armée d'Italie, dans sa séance de
» ce matin (23 février 1796). »

» Joséphine, en reconnaissant le messager, devina le sujet du message ; et, tendant à son futur époux le billet du directeur, elle lui dit d'en faire lui-même la lecture. Bonaparte l'ouvrit en tremblant, le lut d'un coup d'œil, et aussitôt, embrassant Joséphine, Hortense, Eugène, moi, il dit :

— Allons, allons ! pas de temps à perdre ; allumons tout de suite les flambeaux d'hyménée ; car le char de Mars est à ma porte et va m'entraîner loin d'ici.

Moi. — Déjà songer à nous quitter ?

Bonaparte. — Je songe à me faire pardonner, par mes triomphes, la juvénilité de mes lauriers. Puis plus bas, parlant toujours à moi, il ajouta :

On me prend à l'essai; je suis un général d'espérance, cela est vrai; mon bonheur est grand de l'avoir emporté sur de si habiles capitaines. Soyez tranquille, cet état précaire finira bientôt, et viennent six mois, et on s'étonnera non plus de ma nomination, mais bien de ce qu'on ne l'a pas faite assez vite.

» Je me récriai sur tant de modestie. Lui, continuant :

— Je le répète; je viens sur une table rase; je ne peux compter du passé; je suis aujourd'hui homme d'avenir. Nul encore ne soupçonne ce que je suis; on verra ce que je vais être. Une puissance irrésistible me pousse en avant. Je vais renverser la stratégie connue; sortir l'art de la guerre de son cercle vicieux; ma nouvelle tactique déconcertera les habiles, détruira les plans, brouillera les combinaisons vulgaires. Les généraux ennemis reviendront à l'A B C du métier; les soldats comprendront ce qu'un chef peut faire faire; et, pour mon début, je passe un trait de plume sur le mot IMPOSSIBLE dans le dictionnaire de l'Académie.

» Ces paroles me confondirent; j'eus la faiblesse de les croire exagérées. Cependant Junot arriva, porteur d'une lettre officielle. Carnot, Barras, Rewbell et La Réveillère, après des querelles, avaient déterminé le choix; Bonaparte était nommé. Notre joie fut grande, mais tempérée par cette menace de prompt départ.

» Le 9 mars il épousa Joséphine, qui, en sortant de la chapelle, lui dit :

— Tu resteras quinze jours avec moi.

— Trois, répondit-il.

— Trois ! s'écria-t-elle.

— Oui. Pas un au delà.

— M'abandonner si vite.

— Et l'armée?

— Je suis ta femme.

— Les soldats sont mes enfants; ils m'attendent; j'ai à les secourir et ma réputation à faire.

» Il le fit comme il le disait. Croirait-on que le Directoire l'invita à divers conseils qui auraient lieu vers la fin de mars? On lui promettait de l'argent pour cette époque; et, en attendant, on gratifia sa caisse publique de l'*énorme* somme en or de 48,000 fr. La veille du jour fixé pour son départ, ignorant que celui-ci fût si proche, je dis à Bonaparte :

— Comptez-vous rester encore longtemps à Paris?

Lui. — Non, certes, j'ai hâte d'aller à mon poste; une armée sans son chef est une veuve qui peut faire des sottises et compromettre ainsi deux réputations. Je suis responsable de sa conduite à compter de l'heure de ma nomination.

Moi. — Et, en tendre époux, il vous tarde d'aller veiller sur elle. Mais il est une autre femme qui demeure avec nous.

Lui. — J'en ai un vif chagrin, mais elle ne saurait me suivre sans de graves inconvénients. Qui sait ce que la fortune me réserve... Les cris, les frayeurs de Joséphine me troubleraient trop.

Moi. — Vous n'avez donc pas le projet d'attendre l'attaque?

Lui. — Mon ennemi capital seul me donnerait ce conseil. Moi, rester en repos!... allons donc!... Je vais tailler de la besogne aux gazettes; mais pendant que je lutterai contre la coalition, ici mes envieux ne m'épargneront ni mensonges ni calomnies.

Moi. — Oseront-ils?

Lui. — Ils ne s'en feront faute. Le succès les fera taire moins encore que les revers. Par exemple, les journalistes, les gazetiers, chauves-souris et vampires humains, suceront ensemble mon sang et ma réputation.

Moi. — Je crains en effet que, si vous avez des succès, les feuilles royalistes ne crient après vous.

Lui. — Celles d'autres couleurs me seront pareillement hostiles; ces serpents aux nuances diverses pactiseront ensemble dans le but de me dévorer. Je ne connais au monde rien de pernicieux comme la liberté de la presse. Trouvez avec elle, je vous prie, le moyen d'administrer convenablement un pays! Sentinelle avancée de l'ennemi, elle lui indique les plans de campagne, lui livre les secrets

de la patrie et vend et égorge celle-ci en se parant effrontément de son nom.

Moi. — Mais, général, vous exagérez; sans la publicité de la presse, l'anarchie ou la monarchie aurait envahi la République.

Lui. — Bon propos de journal. Est-ce que la royauté est la peste? a-t-elle été toujours contraire à la splendeur, à la prospérité de la France? N'y a-t-elle pas fait prospérer l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts? Est-ce qu'un tel pouvoir ne pourrait être grand, énergique, populaire? Est-ce que l'on ne peut pas être heureux avec la monarchie? Ses chaînes si douces, on peut les dorer, les alléger, les couvrir de palmes. Toute forme de gouvernement peut être bonne, et la royauté comme une autre. Croyez qu'au moyen de combinaisons habiles, on la ferait chérir et respecter.

Moi. — J'en doute; le peuple n'en veut pas.

Lui. — On verra plus tard.... Qui sait ce qui adviendra..... En attendant, j'espère que mes amis ne m'abandonneront pas aux folliculaires et ne me livreront pas aux bêtes.

Moi. — Croyez que nous vous servirons ainsi que vous le méritez.

Lui. — Je compte principalement sur vous; et, pour preuve de ma confiance, je veux que vous ayez avec moi un commerce épistolaire secret. Je vous ferai part des nouvelles de là-bas, vous me conterez celles d'ici; mais toutes, sans rien omet-

tre. Une niaiserie apparente, venant à moi, me fera mettre la main sur un fait majeur. Tâchez de savoir ce que diront, feront le Directoire, les Conseils, les jacobins, les royalistes, surtout; signalez-moi particulièrement mes ennemis les plus acharnés.

Moi. — Pour les punir?

Lui. — Bien au contraire; mais afin de me les rendre favorables : je crois qu'avant d'écraser des ennemis, il convient de tenter de les gagner; s'ils persistent dans leur haine, alors, par réciprocité, tous les moyens qui nous en délivrent sont bons. Au reste, je chercherai à être supérieur aux attaques : de belles actions, des triomphes, sont des citadelles où l'envie et la méchanceté ne peuvent nous atteindre, d'où on les défie, d'où on les abat; la gloire enfin est l'unique refuge des héros.

» Ce furent les dernières paroles que nous échangeames. On vint le demander, je le quittai. Le lendemain, en venant le voir, j'appris, par la voix publique, que ce jour-là même et de grand matin (le 11 mars 1796), il avait pris la poste pour aller rejoindre l'armée d'Italie. »

# SOIRÉE X.

Napoléon narrateur. — François II. — Lettre curieuse de Beaulieu. — Pie VI. — Victor-Amédée. — Ferdinand III, chasseur, pêcheur, cuisinier, législateur, vendeur de marée, etc. — Reine Caroline. — Grand-duc de Toscane. — Don Ferdinand, sonneur de cloches; sa piété, ses amours. — Hercule Renaud; avarice, maîtresse, bâtard. — Venise. — Seconde campagne. — L'officier hongrois. — Suite des opérations militaires. — Junot. — Anecdotes, etc.

Joséphine, avec les dames de sa société intime, le premier consul et ses aides-de-camp, son maréchal de palais, Duroc, titre alors déguisé sous un autre nom, étaient aux Tuileries, réunis en petit comité. Jamais le premier consul n'avait montré un front moins soucieux, il fut le premier à demander de quelle façon l'on passerait le reste de la soirée. Madame de Fontange le pria de conter

une de ces histoires fantastiques auxquelles il savait prêter un coloris si puissant. Lui, secouant la tête, et faisant faire à ses lèvres une moue divine :

— Non, dit-il, pas de mensonge aujourd'hui ; la prochaine fois, à la bonne heure. Je préférerais vous dire des faits vrais... (Il réfléchit un instant, puis continuant)... Par exemple, si je vous peignais ici, avec mon pinceau d'observateur, les souverains divers qui, en 1796, gouvernaient l'Italie? Je vous assure que ces messieurs sont très-amusants à connaître ; il n'en est pas un seul sur lequel je n'aie eu de bons mémoires et que je ne puisse vous présenter sous un jour plus vrai que celui du panégyrique de leur vivant ou de l'oraison funèbre à leur décès.

Toute la société en chœur supplia le premier consul de suivre son idée, et chacun se plaça le plus confortablement possible pour bien ouïr le conteur. A voir la satisfaction gracieuse du grand homme, on pouvait comprendre combien ce triomphe tout intellectuel lui était agréable. Un instant il parut se recueillir, et puis, prenant la parole, il s'exprima en ces termes :

BIOGRAPHIE DES SOUVERAINS D'ITALIE EN 1796.

— Il me semble que la dernière fois où j'eus le plaisir de raconter à l'honorable compagnie mes premières campagnes d'Italie, je m'étais arrêté à deux points : la paix conclue avec le roi de Sardai-

gne et la conquête de Milan par l'armée de la République française. C'était sans doute un coup heureux, un succès inespéré, mais j'étais loin encore d'avoir dompté complétement l'hydre autrichienne. A peine avais-je vaincu l'un de ses généraux, qu'un autre, et souvent celui-là même, se représentait avec d'autres soldats : c'était à croire que la guerre n'aurait jamais de fin.

» L'Italie, à cette époque, et comme déjà je vous l'ai dit, était divisée entre l'empereur d'Allemagne, duc de Milan, les rois de Sardaigne et de Naples, le Très-Saint-Père, la République de Venise, le grand-duc de Toscane, les ducs de Parme et de Modène, les princes de Monaco, de Piombino et les Républiques de Lucques et de Saint-Marin.

» Ces divers États se craignaient, se jalousaient réciproquement et, tous ensemble, redoutaient d'une façon particulière le possesseur puissant du Milanais. L'empereur, roi de Bohême et de Hongrie, archiduc d'Autriche, etc., François II, venait nouvellement de monter sur le trône. Monarque doux et faible, soumis à l'oligarchie nobiliaire de ses États, il croyait, il croit encore régner, tandis qu'il reçoit la loi de ses sujets prétendus. Dans sa vie privée, c'est un honnête homme, c'est le meilleur des hommes : doux, bon, charitable, dévotieux à l'excès, il s'est remarié par chasteté, attendu qu'une femme lui est nécessaire, et afin de goû-

ter le plaisir sans remords de conscience ; selon lui une épouse peut seule légitimer ce qui ferait damner avec une maîtresse. Excellent père, il adore ses enfants, vit avec eux à la bourgeoise et savoure, dans un commerce intime, ce bonheur rarement l'apanage du trône. Mais son mérite se borne à ces qualités privées : il assiste à son règne, dont les faits s'accomplissent à ses yeux souvent à son insu, et dont parfois son cabinet lui dérobe la cause, la marche ou les résultats.

» Il se lève, il prie Dieu, caresse ses enfants, entend la messe, déjeune, dîne, goûte, soupe, se promène ou visite des églises, et s'enferme chez lui pour confectionner de la cire d'Espagne ; ce bizarre délassement est sa passion favorite, son occupation ardue de chaque jour. Il fournit de sa cire à cacheter le palais impérial et les administrations, et, pendant qu'il la manipule, ses ministres agissent, perdent la monarchie, en compromettent les intérêts, surtout par le mauvais choix des généraux qu'ils imposent aux armées autrichiennes, et qu'ils font nommer par François II. Ceci est si constant, qu'en 1796, le général Beaulieu, désespéré d'être vaincu par moi, grâce à l'impéritie du comte de Mercy Argenteau, écrivit à l'empereur cette lettre ferme et curieuse :

« Sacrée Majesté,

» Je vous avais demandé un général et vous

» m'avez envoyé le comte d'Argenteau ; je sais » que c'est un grand-seigneur, et qu'en récom- » pense des arrêts auxquels je l'ai condamné, il » obtiendra le grade de feld-maréchal de l'Em- » pire. Je n'ai plus que vingt mille hommes, les » Français en ont soixante (il se trompait d'un » tiers). Je fuirai demain, après demain, tous les » jours, et jusqu'en Sibérie, s'ils m'y poursuivent. » Mon âge me donne le droit de tout dire : que » Votre Majesté se hâte de faire la paix, à quel prix » que ce soit ; c'est le seul parti qui vous reste » dans l'état où nous sommes. . . . etc., etc. »

» Cette missive mit le cabinet en combustion : François II laissa à ses ministres le soin de la réponse et continua à confectionner . . . . de la cire d'Espagne. Je gage maintenant que lorsque je vais descendre en Italie, au lieu d'encourager ses troupes par sa présence, il ne sortira jamais de Vienne que pour aller au devant du vainqueur (1).

» J'aurais dû, poursuivit Napoléon, commencer ma galerie de tableaux par le souverain pontife de Rome, Pie VI, de la maison de Braschi, gentilhommière toute neuve et guère plus illustrée par celle de sa mère. Ce pape, remarquablement beau et de figure et de taille, et que la mort vient d'enlever, en 1799, avait peu d'instruction, point de

(1) Paroles prophétiques, et accomplies après la bataille d'Austerlitz, en 1805.

lumières et des faiblesses bizarres : il tenait à sa bonne mine, à sa parure ; il se dessinait lors des données de bénédictions. Porté au népotisme, ardent à enrichir les siens, il y employa des moyens peu canoniques, et il courait en 1795, en Italie, des anecdotes qui, si elles ne se rapprochaient pas de la catastrophe horrible des Cenci, y touchaient par leur vénalité. Il s'agissait de certains héritages acquis aux Braschi, aux Onesti, au moyen de vrais tours de main. On reprochait surtout au Pape l'abandon fait au duc son neveu de la meilleure partie des Marais-Pontins, au préjudice de la chambre apostolique, qui payait les frais de desséchement lorsqu'un autre recueillait les récoltes. Enfin, Sa Sainteté se laissait dominer par son valet-de-chambre, Étienne Brandi : des caricatures représentaient celui-ci en costume pontifical, ou bien accommodaient le Pape avec les clefs de saint Pierre en guise de peigne ou de fer à friser.

» Je vous ai montré le mauvais côté de Pie VI, voici maintenant le revers de la médaille : il était véritablement dévot ; on admirait la pureté de ses mœurs, sa bonhomie, sa confiance à croire le bien. Plus tard, et en présence des Français vainqueurs de ses sujets, rebelle au Directoire tyran, on l'a vu déployer le caractère d'un saint et d'un martyr, grandir dans l'infortune et, d'homme ordinaire sur le trône, devenir héros chrétien

dans les fers. Si, au commencement de son pontificat, il se trompa, lors de son voyage en Autriche pour ramener l'empereur Joseph II à des sentiments plus catholiques que philosophiques ; s'il se lia après et imprudemment avec les ennemis de la République française, du moins se montra-t-il noble et sublime, lorsque, arraché par violence de la chaire de Saint-Pierre, il conserva dans sa captivité une si grande majesté. Je me souviens avec admiration de ses paroles quand Berthier, se mêlant de ce qui ne le regardait pas, s'avisa de lui présenter, au nom des Romains, la cocarde de leur nouvelle République : *Chef de l'Église, je ne porterai d'autres insignes que ceux dont elle m'a honoré.*

» Certes, si j'eusse été en Enrope, je n'aurais pas souffert cette persécution odieuse, ce vicaire de Dieu traîné en France comme un captif pour le triomphe des philosophes, des théophilanthropes et du sot La Réveillère-Lepaux. Ce crime inutile, ce sacrilége contre le droit des gens, a lavé Pie VI de ses fautes ; et la catholicité, avec raison, a vu dès lors, en lui, le monarque persécuté, le grand-prêtre outragé ; et on a ainsi relevé cette religion que les ignorants seuls veulent détruire, et dont les gens habiles se feront toujours un appui.

» Victor-Amédée III était, en 1796, roi de Sardaigne, prince de Piémont, duc de Savoie. Issu d'une des plus anciennes races régnantes,

n'ayant eu, presque pendant nombre de siècles, que des aïeux habiles, on s'était attendu à ce qu'il tiendrait, devenu le maître, ce qu'il promettait étant prince royal : alors on l'avait cru guerrier, stratégicien, batailleur en espérance; nul doute, pensait-on, qu'au moindre péril il ne parût à la tête de ses armées.

» Victor-Amédée III trompa toutes ces prévisions. A demi Bourbon par la multiplicité des alliances entre ces deux maisons, il a marié son fils aîné à madame Clotilde de France, sœur de Louis XVI, et ses deux filles le sont aussi, l'une au comte de Provence, aujourd'hui comte de Lille pour moi, et roi titulaire pour d'autres; la seconde au comte d'Artois : il est le grand-père des ducs d'Angoulême et de Berri.

» Monarque ambitieux, mais sans génie, il fuyait la guerre, dédaignait les plaisirs bruyants et licencieux, et ne se plaisait que dans les pratiques méticuleuses d'une dévotion outrée. Il faisait ordonner des prières de quarante heures, au lieu de présider un conseil et d'y commander des mesures utiles; il négligeait les affaires pour la chasse; et, loin de prendre les armes dans le péril, il se prosternait jour et nuit devant une relique incertaine. Il commandait à trois millions d'âmes, avait vingt-cinq millions de revenu, soixante mille bons soldats, des places fortes bien munies, et recevait des subsides de l'Angleterre.

Il eût pu faire du mal à la République ; il ne sut ni combattre, ni céder à propos, et un simple décret du Directoire décida sa chute en 1799. Il a passé en Sardaigne, aujourd'hui son seul domaine ; car le Piémont est uni à la France irrévocablement (1).

» Il y a dans le royaume de Naples six millions d'habitants ; 1,500,000 en Sicile ; l'armée est de soixante à quatre-vingt mille combattants, mal disciplinés, mauvais soldats, bons à parader, prompts à prendre la fuite. Là régnait et règne encore le roi Ferdinand III, autre Nembrod, toujours chassant, qui voit le royaume dans son chenil et dans ses bois de réserve. Pêcheur maritime par instinct, cuisinier par goût, l'infortuné, avec un fond de qualités pieuses, se laisse dominer par sa femme et prend sur lui la responsabilité d'une foule d'actes de tyrannie et de cruauté. Abandonné par son père Charles IV, d'abord roi de Naples et puis d'Espagne, à l'inepte et coupable prince de San-Nicandro, il se maria, sans savoir lire ni écrire. Sa femme, Caroline d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, sœur aînée de Marie-Antoinette, fut son précepteur, lui enseigna la croix de par Dieu, lui apprit à lire, à écrire,

(1) Cette réunion a cessé en 1814. La maison de Savoie règne aujourd'hui sur ses anciens États, augmentés du duché de Gênes.

le fit calculer et chiffrer, et, par reconnaissance, en obtint tout le pouvoir.

» Singulier prince! lorsqu'il ne chasse pas il court à la pêche, puis aborde au rivage, où lui-même vend à qui veut le fruit de son travail; vrai marchand, il ne traite qu'au comptant, vante *son poisson*, souffre qu'on le déprécie, et, presque toujours, entame avec le bourgeois une gueulée d'injures napolitaines. Cette pauvre manière de régner plaît au lazzarone; il aime ce roi si bien à sa portée, et n'en comprend pas la dégradation.

» Lorsqu'une pauvre femme rencontre Ferdinand III dans ses jardins de Caserte, et que, sans le connaître, elle achète sa protection, pour un acte de justice, au prix de deux dindes grasses, il lui fait payer la somme pour obtenir la place, mais exige la remise du cadeau qu'il prépare lui-même, et qu'il mange avec la reine. Le bourg de San-Lucio est peuplé de ses concubines (paysannes) et de ses enfants naturels; aussi a-t-il donné à ce coin de terre une constitution particulière : c'est un État dans un État. Gai, léger, frivole, mais vrai père de ses fils et de son peuple, il a manifesté les plus nobles sentiments lors du tremblement de terre de la Calabre. Ses pleurs, son désespoir, sa générosité, ses nobles paroles montrèrent les vertus de son cœur spirituel à travers sa grossière enveloppe. Il lance à propos un trait fin et piquant.

» Lors de son voyage en Toscane, le grand-duc Léopold, depuis empereur, s'avisa de vouloir le régenter et de prétendre lui enseigner l'art de régner, faisant une comparaison, et à son avantage, entre l'administration toscane et l'administration napolitaine. Ferdinand III le laissa pérorer à son aise, et quand il eut fini :

—Mon frère, dit-il, tu parles bien, mais venons aux preuves. Compte combien peu de mes sujets sont passés dans tes États, tandis que Naples et mes autres villes regorgent des tiens. S'ils étaient si heureux, viendraient-ils en foule chez moi? Si les miens sont si à plaindre, pourquoi n'y en a-t-il ici qu'une douzaine au plus émigrée? Tes améliorations sont vaines ; chez moi le bien-être est commun à tous. Le grand-duc renonça au prosélytisme, si bien il se sentit battu.

» La reine Caroline fait le malheur des Napolitains ; c'est l'Autriche qui règne sur ce peuple. Le trésor, la marine, l'armée de son mari sont au pouvoir de sa propre famille, et les meurtres, les sanglantes vengeances de cette cour en 1799, sont dus à cette archiduchesse et au Français Acton, Anglais d'origine et de cœur, ministre inhabile, pervers, vindicatif et fourbe. La reine et lui enlèveront à la maison de Bourbon cette belle couronne ; car ils font de ce pays le réceptacle des ennemis de la République, et tôt ou tard... »

Napoléon s'arrêta ; mais dès lors les audi-

teurs prévirent les événements de 1806, lorsque le roi de Naples, après la bataille d'Austerlitz, et abandonné par les Autrichiens et les Russes, se réfugia en Sicile, abandonnant ses États de terre ferme à Napoléon, qui en fit l'apanage successif de Joseph, son frère aîné, et de Murat son beau-frère. Napoléon continua cependant :

« Toujours en 1796, la riche Toscane avait pour grand-duc le frère de l'empereur François II, l'archiduc Ferdinand-Joseph Second fils de Léopold Ier, ce sage prince, ami des arts, de la paix, simple dans ses goûts, magnifique comme souverain, perpétuait en Toscane les vertus de son auguste père ; bien élevé, instruit, affable, gracieux, économe, libéral, il était adoré de son peuple et en était bien digne. Je lui vouai, dès notre première entrevue, une affection dont il aura des preuves; car, s'il perd définitivement ses États d'Italie, je les lui ferai remplacer par d'autres situés en Allemagne (1). A Florence, la cour était polie et chaste comme le prince ; les femmes n'y régnaient pas, ni les prêtres non plus ; là n'étaient ni débauche, ni cagotisme, mais de la galanterie pudique et une dévotion réelle, sans feinte de forfanterie ou de tartufisme.

» Le trône ducal de Parme appartenait à un in-

(1) Ce prince obtint en effet le grand-duché de Wurtzbourg; en 1814 il rentra en possession de la Toscane.

fant d'Espagne, à un arrière-petit-fils de Philippe V. Ferdinand Ier, élevé par l'abbé de Condillac, et tout confit en philosophie, était devenu un composé bizarre de bigoterie et de licence; son esprit étroit, fermé aussitôt qu'ouvert, n'avait compris que deux choses, une piété mal entendue, monacale, exagérée et une vie luxurieuse, voluptueuse, toute au plaisir, en dédaignant les saints devoirs de l'autorité. L'inquisition dominait à Parme. Ferdinand Ier prenait pour moitié de passe-temps le chant au chœur des églises et la fonction de carillonneur; chaque jour, dans un monastère ou à la cathédrale, il sonnait lui-même les offices, où il assistait comme chantre. Plus d'une fois il donna des audiences à ses sujets et aux étrangers dans le bas d'un clocher, occupé à faire tinter le battant des cloches.

« Il avait, dans un jardin, douze chapelles, où dans chacune, était sculpté, l'un des mystères de la Passion. Là, il allait journellement seul faire l'oraison; mais à chaque station, et sur un lit de repos, il trouvait une jeune, jolie et complaisante contadine (paysanne italienne) à demi-nue; et après le devoir religieux rempli, par une profanation abominable, sacrilége, due à son ignorance, il livrait au démon l'âme que ses *ovenus* venaient de racheter. Ce sérail à bon marché accompagnait, dans de grands charriots, le duc de Parme, et, soit qu'il allât à la ville ou à la

campagne, ses joyeuses bayadères le suivaient constamment.

» La duchesse, autre fille de Marie-Thérèse, autre sœur des reines de France et de Naples, imitait son époux ; et ceci m'a paru plutôt de la médisance que de la calomnie. On racontait d'elle plusieurs anecdotes semblables à celles qui, en France, se rattachent à la vieille tour de Nesle. Aussi sa tendresse était-elle redoutée, et les beaux garçons du duché s'en allaient dans d'autres États, par crainte de payer cher un bonheur plus propre à satisfaire la vanité que les sens.

» A Modène vivait le dernier prince mâle de la maison d'Est, branche italienne, Hercule Renaud. Prince spirituel, aimable, érudit, savant administrateur et d'un commerce très-agréable, il gâtait ses qualités solides et brillantes par une parcimonie, une avarice véritable et honteuse ; il faisait argent de tout ; il vendait ses voitures, les meubles précieux de ses palais ; il se vêtissait, lui, son fils naturel et sa maîtresse, du velours de la tenture d'un salon. Il ornait son unique carrosse aux dépens de quatre fauteuils qu'il faisait dégarnir.

» Marié à la princesse héritière de la maison de Massa-Carrare, dont il n'avait qu'une fille, il fut contraint, par la faute de la France, à prendre pour gendre, non le duc de Parme, comme ses intérêts l'eussent voulu, mais l'archiduc Fer-

dinand d'Autriche, vice-roi de Milan. Celui-ci avait amené sa femme en Lombardie, si bien que le duc de Modène restait libre dans ses États de se livrer à sa passion dominante.

» Une seconde l'occupait pourtant ; il lui fallait une maîtresse : la fortune lui en procura une justement à sa façon. Elle devait le jour à un certain Mariani, intendant de la noble famille milanaise des Archinto ; simple, naïve, désintéressée, modeste, sans orgueil, sans ambition, elle ne logeait pas au palais, mais dans un manoir médiocre et sans faste d'ameublement. Toute sa maison était composée d'une camériste à toutes fins et d'un petit valet paré du titre de page. Le duc, la nourrissant des reliefs de sa table et la voiturant dans son carrosse, lui avait supprimé les maîtres d'hôtel, officiers de bouche, cochers, cuisiniers, coureurs, laquais et autre valetaille pareille. A midi et le soir, on lui apportait son dîner et son souper, sur lesquels elle devait faire des réserves pour le goûter et le déjeuner : la ration d'un jour était de deux bouteilles de vin, le tout rangé dans un vaste panier, avec couverture de toile aux armes de Son Altesse. Ses frais de parure, de jeu, ses aumônes et bonnes œuvres, étaient représentés annuellement par une somme ronde de 300 sequins, ou environ 150 louis d'or, argent de France.

» Le marquis Scandiano était le fruit de cette liaison à bon marché. Le duc, par frayeur de la

dépense, lui avait refusé sa légitimation ; mais, par tendresse, il lui faisait rendre les honneurs princiers. Les ambassadeurs, les étrangers qui voulaient être bien reçus du duc, allaient chez le jeune marquis, assez bon garçon, sans vertus, sans vices majeurs, élevé par des gens sans mérite, et devenu digne d'eux.

» Son Altesse aimait la campagne ; elle allait souvent à sa terre de Sassola avec madame Mariani et le marquis Scandiano : ils plaçaient dans la voiture, entre eux trois, un panier de jonc contenant les trois plats du dîner, ni plus ni moins, à moitié cuits, et dont la coction était complétée par les soins de domestiques à Sassola. On ne renvoyait jamais ces serviteurs, mais à leur mort on ne les remplaçait point, si bien qu'en 1796 il ne restait que le concierge et deux hommes de peine, nommés en Italie *facchini*. Le chambellan de service veillait au repas et allait cueillir le dessert. Tout gibier pris sur les terres ducales était vendu au profit du souverain, qui ensuite comptait.

» Lorsque le duc tenait sa cour, on arrivait aux appartements par un escalier dérobé, plus facile à être éclairé, et qui l'était mal. Dans le salon, deux bougies sur la cheminée, deux sur la table du cavagnole, complétaient l'illumination. Dans les deux salles précédentes, une lampe unique, accrochée à la porte de communication, leur dispensait sa pâle lueur.

» Le palais ducal, achevé, aurait été superbe; le duc, dès la mort de son père, fit suspendre les travaux; une muraille plate remplaça les corps à édifier : il y fit peindre à fresque une façade somptueuse; des figures en grand costume remplissaient les fenêtres feintes, et dans le portique on avait représenté également un bataillon de gardes magnifiquement vêtus, contraste comique avec les trente à quarante déguenillés qui, en réalité, formaient la maison militaire de Hercule Renaud.

» Que ceci ne vous fasse pas voir le prince de Modène sous un faux aspect! Il était fin politique, il voyait bien, ne manquait ni de sens ni d'instruction. Il disait un jour au voyageur Gorani, à propos de Louis XVI, de la Reine et de ce qui se passait à Versailles : « J'ai de la peine à lire depuis quelque temps le récit de toutes les folies que la cour de France ne cesse de faire; je suis très-persuadé qu'une telle conduite entraînera cette belle monarchie dans un gouffre de malheurs. Avec de l'ordre et de l'économie, on répare beaucoup de maux, on exécute des choses presque impossibles; de même que, par une conduite insensée, on détruit les États les mieux organisés, et l'on appelle une série d'événements que l'on n'aurait pas cru possibles, et qui, sans cela, ne seraient jamais arrivés. La France forme à elle seule une balance dans l'Europe : elle va d'un

train qu'elle perdra cet avantage, et Dieu sait ce qui en arrivera. »

» Grâce à son avarice sordide, le duc de Modène possédait un trésor d'environ 40,000,000 fr. A mon approche, il se sauva et les emporta à Venise. Néanmoins, au moyen de 10,000,000 fr. comptant, dont 2,500,000 en denrées, et vingt tableaux, il obtint une paix précaire. Dieu sait ce qui lui arrivera de la campagne que je vais commencer (1).

» A Venise, République où régnait l'oligarchie, le doge dernièrement nommé, Louis Manini, appartenait à la nouvelle noblesse; il sortait d'une famille prodigieusement riche et qui, par réciprocité d'un don de 100,000 ducats lors de la guerre de Candie, fut inscrite dans le livre d'or. Manini, faible, bon, sans valeur morale, énervé par la folle éducation vénitienne, était moins un prince sur le trône qu'un esclave couronné : incapable de trahir son pays, incapable de le défendre, il saurait présider des conseils et non inspirer des résolutions magnanimes. Il tomba évanoui au jour de son abdication, et il n'avait pas su prendre une épée pour défendre Venise. Là, il

(1) Le duc de Modène perdit ses États d'Italie et reçut en Allemagne de faibles indemnités ; mais, en 1814, sa fille et son gendre recouvrèrent le territoire de Modène, où leur fils règne aujourd'hui. Il n'a pas voulu reconnaître Louis-Philippe, roi des Français.

n'y avait plus d'énergie, de bravoure militaire, de courage civique. A force de poser le niveau sur toutes les têtes, on les avait avilies et glacées. On assassinait les Français par ordre des Trois et des Dix ; mais nul n'osait les attaquer en face.

» Il en fut de même à Gênes : le dernier doge s'effaça paisiblement devant la République ligurienne. Celle de Lucques ne tint ou ne tiendra guère. Le pape perdit ses trois plus belles provinces, Bologne, Ferrare et Rimini ; la seule République de Saint-Marin, cette bicoque déjà si ancienne, est demeurée sur sa montagne, où elle existe sans perte ni agrandissement.

» Voilà, Mesdames, et vous, citoyens, les portraits moraux et véridiques des souverains de l'Italie. Maintenant, je vais faire passer rapidement devant vous les événements singuliers de ces trois autres campagnes, qui, dans une année révolue, m'acquirent quelque célébrité.

» Certes, en moins d'un mois je venais d'achever une tâche immense : j'avais séparé les Austro-Napolitains des Piémontais, contraint le roi de Sardaigne à une trêve, prélude de son abdication ; sept combats, livrés coup sur coup, avaient amené ce résultat. Gênes s'épouvantait de ma victoire ; le Pape, le roi de Naples, le grand-duc de Toscane, Venise, Lucques, craignaient fort la venue de l'armée républicaine. Le Milanais, tremblant dans son clergé et sa noblesse, et joyeux dans sa po-

pulace, ses commerçants, ses gens de loi, ses savants, ses littérateurs, ses artistes, comprenait que j'allais me tourner vers lui, et à Vienne on s'indignait de tant de déroutes.

» Quant à moi, je me disposais à marcher en avant, prévoyant que mes succès me donneraient tôt à Paris autant d'ennemis et d'envieux que dans le reste de l'Europe. Je venais d'enlever aux Autrichiens les forteresses piémontaises de Tortose, d'Alexandrie, qu'ils voulaient me ravir. Beaulieu recrutait son armée; il se retranchait à Valenza pour m'empêcher de traverser le Pô. Je le maintins dans cette erreur en dépêchant Massena, qui, sur l'autre rive, parut devant cette ville, tandis qu'Augereau descendait vers l'embouchure de la Scrivia, et que La Harpe, suivi de trois mille cinq cents grenadiers et de vingt-quatre pièces de canon, arrivait à Tortone.

» L'ennemi ainsi trompé, je descendis avec le gros de notre armée, par la rive droite du Pô à Plaisance, où je voulais franchir le fleuve. En trente-six heures on fit seize énormes lieues; aussi, le 7 mai 1796, à neuf heures du matin, nous apparûmes aux Plaisantins effrayés. Sans prendre haleine, on s'élança dans le Pô, grossi par la fonte des neiges et large en ce moment de quinze cents pieds. Le 8, nous étions à l'autre bord, où nous battîmes le corps ennemi commandé par le général Liptay. Je fus vaillamment secondé par

Dallemagne, Lannes et Lanusse. Je venais à Dego de faire la connaissance du second; voyant à cette affaire un chef de bataillon qui multipliait les miracles, je le fis appeler.

— Comment t'appelle-t-on ?

— Jean Lannes.

— Je te fais colonel.

— Grand merci, bien que je le mérite. Au reste, je ne m'endormirai pas, car tu me verras continuer comme si encore ma réputation était à faire.

» Il m'a tenu parole, et le 8 mai il poursuivit Liptay si vivement qu'il le contraignit à se renfermer dans Pizzighitone. Beaulieu, confondu de ma manœuvre, accourut afin de m'empêcher de la compléter. Je le battis à Fombio-Falate, victoire qui nous coûta La Harpe. Dès la veille ce brave était devenu sombre et mélancolique, préoccupé, négligeant ses devoirs; sa seconde vue s'était ouverte : il n'est pas le seul à qui j'aie vu de tels pressentiments.

» Ce triomphe fit trembler le duc de Parme; il m'envoya un plénipotentiaire; et l'un des nôtres me disant qu'il fallait détrôner ce prince à cause de son nom.

— Quoi ! m'écriai-je, est-on paria par cela seul qu'on est Bourbon? Faut-il les écraser tous parce qu'en France on en a tué plusieurs? Je ne suis pas pour ces proscriptions universelles : une famille,

une caste, une nation entière peuvent-elles être toutes coupables? Par exemple, une loi républicaine interdit aux nobles la plus légère fonction, et Barras est directeur, et moi et cent autres gentilshommes commandons les troupes françaises! A vous entendre, nous aussi serions les bannis: punissez l'individu qui se rend criminel, mais respectez les masses qui sont innocentes. La France, selon vous, serait responsable des forfaits des sans-culottes; soyons plus modérés! On a supplicié des Bourbons par châtiment de leur tyrannie ou de leurs complots. Le méritaient-ils? Celui de Parme est doux, inoffensif, point cruel, niais, peu courageux même; son peuple lui est attaché, puisqu'il ne se révolte ni ne nous demande sa perte. Que Ferdinand donc règne à Parme, pourvu qu'il m'envoie, pour le trésor ou les magasins de l'armée, deux millions comptant, dix-sept cents chevaux, deux mille bœufs, dix mille quintaux de blé, cinq mille d'avoine, vingt tableaux, et, de plus, il défrayera nos hôpitaux.

» Le duc s'exécuta de bonne grâce. Parmi les chefs-d'œuvre que je voulais, il m'offrit, en retour du *saint Jérôme* du Corrège, un million de plus pour la caisse de l'armée, et un second pour la mienne privée.

» Ma réponse ne se fit pas attendre.

« La République n'a pas besoin de deux mil-
» lions de plus; s'ils lui étaient nécessaires, elle

» les exigerait de ses ennemis, et non d'un prince » avec qui elle s'allie. Deux millions seront bien- » tôt dissipés ; le chef-d'œuvre du Corrège demeu- » rera en témoignage de nos succès : je prie Son » Altesse Royale de l'envoyer sans retard. »

» J'ai dit plus haut quelle fut la contribution du duc de Modène.

» Maître des deux rives du Pô, ayant, le 9 mai, traité avec deux souverains, le 10, je poursuivis ma route sur Lodi, où Beaulieu m'attendait. La ville fut prise en un tour de main, mais le pont sur l'Adige était défendu par douze mille fantassins, quatre mille cavaliers et trois batteries, fortes de vingt-quatre canons. A cinq heures du soir, le général Beaumont et la cavalerie passèrent l'Adige en amont ; puis après de vives décharges d'artillerie, le pont fut emporté par les Français la baïonnette en avant ; ni moi ni les autres généraux ne restâmes en arrière. Nous prîmes tous les canons, plusieurs drapeaux, des bagages, et deux mille cinq cents prisonniers ; Beaulieu se replia sur Crema. Jamais on n'avait vu tant de bravoure, d'énergie, d'intelligence ; dès ce jour je compris qu'avec des Français on pouvait tout entreprendre, tout obtenir ; bien conduits ils seront invincibles : attribuez leurs défaites toujours à leurs chefs, jamais à eux.

» Pizzighitone fut le fruit de cette bataille. Pendant la nuit suivante, enveloppé dans ma redin-

gote grise encore inconnue, je faisais une ronde; elle me conduisit à un bivouac de prisonniers : je distinguai la physionomie sombre et souffrante d'un vieil officier hongrois.

— Qu'est-ce ? Meinher, vous semble-t-il que les affaires aillent mal ?

— Oh ! on ne peut pas plus mal... Lucifer y met la griffe, j'en réponds... Tout est renversé; on nous a mis sur les bras un général jeune, qui va et vient en avant, en arrière, sans rien de fixe, sans plan connu ; on ne sait ni où camper, ni où le prendre ; il triomphe en dépit des règles : c'est une façon de combattre si extraordinaire que nul ne peut y rien voir.

— Eh ! je vois, moi, que cette manière-là ne vous convient guère.

— Si peu, Monsieur, que, dès l'échange, je me démets et rentre chez moi dire que la guerre se fait à la sans-culotte, par forme nouvelle. Votre Bonaparte nous a jetés dans le chaos.

— Ne lui en veuillez pas ; car pour vous payer de votre sincérité, lui-même vous autorise à vous rendre à Vienne pour y solliciter cette retraite dont vous paraissez désireux.

— Général ! s'écria le noble vieillard, vous vous attaquez aux cœurs et aux masses ; vous vaincriez le monde.

— Dieu veuille, dis-je en riant, que cela soit! Je fournis à ce militaire les fonds nécessaires à

sa route : il partit, mais sa reconnaissance ne m'oubliera point.

» Mes manœuvres avaient circonvenu Milan; nul corps ne pouvait m'empêcher d'entrer dans cette place. L'archiduc vice-roi, les administrations s'échappèrent; la ville, livrée à sa garde urbaine, et les États de Lombardie, qui alors y étaient assemblés, m'envoyèrent une députation. Le comte Melzi la présidait : c'est un digne homme d'État, alors grand d'Espagne; il possède les qualités qui font acquérir, et celles plus rares qui enseignent à conserver. Je l'estimai à la première vue, et certes, si je redeviens le maître de la Lombardie, je ne le laisserai pas à l'écart (1). Sa harangue toucha mon cœur et plut à mon esprit. Je répondis « que je venais pour briser le joug que » l'Autriche faisait peser sur d'aussi belles pro» vinces; que l'indépendance de la Lombardie » dépendait de ses habitants; que la France ver» rait avec plaisir la reconstitution de cette an» cienne ligue lombarde, dont l'union défia long» temps les efforts des empereurs d'Allemagne. » J'achevai en disant que la France apportait la liberté à ses amis.

» Le duc Serbelloni, grand propriétaire, in-

(1) Napoléon a tenu sa parole; Melzi, créé duc de Lodi, fut d'abord vice-président de la République italienne, puis chancelier du royaume d'Italie, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, grand-croix de la Couronne-de-fer, etc.

struit, libéral, bienfaisant, commandait la garde d'honneur; il devint le président de la République cisalpine, après avoir été ambassadeur milanais à Paris. Je le retrouverai sans doute (1).

» Le 5 mai, j'entrai à Milan, ayant, depuis le 7, conquis la Lombardie; j'organisai le pays destiné à s'ériger en république, et courus reprendre les armes, après avoir adressé à mon armée la proclamation que voici :

« SOLDATS!

» Vous vous êtes précipités comme un torrent » du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dis- » persé tout ce qui s'opposait à votre marche.

» Le Piémont, délivré de la tyrannie autri- » chienne, s'est livré à ses sentiments de paix et » d'amitié pour la France.

» Milan est à vous, et le pavillon républicain » flotte dans toute la Lombardie; les ducs de Parme » et de Modène ne doivent leur existence poli- » tique qu'à votre générosité.

» L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil » ne trouve plus de barrière qui la rassure contre » votre courage: le Pô, le Tésin, l'Adda, n'ont pu » vous arrêter un seul jour! Ces boulevarts van- » tés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez

(1) Nommé conseiller d'État, ce digne citoyen mourut en 1802.

» franchis avec autant de rapidité que l'Apennin.

» Tant de succès ont porté la joie dans le sein » de la patrie ; vos représentants ont ordonné une » fête dédiée à vos victoires. . . Là, vos pères, vos » mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes se » réjouissent de vos succès et se vantent avec or- » gueil de vous appartenir.

» Oui, SOLDATS, vous avez beaucoup fait..... » Mais ne vous reste-t-il rien à faire?.. dira-t-on » de nous que nous avons su vaincre mais que » nous n'avons pas su profiter de la victoire? La » postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé » Capoue dans la Lombardie?... Je vous vois déjà » courir aux armes ; un lâche repos vous fatigue ; » les journées perdues pour la gloire le sont pour » le bonheur... Eh bien! partons ; nous avons en- » core des marches forcées à faire, des ennemis à » soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à » venger.

» Que ceux qui ont aiguisé le poignard de la » guerre civile en France, qui ont lâchement as- » sassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à » Toulon, tremblent!... L'heure de la vengeance » a sonné.

» Mais que les peuples soient sans inquiétude ! » nous sommes les amis de toutes les nations, » plus particulièrement des descendants des Bru- » tus, des Scipions et des grands hommes que » nous avons pris pour modèles.

» Rétablir le Capitole, y placer avec honneur » les statues des héros qui se rendirent célèbres, » réveiller le peuple romain engourdi par plu- » sieurs siècles d'esclavage, tel est le fruit de vos » victoires; elles feront époque dans la postérité; » vous aurez la gloire immortelle de changer la » face de la plus belle partie de l'Europe.

» Le peuple français, libre, respecté du monde » entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse » qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce » qu'elle a faits depuis six ans; vous rentrerez » alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront » en vous montrant : IL ÉTAIT DE L'ARMÉE D'ITA- » LIE. »

» Ce langage parlait à l'âme des guerriers républicains. Un d'entre eux, dans son enthousiasme, dit à Junot, de qui je le tiens :

— Si le petit général désire mettre le diable en cage, qu'il nous désigne le lieu où il se tapit, et nous lui aurons mis bientôt la main au collet.

» Le 28 mai j'entrai à Brescia, peu inquiet de rompre la neutralité vénitienne. La ville est grande, riche et populeuse. Les Autrichiens m'attendaient à Peschiera, où ils croyaient que je franchirais le Mincio, tandis que je courus, le 30, à Borghetto. Murat, dans une brillante charge d'avant-garde, battit les alliés et enleva deux mille prisonniers, le prince Cuto, général napolitain, deux étendarts et deux canons. Le colonel Gardanne en-

tra dans Borghetto de vive force ; les républicains traversèrent la rivière, large et rapide (le Mincio), à la nage ; la colline de Valegio fut emportée, et les Autrichiens s'enfuirent. C'était une manœuvre à laquelle je les accoutumais.

» Ce jour-là, néanmoins, je faillis être pris. La division Massena était occupée à faire la soupe, travail, à l'armée, non moins important qu'ailleurs. Un corps nombreux d'Autrichiens entend la fusillade de Valegio ; il accourt, mais sur la rive gauche du Mincio. Ses premiers détachements sont déjà dans le village, ils entourent la maison où je suis. — Qu'est-ce ? — L'ennemi. — Lui ? — En personne... là, dans la rue, sur la place, partout !.... Il n'y a pas à s'attarder. Je fais abattre un mur, j'enfourche mon cheval, et, galopant à travers des jardins, je gagne la campagne : oh ! ce jour-là, cette bête portait César et sa fortune ! Cependant les nôtres se rallient, les colonnes se forment, l'ennemi est repoussé, et les malins de dire :

— S'ils ont mangé notre soupe, nous leur en avons fait avoir une prompte indigestion.

» Ce péril couru a donné naissance au corps des guides, choisis parmi les plus braves ayant au moins dix ans de service : Bessières a été leur premier commandant (1).

(1) Mort maréchal d'Empire, grand-aigle, duc d'Istrie.

» C'est à cette époque que, vu la richesse de ma caisse militaire, je fis cadeau d'un million à l'armée de Moreau, à qui ce présent fit faire la grimace ; il me jalouse, il a tort. En même temps je fis assiéger Mantoue, place formidable par sa situation au milieu des lacs et des marais et par ses fortifications. Le 4 mai, la place fut investie; elle renfermait une nombreuse garnison. Augereau, Massena, Serrurier, furent chargés des travaux, et ils continrent les assiégés. D'une autre part, je fis occuper Bologne, Ferrare et autres villes de l'État papal. A Modène, où je parus, le peuple voulut se former en république ; j'apaisai ce mouvement. Le Pape eut peur ; il me détacha l'ambassadeur d'Espagne pour traiter avec moi. Le chevalier Azara a beaucoup de réputation et est encore au-dessus d'elle : gracieux, spirituel, obligeant, aimable, ferme, conciliateur, il entraîne tous ceux auxquels il parle. Je lui dis un jour qu'il se ferait aimer de Lucifer ; voici sa réponse :

— Pourquoi pas ? il est malheureux, je le plains. Je tenterais de le remettre avec Dieu ; et, pour peu qu'il promît d'être honnête.... Vous riez, mais enfin il est de bonne maison.... et il a été bien élevé.

» Avec un tel plénipotentiaire et mon désir secret de ne pas multiplier les ennemis de la France, la paix fut conclue : les articles portaient envoi à Paris d'un ambassadeur pour régler les

conditions définitives; prolongation de l'armistice jusqu'à ce réglement; Bologne, Ferrare, cédées avec leur territoire à la République; garnison française à Ancône; vingt millions de contribution, argent et denrées; cession au Musée de Paris de cent tableaux ou statues.

» Ici j'indique, afin d'y revenir plus tard, mon expédition en Toscane et à Livourne, mon entrevue avec le grand-duc, pendant laquelle j'appris la reddition de la citadelle de Milan. A Livourne je fis un mal incalculable au commerce anglais, et je grossis la caisse nationale.

Le 24 juillet j'écrivais au Directoire :

« Le général Sauzet, avec trois mille hommes, » défend depuis Salo, situé au bord du lac de » Garda, jusqu'au lac d'Issio.

» Le général Masséna, avec douze mille hommes, descend depuis Torre jusqu'à Pizalta » sur l'Adige, et de là défend le passage de l'Adige jusqu'à San-Giovanni, trois milles plus » bas que Vérone. Celle-ci est mise en état de » défense en se servant de l'artillerie trouvée » dans la place.

» Le général Despinois, avec cinq mille hommes, défend depuis San-Giovanni jusqu'à » Rome.

» Le général Augereau, avec huit mille hommes, défend depuis Ronco jusqu'à Castunfara.

» Le général Kilmaine, avec deux mille hom-

» mes et douze pièces d'artillerie légère, est à Va-
» lèze, pour se porter partout où l'ennemi vou-
» dra se frayer un passage.

» Indépendamment des ponts que nous avons
» à Porto-Legnango et à Vérone, j'ai fait établir
» vis-à-vis la Chiuza un pont de bateaux défendu
» par de bonnes batteries de position.

» Par le moyen de ces trois débouchés, l'ar-
» mée passera rapidement, au premier mouvement
» de l'ennemi, de la défensive à l'offensive.

» Nous sommes depuis plusieurs jours en ob-
» servation réciproque : MALHEUR A CELUI QUI
» CALCULERA MAL!.... »

» Pendant ce temps Milan et la Lombardie deve-
naient d'abord République cispadane, ensuite Ré-
publique cisalpine par suite d'agrandissement.
Quant à moi je luttais déjà contre la jalouse frayeur
du Directoire, contre la trahison et contre les Autri-
chiens, commandés par le vieux général Wurm-
ser, qui organisait son armée dans le Tyrol. Il
la partagea en trois divisions : l'une, de douze
mille hommes, déboucherait par le val de l'Adige;
la seconde, de trente mille, marcherait ayant à
sa droite le lac de Garda, et l'Adige à sa gauche;
la dernière, de vingt mille combattants, franchi-
rait la Chiese, et, prenant par Balena, me tourne-
rait en me coupant la retraite.

» Je vis le péril, je compris que je ne vaincrais
que par des efforts extraordinaires; une dépêche

du Directoire me défendait de lever le siége de Mantoue, je n'en tins nul compte; l'urgence excusant tout, je me renforçai des troupes du blocus, et alors, certain de vaincre, j'allai chercher l'ennemi.

» Ici commença la célèbre campagne de *quatre jours*. Le 31 juillet j'étais à Lonato. Je pris la division Dallemagne avec l'invincible 32e demi-brigade : elles m'aidèrent à vaincre Ocksay; le général Guyeux avait déjà battu Quasdanowitz. C'était beaucoup; mais Wurmser paradait autour de Peschiera, d'où il alla vers Mantoue, qu'il croyait délivrer et qu'il trouva libre : cette marche inutile causa la perte. Le 30, Massena, sans se laisser vaincre, avait repoussé les ennemis, et dès la nuit il franchit à Peschiera le Mincio et vint à Brescia, où je devais aller; il sut empêcher les Autrichiens de passer la rivière, dignement secondé dans cette opération par Digeon; j'arrivai le 1er août à dix heures du matin; je ne trouvai que les miens, les autres, selon l'usage, fuyaient; je délivrai cinq cents malades français prisonniers. Despinois et Herbin poursuivirent *ces messieurs;* je courus vers la Chiese, où je rencontrai le général Quasdanowitz, fier d'un petit succès obtenu par la faute du général Vallette, que je destituai.

» Le 3 août, Liptay et Bagalitsch parurent avec trente mille Autrichiens à Lonato; je n'avais que vingt mille soldats, mais autant de braves; Mas-

sena, forcé par des masses énormes, fut culbuté. Je vins à son secours, je coupai la ligne ennemie ; sa déroute fut entière ; tout mit bas les armes devant les généraux français Sauzet et Saint-Hilaire. En même temps, Augereau me payait en pareille monnaie : il prit et reprit Castiglione, il écrasa la division Liptay, retirée de ce côté, et se couvrit de gloire (1). Nous eûmes à pleurer deux excellents officiers, le général Payraud et le colonel Pourrailly ; le frère de celui-ci soutiendra la gloire de ce nom.

» Wurmser, terrifié au récit de ces désastres, lui qui se flattait d'avoir fait lever le siége de Mantoue, rappela trop tard le corps qui poursuivait Serrurier, réunit, recomposa les régiments éparpillés à Lonato, et, le 4 août, marcha sur Castiglione : je l'y attendais. D'abord j'allai à Lonato, où je trouvai seulement douze cents hommes. Dans ce moment nous fûmes enveloppés par une colonne autrichienne égarée, forte de cinq mille combattants, qui nous envoya un parlementaire pour nous enjoindre de rendre nos armes. Je me place au centre d'un état-major nombreux, je fais venir ce parlementaire, on lui débande les yeux, il me voit et se trouble ; en réponse à son injonction, je tire ma montre, et la regardant, je dis à l'envoyé :

(1) Napoléon, depuis, le nomma duc de Castiglione en mémoire de cette journée.

— Monsieur, prévenez votre chef que l'armée française est toute entière ici et l'enveloppe; c'est donc à lui à céder et à rendre les armes: s'il ne l'a pas fait dans huit minutes, qu'il n'espère après aucun quartier.

» L'officier, consterné, part; il fait partager son épouvante à ses collègues, et ce corps tout entier se soumet dans le délai que j'avais prescrit; ce fut un coup de bonheur, s'il m'eût attaqué je l'aurais vaincu, ayant réuni vingt-cinq mille hommes. Je tombai sur l'ennemi; Massena, Augereau, Verdier, Fiorella, remplaçant Serrurier malade, Marmont, mon aide-de-camp, me secondèrent avec autant d'intelligence que d'intrépidité. Les Autrichiens furent culbutés, la réserve abymée; sans la fatigue et la faim, nous enlevions ce jour-là toute l'armée ennemie. Wurmser, accablé, repassa le Mincio, toujours tenant à s'appuyer sur Mantoue, croyant d'ailleurs que je me reposerais et lui laisserais le loisir de réparer sa défaite. Il me connaissait bien!! J'envoyai Massena dégager Peschiera: il y parvint, aidé du brave colonel Suchet (1), battit les Autrichiens, prit leurs bagages, leurs munitions, dix-huit canons et un grand nombre de prisonniers.

(1) Mort maréchal d'Empire et de France, grand-aigle, chevalier du Saint-Esprit, pair de France, duc d'Albufera, etc.

» Le général Guillaume commandait à Peschiera : c'est un brave à trois poils, aussi comptai-je sur lui ; je venais, la veille, de lui écrire ce billet :

« Vous avez été témoin des batailles livrées aujourd'hui et ces jours derniers, nous avons pris vingt-mille hommes et tué un grand nombre ; l'armée ennemie est en pleine déroute, et demain ou après demain nous serons dans vos murs. En attendant, quelles que soient les circonstances, ne vous rendez qu'à la dernière extrémité, la brèche faite ; montrez la plus grande fermeté.

» Salut, estime et gloire.

» *Signé* BONAPARTE. »

» Je poursuivis Wurmser ; il avait passé par Vérone, je l'imitai. La nuit du 7 août j'étais devant la ville : comme les Vénitiens en avaient fait fermer les portes, je les fis enfoncer à coups de canon et j'atteignis la queue des fuyards. Beaucoup furent pris, avec une forte partie de leur matériel, et sur ce point la campagne prit fin. D'autres combats ne nous furent pas moins glorieux. Wurmser, des quatre-vingt mille hommes amenés du Tyrol, n'en avait plus la moitié, et encore, si bien démoralisée, que cinq cents Français étaient assurés de faire mettre bas les armes à deux et trois mille Autrichiens. Pendant ces combats,

voici un fait de Junot qui mérite d'être conservé.

» C'était au moment où, éparpillés à Castiglione, les ennemis tentaient de franchir le Mincio. Ne voulant pas qu'ils m'échappassent, j'envoyai Junot avec les guides, afin de leur couper la retraite et de les repousser sur Salo. Il part comme un trait, rejoint le régiment des hullans de Bender et alors, au lieu de foncer par les derrières, comme le plus courageux l'eût imaginé, il se jette sur les côtés, le dépasse, le tourne, fait volte-face et tombe sur lui chaud comme le tonnerre; il néglige de voir s'il est suivi, et, seul, oui seul, il se lance au plus épais des escadrons; là, loin de se défendre seulement, de se rendre, comme on le lui demande, il combat, il frappe, est six fois blessé, et à chacune tue son adversaire; son cheval fléchit, s'abat, Junot roule avec lui dans un fossé. Vingt lances vont le percer..... Mais les guides accourent, et, nouvel ouragan, culbutent, dispersent les ennemis; ils relèvent Junot, qui se remet en selle, qui bataille encore et enfin revient à moi *couvert de honte*, a-t-il la folie de dire, *car il ne les a pas tous écharpés*. Je demande quel fait des annales grecques, romaines et françaises est au-dessus de celui-là.

» A une dernière attaque des Autrichiens contre Castiglione, où Augereau s'était renfermé, ils furent horriblement battus, grâce à une ruse de guerre; et ceci détermina Würmser, non plus à

marcher vers Mantoue, mais à rentrer dans le Tyrol. Là, il réorganisa son armée, qu'il porta à cinquante-cinq mille hommes; trente mille devaient le suivre, et vingt-cinq mille, sous les ordres de Davidowich, garder le Tyrol. Lui descendit par les vallées de la Brenta. Le 1er septembre il était à Trente et Davidowich à Roveredo. Je compris ce qu'il voulait faire; mon armée fut partagée en trois divisions : Vaubois conduisit la sienne vers Trente, Massena s'empara de la chaussée sur la rive gauche de l'Adige, et, en arrière de celle-ci, Augereau, parti de Vérone, conduisait la dernière.

» Dès le premier combat, nous fûmes vainqueurs. Saint-Hilaire, chef de l'avant-garde de Vaubois, surprit le pont de la Sarra et battit le prince de Reuss. Le général Pigeon, de la division de Massena, sut, à Sarravalle, vaincre l'Autrichien Wuschassowich. Pour moi, le 4 septembre, je me vis en présence de Davidowich à l'aube naissante, et je gagnai la fameuse bataille de Roveredo, qui coûta la vie au vaillant général Dubois.

» Les Autrichiens, poursuivis, se rallièrent sur les croupes abruptes de Cagliano, au milieu de rochers inaccessibles et d'abymes infranchissables. Ces remparts naturels eussent arrêté les soldats de toute autre nation : les Français les escaladèrent, les gravirent sous la protection d'une

batterie admirablement établie par le général Domartin. Neuf bataillons républicains y firent des prodiges, on se battit corps à corps, et souvent sur un terrain où la place manquait pour deux. Vaubois, de son côté, prenait d'assaut le camp retranché de Mori, si bien que, le 5 septembre, l'armée de Davidowich n'existait plus.

» Je fis répandre le bruit que j'allais entreprendre la conquête du Tyrol ; Wurmser, charmé, manœuvra pour me couper la retraite ; j'avais tout prévu et je tombai sur lui lorsqu'il me croyait proche d'Inspruch. Le 8, Augereau et Massena gagnèrent sur les bords de la Brenta une bataille qui, vu l'heure matinale, reçut des soldats le sobriquet *du déjeuner de Bonaparte*. Les ennemis allèrent se rallier à Bassano, où était leur caisse militaire. Wurmser, à son tour, faillit être pris ; lui aussi dut son salut à la fuite et au hasard. Il rejoignit son armée, eut de faibles avantages, surprit le pont de Legnago, traversa l'Adige et arriva devant Mantoue ; il y fit entrer cinq mille des siens, cinq mille malades, et, avec vingt mille soldats, m'attendit à Saint-Georges, entre Mantoue et la citadelle ; ce fut là que, le 19 septembre, eut lieu la bataille qui porte le nom de ce village. Wurmser y fut défait complétement, et avec seize mille Autrichiens il se renferma dans Mantoue.

» En un mois j'achevai cette campagne, la troi-

sième de la même année; elle coûta à l'ennemi vingt-sept mille hommes, trois mille tués, six mille blessés, dix-huit mille prisonniers, trente généraux tués ou pris, vingt-deux drapeaux et six mille chevaux. Nous avions perdu, par mort, dix-huit cents hommes, nous avions quatre mille trois cents blessés, et nous nous étions laissé faire quatorze cents prisonniers.

» Enfin j'eus un peu de repos. L'Autriche n'était pas lasse de ses défaites, elle se disposait à une autre campagne; mais, non revenue de son affection pour les vieux généraux, après avoir essayé de Beaulieu, de Wurmser, cette fois elle me dépêcha Alvinzi, bon militaire, ayant des talents, de la sagacité, de la bravoure, mais chargé de soixante-dix ans, et faisant la guerre par l'ancien système, bien qu'il prétendît mettre en usage une tactique nouvelle. Il était dans le Tyrol et avait la commission expresse de me contraindre à lever le siége de Mantoue.

» Vers la fin du mois d'octobre, il vint prendre position à Conegliano. Le 1^er^ novembre, les hostilités commencèrent : les succès d'abord furent partagés; le 5, une bataille sanglante, où Massena me fut d'un grand secours, contraignit les Autrichiens à se retirer en hâte derrière la Brenta; le général Lassalle y fut blessé. Le 7, nous fûmes battus dans le corps d'armée de Vaubois. Cet échec pouvait avoir des suites fâcheuses : j'accourus à

Rivoli, où nos troupes vaincues étaient campées, et je leur dis :

« Soldats, je ne suis pas content de vous : vous » n'avez montré ni discipline, ni courage, ni » bravoure; aucune position n'a pu vous rallier; » vous vous êtes abandonnés à une terreur pa- » nique; vous vous êtes laissés chasser de vos po- » sitions, où une poignée de braves devait arrêter » une armée. Soldats de la 39e et de la 85e, vous » n'êtes pas des soldats français. Général, chefs » d'état-major, faites inscrire sur les drapeaux » *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie.* »

» A ces paroles écrasantes, à cet ordre déshonorant, tous ces militaires humiliés, consternés, tombèrent à mes pieds; des larmes coulaient sur ces figures mâles, et le désespoir brillait sur leur front; il fallait les entendre se justifier, rejeter leur défaite sur des causes étrangères, me conjurer de les affranchir de la honte en leur commandant des prodiges. Je me tins d'abord dans mon premier projet; peu à peu j'eus l'air de me laisser attendrir; enfin, je leur accordai l'épreuve demandée avec tant d'insistance, et celle-là les blanchit complétement, le plus faible se conduisit en héros.

» Cependant ce revers nous coûtait trois mille Français tués, blessés, prisonniers, des drapeaux, six canons, perte énorme pour une armée affaiblie. La marche continua le 8; nous étions à Vé-

rone le 11 ; à trois heures nous atteignîmes l'ennemi. Augereau ayant rencontré son avant-garde à Saint-Martin, la battit et la dispersa. Le 12 le combat à Caldiero eut le même succès. Augereau et Massena me soutinrent ; vers la nuit, une pluie glacée et un corps de réserve maintinrent les Autrichiens dans leur position : c'était à recommencer. Je dois me louer des généraux Chabran, Charlot, Dupuis, Joubert, Lannes, Lassalle, Ménard, Murat, Pigeon, Rampon, Victor.

» Il convenait de terminer par un coup d'éclat, afin de vaincre et de maintenir Venise et le reste de l'Italie. Le 8 novembre, je sortis de Vérone, feignant une retraite ; mon armée était divisée en trois corps ; tout à coup, à un signe convenu, le premier de ceux-là tourne à la gauche de l'Adige et va jusqu'à Ronco. Andréossy déjà y établissait un pont, sur lequel nous passâmes la rivière. L'armée rayonne de joie, sa perspicacité m'a compris. Quarante mille hommes défendaient Caldiero, je n'avais pu les vaincre avec treize mille ; maintenant je vais contraindre Alvinzi à me combattre dans des marais, sur d'étroites chaussées, qui, rendant le nombre inutile, n'enlèveront rien à la bravoure et à l'habileté.

» Ce fut sur le terrain mouvant d'Arcole que, pendant trois jours, nous livrâmes cette suite d'attaques qui formèrent dans leur ensemble la bataille fameuse qui en a pris le nom ; ma tactique

y fut pour quelque chose; mais que j'avais de grâces à rendre d'abord à tous les soldats, dont la vaillance intelligente ne commit aucune faute, et ensuite aux officiers et aux généraux Augereau, Massena, Lannes, Guyeux, Robert, qui y fut tué, Belliard, Vignoles, Plessis. Muiron, mon courageux aide-de-camp, y mourut pour sa patrie, qui, pour le pleurer, s'unit à l'amitié.

» Ce fut là que, pour enflammer davantage nos républicains, étonnés un instant de la vive résistance de l'ennemi, je saisis un drapeau et, me lançant en avant, je franchis un pont au delà duquel était la victoire. Elle fut fatale à S. M. Impériale, car elle lui coûta douze mille morts, six mille prisonniers, dix-huit pièces d'artillerie et quatre drapeaux. La rentrée à Vérone fut un triomphe. Je poursuivis ensuite Alvinzi vers Vicence, et courus dans le Tyrol pour y écraser Davidowich, qui, depuis huit jours, ignorait le sort des siens.

» Vous savez la suite de ces belles affaires. Je marchais en vainqueur sur Vienne, lorsque la paix fut proposée; je ne demandais pas autre chose, et cette bonne fortune couronna mes exploits. La bataille de la Favorite, gagnée encore sur Alvinzi, l'entrée de Joubert dans le Tyrol, la capitulation de Mantoue, mon armée dans la Carinthie, tout décida le cabinet autrichien, et bientôt après le Directoire m'ayant envoyé les

pleins pouvoirs, j'allai, de concert avec Clarke, à Campo-Formio, où fut conclue la paix. Ce qui se passa dans ce lieu demande un plus ample détail. Je borne ici le récit de mes quatre ou cinq campagnes en Italie, et en moins d'un an; je crois, sans vanité, avoir fait ce que jusqu'à moi aucun capitaine n'a eu le bonheur de faire. .... Quel sera le résultat de tout ceci? »

Napoléon se tut, et la soirée fut finie.

# SOIRÉE XI.

Préambule historique. — Soirée à Fontainebleau. — Douze amis : Napoléon, Duroc, Bessières, Massena, Davoust, Lannes, Vaubois, Junot, Serrurier, Berthier, Augereau, Marmont. — 1er récit : L'enfant d'Avignon. — 2e L'enfant héros. — 3e Noël le Brise-Cœur ou le brave et beau bâtard. — Salvy-san-Subra ou le petit Gascon.

L'Autriche, maîtresse de la Haute Italie depuis que Suwarow l'avait reconquise pour elle, avait tenté de la défendre avec le concours de ses propres armes. Mélas, maître enfin de Gênes, que Massena venait de rendre après une défense qui tenait du miracle, s'était flatté de se maintenir à la tête de sa brillante armée. Napoléon était parti, et avec la rapidité de la foudre,

ayant fait franchir le Saint-Bernard aux régiments français, était tombé sur les ennemis, qui, à Marengo, se flattaient d'envelopper nos braves, à cette journée mémorable, dans laquelle le célèbre général Desaix rencontra la mort au moment où il décidait la victoire.

Ce succès, d'autres obtenus sur le Rhin, où commandait Moreau, avaient déterminé la paix générale conclue à Luneville avec l'empereur et les Puissances continentales, et à Amiens avec l'Angleterre. Tant de victoires avaient affermi le premier consul et protégé la reconstitution de la République cisalpine. Venise n'existait plus comme capitale d'un État indépendant; ses provinces et elle-même subissaient le joug autrichien. Le duc de Parme venait d'être nommé roi d'Étrurie, et était mort presqu'en arrivant à Florence, laissant un fils et sa femme régente. Ses anciens États et le Piémont appartenaient à la France; Gênes n'y était pas encore réunie; les trois légations augmentaient la République cisalpine, dont Napoléon était le président. Le roi de Naples, chassé de ses États de terre ferme en 1798, ramené en 1799 de Sicile, régnait encore; et, successeur de Pie VI, mort en 1799 pendant sa captivité en France, Barnabé Chiaramonti, élu à Venise souverain pontife sous le nom de Pie VII, possédait librement le reste des provinces non enlevées au Saint-Siége. Un concordat avec la

France avait réveillé dans celle-ci la religion catholique, devenue celle de l'État, par l'omnipotence de Napoléon.

Le Consulat temporaire était devenu décennal ; on allait l'étendre à la vie de Bonaparte au moment où commença la série des événements que je vais décrire. Mais avant d'offrir ce nouveau drame, il y a des faits antérieurs que je dois signaler.

La constitution imposée à la France vers la fin de 1799, et connue sous le nom de *constitution de l'an VIII*, était établie sur les bases suivantes : Trois consuls, dont le premier exerçait le pouvoir souverain ( car dans ses attributions il avait réuni toutes celles de la royauté défunte, même le droit de grâce ) ; un Sénat conservateur, ayant mission de promulguer les lois et de faire celles dites organiques ; un Corps-Législatif, nommé par des notables choisis dans le nombre des électeurs, celui-ci adoptant ou rejetant les lois discutées devant lui par des mandataires du Tribunat, par des commissaires pris en son propre sein, mais lui-même muet à tout jamais, et décidant au moyen d'un vote silencieux ; un Tribunat, chargé d'élaborer les lois, de les mettre au net et de les présenter au Corps-Législatif. Le Sénat était à vie, les législateurs élus pour dix ans, les tribuns pour cinq ; trente-six mille francs étaient alloués aux premiers, dix mille aux seconds, et dix mille aussi

aux troisièmes. La circonscription départementale maintenue, les districts supprimés et remplacés par des arrondissements, un préfet accompagné d'un conseil général, d'un conseil de préfecture, des sous-préfets, un par arrondissement, et un conseil aussi d'arrondissement, un maire, des adjoints, un conseil municipal par commune, complétaient l'organisation administrative. Des tribunaux d'appel par division militaire, des tribunaux criminels, un par département, des tribunaux de première instance, un par arrondissement, des juges de paix, un par canton, formaient le corps judiciaire. Quatre-vingts évêques, dix archevêques, voilà le spirituel. Les finances habilement établies, l'armée remise en régiments, une garde consulaire, achevaient la réorganisation de la France. Elle devait tout au premier consul : il avait pacifié la Vendée, mis fin aux dissensions civiles, écrasé les jacobins, ranimé le commerce, l'agriculture, l'industrie, restauré la religion, donné des codes excellents; chaque acte de sa vie augmentait son pouvoir, fondé sur des bases solides, et la tentative de la machine infernale avait indigné l'universalité des citoyens.

Telle était la nouvelle constitution imposée aux Français : celle-ci, plus encore que celle du Directoire, ramenait directement à la monarchie. En effet, pour que la République fût entièrement

remplacée par un roi ; il suffirait ensuite de donner ce titre ou un équivalent au premier consul, puisque celui-ci était déjà, par la Charte constitutionnelle de l'an VIII, souverain absolu, pouvant à son gré nommer à toutes les places, faire la paix et la guerre et arracher un condamné au supplice. La chose parut si évidente que dès la proclamation de l'œuvre constitutive de l'an VIII, les esprits éclairés demeurèrent convaincus de la prochaine réédification du trône.

Les Puissances étrangères ne s'épouvantèrent pas de ce projet, dont l'accomplissement les délivrerait de la propagande de la république ; tous auraient dû, en bonne diplomatie, y prêter la main. L'empereur d'Allemagne fit le contraire : il voulait conserver le duché de Milan avec l'État de Venise, rendre à son parent la Toscane, et, pour parvenir à ce grand résultat, il ordonna à son général en chef le baron de Mélas de marcher vers le Piémont.

Le premier consul, depuis le 18 brumaire, travaillait avec une activité incroyable à reconstituer fortement les armées françaises. Instruit du mouvement des Autrichiens, il partit avec impétuosité, ai-je dit, et la bataille de Marengo lui rendit l'Italie. L'Autriche, humiliée, redemanda la paix ; elle eut lieu à Lunéville, et elle dura avec cette Puissance jusqu'en 1805.

Un autre traité, en date du 10 octobre 1801,

et un second, du 9 suivant, lièrent par un pacte nouveau, l'un la France avec l'Angleterre, l'autre la France avec la Russie. Le concordat religieux avec le pape Pie VII avait précédé ces traités d'alliance. Napoléon, libre de soins extérieurs, s'attacha à relever la France de ses ruines, à lui rendre sa prospérité et son ancienne prépondérance.

Or, dans une des soirées qui précédèrent de peu l'établissement de l'Empire, et le premier consul se trouvant à Fontainebleau, sans Joséphine, voulut réunir autour de lui, et à un souper de garçons, plusieurs des grands généraux, aujourd'hui ses amis encore, et qui, avant peu, descendraient au rang de ses sujets. Onze, ce soir-là, vinrent s'asseoir, non à la table consulaire, mais à celle du général en chef Bonaparte.

Les élus étaient Massena, Lannes, Junot, Vaubois, Serrurier, Augereau, Duroc, Berthier, Bessières, Davoust et Marmont, tous intimes, tous se tutoyant réciproquement, tous ayant pris part aux campagnes brillantes de Napoléon. Des servantes, dressées auprès de chaque convive, permettaient l'absence de tout valet, de tout importun subalterne. Une gaîté franche, une confiance unanime, un enthousiasme plein d'un juste orgueil de leurs succès passés et de leurs espérances pour l'avenir, animaient ces grands capitaines; ils étaient heureux de se retrouver ensemble, d'être encore une fois entre eux.

Leur chef, leur général, leur magistrat suprême, digne à son tour du double commandement, les présidait en cette circonstance, et involontairement, mais en obéissant comme eux à cette suprématie mystérieuse que le ciel avait innée en lui. Que de propos piquants, que de faits curieux furent débités en gais propos de table! que d'heureux souvenirs de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Égypte, revinrent occuper les esprits! Bientôt les fumées des meilleurs vins du sol français produisirent une telle exaltation, le caractère querelleur de certains de ces braves se dessina si fâcheusement, que l'autre Neptune dut opposer un autre *quos ego*.... à la tempête qui déjà s'élevait; sa voix, tonnant au-dessus de celle de ses onze généraux, fut aussi dominatrice que lorsqu'elle ordonnait à l'armée, au moment de la bataille, une manœuvre inopinée, savante, qui, bien exécutée par des masses intelligentes, décidait la déroute de l'ennemi.

— Camarades, dit-il, un moment de silence; c'est mis à l'ordre du jour par le général en chef.

A ces mots, chacun se tut; Augereau même termina précipitamment sa querelle entamée avec Davoust. Tous, muets, s'entre-regardèrent d'abord, et, trouvant partout une égale obéissance passive, tournèrent les yeux vers le suprême dominateur, qui poursuivit :

— Mes amis, c'est très-bien, assurément, de

nous rappeler les instants heureux où la fortune nous a souri ; mais pensez-vous que la postérité les oublie ? Non, sans doute; assez de bulletins, de rapports officiels, d'histoires militaires consacreront nos noms et les feront parvenir à la postérité ; des généraux mis en évidence rencontreront des Plutarque, des Cornélius Nepos ; mais quel écrivain assez bon Français descendra aux derniers rangs de l'armée ? qui présentera à l'admiration de l'avenir tant de braves soldats, de héros subalternes, immortels par leurs vertus, leur vaillance, si on les connaissait, et qui seront oubliés dans les temps à venir à cause de l'indifférence de leurs contemporains ? Ne trouveriez-vous pas convenable, puisque nous sommes réunis, de raconter ici chacun une anecdote qui honore un simple troupier ? Je vais faire venir un secrétaire tachygraphe, qui écrira aussi vite que la parole, et le procès-verbal de cette soirée, imprimé quelque jour, relèvera de l'oubli une douzaine de soldats valeureux, dignes de nous suivre, au moins en qualité d'ordonnances, dans le temple de la Gloire, s'il est un jour ouvert pour nous.

Cette proposition, si généreuse, charma des cœurs dignes de l'entendre. Tous félicitèrent hautement Napoléon de l'opportunité de son idée généreuse. Un scrutin réunit les douze noms des douze généraux présents, et le secrétaire, arrivé, les tira d'un vase et les inscrivit, avec chacun un numéro

d'ordre, dans une colonne ainsi composée : Vaubois, Marmont, Duroc, Bessières, Junot, Massena, Serrurier, NAPOLÉON, Davoust, Lannes, Berthier, Augereau.

NAPOLÉON. — Allons, général Vaubois, commencez ; le sort est juste, vous êtes un des vétérans de la gloire nationale.

On applaudit à ce compliment mérité, et le général Vaubois, plus ému, certes, que sur un champ de bataille, se mit à parler ainsi :

L'ENFANT D'AVIGNON.

« Les cloches d'Avignon, jadis ville papale et alors réunie à la République française, par la volonté libre de ses habitants, sonnaient le tocsin, tandis que, dans les rues de la cité, des tambours battaient le rappel et la générale : c'était au mois de juillet 1793. Avignon avait payé par un large baptême de sang son affiliation à la grande nation. Des monstres, dans les souterrains de sa glacière, avaient tant enseveli de victimes, que peu de familles existantes pouvaient se réjouir de ne pas avoir été décimées par le couteau ou par les dignes amis de l'effroyable assassin Jourdan *coupe-tête*.

» Ces massacres, ces malheurs, quoique ayant jeté le deuil dans bien des maisons, n'avaient pu néanmoins détacher Avignon de la cause de la

liberté. Ses citoyens avaient compris que les crimes de la Révolution seraient passagers, tandis que ses bienfaits se transmettraient aux générations suivantes. Aussi ne haïssaient-ils pas le gouvernement qui les rendait libres ; ils ne détestaient que ces misérables qui profitent de la naissance d'un nouveau pouvoir pour satisfaire leur avidité par le meurtre.

« L'immensité des Avignonnais était dévouée à la République ; les meilleurs républicains parmi eux appartenaient aux familles qui comptaient des victimes immolées dans l'effervescence du premier moment. Dans celles-là se trouvait un adolescent, fils unique, privé de son père tombé sous un fer d'égorgeur, le jeune Joseph-Agricol Viala. La nature, en le créant, avait voulu former l'un de ces chefs-d'œuvre dans lesquels on l'admire : Viala, noble par son cœur, par ses sentiments, par sa figure céleste, par son corps juvénile, dont les perfections rappelaient celles du jeune Apollon au lézard, ce chef-d'œuvre de la sculpture antique; Viala était aussi beau dans son âme que dans l'ensemble de ses traits. Sa physionomie était douce et fière; dans ses yeux brillaient la flamme de l'énergie et celle des douces affections ; ses cheveux noirs, luisants et bouclés, ses mains mignonnes, sa bouche petite, fraîche, pure, son nez, qui tenait de la perfection grecque, la pâleur intéressante qui couvrait ses joues, ses mouvements harmo-

nieux, sa pose simple, sa démarche aisée, tout faisait de lui au physique un être accompli. Ses qualités morales étaient tout à fait en harmonie avec celles que je viens de décrire : enfant aimable, affectueux, amical, cher à ses amis, parce qu'il les aimait avec autant de vivacité, il poussait jusqu'à l'idolâtrie deux autres amours, celui qu'il vouait à sa mère et celui qu'il portait à son pays, attachement sans borne, qu'il confondait avec celui des institutions républicaines.

» Viala était né vers la fin de 1777. Écolier en 1792, et faisant avec succès sa cinquième classe, il était l'espoir de ses professeurs, l'orgueil de ses camarades, bon latiniste, d'ailleurs, mais excellent patriote avant tout. Au commencement de 1793, la gravité des événements vint le distraire de ses études. La mesure impolitique de la mort du Roi; les conséquences funestes du 31 mai, où la commune de Paris domina despotiquement la Convention; l'arrestation des Girondins; le Calvados se soulevant à la voix de certains d'entre eux; la Vendée en pleine insurrection; Lyon suivant cet exemple, que le Languedoc, que la Provence allaient imiter; des revers aux armées se mêlant à des triomphes; une foule d'émeutes partielles, tout pouvait compromettre l'existence de cette République, pour laquelle Viala avait juré de vivre et de mourir. Et il était un de ceux qui tiennent ce double serment.

» Moins assidu à son collége, s'élançant le premier sur la place publique, Viala avait appelé à la défense de la patrie les enfants de son âge, hommes précoces de dix à seize ans, jeunes héros déjà remplis de courage, insouciants du trépas, et préférant les palmes militaires aux fleurs éphémères des amours fols et printaniers. Agricol Viala, qui les avait réunis, devint leur commandant et le chef de la petite garde nationale d'Avignon, qui ne se contenterait pas de parader aux promenades et sur des places publiques, et qui marcherait là où le pays serait attaqué.

» Le drapeau tricolore de *la petite garde nationale avignonnaise* portait pour devise ces mots : ESPÉRANCE DE LA PATRIE.

» Oh ! que ce fut un beau jour que celui où la citoyenne Viala vit toutes les autorités civiles et militaires de l'ex-cité papale ramener chez elle, avec les honneurs dus à son grade, son cher Agricol ; jamais celui-ci n'avait paru orné d'une beauté aussi divine. Que de jeunes filles l'avaient regardé avec un œil d'amour ! plus d'une, éprise de ses charmes, avait dit : *Agricol sera mon amant.* Le cœur est précoce dans ce Midi, les passions s'y allument de bonne heure ; mais celles-là parlaient en vain : Viala n'aimait encore que sa mère et sa patrie.

» Ce que les vrais citoyens redoutaient vint à

avoir lieu : les départements des Bouches-du-Rhône, du Var et du Gard levèrent l'étendart de la révolte contre la Convention. D'abord le mouvement parut républicain ; mais à Marseille, à Toulon particulièrement, et comme à Lyon, le royalisme se montra, et on tarda peu à reconnaître que la lutte qui allait s'ouvrir ne tendait pas à imprimer une meilleure marche aux affaires, que c'était un combat à mort entre la république et la monarchie.

» L'un des prétextes du soulèvement des Marseillais, c'était qu'un décret, qu'ils taxaient d'injuste, avait retiré Avignon du département des Bouches-du Rhône, où il était simple chef-lieu de district, pour en faire celui bien plus important du nouveau département de Vaucluse. L'orgueilleuse Marseille voulait retenir dans son rayon l'ancienne capitale du Comtat, et celle-ci, fière de son nouveau titre, jura de faire respecter et exécuter le décret conventionnel. C'était une cause civique, et Viala, réunissant ses soldats, les conjura de défendre avec lui les droits nouveaux de leur cité.

» Sur ces entrefaites, l'administration des Bouches-du-Rhône, faisant acte de suzeraineté, ordonne aux Avignonnais, leurs ex-administrés, de préparer des logements et des vivres de campagne pour l'armée fédérée, qui marchait pour dégager Lyon ; un refus énergique de la municipa-

lité avignonnaise repousse fièrement les ordres d'un corps qui n'a plus de droit sur leur ville; elle ajoute que si Marseille ne veut pas reconnaître l'indépendance de sa rivale, celle-ci saura faire respecter à coups de canon le décret conventionnel.

» L'orgueil marseillais ainsi blessé, chacun, dans cette ville, se dispose à la vengeance; près de cinq mille Provençaux, soutenus par vingt canons de divers calibres, marchent vers Avignon. Ici, pour résistance, on ne peut réunir que huit cents hommes, retranchés sur la rive droite de la Durance, n'ayant pour tout parc d'artillerie que deux vieilles couleuvrines. N'importe! l'énergie républicaine suppléera au nombre. Un détachement de la petite garde nationale demande à accompagner la grande: on s'étonne de ce dévoûment, on hésite à l'accepter, et on en réfère aux parents. Ceux-ci, mandés, arrivent: la citoyenne Viala est la première; son fils court à elle, l'embrasse et ne lui dit que ces mots: *Mère, la patrie avant tout!* La mère répond par des pleurs; les autorités l'interrogent et lui demandent si elle veut consentir à ce que son fils suive le drapeau de son corps.

— Il en est le chef, répond-elle en soupirant; il a juré de ne pas le quitter; qu'il tienne son serment! Agricol a deux mères, la France et moi; lui et moi devons tout à la première, tout, notre vie, notre bonheur. Elle a besoin de lui, qu'il parte!

» Elle achève, cette Lacédémonienne moderne, et tombe évanouie ; les baisers de son fils la rappellent à la vie. Mais voilà que le tocsin, que la générale, se font entendre avec plus de vivacité ; l'ennemi s'approche, le péril presse, il faut courir à la défense du sol. Viala embrasse sa mère une dernière fois, s'arrache de son sein, essuie ses larmes, et, d'une voix ferme, ordonne le pas accéléré, et l'*espérance de la patrie* s'éloigne, accompagné des applaudissements et des vœux de ses concitoyens.

» Le péril était imminent. La Durance, plutôt torrent que rivière, s'est creusée un lit immense, où tantôt elle coule d'un côté et tantôt de l'autre. Cette fois, elle passait sous la chaussée de Noves. Le ponton destiné à la franchir était du côté des Marseillais et en leur pouvoir ; s'il leur restait, ils en profiteraient pour traverser la Durance. Il devenait possible de leur enlever cet avantage ; mais il fallait aller, sous le feu de l'ennemi, couper la corde d'attache qui, venant à manquer, laisserait aller le ponton à la dérive et le ramènerait du côté des Avignonnais.

» Tenter ce coup de main, c'était donner en retour sa vie ; ceux à qui on le propose refusent ; alors Agricol Viala, ayant fait le signe de la croix, s'élance vers le commandant, et lui demande d'être choisi pour aller remplir cette commission périlleuse.

— Toi, enfant? toi? dit dédaigneusement l'officier, accompagnant ces mots d'un sourire d'incrédulité; ce ne sont pas ici des jeux de ton âge. Vois, les plus vieux soldats refusent.

— Et moi j'entreprendrai ce qu'ils n'osent tenter! s'écrie le jeune héros.

» Son œil brille; il aperçoit un sapeur dont la main est armée d'une hache inutile; il s'en saisit, et partant avec la vélocité d'un trait, il se précipite vers le poteau où la corde est attachée. Tous l'ont vu se dévouer, tous le regardent avec une admiration frémissante; aucun ne veut le suivre; aucun....., des hommes faits..... Mais un autre adolescent, son compagnon de classe, nommé Guinaud, court après lui, non pour l'imiter, mais comme entraîné par un mouvement involontaire. Celui-ci, parvenu au revers d'un ravin, y descend, s'y blottit, et assiste, à moitié mort de douleur, à la scène que je vais décrire.

» Agricol Viala, muni de la hache du sapeur, arrive au poteau sans être épouvanté par la vive fusillade que les Marseillais dirigent contre lui; il se dresse sur ses pieds, il frappe deux fois la corde, il l'ébrèche; un dernier coup, et elle est rompue. Quatre décharges ont eu lieu; on tire contre Viala de tous côtés; ses compatriotes le conjurent de revenir. Lui reste sourd à leur appel; il veut achever son œuvre glorieuse.... mais une balle aveugle siffle et le frappe au milieu de la poi-

trine; il tombe en criant vive la République! se relève, et, de son œil presque éteint apercevant son ami, son frère d'armes, il laisse échapper ces mots, qui sortent avec peine de sa bouche : *Ils ne m'ont pas manqué*. QU'ON NE LE DISE PAS A MA MÈRE!!! JE MEURS POUR LA LIBERTÉ.

» Son dévouement est inutile; la corde tient encore... les Marseillais, supérieurs en nombre, passent la Durance; Guinaud se sauve. Eux, sans générosité après la victoire, et rencontrant au pied du poteau le cadavre d'Agricol Viala, le jettent dans les flots de la Durance sans être attendris à l'aspect de la cocarde tricolore que sa main glacée presse sur son cœur, sorte de testament muet qui annonce la magnanimité de son trépas.

Tous. — O les monstres! ô les lâches!

NAPOLÉON. — Dites : ô hommes égarés par les discordes civiques.... Vaubois, est-ce tout?

VAUBOIS. — Non, général. Après la mort de ce petit Achille, que les Marseillais percèrent de mille coups de baïonnette, on ne put exécuter sa dernière volonté; il fallut, contre son vœu filial, annoncer à sa mère cette fin si glorieuse. Le maire et les autres autorités paraissent devant elle.

— Citoyenne, dit le digne magistrat, naguère vous n'aviez qu'un fils, dorénavant tous les enfants d'Avignon seront les vôtres, car Agricol Viala n'est plus.

» La pauvre femme penche la tête ; elle pleure, elle sanglote. On la laisse se livrer à ce premier désespoir ; puis une voix amie et ferme lui dit encore de se rappeler ses paroles dernières à son fils, et de songer, dans son chagrin, qu'il a péri en victime dévouée à la patrie : elle relève son front, dévore ses larmes, et laissant la douleur ronger son cœur flétri, s'écrie :

— *Ah ! c'est vrai, il est mort pour la patrie.*

» Un cri universel d'admiration proclama le dévoûment de ce second Horatius Coclès. Bientôt la Convention ordonne que les ossements, recueillis sur les bords de la Durance, où les flots les ont jetés, seront transportés au Panthéon, et qu'une fête civique lui sera décernée. Les habitants de Sceaux présentent et donnent son buste à la Convention. La commune d'Avignon remercie celle-ci des honneurs rendus à son jeune citoyen. Enfin, pour compléter son immortalité, David fait un tableau, où il a représenté Viala mourant, pressant contre son cœur la cocarde nationale.

Lannes. — Ah ! le s.... lapin.., Quel bon h....! Dieu veuille que la race de ceux-là ne se perde pas en France, et que nos enfants ne soient pas des beaux, des mirliflores, des bavards ou des courtisans !

Napoléon. — A votre tour, Marmont.

Marmont. — En vérité, mon cœur, ému de ce que Vaubois vient de nous rappeler, ne peut mieux

faire que de vous présenter un autre héros du même âge, de la même époque et des mêmes sentiments que Joseph-Agricol Viala. Je tâcherai de vous le montrer comme il mérite de l'être.

L'ENFANT HÉROS.

« Oui, comme l'a dit Vaubois, il y a eu des familles assez généreuses pour ne point rendre la Révolution responsable des excès de quelques monstres qui tâchèrent de la déshonorer. D'autres, aussi magnanimes, ne balancèrent pas à lui donner le plus précieux de leur sang. De ce nombre fut la famille du jeune Barra. Deux de ses frères, n'ayant pas atteint leur vingtième année, s'enrôlèrent des premiers parmi les volontaires qui chassèrent si glorieusement les Prussiens et les coalisés de la Champagne; ils prirent part aux lauriers de Valmy, de Jemmapes, de Mayence, et leur vie tout entière fut consacrée au service de leur pays.

» Leur mère, si elle avait consenti à ce que ses deux fils aînés payassent leur dette à la France, se réservait du moins de conserver dans son giron le troisième de ses enfants. Barra avait treize ans; sa constitution était frêle, chétive; on le ménageait, et nul n'eût soupçonné que, sous cette faible enveloppe, il existât une âme fortement trempée, et une volonté toute pleine d'énergie et de feu. Lui-même peut-être ne s'en doutait pas.

» Élevé avec une fille de son âge, comme lui douce, timide, réservée, il avait grandi, apprenant chaque jour à adorer sa jeune et pure compagne, sans que ni l'un ni l'autre soupçonnât que leur amitié si vive était de l'amour. Nés dans la même ville (Palaiseau), habitant le même quartier, la même rue, ils continuaient la liaison qui, depuis trois générations, unissait les deux familles. Nul ne s'étonnait que Jean Barra fût le compagnon assidu de Gothon ou Gotte (Marguerite), et l'on trouvait tout simple que, dans leur première enfance, ils ne se fussent pas quittés, et qu'aux approches de l'adolescence ils se donnassent réciproquement toutes les heures que leurs études ou leurs occupations leur laissaient de loisir.

» A la ville, à la campagne, aux promenades, à l'église, ils étaient toujours ensemble; ils s'étaient si bien identifiés l'un à l'autre, qu'ils n'avaient qu'une âme et qu'une volonté; la pensée de l'un était celle de l'autre; un vœu pareil sortait simultanément de leurs bouches; mais, aussi candides qu'aimants, jamais une passion désordonnée n'avait troublé la pudeur de leur amitié.

» 1793 arriva. Une effervescence extraordinaire s'alluma dans presque tous les cœurs; le désir des combats, endormi dans les âmes, se réveilla aux cris de la terreur. De toutes parts on menaçait la République: l'Europe entière assiégeait ses frontières; Lyon, Marseille, Toulon, Nîmes, le Lan-

guedoc, la Guienne, le Calvados, la Vendée, ainsi que nous l'a dit Vaubois, agitaient l'intérieur et faisaient croire à la possibilité de la chute de la République : la Vendée surtout, où des paysans titans combattaient à force égale contre des soldats géants, semblait d'autant plus menacer la chose publique que, de ce côté, les assaillants étaient tous Français. Aussi s'épouvantait-on beaucoup plus du moindre succès des terribles gars que d'une victoire remportée par les coalisés lorsque cela arrivait, ce qui, par parenthèse, était assez rare.

» Un jour, on reçut dans la famille Barra deux lettres des deux fils militaires. La mère (le père étant mort) les lut à haute voix à son fils Joseph, à sa jeune fille et à Gotte, qui était venue passer la veillée avec celle-ci, ce qui avait lieu à peu près tous les soirs. Ces braves militaires, l'un à l'armée du Nord, l'autre à celle d'Espagne (la République en ayant alors quatorze sur pied), se glorifiaient des succès dont ils prenaient leur part, et simultanément s'affligeaient de ce que la Vendée devenait de jour en jour plus redoutable et de ce qu'aucun citoyen du nom de Barra n'était à ce poste périlleux pour verser son sang au service de la patrie.

» Pendant que la mère lisait avec ardeur ces épîtres généreuses, voici que Joseph Barra regarde Gotte, et qu'un éclair lancé des beaux yeux

bleus de la jeune fille va se réfléchir dans les yeux noirs de celui-là : nul mot ne leur échappe néanmoins; non, ils ne se sont rien dit; mais comme ils se sont entre-regardés! Ils se sont entendus..... Que la nuit leur parut longue.....

» Le lendemain, le tambour de Palaiseau bat le rappel; les gamins, les hommes faits, les vieillards, les jeunes filles, les femmes du lieu accourent. Le maire, ceint de son écharpe, lit une proclamation de la Convention Nationale. Les Vendéens deviennent dangereux; ils ont repoussé les soldats de la République : cette armée manque d'hommes; on fait un appel au civisme de ceux de Palaiseau. Des volontaires sortent de la foule, qu'elle applaudit, tandis que les mères, les épouses, les maîtresses pleurent. Un détachement s'organise dans la ville, et, réuni au contingent du reste du département, forme un bataillon qui ne tardera pas à partir pour aller mettre fin à la guerre civile.

» Joseph Barra et Gotte, où sont-ils? Retirés dans le jardin de la maison de celle-ci, sous une tonne qui empêche de les voir, ils se parlent de la nécessité de contenter le désir des deux frères aînés et de remplir les devoirs de citoyen. Barra veut aller en Vendée, Gotte en comprend la nécessité, mais son cœur se brise en secret. Elle le cache à son ami, qui, à son tour, lui dérobe ce qui étouffe son âme. Sublimes enfants! Ils ont toutes les vertus des héros, avec la naïveté de leur

âge inflammable : tous les deux ont treize ans!..... Cruel sacrifice, aussitôt exécuté que conçu! Ce que Gotte n'a pas osé demander, sa mère pourra-t-elle l'exiger? Non, sans doute; d'ailleurs, elle aussi est patriote. Elle pleure mais laisse partir son fils.

» La jeunesse de ce noble volontaire étonne les vieux troupiers; les conventionnels eux-mêmes, envoyés en proconsuls sur le théâtre de la guerre, admirent tant de dévouement dans un âge si tendre. Habillé en hussard, porté le plus souvent en croupe derrière un cavalier de cette arme, Joseph se faisait mettre à terre en présence des ennemis, et là combattait avec une bravoure surprenante et qui ne se démentait pas. Dans une rencontre il fondit sur deux Vendéens, les obligea à le suivre et rentra dans le camp ramenant ces prisonniers, dont le moins grand le dépassait de la tête et de la poitrine. Ce retour fut un triomphe; l'armée entière sortit de ses tentes pour voir passer ce moderne David.

» Joseph Barra, équipé à ses frais, vivait avec une frugalité extrême : tout l'argent de son prêt, sa part dans le butin étaient envoyés à sa mère, et chaque semaine le courrier portait à Palaiseau une lettre. Gotte, loin de son ami, augmentait de débilité; pâle, faible, existant à peine, l'enfant ne vivait que par la force de son amour. Le médecin du lieu, homme savant et sensible, voulait

entreprendre de redonner la vie à cette nature expirante : il conseillait des remèdes à Gotte, traçait un régime à suivre ; elle répondit en souriant avec mélancolie :

— Allez, citoyen, mon âme est encore chevillée à mon corps ; elle y demeurera tant que celui de Barra conservera la sienne : s'il revient, je redeviendrai fraîche et belle, s'il ne revient pas, si de là-bas il part pour un autre monde, eh bien! alors, je partirai d'ici en même temps pour l'aller rejoindre ; en un mot, citoyen, à nous deux nous n'avons qu'une vie.

» Elle disait vrai.

» Barra, de son côté, remplissait ses devoirs de soldat, et employait le reste du temps à écrire à Gotte. Au moment de se séparer, ils étaient convenus chaque soir, lorsque la pureté du ciel le permettrait, ils attacheraient tous les deux leurs regards sur l'étoile polaire, aussitôt que la disparition de la lumière la laisserait briller.

» Un jour, un seul bataillon républicain est enveloppé par un corps nombreux de Vendéens : le commandant Desmare cherche, par une ruse de guerre, à effrayer les ennemis ; plusieurs tambours sont envoyés sur divers points éloignés, avec ordre de battre la charge, ce qui fera peut-être croire aux Vendéens que les *Bleus* reçoivent des secours. Cette mission est périlleuse : Joseph Barra la sollicite avec tant d'insistance, que le com-

mandant cède à son désir. Ce moyen réussit ; les Vendéens troublés, au lieu d'attaquer reculent, se croyant cernés à leur tour. Par un hasard fatal, leur retraite les porte vers le point où Barra est seul ; deux cents gars l'environnent : sa jeunesse, son extérieur délicat les touchent. « Veux-tu la vie? lui crie-t-on ; allons, enfant, *vive le roi!*... » Barra se tait. « Nous as-tu entendus, drôle? *vive le.....* » Même silence. « Es-tu sourd?..... »

— Je suis républicain.

— Ah! fanatique, prend garde à toi ; fais comme nous, ou tu es mort. Allons, *vive le Roi!*

— Vive la République! s'écrie le héros imberbe.

» Aussitôt, vingt coups de fusil partent..... Le martyr de la liberté tombe, en prononçant le nom de sa mère et de Gotte ; puis, ce soin filial et d'amour rempli, il se relève à moitié, s'appuie sur un bras, et, d'une voix qui s'affaiblit par degré, entonne le refrain alors bien connu :

Mourir pour sa patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— Il méritait d'être des nôtres, dirent avec honte les Vendéens, en se découvrant devant ce noble cadavre, qu'ils renvoyèrent aux républicains inconsolables.

» Ce même jour, et le soleil luisant encore, Gotte qui, depuis deux semaines, s'affaiblissait ensiblement, s'écria tout à coup :

—Ah! Barra qui monte vers l'étoile..... La voilà plus lumineuse que jamais! Ami, attends-moi, nous cheminerons ensemble.

» Elle acheva et rendit le dernier soupir, sans avoir la douleur, qui resta pour la mère, d'apprendre la fin de son bien-aimé.

» Les proconsuls sollicitèrent et obtinrent de la Convention, pour Joseph Barra, les mêmes honneurs que pour Joseph-Agricol Viala. Le Panthéon dut recueillir ses cendres, et une fête solennelle célébra le trépas de ces deux martyrs de la liberté. »

MASSENA. — *Per Bacco!* quels hommes auraient faits de pareils gamins.

SERRURIER. — Quelle époque, amis, que celle qui, de tels enfants, faisait des hommes.

NAPOLÉON, *vivement*. — C'est une ère que je saurai continuer : on ne se doute pas de ce que peut la jeunesse; je me charge de lui faire exécuter l'impossible. Allons, Duroc, à ton tour.

DUROC. — J'avouerai que je suis jaloux, pour ceux de notre âge, du dévouement héroïque dont se parent les adolescents Viala et Barra. Je ne continuerai pas ici la biographie des enfants célèbres, je veux présenter à votre attention un Français bien plus malheureux que ceux-là; car celui dont je vais parler, inconnu malgré une bravoure féerique, n'a pas même eu un nom auquel on pût rattacher tant de beaux exploits.

NAPOLÉON. — Hâtez-vous de nous le faire con-

naître; si ce n'est par son nom, que ce soit du moins par ses prénoms et sobriquets, s'il en a eu.

Duroc. — Oh! ceux-ci ne lui ont pas manqué. Écoutez-donc, camarades, la vie et les aventures de

NOEL LE BRISE-COEUR,
OU LE BRAVE ET BEAU BATARD.

« Au siége de Toulon, où j'eus le bonheur de nouer avec le chef de bataillon Bonaparte une amitié que le général en chef et le premier consul de ce nom m'ont conservée, j'étais de service à une certaine position où nous avions établi une batterie masquée, qui agirait plus tard; l'ignorance des proconsuls conventionnels envoyés pour inspecter les travaux ordonna qu'elle fît feu. L'ennemi, instruit de son existence, envoya des troupes nombreuses, qui nous menèrent mal d'abord; moi et quelques braves étions dans un chemin creux, notre ouvrage, lorsque, sur le rebord, se présentent plusieurs officiers ennemis. L'un d'eux, légèrement blessé, s'était assis sur le talus, ayant les jambes pendantes. Je vois la possibilité de le saisir et j'en fais part au premier soldat que je rencontre: celui-ci s'élance, tire par les pieds l'officier anglais et le fait disparaître du milieu des autres, distraits par le spectacle du combat : bientôt une fumée épaisse et poussiéreuse les enveloppe, ils nous entendent venir, fuient, et notre capture nous reste.

» Ce n'était pas un simple gradé, mais bien le

général major O'Hara, l'un des chefs de l'armée anglaise. Charmé de tenir un tel prisonnier, j'interpelle celui qui l'a saisi.

— Camarade, ton nom?

— Noël, mon capitaine; puis, en hésitant, il ajouta : *Brise-cœur*, par sobriquet.

— D'où es-tu?

— De France.

— Bon! mais de quelle ville?

— Rencontré à la porte des Enfants-Trouvés, repartit-il, avec un embarras léger ;

— Ainsi.....

— Enfant de l'amour, ajouta-t-il fièrement, et petit-fils de la patrie, ma digne aïeule.

— Ton âge?

— Dix-neuf ans.

— Tu sais écrire?

— Absent du poste.

— Lire, au moins?

— *Idem*.

— Que sais-tu donc?

— Dam! me battre en temps de guerre, et à la garnison briser les cœurs.

— Je voulais te faire faire sous-officier, mais ton ignorance....

— Ce sera plus tard, mon capitaine.

» J'examinais ce drôle; il était le vrai portrait de son père l'Amour; beau à ravir, fait à servir de modèle, je le voyais brave, et je comprenais son

sobriquet ; je ne pus donc que le complimenter et lui remettre une bourse qui était tombée, elle aussi, dans le ravin ; il la prit, en tira des pièces d'or, et voyant des guinées anglaises :

— Cela, dit-il, peut être accepté, c'est le fruit de la guerre et non le prix de mon devoir.

» Je perdis *Brise-cœur* de vue. A la première campagne d'Italie, en 1796, j'entends, à quelque distance du lieu où je marchais avec ma compagnie, une fusillade irrégulière ; je cours de ce côté, les miens me suivent, et derrière un rocher des Alpes je vois vingt-cinq ou trente Autrichiens qui font le siége d'un chêne vert, sur lequel s'est retranché un seul soldat français, protégé un peu par les aspérités du mont et l'épaisseur du feuillage. Nous poussons des cris, et aussitôt les assiégeants s'éparpillent comme une volée de ramiers, mais pas assez vite pour que la plupart ne deviennent nos prisonniers. L'unique assiégé, à la vue du secours inattendu, abaisse le pont-levis et vient à nous, c'est-à-dire saute de la dernière branche à terre, et tandis qu'il me fait le salut militaire, je reconnais Noël dit *Brise-cœur*. Il m'apprend qu'envoyé en vedette perdue, il s'est en effet égaré ; que ce tas d'Autrichiens l'ayant aperçu, avait voulu en faire une proie facile ; mais lui, sans s'étonner, s'était hissé sur le chêne, d'où il soutenait l'assaut depuis une demi-heure au moins ; trois blessures, dont une assez grave, n'avaient pu encore le dé-

terminer à proposer une capitulation ; cinq cadavres, autant de blessés, annonçaient la vivacité de sa résistance; il avait tenté deux sorties, afin, dit-il, de ménager les cartouches, et chaque fois il avait tué ou blessé quelque ennemi. Transporté de ce beau fait d'armes :

— Noël, lui dis-je, as-tu appris ton alphabet, sais-tu signer ton nom ?

» Il me réplique avec sang-froid :

— En vérité, le temps a manqué à l'instruction. Le moyen d'être savant et soldat?.... Je ne serai pas gradé, bast ! cela viendra plus tard.

» Je le perds encore de vue. Nous allons en Égypte, à Jaffa ; les Turcs, du haut d'une tour, nous foudroyaient; les meilleurs soldats tombaient drus comme la grêle ; je brûlais du désir de m'emparer de ce poste, je le regardais d'un œil rempli d'envie et de colère, tout à coup je vois se dresser à mon côté *Brise-cœur*.

— Commandant, me dit-il, vous avez bien envie de cette bicoque ?

— Oui, dis-je, et avec toi j'y pénétrerais.

— Je ne vous démentirai pas.

» Il achève, et malgré la mousqueterie, les pierres, les poutres, les matières enflammées que l'on jette de la tour, l'intrépide Français attache un pétard à la porte, y met le feu, se couche à terre ; l'explosion a lieu, les ais sont brisés, je m'élance dans la tour... Noël s'est relevé et me

suit; l'ennemi n'a rien vu; ils étaient seize, postés sur la terrasse et occupés à se défendre. Nous les prenons par derrière : quatre sont précipités du haut en bas, nous cassons la tête à quatre autres avant que les restants aient pu se rallier. Là, nous livrons un combat soigné; il se prolonge, bien qu'il ne reste plus que huit adversaires. Brise-cœur est pire qu'un lion, je ne le laisse pas travailler seul, mais la fatigue nous gagne; en ce moment, et au-dessus de l'escalier, pointent des baïonnettes françaises; on vient à nous.... Mais aussitôt les cinq derniers Turcs furieux se ruent sur moi avec le fanatisme du désespoir; je vais périr, l'enfant de l'amour les devance.... Il se met devant moi : frappé de cinq cimeterres ou poignards, il se laisse choir, et me regardant, me dit :

— Pas vrai, commandant, qu'il était inutile pour moi d'apprendre à lire et à écrire.

» La mort de ses assassins n'adoucit pas ma douleur, et la renommée, souvent injuste, m'a constamment attribué l'unique gloire de ce fait d'armes, sans jamais parler du héros obscur qui au moins l'avait partagé. »

Masséna. — Duroc, sais-tu que cet aveu est plus magnanime que ta prouesse.

Napoléon. — Oh! que de belles actions nous sont inconnues, que de noms périssent, dignes d'un meilleurt sort! Messieurs, si Dieu nous prête vie, je veux que, sur l'emplacement de l'église de

la Madeleine, s'élève le temple de la Gloire, où sur des tables d'or, d'argent et de bronze, on conservera à la postérité les noms de tous les braves qui, depuis 1792, sont morts si sublimement pour la patrie. Ce sera là le livre d'or, les archives publiques d'une autre noblesse, bien digne, sans doute, de se confondre avec l'ancienne et de se perpétuer de front toutes les deux. Allons, Bessières, à toi la parole.

BESSIÈRES. — Lannes est un vrai Gascon, natif né de la Guienne; quant à moi, plus éloigné, on m'a souvent confondu avec ces vaillants et vantards enfants des bords de la Garonne et de la Save; je ne m'en suis pas défendu, car qui dit Gascon dit spirituel et brave, et un Rouerguais, s'il a du bon sens, n'est pas fâché qu'on lui accorde encore de l'esprit. Ce préambule est pour vous prévenir que, par affection pour la Gascogne, c'est l'un de ses enfants que je vais choisir pour texte de mon anecdote.

### SALVY SAN SUBRA
### OU LE PETIT GASCON.

« Lorsqu'en 1796, après la surprise de Valezio, le général en chef Bonaparte, forcé de se sauver à travers des jardins, ainsi qu'il nous l'a conté, pour ne pas tomber aux griffes des enfants perdus de l'Autriche, eut créé la compagnie des guides qui deviendraient sa garde, et m'en eut donné le

commandement, je dus prendre, pour former ce corps d'élite, parmi la fleur de nos régiments. Je ne reçus de recommandations que celles qui venaient de compagnies entières. Là on est sans basse jalousie, et si le plus brave est envié, du moins on lui rend justice.

» Parmi ceux qui se présentèrent devant moi, je remarquai un jeune drôle presque nain, ayant à peine la taille requise, mais bien tourné dans sa personne, leste, gai, à la physionomie joviale, aux yeux étincelants, au regard franc.

— Que veux-tu, bonhomme? lui dis-je, le prenant pour un trompette ou un tambour déguisé en voltigeur.

— Entrer dans la compagnie des guides, me fut-il riposté avec un accent complet de pleine langue gasconne.

— Toi!

— Oui, commandant.

— Tu sors de nourrice.

— Oui, et voilà la cartouche qu'elle m'a donnée.

» Je prends, je lis : « Saly San Subra, dit le petit Gascon, Toulousain du faubourg Saint-Cyprien..... » Voilà le début, et depuis 1792, une suite de faits militaires les plus admirables, le tout corroboré de onze blessures. Je tombais de mon haut.

— Ce sont là tes états de service?

— Excuses, mon commandant; s'il n'y a pas mieux, ce n'est pas ma faute.

— Il y en a morbleu bien assez; allons, je t'enrôle, tu es des nôtres.

» Il fait le salut militaire, puis une cabriole en vrai gamin et se retire. Je m'informe de lui : c'était un géant sous la stature d'un nain, aimé de ses camarades, qu'il réjouissait par ses contes et ses chansons; jamais il n'avait subi de punition militaire; si bien qu'à son sobriquet de *petit Gascon*, il en avait orgueilleusement ajouté un autre, savoir Salvy au pucelage.

» Pendant tout le temps que nous demeurâmes en France il fit des merveilles; embarqué avec nous pour l'Égypte, mais sans grade (car lui aussi ne savait ni sa croix de par Dieu ni signer son nom), il devint, dès qu'il eut pris pied, la terreur de l'Arabe et du Mameluck. A la première attaque d'Alexandrie, il me présenta un chapelet d'oreilles des Arabes qu'il avait tués, et qu'il appelait facétieusement ses *nouvelles connaissances*. A la bataille des Pyramides, un énorme Mameluck, monté sur un cheval gigantesque, le poussait à reculons contre nos braves, dans le but d'ouvrir un bataillon carré; voilà que le petit Gascon, leste comme un cabri, saute sur la croupe de la bête, arrache de la ceinture du cavalier un pistolet et lui casse la tête, afin, dit-il, d'apprendre la civilité à ses *nouvelles connaissances* et de leur prouver

combien il est malhonnête de présenter le derrière à des gens d'honneur.

» Une autre fois, lui troisième, fond sur la garde nombreuse d'un convoi et la disperse en un clin d'œil. Partout où courait notre cavalerie, il y allait en amateur et revenait chargé de lauriers et de butin. Un jour on lui commande, avec un piquet de vingt-cinq guides, de stationner sur un lieu où le général en chef peut passer, afin de remplacer son escorte, qui serait fatiguée. Le petit Gascon range ses hommes et attend; mais dix minutes après le diable envoie deux cents Arabes ou Mamelucks qui défilent en vue de notre piquet; ici on maugrée contre la consigne; petit Gascon ne dit mot : on le prie, on le presse.

— Allons, soit! dit-il; je vais mériter la salle de discipline; mais s'il n'y a pas de filles qui meurent vierges, pourquoi voudrais-je garder jusqu'à la mort mon pucelage d'honneur?

» Il donne le signal, on part, le corps ennemi est écharpé, et un butin immense est le résultat de ce coup de main. Ces Mamelucks escortaient une portion de la caisse militaire de Mourad-Bey : les vainqueurs, joyeux de la rencontre, se partagent les espèces et les bijoux. Comme chef, une somme énorme échoit au petit Gascon, à qui son maréchal-des-logis dit en riant :

— Vous voilà, commandant, comme les jolies filles; vous l'avez vendu à haut prix.

— Par saint Étienne! et que mille millions de diables m'emportent! s'écrie-t-il, si je laisserai dire que j'ai voulu perdre mon pucelage à beaux deniers comptant! Parbleu, si la chose doit être, ce sera du moins gratis, ainsi que doit le faire toute fille d'honneur.

» Et le voilà, sans rien réserver de ce qui l'enrichissait à jamais, partageant son gain à tous les guides, et cela avec le cérémonial militaire. Ce trait parut si beau que je passai la faute sous silence, et petit Gascon conserva son sobriquet. J'ai vu peu d'hommes plus heureux et plus fiers tout ensemble de ceci. »

BONAPARTE. — Et qu'est devenu ce brave sous-officier?

BESSIÈRES. — Il a disparu à Marengo.

BONAPARTE. — Je le regrette.

BESSIÈRES, *bas au premier consul.* — Consolez-vous, il vit encore; mais, devenu général, il a perdu ses sobriquets.

BONAPARTE. — Ah! c'est....

BESSIÈRES. — Lui-même en personne.

BONAPARTE. — Si jamais je donnais des armoiries, je vois déjà celles que je lui décernerais*.

* La suite de cette soirée se trouve, on ne sait comment, égarée, ce qui met l'éditeur dans l'impossibilité de la compléter; si la partie perdue du manuscrit se retrouve, il s'empressera de la placer, plus loin, sous les yeux du lecteur. *Note de l'Éditeur.*

# SOIRÉE XII.

**Madame Bonaparte dans son intérieur. — Première maison consulaire. — Madame de Rémusat. — Madame de Talhouet. — Madame de Luçay. — Madame de Lauriston. — MM. de Rémusat, Cramayel, Luçay, D...., Salmatoris, Duroc, Auguste Caffarelli, Lauriston, Le Marrois, Rapp, Savary, Lebrun, Estève. — Première soirée solennelle aux Tuileries. — Détails d'étiquette et de costumes. — Napoléon et lord Withwort.**

A mesure que le temps s'écoulait, le consulat insensiblement prenait par avance les allures et l'étiquette de la monarchie; au moment de sa création, des aides-de-camp, des secrétaires, des amis chargés, les premiers du service militaire, les seconds du service civil, avaient remplacé les officiers et les grands-officiers de la couronne; mais cela ne pouvait durer longtemps. Madame

Bonaparte, très-accessible dans le commencement, et allant sans façon chez les femmes de sa connaissance et chez celles des généraux célèbres, comme aussi chez celles des grands fonctionnaires et des premiers magistrats, supprima totalement ces visites familières. On ne la vit presque plus hors des Tuileries, des prétextes divers la débarrassèrent des invitations indiscrètes ; elle se rendit, au château, moins accessible ; on ne vint plus la voir, elle accorda des audiences le matin, et, le soir, une lettre cérémonieuse appelait aux Tuileries les dames admises à cet honneur.

PREMIÈRE MAISON CONSULAIRE.

Longtemps aussi elle se montra seulement environnée des femmes de la famille de son mari, et de quelques amies privilégiées ; tout à coup quatre dames, *pour l'accompagner*, furent choisies et nommées par le premier consul. La première était madame de Rémusat, personne distinguée par son mérite et ses vertus, auteur, plus tard, d'un excellent volume sur l'éducation : elle était à la fois la règle et l'exemple. Grave, froide, digne, elle tarda peu à prendre sur Joséphine un ascendant dont elle profita pour la former au haut rang où elle allait monter ; non que celle-là, si gracieuse, si bien élevée, eût à prendre des leçons d'urbanité ; mais, trop bonne, trop familière, permettant trop

à autrui, elle négligeait d'inspirer le respect, se contentant d'être aimée et de plaire. Madame de Rémusat la rendit plus réservée, et, en retour, perdit par son contact ave elle un peu de morgue, qui avoisinait l'importance. Son apparition aux Tuileries arrêta le gaspillage des sous-ordres; elle y régla avec magnificence et noble économie le service particulier de la femme du premier consul.

La seconde dame, *pour accompagner*, fut madame de Talhouet. Celle-ci passait à la fois pour aimable et maligne : obligeante d'un côté, elle blessait de l'autre par une épigramme mordante; en guerre avec l'universalité du prochain, elle renonçait, pour rendre service, à son humeur satirique. Elle a eu des amis, parce qu'elle le méritait, et des ennemis, parce qu'il lui importait peu d'être bien avec tout le monde.

La troisième choisie fut madame de Luçay, autre caractère digne, et collet monté, dominante, hautaine, charitable, sensible. Elle unissait divers contrastes, et ceux qui la calomniaient rendaient justice, malgré eux, à ses qualités supérieures.

Madame de Law-Lauriston, la quatrième, pourvue de qualités précieuses, de celles qui font le bonheur de la famille et des alentours, joignait à un caractère enjoué une retenue imposante. Le nombre de ses amis était tel qu'il éclipsait celui des envieux et des mécontents. Au reste, la réputation des quatre *compagnes* de Joséphine était sans

tache ; le choix seul de Napoléon formait le meilleur titre d'honneur. Il n'eût souffert près de sa femme rien d'équivoque, d'obscur et de contagieux.

D'autres dames moins connues, plus à l'ombre, venaient en un rang inférieur, que l'on classa, que l'on titra, lorsque le gouvernement, de républicain qu'il était, fut devenu impérial. Alors la maison de Joséphine s'accrut de dames d'honneur, d'atours, du palais, d'annonces, de chambellans, d'aumôniers, d'écuyers, de pages, etc.

Napoléon, imitant pour lui ce qu'il créait pour sa moitié, fit entrer aux Tuileries, sans titre précis, sans fonction déterminée, quatre hommes qui d'abord tinrent la place des chambellans, écuyers, veneurs, etc. C'était d'abord M. de Rémusat, Marseillais, issu d'une ancienne famille, noble d'origine, et relevée par un commerce en grand, et libéralement entendu. Il comptait parmi ses ancêtres des membres du parlement de Provence, et était probe, simple, bon calculateur, savant, amateur des arts et de la littérature grave, ainsi que sa femme recherchant les vieilles éditions, les ouvrages rares en peinture, sculpture, curiosités; en un mot, homme de cabinet, du monde et d'administration. Bonaparte l'avait connu, apprécié, appelé; plus tard il le créa comte, en fit son premier chambellan, et, à cause de cette dernière fonction, le nomma surintendant des quatre théâtres royaux : les Français, l'Opéra, Feydeau et

les Italiens. Jamais les comédiens ne furent mieux dirigés, contenus, enrichis. Ce ministère (il en méritait le nom) montra ce que M. de Rémusat aurait su faire ailleurs. Appelé sous la Restauration pendant plusieurs années à la préfecture de la Haute-Garonne, il sut s'y faire considérer et chérir ; et son fils, digne d'un tel père, a recueilli de la confiance des Toulousains le fruit de la vénération qu'ils portaient à son père.

M. de Cramayel fut le second : financier de forme et de naissance son ton empésé paraissant de la dignité, il eut la charge d'introducteur des ambassadeurs, et lutta de roideur, de gourmé, avec un succès prodigieux, contre les grands envoyés des petits princes d'Allemagne. Le cérémonial, l'étiquette devinrent le cauchemar perpétuel de sa vie sommeillante ou éveillée. Son logis était réglé sur le pied des Tuileries, si bien que cela devenait une répétition perpétuelle de la scène qu'il jouait au château. Ceci l'occupait tant, qu'il négligeait de montrer de l'esprit, et il en avait beaucoup. Rempli de goût, bon connaisseur, versificateur agréable, ses amis, qui l'estimaient et qui l'aimaient, déploraient qu'une préoccupation, devenue presque une manie, l'enlevât aux belles-lettres, dans lesquelles il eût pu briller, et à la société, dont il aurait fait le charme s'il ne se fût pas avisé d'y transporter le cérémonial des palais du nouveau César.

En troisième venait M. de Luçay. Il a fait peu de bruit, tant mieux. Civil, affable, poli, homme de bonne compagnie, peut-être aimait-il trop à se voir passer, et il affectait de parler bas, dans la crainte que sa voix n'eût trop de retentissement en Europe. Tous ceux qui entouraient Napoléon avaient fini par croire qu'ils faisaient une partie de son bruit : le silence obscur qui les a enveloppés depuis sa chute a dû leur prouver que si l'écho répercute les éclats de la foudre, ce n'est pas lui qui la lance jamais.

N° 4. M. D****, gros, court, rougeot, tome second de feu le comte de Tuffière, ex-financier ou praticien, je ne sais trop ; grenouille gonflée de la fable, celui-là encore méritait qu'on lui appliquât le vers fameux de Voltaire :

Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

Si les modèles pour peindre l'important eussent manqué, on les eût retrouvés dans D..... Des pieds à la tête singe des grands-seigneurs, mince administrateur, diplomate gobe-mouche, céladon du temps de la Régence, amant suranné de toutes les jolies femmes, il étouffait ses qualités essentielles sous les ridicules dont il s'affublait. Allant en bonne fortune bariolé de cordons, il ne reçut, plus tard, aucune lettre qui, sur la suscription, ne le titrait pas de baron. Soumis à l'Empereur, libéral sous les Bourbons, il a pris place parmi les *comédiens*

*de quinze ans,* et, de l'aveu de tous, il a constamment mal joué son rôle.

Un peu plus tard, une cinquième roue fut charronnée à cette charrette : celle-ci s'appelait M. Salmatoris-Rossillon. Piémontais fin, éclairé, économe, avare même, mais avec esprit; bon compagnon chez les autres, sobre chez lui; ne croyant pas à la durée de la fortune de Bonaparte, et grossissant la sienne, parce que, disait-il, un homme riche retombe toujours sur ses pieds, et que de l'argent comptant console de toutes les disgrâces, en les faisant oublier; enfin, tout italien, nullement français, il déguisait son égoïsme sous l'amour prétendu *della cara patria;* d'ailleurs, aimable, instruit, érudit, grand musicien, demi-antiquaire, amateur des beaux-arts, ou, pour mieux dire, brocanteur déguisé sous un costume de préfet du palais, nom que ces messieurs prirent avant la fondation de l'Empire.

Le gouverneur des Tuileries fut Duroc, ensuite grand-aigle, grand-maréchal du palais, duc de Frioul, homme de guerre et d'administration, de bravoure et de calcul, fidèle et non flatteur, froid avec une âme ardente, se consolant avec son dévouement à Napoléon des malheurs d'un noble amour; trop puissant, trop en crédit, trop obligeant pour être aimé, du moins on lui rendait justice en avouant que, sous une enveloppe de glace, tous les sentiments honorables existaient.

Inaccessible à la corruption, habile à reconnaître les fraudes, il régla la maison impériale avec une munificence soutenue par une économie probe; il voulait que l'Empereur pût donner, avec avantage pour la gloire, à l'élite de l'armée, des sciences, de la littérature, des arts, de l'industrie, ce que d'autres souverains laissent piller par des femmes galantes, des valets fripons et des courtisans obscurs.

Nous devons aussi passer en revue les aides-de-camp du premier consul à cette époque. Le premier était Auguste de Caffarelli, dans la suite grand-aigle, grand-croix de la Couronne-de-fer, lieutenant général, ministre de la guerre du royaume d'Italie, etc., frère du général Caffarelli du Falga, son aîné, mort héroïquement en Égypte. Auguste, fort personnel dans tous ses actes, a peu obligé : aussi n'a-t-il eu guère de partisans. Rude dans ses formes avec les hommes, solennellement poli près des femmes, plus brave sabreur que chef habile, le souvenir de son frère mort et le mérite de ceux qui vivaient, son dévoûment de circonstance, l'amenèrent à un poste en Italie, d'où il tomba lorsque l'Empereur l'eut connu. Ses autres frères étaient un émigré, un évêque, un conseiller d'État et préfet maritime, un autre préfet du Calvados, tous titrés, tous enrichis par Napoléon, tous gens de mérite, étroitement liés entre eux, travaillant en commun à leur avancement particulier; ce qui fit dire à une

de leur parentes, madame de Lamothe-Varicléry : « Sous quelque aspect qu'on regarde les dix Caffarelli, je défie qu'on en voie plus d'un. »

Law de Lauriston, depuis lieutenant général, grand-aigle, chevalier du Saint-Esprit, comte, marquis, pair et maréchal de France, ministre sous les Bourbons, arrière-neveu du fameux Law, devenu Français par laps de temps était le second. Cet aide-de-camp a plus conquis de cœurs dans les coulisses de l'Opéra que pris de villes à la guerre, et mis autant de diplomatie avec ces demoiselles que de politique dans les traités sérieux qu'il a négociés. Très-vain, très-fat, boursoufflé le plus possible, conquérant dans le royaume de Tendre, fort estimé de celles qui ne le connaissaient pas, il a tellement mêlé la galanterie à son existence publique, que sa réputation militaire en a souffert. Beau, vaillant, impétueux, il recevait l'impulsion du maître, et lorsqu'il a été seul pour la donner, on a reconnu qu'à Napoléon appartenait toute la renommée de ceux qui l'ont approché.

Le troisième aide-de-camp fut le vaillant Le Marrois. Il eût pu être le chef des beaux, il préféra marcher à la tête des braves. Point parleur, mais sabrant fort et vite, plus occupé de faire bien que de faire sa fortune, il n'a pas poussé celle-ci aussi loin qu'il a porté sa réputation militaire. Plein d'honneur, loyal, simple, franc et dévoué de cœur à Napoléon, il porta un de ces noms que l'on

respecte, et qui traversent les siècles, environnés d'une constante vénération.

Le quatrième était Rapp l'Alsacien, Rapp le brave au cœur pur, à la bouche sans malice. Intrépide, bon capitaine, sincère au point de faire trembler pour lui, plus estimé qu'aimé de Napoléon, qu'il ne flatta jamais, celui-ci non plus n'obtint pas une faveur éclatante. On en pourrait peut-être trouver la cause dans un propos qu'il tenait sur lui et sur Savary, son confrère :

« Auprès du général, disait-il, j'ai le verbe haut, et Savary parle toujours comme s'il avait une extinction de voix. Je lui parle en face, et lui à l'oreille. Chacun sait ce que je veux qu'il apprenne ; mais qui diable sait ce que Savary lui conte tout bas. »

Savary, duc de Rovigo, grand-aigle, ministre de la police. Il a été trop souvent jugé pour que je recommence son portrait ; les couleurs dont je le peindrais seraient peu favorables ; je renvoie ceux curieux de le bien connaître à ses propres mémoires. Je défie son plus cruel ennemi d'en dire plus de mal que le lecteur n'en pensera, du bien gauche qu'il dit de lui-même.

Après ceux-ci on citait Charles Lebrun, duc de Plaisance, fils du troisième consul, depuis architrésorier de l'Empereur, ex-aide-de-camp du général Desaix. Comme un autre Élysée il recueillit de celui-là talents, bravoure, loyauté, fran-

chise. Gracieux, obligeant, aimable, aimé, plein d'honneur et de délicatesse, aujourd'hui Pair de France, il ne doit ses dignités, ses décorations, qu'à son seul mérite; il aurait fait à lui seul sa fortune : la faveur, en venant le trouver, n'a eu qu'à lui rendre justice.

Estève, garçon chapelier de Montpellier, fut nommé trésorier du premier consul, et plus tard intendant général de la couronne. Habile dans la science des chiffres, ayant l'art de bien tenir ses comptes, probe dans des fonctions où on ne l'est qu'avec difficulté, il obtint, en récompense, des dons énormes et le titre de comte sans être satisfait. Atteint de la monomanie de tous les financiers, celle de croire qu'amasser de l'argent donne droit à la considération et aux titres, il est mort fou, fou lié, parce que l'Empereur ne voulut pas lui accorder le diplôme de duc de Montpellier.

Telle fut la première composition de la maison consulaire. Maintenant on voyait madame Lætitia Bonaparte ne sortir que suivie de madame de Fontange; madame veuve Leclerc, depuis princesse Borghèse, conduisait avec elle madame de Champagny, et madame Murat traînait après elle madame La Grange, victime réellement dévouée.

Cette manière de cour établie, on se disposa à la mettre en jeu. Jusque-là quelque chose de républicain, de simple, avait présidé aux réceptions, aux audiences, aux cérémonies d'apparat : point

de luxe, de valets, de bougies, de décorations de salles, point de vêtements particuliers ; au civil des fracs noirs, des pantalons, des bottes ; au militaire, l'habit d'ordonnance dans sa rigueur. Les femmes ne paraissaient point aux réceptions du chef de l'État ; aussi étaient-elles ennuyées, tristes, décolorées, par la privation de leur plus bel ornement.

PREMIÈRE SOIRÉE SOLENNELLE AUX TUILERIES.

Un beau jour les sommités du Paris d'alors s'émeuvent : on reçoit dans certaines maisons une invitation faite de vive voix, à qui par un aide-de-camp, à qui par un officier d'ordonnance, pour avoir à se rendre tel soir prochain aux Tuileries, les femmes avec leurs maris, les veuves avec un aspirant; ceci étonne. On se visite, on se questionne; les dames courent dans les magasins d'étoffes riches, délaissés à peu près depuis 1789 : faiseuses de robes, de chapeaux se remettent à l'ouvrage; maquignons, selliers, carrossiers, charrons, peintres, vernisseurs, doreurs, tailleurs, cent professions languissantes reprennent une nouvelle vie; les brodeurs et brodeuses ne peuvent suffire aux commandes : il faut aux hommes de riches habits renouvelés du temps de Louis XVI. Le premier consul a dit que la cour actuelle ne doit pas moins resplendir aux yeux des étrangers que celle d'autrefois, et déjà un souhait de Napoléon est un ordre.

Quelques républicains récalcitrants, le reste des sales sans-culottes, amenés ce soir-là par cette ambition qui les dévore et qu'ils cachent *sous le désir spécieux de servir la patrie et d'employer leurs talents au service de leurs concitoyens*, demeurent ébahis et la bouche ouverte à la vue d'une foule de Français de tous rangs, de tout âge, couverts de vêtements somptueux, de soie, de velours, la tête poudrée, l'épée à la ceinture et le tricorne à plumes noires sous le bras. Plus de bottes à la *Suwarow*, à retroussis jaunes, à l'*incroyable;* mais en revanche, des escarpins ornés de boucles d'or, recouvrant des bas de soie attachés par d'autres boucles sous une culotte de drap de soie noir ou blanc, de velours, de gros de Naples, etc.

Que veut dire ceci ? Est-ce une mascarade ? point : chacun est grave, raide, compassé, gêné surtout sous des vêtements que la plupart endossent pour la première fois. Une multitude de femmes, bien choisies, accourent aussi, chacune rivalisant de beauté, de grâces, de merveilles de toilette. Les tissus des Indes, mousselines et cachemires, les satins, les lampas, les brocards, les velours, les fleurs, les plumes, les nœuds, les étoffes lamées d'or, d'argent, brochées, brodées en acier, en jais, en chenille; les perles fines, les pierreries, les diamants, tout apparaît, tout reluit, flotte, se drape,

brille, étincelle. C'est un parterre où tremble la rosée en iris radieux, coup d'œil charmant, spectacle qui ramène au passé; il plaît, entraîne, séduit; c'est la résurrection de la bonne compagnie, de la cour; c'est la royauté encore cachée, mais déjà triomphant de l'anarchie par tout ce qui prouve la prospérité du commerce, de l'industrie, des manufactures. Voilà donc une cour : ouvriers, artisans, leurs femmes, leurs filles, qui mourriez de faim et des premiers besoins, réjouissez-vous ! cette soirée va jeter plus de bien-être dans vos familles, et celles qui suivront vous assureront plus d'aisance que les 14 juillet, 10 août, 31 mai et tous les massacres de nos époques désastreuses.

Cependant la cour des Tuileries, la vaste place du Carrousel sont remplies, encombrées de mille et mille équipages, de piqueurs, de valets, de porteurs de torches, au travers desquels piaffent, hennissent, bondissent une foule de chevaux de main et de trait; c'est un encombrement de voitures ornées avec soin, de cabriolets élégants, de fiacres déguisés, tout cet appareil extérieur qui réjouit la vue des passants, des curieux et des spéculateurs.

Dans l'intérieur du château les grands appartements étaient illuminés avec une profusion éblouissante. A l'ancienne et somptueuse décoration des murailles, des plafonds, des lambris, on avait joint

une multitude de vases, de groupes, de merveilles des arts. Des tableaux sublimes rappelaient glorieusement le souvenir des batailles immortelles de la République et du Consulat; des trophées, composés des dépouilles espagnoles, hollandaises, prussiennes, allemandes, autrichiennes, russes, turques, arabes; des étendarts enlevés aux mêmes nations, étaient groupés et placés avec goût. Jamais il ne fut plus belle parure pour une fête nationale.

Cependant le cercle se grossissait : les ambassadeurs, les envoyés de toutes les Puissances de l'Europe, de l'Angleterre elle-même, arrivaient successivement, chacun dans son plus riche costume national, chacun couvert de broderies, de cordons, de plaques. Les sénateurs, les députés au Corps Législatif, les tribuns, les conseillers d'État, les membres de l'Institut, les magistrats, les préfets, les fonctionnaires des différentes administrations, revêtus de costumes de couleurs et de formes diverses, brodés d'or, d'argent ou de soie, venaient aussi. Les cent habits non moins élégants, non moins superbes de la garde consulaire, des régiments à cheval, de l'artillerie, de la ligne, figuraient encore, ceux-là entremêlés d'anciens courtisans charmés de voir s'ouvrir une cour où ils apportaient leur tact, leur grâce, leur urbanité et les vêtements de jadis conservés avec soin et rivalisant de luxe avec les modernes. Cet ensemble rare et brillant flattait

les yeux et disposait les cœurs à des améliorations importantes.

Une porte fut ouverte ; six laquais, parés d'une magnifique livrée vert et or, en sortirent d'abord, précédant un huissier en habit de velours épinglé, avec le reste assorti, l'épée au côté, la chaîne d'argent au cou. L'huissier fit deux pas dans le salon et d'une voix sonore et grave, il dit, en forme d'annonce inaccoutumée : MADAME ! *femme du premier consul.*

A cette qualification si nouvelle, tellement inattendue, chacun se leva par un mouvement spontané et involontaire, les femmes comme les hommes. Celles-là restèrent à leur place ; ceux-ci se rangèrent en ligne sinueuse et longue, sur plusieurs rangs ; les honteux, les modestes, comme toujours, en arrière, les avides, les ambitieux, les importants en avant. De la porte d'où étaient sortis les valets et l'huissier arriva le ministre des relations extérieures, le citoyen Talleyrand-Périgord, non en vêtement ecclésiastique, mais portant un habit de velours *bleu de roi*, brodé superbement au collet, aux parements, aux poches, aux bords et sur les coutures, parure d'étiquette de ses fonctions ; de plus, une épée à pointe de diamant battait ses mollets, en contradiction avec la loi *Ecclesia abhorret sanguine* (l'Église a horreur du sang) ; il donnait galamment la main à madame Bonaparte.

Joséphine, comprenant la dignité de sa position, avait réuni dans sa parure la richesse, l'élégance et la simplicité. Coiffée avec ses cheveux et à la manière antique, ayant une longue tresse artistement contournée, dont l'extrémité descendait sur les épaules et que retenait un peigne en forme de petit diadème, elle portait une robe de mousseline, garnie d'une multitude de festons, formés par des dentelles; une ceinture d'or massif ceignait sa taille, rattachée au-devant par un cadenas garni de perles fines; des bracelets à ses bras, des pendants à ses oreilles, un collier sur son sein, et le tout en perles, complétait son ajustement, avec un châle de cachemire ponceau, négligemment jeté sur son épaule gauche, et qu'elle laissa tomber sur son fauteuil.

A la suite de MADAME, *femme du premier consul*, venaient, dans l'ordre suivant: madame Lætitia Bonaparte, la tête couverte d'un chapeau de velours blanc avec des plumes nacarat; sa robe, longue et traînante, était de satin-cerise, enjolivée d'une très-large blonde noire; sa parure de cou, de tête, de bras et d'oreilles consistait en un composé de camées antiques, ou coquilles gravées; mademoiselle Hortense de Beauharnais parut toute en rose, ayant sur le front une guirlande de roses pompons, et des émeraudes en collier, en pendeloques et en bracelets; elle était charmante, et en la voyant on admirait en elle

.....La grâce plus belle encor que la beauté.

Madame Murat resplendissait, grâce à sa figure enchanteresse, à sa blancheur parfaite, que faisait ressortir une robe de velours noir, garnie dans le bas d'une large guirlande de feuilles de vigne, avec les grappes en perles et or; les ornements accessoires empruntaient leur éclat au même type. Les boucles d'oreilles représentaient des raisins, imités par des rubis. Madame Bacchiochi l'aînée, et qu'à ce titre j'aurais dû nommer la première, s'était affublée, par une combinaison plus corse que française, d'une robe de crêpe jaune, sur un fourreau de satin pareil, fanfreluchée de zéphirs et de canetilles rouges; sa tête, ses bras, son cou et le reste étaient surchargés de coraux superbes, mais d'un bizarre effet. Mesdames de Rémusat, de Luçay, de Talhouet, de Lauriston parurent les dernières. Je tais leurs frais de toilette: ils faisaient honneur à la femme de Napoléon.

Derrière ces dames surgirent le citoyen Bacchiochi, en costume militaire, et M. Fesch, en soutane, manteau, rabat, ceinture et calotte ecclésiastiques. C'était la première fois que ce futur cardinal reparaissait avec son ancien habit.

Aux deux côtés de la cheminée on voyait deux fauteuils neufs, en bois doré, garnis d'un velours vert, brodé d'étoiles d'or, et surmontés au dos non du coq gaulois, mais d'un aigle, aux serres

vigoureuses, tenant la foudre aux ailes éployées et prêt à s'élancer, pour aller, par son cri terrible, proclamer dans l'Europe étonnée la renaissance de l'Empire d'Occident. Joséphine, au lieu d'occuper en entrant l'un de ces siéges, commença dès le début par remplir son rôle de souveraine. Toujours accompagnée de sa famille et des quatre dames, toujours ayant pour chevalier d'honneur le ministre des relations extérieures, qui, en passant, lui nommait les diplomates étrangers, les fonctionnaires français et les hommes présentés, ainsi que les dames, elle alla çà et là saluant, parlant, et sans cesse avec à-propos et avec urbanité.

Elle n'avait pas achevé sa course, lorsque, dans le lointain, on entendit les tambours de la garde consulaire de service battre aux champs. La porte des appartements intérieurs s'ouvrit, garnie de douze valets en même livrée que les autres. Quatre huissiers en sortirent d'abord : l'un répéta le cri qui, de plus loin, s'était fait ouïr : LE PREMIER CONSUL, *Messieurs!* Tous les regards se portèrent soudainement vers le point où il allait apparaître. Avant lui vinrent le gouverneur du château des Tuileries et les nouveaux officiers du palais. Napoléon, suivi des second et troisième consuls, de ses aides-de-camp, de ses ministres et de plusieurs officiers d'ordonnance, fit ensuite son entrée.

Les deux collègues du premier consul avaient revêtu leur splendide habit de cérémonie, tout en

velours et satin nacarat et blanc, surchargé de broderies, portant leurs chapeaux à la Henri IV garnis de plumes blanches et flottantes. Napoléon, au contraire, par le calcul d'une simplicité héroïque, portait un modeste frac militaire, avec un gilet de piqué blanc et un pantalon de casimir blanc, recouvert de deux bottes éperonnées, son chapeau de bataille sous le bras, et, pour toute marque distinctive, ceint de l'écharpe consulaire, où son épée était attachée.

Le bruit provenant des conversations d'une telle multitude cessa spontanément dès que Napoléon se montra, et le silence fut encore mieux conservé lorsque chacun eut lu sur son front et dans ses traits contractés l'annonce de la tempête amassée au fond de son âme, et qui certainement éclaterait avant la fin de la séance. Il entra rapidement, salua de même, et, au lieu d'attendre, selon l'usage, la présentation du corps diplomatique, il se mit, à l'exemple de Joséphine, à parler à droite et à gauche, sans observer aucun ordre, sauf qu'il fut facile de voir qu'il évitait l'ambassadeur du roi d'Angleterre.

Le chevalier Agzara, ambassadeur d'Espagne, fut le premier qu'il aborda. Il lui demanda, avec un sourire forcé, comment il devrait s'y prendre pour envoyer au prince de la Paix une caisse de livres français prohibés par la Sainte-Inquisition. De lui allant au baron de Souza, ambassadeur de Por-

tugal, il lui demanda si les Anglais auraient bientôt à aussi bon marché les oranges des Algarves qu'ils avaient celles de Malte. Le ministre plénipotentiaire, embarrassé, mâchonna une réponse que son esprit fin et subtil s'efforça de rendre aussi niaise que possible. Puis, s'approchant du cardinal Caprara, légat du Pape, et dont il aimait le caractère, il s'informa avec affectation de la santé de Sa Sainteté. Il dit des paroles obligeantes au ministre plénipotentiaire d'Étrurie; et rencontrant après deux émigrés nouvellement rentrés, et auxquels il avait fait rendre leurs biens :

— Citoyens, leur dit-il, oubliez le passé, comme, à votre égard, il est sorti de ma mémoire. Croyez-moi, datez seulement du jour de votre retour en France, vous y gagnerez, et je croirai à la reconnaissance et aux serments.

Un peu plus loin, un fournisseur impudent, ancien pillard de l'armée d'Italie, osa se présenter au premier consul, avec un habit des plus somptueux, les doigts chargés de diamants, deux énormes solitaires attachant sa chemise, et des chatons brillant à la ganse du chapeau et à la chaîne de sa montre.

— Citoyen F...., dit Napoléon à haute voix, si une fée juste vous touchait de sa baguette, à la place de ces pierreries nous verrions le pain, le vin, les médicaments ravis aux soldats. Votre luxe est odieux ; il vous recommandera à la chambre des comptes.

En attendant, sortez, et allez faire ailleurs trophée des dépouilles de l'armée.

Le fournisseur, foudroyé, partit, à demi-mort de terreur et de honte. Derrière lui était l'ex-duchesse de Chevreuse, femme spirituelle, généreuse, bienfaisante, et uniquement attachée aux Bourbons. Elle s'était refusée à paraître aux Tuileries. Le duc de Luynes, son beau-père, et le duc son mari l'y avaient ce soir-là traînée par force, et le premier consul le savait. Aussi, s'approchant d'elle et feignant un vif étonnement :

— Ah! Madame, vous voilà... Je dois en remercier votre époux et votre père.

La duchesse s'inclina et ne dit mot; elle aussi venait d'entrer en guerre avec le grand homme, qui, non content de batailler avec tous les souverains, entra en hostilité avec mesdames de Chevreuse et de Staël.

Tout en devisant ainsi, le premier consul continuait son chemin; il tournait le dos à lord Withworth, ambassadeur anglais; mais voilà que, faisant volte-face, il se trouve vis-à-vis de lui, et, le toisant avec son œil d'aigle, lui dit d'une voix rendue sonore et forte par la colère : — Milord, me direz-vous d'où proviennent ces craintes, ces inquiétudes qui agitent votre cabinet et qu'il témoigne hautement? La paix européenne lui déplaît-elle? Son profit est-il dans la guerre? Veut-il rompre le traité conclu nouvellement? Pourquoi, dans

votre Chambre des lords et des communes, ces propos, ces dénonciations sur notre marine, sur ses apprêts prétendus? Où ont-ils lieu, où s'en occupe-t-on chez nous? Deux ou trois vaisseaux, destinés à ravitailler nos troupes de Saint-Domingue, doivent-ils, dans votre parlement, être métamorphosés en flotte menaçante et nombreuse? Qui veut tromper les ministres du cabinet de Saint-James? Est-ce leur roi, est-ce l'Angleterre? Par ces paroles présomptueuses, espérerait-on nous épouvanter? L'entreprise serait vaine, retenez-le bien, faites-le comprendre chez vous. Il se peut que, par la force des choses, la fortune et la victoire abandonnent la France; mais ce qui ne pourra jamais être, ce sera de lui inspirer de la terreur.

A mesure que le premier consul parlait, sa voix s'élevait davantage; une ardente curiosité mêlée d'inquiétude changeait les auditeurs en statues. Un silence profond permettait d'entendre le moindre mot de cette allocution inattendue et si peu conforme aux usages diplomatiques. Lord Withworth, point préparé à ce discours, comprenant d'ailleurs le péril d'une réponse qui ne lui était pas positivement demandée, se taisait, baissait les yeux, gardant une physionomie impassible, bien que son cœur fût violemment ému. Lorsque Napoléon cessa de parler, lui ayant eu le temps de tenir conseil en soi-même, se contenta, pour toute

réplique, d'un salut muet et respectueux. Le premier consul, pareillement arrêté et immobile devant lui, parut attendre ce qu'il aurait à dire ; mais voyant le repos de ses lèvres, il le salua et continua sa promenade.

Les ministres étrangers, présents à cette scène et pantelants de surprise et de terreur, cherchaient déjà à sortir afin d'aller annoncer, par un courrier porteur d'une note diplomatique, à leurs cours respectives, ce qui venait de se passer, et prévoir aussitôt les conséquences de cette semi-déclaration de guerre. La plupart d'entre eux, accoutumés à la circonspecte réserve de leurs princes, ne comprenaient pas cette franchise superbe, dont la portée dépassait leur intelligence mécanique.

Les Français, au contraire, employés ou non, les hauts fonctionnaires, les législateurs, les officiers, les magistrats mêmes s'entre-félicitaient, avec un orgueil national, de vivre à une époque où le chef du gouvernement soutenait avec tant de grandeur et de noble énergie les droits de la France et sa suprématie sur les autres nations. Le sénateur Porcher de Richebourg, homme de sens, d'esprit et de conduite, se penchant à l'oreille du général Andréossy, lui dit :

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a une distance immense de ce qui vient de frapper nos oreilles à l'époque où, du consentement d'un roi français,

un commissaire anglais présidait à la démolition du port de Dunkerque?

— En savez-vous la cause, M. le sénateur? repartit le général; c'est qu'il y a beaucoup plus loin encore de Louis XV au premier consul.

Ce propos répété eut du succès. Cependant Napoléon, au lieu de quitter le cercle, poursuivit sa tournée; il y eut peu d'hommes recommandables par des talents, des vertus, du génie, ou par de belles actions, auxquels il n'adressât un de ces mots qui enflamment le cœur et en deviennent la plus douce récompense. Les dames eurent également part à ses galanteries. Néanmoins une sourde inquiétude occupait les esprits, une pareille levée de boucliers menaçait trop d'une guerre prochaine. On voyait de nouveau le commerce maritime perdu, et chacun, en sortant de cette soirée mémorable, maudit l'ambition insatiable de l'Angleterre, qui, pour ses intérêts personnels, allait encore troubler le repos dont l'Europe commençait à peine à jouir.

# SOIRÉE XIII.

Une seconde insomnie d'Assuérus, ou Napoléon ne pouvant dormir aux Tuileries. — Extrait des mémoires de J.-A. Ozun, lus par Duroc. — Le 18 brumaire, ou un contre cinq. — Causerie de Napoléon avec Ozun. — Conspirateurs. — Bonaparte jouant Sieyès. — Détails concernant la journée du 18 brumaire. — Allocution de Bonaparte au Conseil des Anciens et aux soldats. — Le 18 brumaire. — Faits remarquables de cette journée. — Discours de Bonaparte aux Anciens. — Scène tragique au conseil des Cinq-Cents. — Harangue de Lucien aux troupes. — La charge dans la salle de l'Orangerie. — Fin de la République.

A trois heures du matin, Roustan, le Mameluck de Bonaparte, entra dans l'appartement du maréchal du palais, le général Duroc, et demanda à parler à celui-ci de la part du premier consul. Duroc, troublé, s'informa de la santé du chef de la République.

—Elle est bonne, repartit le Mameluck, mais le général ne dort pas; il dit que le sommeil ne

lui arrive pas, et voici ce qu'il vous prie de lui apporter vous-même tout de suite.

Roustan ayant fini présenta à Duroc un morceau de papier d'enveloppe sur lequel Napoléon avait tracé ces mots de son écriture hiéroglyphique et en vraies pattes de mouches :

« Viens, et porte avec toi le cahier du manus-
» crit d'Ozun où il est question du 18 brumaire. »

Le maréchal du palais s'empressa d'obéir, et dix minutes après il entra chez Napoléon seul, attendu que Joséphine était en voyage. En le voyant, le premier consul se mettant à rire, lui cria :

— Renouvelé de l'insommie d'Assuérus ! Ma foi, ne pouvant fermer l'œil, j'ai songé à ce prince, et puisque, pour reprendre le sommeil, il se faisait lire les annales de son règne, je ne serais pas fâché d'entendre de quelle manière ce cher et brave Ozun, devant Dieu soit son âme ! a traité la journée où je suis monté à la première place. Tu as la garde du manuscrit qu'à sa mort il m'a envoyé; allons, ouvre-le, et commence.

Désir de premier consul vaut celui de roi, qui est bien autrement ardent que celui de nonne et de jeune fille. Duroc, sans se plaindre de ce qu'on troublait son repos, ouvrit le manuscrit, chercha où commençait le récit de cette époque mémorable, et l'ayant trouvé, lut ce qui suit :

LE 18 BRUMAIRE
OU UN CONTRE CINQ.

« Le général Bonaparte, depuis un mois environ, était débarqué sur les côtes de la Provence, et de Fréjus était venu rapidement à Paris, ne s'arrêtant que peu d'instants à Lyon. Son apparition consterna les doubles conspirateurs, soit ceux qui, de concert avec Barras, travaillaient à rappeler les Bourbons, soit ceux qui, avec Moulin et Gohier, voulaient que l'on rétrogradât vers une forme de gouvernement plus républicaine. Sieyès, qui aspirait au titre de président de la République, sous celui plus déguisé de grand-électeur, et dont les intrigues lui avaient procuré des partisans, fut au contraire satisfait de ce retour. Rempli d'une haute confiance en soi-même, certain, par sa faconde, de dominer dans les assemblées délibérantes, il se disait la tête de sa faction ; mais, d'une autre part, pour entraîner les soldats, les officiers, et les soumettre, il lui fallait *un sabre* : il se figura que Bonaparte lui en servirait et deviendrait le sien.

» Dès l'arrivée du général, l'élan universel de la nation se tourna vers lui. Les hommes capables, les bons citoyens, l'élite des deux Conseils et de l'Institut, les meilleurs magistrats, les chefs de la Banque, du commerce, de l'industrie, les riches capitalistes, les anciens nobles éclairés, les émigrés qui disaient comme Tancrède :

Plus je vis l'étranger plus j'aimai ma patrie;

en un mot, l'élite des fonctionnaires, des négociants, des propriétaires et des militaires vint à lui, l'entoura, le conjura de mettre un terme à l'anarchie, à la dilapidation du trésor, à la déconsidération extérieure, à toutes les calamités du dedans. Bonaparte comprit quel besoin l'on avait de sa personne; et comme il était venu pour offrir son assistance à la chose publique, il accepta, sans balancer, à la vue de tous ses maux, la mission périlleuse dont on le chargeait.

» Bien que Barras ne fût pas un aigle, il avait assez de perspicacité pour comprendre que le général, rentré à Paris, devait prendre sa part du gouvernement; il savait qu'un parti avait proposé la dictature à Bernadotte et que celui-ci, parvenu au pouvoir ne le partagerait pas avec lui. En conséquence, il voulut s'accommoder avec le général. Il m'envoya chercher, j'y allai; il me pria d'offrir à Bonaparte son entrée au Directoire avec dispense d'âge, ou, s'il voyait à ceci trop de difficultés, il proposait d'établir un autre mode de pouvoir exécutif. La chose pressait; il me donna ses pleins pouvoirs et je courus rue de la Victoire.

» Je n'avais pas encore vu le général; je pénétrai dans l'entresol de son logement particulier, et où il ne recevait que ses meilleurs amis. A la vue de ce héros, mon cœur s'émut, mes yeux se

remplirent de larmes. Lui, m'embrassa tendrement, et, à l'aspect des pleurs qui ruisselaient sur mes joues :

— Grand garçon, me dit-il, ne faites pas l'enfant ; laissez ces mièvreries aux femmes. Vous êtes donc heureux de mon retour?

Moi. — J'en suis transporté, fanatisé, vous êtes notre seule espérance; quel autre nous sortirait de l'abyme où l'on nous a jetés?

Lui. — Les choses vont donc de travers?

Moi. — Nous touchons à la ruine commune.

Lui. — Vous exagérez ; il y a dans ce beau pays une exubérance de force, on peut en retirer des ressources prodigieuses ; le tout est de savoir, comme on dit, mettre la main à la pâte.

Moi. — Le bon ouvrier nous faisait faute, il a reparu ; aussi je renais à l'espérance.

Lui, *après avoir réfléchi*. — Ma faute, ami, c'est de n'avoir pas agi plus tôt. J'ai craint, il y a deux ans, de n'être pas assez connu, assez fort de ma gloire pour me charger de cette œuvre immense ; j'aurais épargné le mal qui est fait. Ma course en Égypte a eu pour but de me grandir, en dotant la France d'un superbe royaume, en ne venant pas à elle les mains vides. La journée dernière d'Aboukir a déterminé la soumission de l'Égypte ; sa conquête affermie par cette grande victoire, j'ai dû courir vers la France. Que se passe-t-il ? J'ai

lu quelques journaux, j'ai entendu à mon passage les provinces se plaindre.

Moi. — Hélas! nous sommes sans gouvernement au dedans, et au dehors sans politique.

Lui. — Ce que j'ai appris est-il possible? Vous ne possédez plus *mon Italie*. Quoi! des Russes, des Napolitains vous ont refoulés de l'extrémité de la péninsule italique jusque sur nos Alpes; d'autres Barbares occupent le plus beau pays de l'Europe! Et dire que, sans les efforts incroyables de Brune d'un côté, et de Massena, véritable enfant de la victoire, de l'autre, la France elle-même aurait été envahie! O crime! Et la mort, et la prison du Pape! double faute, inutile, cruelle, lâche; et la levée de boucliers des campagnes de Toulouse! tant de sang répandu sans besoin; et la terrible Vendée, qui, à son réveil, jette le cri de guerre; et la chouannerie, qui poursuit ses voleries et ses assassinats! La discorde, armée et sanglante, est dans nos villes; les campagnes sont parcourues par des brigands, par des hordes de chauffeurs; partout les haines, les passions aiguës; dans cette capitale une demi-famine, une populace fainéante, des ouvriers sans ouvrage, des marchands sans acheteurs, des industriels sans commandes; un Directoire pillard, conspirateur, divisé, stupide; des Conseils factieux, irrités, menaçants! où tout cela mène-t-il? qu'en découlera-t-il enfin? Il n'y a donc aucun meneur en état de réparer tant de

serments dangereux ; pas, en un mot, un homme capable de ramener dans l'intérieur la concorde et d'obtenir à l'extérieur la paix par le moyen de la victoire?

Moi. — Avant-hier cet homme nous manquait, aujourd'hui nous le possédons en vous.

» A la suite de cette phrase d'entrée, je poursuivis en lui présentant le tableau réel de notre situation ; je lui appris que Jourdan et Augereau avaient refusé aux républicains de les appuyer dans un autre mouvement ; que, dans les deux conseils, plusieurs parlaient de mettre à la tête des affaires Lucien Bonaparte, président des Cinq-Cents.

» Napoléon m'écouta sans faire connaître son opinion ; puis j'en vins à lui dire que Barras, qui, dès après le congrès de Rastadt, se serait accommodé avec lui, restait dans les mêmes sentiments et lui proposait le partage du pouvoir. Lui, toujours impassible, me répondit alors.

— On se trompe, si l'on se figure que je suis venu pour faire marchandise de la France avec qui que ce soit. Mon seul projet est de la replacer sur le piédestal de gloire où elle était à mon départ. M'unirai-je dans ce but à ceux qui l'ont perdue? Leur incapacité se changera-t-elle en génie parce qu'ils se lieront avec moi? Je n'en crois rien. Je sens qu'il faut travailler à relever la patrie ; mais si je le fais, je veux que moi seul j'en soie chargé. Je ne veux partager aucunement le

blâme ou le succès. Rapportez à Barras mes paroles; je suis sans ambition personnelle, mais je veux servir, sauver la chose publique, à condition que le peuple français m'en chargera spécialement.

Moi. — Rapporterai-je à Barras toute votre réponse? Voulez-vous que, désespérant de vous gagner, il se livre à la colère?

Lui. — Agissez selon votre intelligence; pourtant, ne dites rien qui me compromette et qui puisse faire dire par Barras que je suis à lui.

» Pressé de rapporter ceci à Barras, je courus au Luxembourg. Les portes bien fermées s'ouvrirent devant moi, et je parvins près du directeur qui, d'abord, se noya dans un flux de paroles; je lui dis que le général hésitait, remerciait et attendrait plus tard pour accepter les offres qui lui étaient faites.

Barras. — Pourquoi ne pas vouloir agir tout de suite?

Moi. — Parce qu'auparavant il veut voir le cours des choses. Au reste, en Égypte, il pensait à s'entendre avec vous.

» Barras comprit que j'avais échoué dans ma négociation; il me congédia et s'en alla épouvanter Gohier et Moulin, deux autres directeurs, qui, avec Sieyès et Roger Ducos, complétaient le pouvoir exécutif. Tous trois, essayèrent de se faire un appui de Bernadotte, qui les refusa, en disant qu'il servirait la République à la face de toute l'Eu-

BERNARDIN DE ST PIERRE

Publié par P.H.Krabbe

rope, mais non point par un complot ténébreux.

» Chaque jour une foule choisie affluait chez le général. Là parurent, avec une armée de généraux, de colonels, d'officiers de tous grades, Augereau, Jourdan, Moreau, Macdonald, Beurnonville, Lefèvre, Marbot, Leclerc, Cherin, Bruix, jusqu'à Dûbois de Crancé, le ministre de la guerre; en hommes d'État vinrent aussi à lui Cambacérès, Talleyrand, Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, Treilhard, Merlin de Douai, François-de-Neufchâteau, Bernardin de Saint-Pierre, Dambarrère, Péré, Fontanes; les Cinq-Cents y étaient représentés par Auguis, Bailleul, Bérenger, Bodin, Boulay de la Meurthe, Cabanis, Cacault, Chénier, Chollet, Dumoulin, Duplantier, Duviquet, Fabre de l'Aude, Garnier, Gaudin, Gossuin, Larue, Lamarque, Laumond, Nogaret, Ozun, Salliceti, Teixier-Olivier, Villetard, et cinquante, et deux cents autres; les Anciens par Baron, Baudin, Cornet, Cornudet, Alphonse Fargue, Garat, Garnier, Goupil de Préfeln, Lebrun, Daunou, Perès, Porcher, Volney.

» Je supprime ici force détails, que je renvoie à mes chapitres supplémentaires. Je tais tout ce qui allongerait la narration. Barras, Gohier, Moulin et Ducos, qui, acquis au général, faisait semblant d'agir contre lui, tentèrent de lui opposer un adversaire. Moreau tergiversa, si bien qu'avant d'avoir sa réponse, le 18 brumaire arriva,

Augereau, fanfaron, promit des merveilles; mais dès qu'il apprit qu'il faudrait combattre Bonaparte, il se récusa; Jourdan, que ses revers avaient rendu timide, fit de même.

» Barras, désespéré, tenta de se rattacher au général. Il l'invite à dîner, et, par une fausse manœuvre, au lieu de le gagner l'éloigne si bien, qu'en le quittant il va donner sa parole à Sieyès, qui déjà le circonvallonnait. Une querelle eut lieu au Luxembourg, où Bonaparte était venu; elle fut la déclaration de guerre; après cette rupture, on marcha rapidement.

» Une conférence secrète eut lieu. Là vinrent le général Bonaparte, Roger Ducos, Talleyrand, Cambacérès, Fouché, Regnauld, Cabanis, Bruix, Monge, Bessières, Lucien-Joseph Bonaparte, Sieyès, qui présidait, prééminence qu'il espérait conserver après la révolution prochaine. Là tout fut réglé, discuté, prévu; alors Sieyès se mit à dire:

— Il ne nous reste plus qu'à dresser la constitution à proposer.

BONAPARTE. — Avez-vous peur qu'elle fasse faute?

» Et s'emparant d'un vers de Voltaire dans la tragédie de Tancrède,

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

SIEYÈS. — Pourquoi les attendre? J'en ai composé une bien complète.

BONAPARTE *vivement.* — Et vous avez bien fait; cela nous sauvera, l'ennui du travail, ou la peine de la recherche. Gardez-la dans votre bureau secret et la chose faite, vous nous la présenterez ; je la vois déjà acceptée, car c'est, tout me l'affirme, le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

» Et Sieyès de se rengorger, et Bonaparte d'esquiver ce qu'il redoute le plus, comptant bien, plus tard, repousser cette charte ridicule. On détermina le jour du combat politique ; ce dut être le 18 brumaire ou 10 novembre 1799. Le 17 on passa la nuit à écrire les lettres de convocation des membres des deux Conseils, en ayant grand soin d'oublier la remise de celles des députés ennemis ou suspects de l'être.

» A minuit, une lettre du général, adressée à Lefèvre, commandant la place de Paris, le pria de venir chez lui le 18 à six heures du matin. La réponse fut telle qu'il fallait pour la réussite du plan. D'un autre côté, des affidés, des amis, et quelques uns de ces hommes qui font des affaires d'autrui la leur propre, allèrent de çà, de là, prévenir les officiers en retraite, en réforme, en congé, de toutes armes, qui se trouvaient à Paris, ceux de la garde nationale attachés à Bonaparte dès après le 13 vendémiaire, d'avoir à se rendre au même lieu, et à la même heure.

» Aucun n'y manqua : l'aube du 18 brumaire brillait à peine que le quartier, la rue de la Vic-

toire, la longue avenue, la cour de la maison du général, le petit jardin, les grands appartements furent encombrés de la foule croissante des militaires empressés à se ranger sous le commandement de Napoléon. A six heures, Lefèvre parut ; il causa quelque temps avec le maître du lieu, et, sur la parole que ce dernier lui donna d'être avant peu d'instants investi légalement de l'autorité suprême militaire, il alla aussitôt faire diriger les troupes composant la garnison de Paris sur les boulevarts, les Champs-Élysées et la place de la Révolution, ci-devant Louis XV, et depuis de la Concorde.

» En même temps le Conseil des Anciens, convoqué par la commission des inspecteurs de la salle, se rassemblait. Aussitôt qu'il y eut assez de membres présents pour pouvoir ouvrir la séance, Cornudet se mit à pérorer et déclara connaître une conspiration prête d'éclater. Cette même journée, ayant pour but de dominer les deux Conseils, le Directoire, et de les contraindre à proclamer la constitution de 1793, épouvantait les honnêtes gens ; selon lui, des groupes liberticides, ennemis de l'ordre et de la paix, parcouraient Paris, excitant les faubourgs à la révolte : ce devait être un autre 31 mai, un autre 1^er^ prairial, un second 13 vendémiaire, mais mieux combiné, plus périlleux surtout. Que, dans ce danger, et pour conserver au pouvoir exécutif sa force, aux Conseils leur

indépendance, il demandait qu'en vertu des articles de la constitution de l'an VIII, où le cas était prévu, le Conseil des Anciens, usant de son droit, transportât à Saint-Cloud la résidence provisoire du Directoire et des deux Conseils; que, pour défendre la représentation nationale et pour comprimer ses ennemis, le même Conseil des Anciens nommât un général dont la vaillance, le génie et la réputation assurassent l'indépendance du gouvernement.

» Cela débité rapidement, il lut le projet de décret ainsi conçu :

» ARTICLE I. Le Corps-Législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais.

» ARTICLE II. Ils y seront rendus demain, 19 brumaire, à midi. Toute continuation de fonction, de délibération, est interdite ailleurs et avant ce temps.

» ARTICLE III. Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret; *il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale.*

» Le général commandant la 17e division militaire (celle de Paris), la garde du Corps-Législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui se trouvent à Paris, dans le rayon constitutionnel, etc., sont immédiatement mis sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qua-

lité. Tous les citoyens lui prêteront main-forte à sa première réquisition.

» ARTICLE IV. Le général Bonaparte est appelé dans le sein du Conseil pour y recevoir une expédition du présent décret et prêter serment ; il se concertera avec les inspecteurs des deux conseils.

» ARTICLE V. Le présent décret sera *de suite* transmis au Conseil des Cinq-Cents et au Directoire exécutif ; il sera imprimé, affiché, promulgué dans toutes les communes de la République par des courriers extraordinaires. »

» La teneur de ce décret parut étrange et suspecte à certains ; d'autres s'étonnèrent de cette insurrection, qui faisait prendre de telles mesures sans qu'on la vît en mouvement. Ceux-là voulaient des explications et demandaient des preuves : on les battit avec la tactique des corps délibérants, le vœu hâtif de la majorité ; elle décida la translation si vite, que les députés, non convoqués, trouvèrent en arrivant le coup d'État consommé. D'une part on transmit aux Cinq-Cents le décret qui, rendu constitutionnellement, dut être exécuté, nonobstant la mauvaise humeur des républicains, qui ne cessaient de crier à la tyrannie.

» Bonaparte, tout habillé et en grand costume, attendait au milieu d'une multitude armée le fatal décret ; un messager d'État le lui apporta : aussitôt, montant à cheval, il courut vers les Tuileries, et pénétrant dans le jardin où déjà on avait intro-

duit dix mille hommes, il se présenta au front des demi-brigades, environné d'un nombreux et brillant état-major, fit lire par Regnauld de Saint-Jean-d'Angely le décret, et puis s'adressant aux troupes, leur dit d'une voix fortement accentuée :

« Soldats,

» Le décret extraordinaire du conseil des Anciens est conforme aux articles 102 et 103 de la Constitution; il m'a remis le commandement de la ville et de l'armée.

» Je l'ai accepté pour seconder les mesures qu'il va prendre, et qui sont toutes en faveur du peuple.

» La République est mal gouvernée depuis deux ans; vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux; vous l'aviez célébré avec une union qui m'impose des obligations que je remplis. Vous remplirez les vôtres, et vous seconderez votre général avec l'énergie, la confiance et la fermeté que j'ai toujours vues en vous.

» La liberté, la victoire et la paix replaceront la République au rang qu'elle occupait en Europe, et que l'ineptie ou la trahison a pu seule lui faire perdre. »

» Ces paroles enflammèrent ceux qui les entendirent et ceux à qui on les répéta. L'attaque directe contre le gouvernement du Directoire fut applau-

die: dès lors le seul pouvoir existant fut Napoléon. Celui-ci, certain désormais de l'assentiment de l'armée, entra avec le même cortége dans la salle des Anciens, auxquels il parla ainsi :

« Citoyens Représentants,

» La République allait périr, votre décret vient » de la sauver ; *malheur à ceux qui voudraient s'op-* » *poser à son exécution !* Aidé de tous mes compa- » gnons d'armes (1), rassemblés ici autour de » moi, je saurai prévenir leurs efforts : on cher- » che en vain des exemples dans le passé pour » inquiéter vos esprits ; rien, dans l'histoire, ne » ressemble au XVIII^e^ siècle, et rien, dans ce siècle,

(1) Bernadotte ne voulut prendre aucune part au 18 brumaire ; il était venu ce même jour à sept heures du matin chez Bonaparte, amené par Joseph Bonaparte, son beau-frère, et il portait un habit bourgeois. Le général, dans un entretien de quelques minutes, lui apprit tout ce qui devait avoir lieu. Bernadotte répondit : — Je ne veux point prendre part à un acte de rébellion.

Bonaparte, fâché de ceci, essaya de gagner ce ferme courage, et ne pouvant y parvenir, lui dit : — Au moins, me donnerez-vous votre parole d'honneur de ne rien entreprendre contre moi. Bernadotte répliqua : — Je vous la donne comme simple citoyen ; mais si le Directoire me charge de le défendre, je le ferai. Cela dit, il se retira. Les ordres du Directoire ne furent point le chercher et lui resta impassible. — *Histoire secrète du Directoire*, p. 363 et 364, t. IV.

» ne ressemble à sa fin. *Nous voulons la répu-*
» *blique*, nous la voulons fondée sur la vraie li-
» berté, sur le système représentatif; nous l'au-
» rons, je le jure en mon nom et au nom de
» mes compagnons d'armes. »

» Les généraux, les officiers, élevant la voix, étendant les bras, consacrèrent par leur assentiment ce qui venait d'être dit. Un représentant s'avisa de demander la parole ; on la lui refusa en s'appuyant sur le texte constitutionnel, et la séance fut levée précipitamment. Au Conseil des Cinq-Cents les républicains prétendirent aussi pérorer ; Lucien, leur président, en leur donnant lecture des articles 102 et 103, leur ferma pareillement la bouche, en les ajournant à Saint-Cloud pour le lendemain.

» Ce serait donc à Saint-Cloud que l'on combattrait. Les jacobins, déterminés à soutenir la lutte, et redoutant tous les généraux en réputation, firent la dernière école, celle de menacer les bonapartistes avec Santerre. Or, nommer ce général sans-culotte, c'était évoquer les fureurs révolutionnaires. Aussi le seul nom du *général Mousseux* (il vendait de la bière) rallia autour de Bonaparte les royalistes, le commerce, les capitalistes et les indifférents.

» Une estafette parut sur ces entrefaites à la porte fermée du Luxembourg, parce que, dans ce moment, Sieyès, à la grande jubilation de Bar-

ras, de Gohier, de Moulin, ses collègues, prenait une leçon d'équitation; et certes on pouvait dire que la politique, à cheval, avait mauvaise grâce. Sieyès, habillé ni en directeur ni en militaire, portait un sabre et deux pistolets passés à sa ceinture: cela était plaisant pour un ex-grand-vicaire. L'estafette apportait un billet de Cambacérès prévenant Sieyès de la victoire. Aussitôt celui-ci et Roger Ducos, qu'il fit prévenir, partirent au galop après avoir écrit leurs démissions de membres du Directoire, et vinrent se ranger autour de Bonaparte, qui passait attentivement la revue des troupes.

» Barras, voyant l'espèce de fuite de Sieyès, sans en comprendre la cause, conjectura qu'il allait faire une promenade du matin; lui fut prendre un bain. En cet instant, Gohier, qui venait, pour la première fois, d'apprendre le coup d'État du conseil des Anciens; Gohier, qui, ce même jour, était invité par madame Bonaparte à venir déjeuner chez elle, entra chez Barras comme il sortait de l'eau, et lui conta ce qui se passait.

Barras. — Maugrebleu de mon aveuglement.... Oh! le..... Il nous a tous joués.

Gohier. — Et moi qui devais aller ce matin prendre avec lui une tasse de café!

Barras *riant*. — Et en échange il va, lui, prendre autre chose.

Gohier. — Je suis furieux; repoussons cette

attaque. Le pouvoir est à nous, voulez-vous le défendre ?

BARRAS. — Oui, si on ne nous trahit pas.

GOHIER. — Habillez-vous ; je vais chercher Moulin ; accourez nous joindre : nous délibérerons sur ce qu'il y a à faire.

Gohier s'en va ; Barras se vêtit, fait appeler Bottot, son secrétaire, son homme de confiance, et le dépêche en beiyeur aux Tuileries, sans mission aucune, mais pour voir ce qui s'y passe et rapporter ce qu'on y dit. Comme Bottot partait, Talleyrand-Périgord et l'amiral Bruix, ministres secrets du général, pénètrent au Luxembourg et dans la salle de bain de Barras. Celui-ci les accueille, les entraîne dans son cabinet et leur dit :

— Citoyens, que venez-vous me proposer : le combat ou une alliance ?

BRUIX. — Citoyen directeur, l'option vous appartient.

TALLEYRAND. — Et, pour mieux vous rendre hommage, on remet le choix à votre sagacité. Le moment est périlleux, difficile même, et celui qui nous envoie s'imagine que, lassé de tant de travail infructueux, vous préféreriez vous retirer en paix des affaires plutôt que de consumer votre vie dans leur pénible tracas.

BARRAS, *s'inclinant et d'un ton railleur*. — Je remercie *Monseigneur d'Autun* de sa conviction en ma nonchalance ; néanmoins je ne l'écouterai pas

aujourd'hui, où je suis contraint par mon serment, mon devoir et mon droit, de soutenir le pacte constitutionnel.

TALLEYRAND. — Vous en aurez d'autant plus de peines et de gloire que vous resterez seul exposé aux coups de l'orage.

BARRAS. — Et mes collègues ?

BRUIX. — Deux. Les citoyens Sieyès et Ducos ont donné leur démission, que nous vous remettons en double copie.

BARRAS. — Mais Gohier et Moulin ?

TALLEYRAND. — En êtes-vous à faire fond, pour combattre contre le général Bonaparte, sur une tête à perruque et sur un sabre de bois ?

BARRAS. — Il est vrai qu'un avocat et qu'un général de 93... Et Bernadotte ?

BRUIX. — Nous venons de le rencontrer en habit de ville, un matin de combat ; ne marque-t-il point par là sa résolution de demeurer tranquille.

BARRAS. — Et Jourdan ?

TALLEYRAND. — Remonté sur son écrevisse, je doute qu'il vous serve beaucoup (1).

(1) Le général Jourdan, militaire estimable, a été souvent malheureux. Lors de ses grands échecs, en 1799, une caricature le représenta monté sur une écrevisse, avec ces mots au bas :

*Et tu Jordanis quia conversus est et retrorsum ?*

PSAUMES DE DAVID, *in exitu Israël.*

Et toi Jourdain qui te fait ainsi rebrousser en arrière ?

BARRAS, *impatienté*. — Moreau, au moins ?

TALLEYRAND. — Oh ! celui-là fait mieux. Il a reçu avec reconnaissance la charge de général inspecteur du Luxembourg ; c'est-à-dire qu'il est en position de vous garder prisonnier...

BARRAS, *éclatant*. — Ah ! le poltron ; il jalouse : il déteste Bonaparte, et le voilà son sicaire ; ce Jean..... farine finira mal... Que dois-je donc faire ?

» Cette question amenant la position sur un terrain naturel, Talleyrand démontra facilement à Barras l'impossibilité de toute résistance, et combien, au lieu de livrer bataille, il gagnerait gros à s'avouer vaincu. On traita franchement certains articles secrets, où tout fut résolu à la satisfaction du Directeur. Celui-ci, homme de sens et de réflexion lorsqu'il le voulait, pesant d'une part sa déconsidération, sa paresse, son isolement, et de l'autre voyant son rival traînant après lui les législateurs, les fonctionnaires, le peuple et l'armée, se détermina à céder, et sur-le-champ, sans disputer davantage, il écrivit et signa la démission suivante, dans laquelle Talleyrand glissa quelques mots, et qui fut adressée à Gohier.

« CITOYEN PRÉSIDENT,

» Engagé dans les affaires publiques uniquement par ma passion pour la liberté, je n'ai » consenti à partager la première magistrature

» de l'État que pour le soutenir dans ses périls, » par mon dévouement, pour préserver des atteintes de ses ennemis les patriotes compromis » dans sa cause, et pour assurer aux défenseurs » de la patrie les soins particuliers qui ne pouvaient leur être plus constamment donnés que » par un citoyen anciennement témoin de leurs » vertus héroïques, et toujours touché de leurs » besoins.

» L'admiration qui accompagne le retour du » guerrier illustre à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire; les marques éclatantes de confiance que lui donnent le Corps-Législatif et le décret du Conseil des Anciens, » m'ont convaincu que, quel que soit le poste où » l'appelle désormais l'intérêt public, les périls de » la liberté sont surmontés et les intérêts de l'armée garantis.

» Je rentre avec joie dans les rangs des simples » citoyens, heureux, après tant d'orages, de remettre entiers et plus respectables les destins » de la République, dont j'ai partagé le dépôt.

» Salut et fraternité,

» *Signé* BARRAS. »

» Barras ayant achevé rapidement cette œuvre, où une phrase déplaisait beaucoup à Bonaparte, dit à Talleyrand :

— Vous venez de faire un ouvrage majeur, il

vous vaudra un bon bénéfice, et vous, citoyen Bruix, d'un confrère allez faire un maître!

» Il achevait de parler et les deux émissaires allaient lui répondre, lorsque, après avoir vainement essayé d'ouvrir la porte du cabinet, dont Talleyrand avait avec à propos poussé les verroux, on heurta. Barras, regardant par la serrure, et parlant au travers.

— Qui veut venir à moi?

Moulin et Gohier. — Vos collègues, citoyen Directeur.

Barras. — Dans quel dessein?

Gohier. — Mais pour régler avec vous ce qu'il convient de faire.

Barras. — Avec moi? cela ne se peut dorénavant, je ne suis plus directeur.

Moulin. — Quel conte!

Barras. — Histoire réelle; je viens de faire partir ma démission.

Gohier. — Pourquoi ce badinage?

Barras. — Prenez le même chemin, le seul ouvert à une retraite honorable.

Gohier. — Mais laissez-nous entrer.

Moulin. — Expliquez-nous au moins...

Barras. — A quoi bon! Que vous dire? Je me suis démis. Je sors du bain, je vais entrer dans mon lit, dormir, rêver à mieux qu'à la réalité; bon soir, mes ex-collègues.

» Ceux-ci, confondus, insistent; lui tient bon.

Eux, enfin, comprennent que c'est un parti pris, et ils s'éloignent. Où vont-ils ?... Eh ! comme tout le monde, aux Tuileries. Arrivés devant Bonaparte, celui-ci leur dit :

— Ah ! citoyens, vous voilà ; j'étais certain de votre venue, et que vous ne tiendriez pas à conserver une autorité impuissante désormais pour la gloire et la prospérité nationales.

GOHIER. — Général, mon collègue et moi, loin d'abandonner la constitution, nous voulons sauver la République.

BONAPARTE. — C'est s'y prendre tard, lorsque surtout la constitution s'écroule.

GOHIER. — Cela n'est pas ; ceux qui le prétendent sont les ennemis de la patrie.

BONAPARTE. — Alors, qualifiez ainsi tous les Français.... Coupons court à ces causeries vaines : je garderai, je défendrai un pouvoir que je n'ai pas reçu de vous, mais des Conseils.

» Ici, un rapport de police envoyé par Fouché instruisit le général que Santerre devenait l'homme des jacobins et que des nœuds de famille l'unissaient à Moulin. Alors, il se tourna vers celui-ci, et lui demanda s'il était parent de Santerre. Moulin répondit négativement, ajoutant toutefois qu'il était son ami, et que c'était un patriote excellent.

BONAPARTE. — Soit ! mais s'il continue à faire des démonstrations hostiles, je le fais saisir, juger

et fusiller comme rebelle et pris les armes à la main.

MOULIN. — Santerre accourt à l'aide de la patrie quand un péril la menace.

BONAPARTE. — Oui, elle est en danger; mais qui l'y a mise? les sans-culottes. Je n'ai besoin, pour la défendre, que de mes soldats et de mon épée... Au reste, il n'y a plus de Directoire, trois de ses membres ont abdiqué; faites de même, sinon vous jouerez gros jeu.

» A ces mots, Gohier allait entamer une plaidoirie : le général, appelé ailleurs, le quitta brusquement; les directeurs, alors, rentrèrent au Luxembourg, suivis de Moreau, leur geôlier, qui demanda niaisement à Moulin où il se logerait.

— Dans l'antichambre, répondit-il : c'est le poste des laquais et des archers.

» Barras fut contraint de partir pour sa terre de Grosbois; Gohier se démit; Moulin se sauva, déguisé en femme, et ainsi finit le Directoire, qui eut pour toute oraison funèbre ces reproches foudroyants que lui adressa Bonaparte, en parlant à Bottot.

» Qu'a-t-on fait de cette France que j'avais laissée si brillante? J'avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; j'avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers; j'avais laissé les millions de l'Italie, et d'effrayantes dilapidations ont dévoré le trésor de la République; la confiance renais-

sait lors de mon départ, à mon retour elle était remplacée par des lois spoliatrices et par la misère. Que sont devenus cent mille soldats français que je connaissais tous? ils sont morts!

» Pendant tout ce jour, l'émotion, l'anxiété de Paris furent extrêmes, mais l'universalité de ses habitants embrassa la cause de Bonaparte, qui devint celle de la nation. Les jacobins, consternés de cette approbation générale, n'osèrent pas remuer. Ainsi se passèrent le jour et la nuit. Les députés, des troupes, d'innombrables curieux, se dirigèrent vers Saint-Cloud le 19 brumaire (11 novembre 1799), dès le matin. L'ouverture des séances était fixée à midi; des causes secondaires la reculèrent à deux heures. Pendant ce retard, des jacobins mêlés à la troupe l'endoctrinaient; je m'en aperçus, j'en instruisis Cambacérès, qui courut le dire au général. Lui, s'adressant à Lannes et à Marmont:

— Hâtez-vous, leur dit-il, de donner aux soldats l'ordre de faire feu ou de sabrer quiconque sèmera parmi eux la discorde et excitera à la désobéissance au décret des Conseils.

» Sieyès, Ducos ne quittaient pas Bonaparte, qui, sans les consulter, parait, avisait, faisait face à tout. Ils avaient une voiture pour fuir en cas de revers, et, Cambacérès, avec un télescope de poche en main, interrogeait l'espace. Bernadotte était demeuré à Paris; Jourdan et Augereau se tenaient à l'écart. Des émeutiers annonçaient

tantôt la marche contre Saint-Cloud de Gohier, Moulin et Santerre; tantôt celle de Paris, soulevé en faveur du général. Augereau, passant auprès de celui-ci, lui dit :

— Tu es en mauvaise posture.

BONAPARTE. — C'était pire à Arcole, et j'ai battu l'ennemi.

AUGEREAU. — Pour plus d'exactitude, dis *nous avons battu*.... et il s'en alla plus loin.

» Les Conseils, enfin, se réunirent. Aux Cinq-Cents on se souleva presque d'abord, et de tous côtés on cria : *Vive la constitution! Pas de dictature, rien que la république! A bas le despotisme! A bas les conspirateurs!*

« Oui, s'écrie le fougueux Delbrel, la constitu-
» tion ou la mort... Les baïonnettes ne nous épou-
» vantent pas!... Nous sommes libres ici autant
» que nous le serions à Paris. Point de dictature,
» point de nouvelle constitution ! »

» D'autres, non moins emportés, attaquent Lucien Bonaparte, leur président. On l'accuse, lui aussi, de cacher sous de fausses vertus son ambition réelle.

» Lucien reste d'abord muet; mais enfin, poussé à bout, il rappelle les agitateurs à l'ordre.

» On lui répond qu'il n'en a plus le droit, qu'il est un traître. On lui conseille d'aller joindre son frère. Le député Grandmaison, par une mesure de haute portée, veut que tous les députés prêtent à

l'heure même, et individuellement, le serment de fidélité à la République et à la constitution de l'an III. C'est une arme terrible contre le nouveau projet ; la majorité approuve, et on commence l'appel nominal. J'étais dans la salle, à mon poste : je vois le danger, je sors de l'Orangerie, où les Cinq-Cents sont assemblés, et je vais tout dire à Bonaparte. Il consulte Sieyès qui, ayant perdu la tête, divague sans rien conseiller. Fouché, plus habile, et qu'il interpelle à son tour, le pousse vers les Conseils. Il doit leur parler, et les gagner peut-être; « Dans tous les cas, ajoute-t-il, passez-vous d'eux, » et faites croire que vous agissez selon leurs vues. »

» La démarche est hardie, inconstitutionnelle, mais forcée. Bonaparte le conçoit, et il va d'abord aux Anciens. Sa présence étonne, des murmures s'élèvent : ses partisans réclament le silence, la curiosité les appuie ; le général a la parole. Bien que l'émotion le suffoque, pourtant on ne perd pas un mot de son discours, moins débité couramment que lâché par saccades.

CITOYENS REPRÉSENTANTS !

« Vous êtes sur un volcan.... Permettez-moi » quelques explications.... Vous avez cru la Répu- » blique en danger.., vous avez transféré le Corps- » Législatif à Saint-Cloud..., vous m'avez appelé » pour assurer l'exécution de vos décrets..., je » suis sorti de ma demeure pour vous obéir, et

» déjà on nous abreuve de calomnies, moi et mes » compagnons d'armes... : on parle d'un nouveau » Cromwel, d'un autre César.... Si j'eusse voulu » d'un tel rôle, il m'eût été facile de le prendre » au retour d'Italie..., au moment du plus beau » triomphe..., lorsque l'armée et les partis m'in- » vitaient à m'en emparer.... Je ne l'ai pas voulu, » je ne le veux pas aujourd'hui... Ce sont les dan- » gers seuls de la patrie qui ont éveillé mon inté- » rêt et le vôtre.... La patrie si vivement menacée, » au dehors par la coalition des rois, que les im- » prudences du Directoire ont provoquée, est dé- » chirée au dedans par la guerre civile et la dis- » corde en permanence.... La Vendée n'est pas » écrasée..., les royalistes du Midi quittent à » peine les armes..., ils les reprendront au pre- » mier signal.... Prévenons tant de maux, sau- » vons les deux choses pour lesquelles nous avons » fait tant de sacrifices, la liberté, l'égalité.... »

» Napoléon, vivement agité, se lançait dans des phrases oiseuses. Par bonheur qu'en cet endroit de son discours le député Langlès, venant à l'interrompre avec une aigreur impatiente, lui cria :

— Parlez donc aussi, général, de la constitution.

» Lui à ces mots frémit, son génie s'irrite, ses idées s'éclairent, et désormais de sa bouche puissante sortent des phrases brûlantes auxquelles le pinceau du génie donne une couleur si éclatante.

— La constitution !!!.. vous l'avez violée au 18

» fructidor, vous l'avez violée au 22 floréal, vous » l'avez violée au 30 prairial. La constitution!!!... » elle est invoquée par chaque faction, et elle est » violée par toutes.... Ceux que vous soutenez aujourd'hui, lorsque hier vous compreniez la nécessité de vous en défaire, sont venus me proposer de renverser cette constitution, qu'eux aussi » parlent de maintenir. Barras, Moulin, qui sont » vos hommes, consentaient à me vendre la République, à condition que je la partagerais avec » eux. J'ai repoussé les offres de toutes les factions, parce que je ne peux être que d'un seul » parti, celui de la France. En acceptant le commandement, je ne me suis reposé que sur votre » sagesse; je n'ai pas compté sur le Conseil des » Cinq-Cents, qui est divisé, sur le Conseil des » Cinq-Cents, où il se trouve des hommes qui » voudraient nous rendre la Convention, les comités révolutionnaires et les échafauds; sur les » Cinq-Cents, où les chefs de ce parti viennent » de prendre séance en ce moment; sur les Cinq-» Cents, d'où viennent de partir des émissaires » chargés d'aller organiser un mouvement à Paris. Que ces projets criminels ne vous effraient » point? Représentants du peuple; environné de » mes frères d'armes, je saurai vous en préserver; » j'en atteste votre courage, vous et mes braves » camarades; vous, aux yeux de qui on voudrait » me perdre comme un ennemi de la liberté, vous,

» grenadiers, dont j'aperçois les bonnets; vous, » braves soldats dont j'aperçois les baïonnettes que » j'ai si souvent fait tourner à la honte de l'en- » nemi, à l'humiliation des rois, et que j'ai em- » ployées à fonder des Républiques... Si quelque » orateur payé par l'étranger parlait de me mettre » hors la loi, qu'il prenne garde de porter cet ar- » rêt contre lui-même : s'il parlait de me mettre » hors la loi, j'en appellerais à mes compagnons » d'armes, à vous, braves soldats, que j'ai tant de » fois menés à la victoire, à vous, braves défen- » seurs de la République, avec qui j'ai partagé tant » de périls, pour affermir la liberté et l'égalité. Je » m'en remettrais à mes amis, au courage de vous » tous et à ma fortune. »

« J'achève, » poursuivit-il, content de l'effet qu'il venait de produire, « en invitant le Conseil à » se former en comité et à prendre les mesures » nécessaires que l'urgence des circonstances » exige impérieusement. »

» Des applaudissements, des vivats répétés, toutes les marques de l'enthousiasme, Bonaparte invité aux honneurs de la séance, lui prouvèrent clairement qu'il avait atteint le but. Mais, victorieux sur ce point, il crut devoir se rendre au Conseil des Cinq-Cents. On venait d'y recevoir la démission de Barras, dont on faisait la deuxième lecture, lorsque le général parut, suivi de quatre grenadiers. L'assemblée, mal disposée déjà, et à la vue

MIRABEAU

(Honoré Gabriel Riquetti Comte de)

Né en 1749. Mort en 1791.

Gravé par A. Lefevre

Publié par PH Krabbe.

son danger m'épouvante ; j'en fais part au général par un mot d'écrit, que Fabre de l'Aude va porter. Peu après un détachement de grenadiers paraît, qui entraîne Lucien. Lui, dès qu'il est libre, monte aussi à cheval, revêtu de son costume de président, et d'une voix forte parle aux bourgeois et à la troupe en ces termes :

« CITOYENS ET SOLDATS,

» Le président du Conseil des Cinq-Cents vous » déclare que l'immense majorité de ce Conseil » est en ce moment sous la terreur de quelques » *représentants du peuple à stylets*, qui, assiégeant la » tribune, présentent la mort à leurs collègues et » enlèvent les délibérations les plus affreuses.

» Je vous déclare que ces brigands audacieux, » soldés, sans doute, par l'Angleterre, se sont » mis en rébellion contre le Conseil des Anciens » et ont osé parler de mettre *hors la loi* le géné- » ral chargé de l'exécution de son décret, comme » si nous étions à ces temps affreux de leur règne, » où ces mots : *hors la loi*, suffisaient pour faire » tomber les têtes les plus chères à la patrie.

» Je vous déclare que ce petit nombre de fac- » tieux se sont mis eux-mêmes hors la loi, par » leur attentat contre la liberté de ce Conseil. Le » nom du peuple français est le jouet de ces » misérables. Je confie aux guerriers le soin de » délivrer la majorité des représentants, afin que,

» délivrée des stylets par les baïonnettes, elle » puisse délibérer sur le sort de la République.

» Général, vous soldats et vous tous citoyens, » vous ne reconnaîtrez pour législateurs de la » France que ceux qui vont se rendre autour de » moi; quant à ceux qui resteront dans l'oran- » gerie, que la force les expulse; ces brigands ne » sont plus les représentants du peuple, *mais les* » *représentants du poignard!* Que ce titre leur reste, » qu'il les suive partout, et que, lorsqu'ils ose- » ront se montrer au peuple, tous les doigts les » désignent sous ce nom mérité de *représentants* » *du poignard!* Vive la République!!! »

» Les citoyens, la ligne, la garde du Conseil approuvent, applaudissent. Tous jurent obéissance au général, qui, voulant par un acte décisif profiter des événements, donne à Murat l'ordre impérieux de disperser un Conseil en délire.

» Murat et Leclerc partent ensemble, suivis de soldats; un roulement de tambours les annonce. Les Cinq-Cents, livrés à l'anarchie depuis que Lucien les a quittés, se taisent à ce son menaçant. Murat en profite et leur dit :

« Le général en chef ne pouvant plus répon- » dre de la sûreté du Conseil, invite ses membres » à se retirer. »

» Étonnés d'une telle injonction, les députés se récrient, quelques uns vont parler et l'agitation renaître; mais Leclerc, d'un ton plus élevé, ajoute :

« Représentants, retirez-vous; le général a » donné des ordres que l'on va exécuter. »

— Qui le fera? dit Destrem. — Les soldats sont des parricides! s'écrie Daubermenil. — Vous serez tous mis hors la loi, ajoute Lesage-Senault.

» Alors, Murat enflant sa voix, qui retentit comme le tonnerre, dit :

« Par ordre du général en chef Bonaparte, qu'on » évacue la salle!... Grenadiers, en avant!!!... »

» Aux glapissements, aux hurlements des sauvages républicains, succède le mutisme de la terreur..... Les tambours battent la charge..... Le détachement s'avance, la baïonnette en avant... Oh! pour cette fois, les Decius, les Cassius, deviennent des lièvres timides; les plus braves, glacés d'épouvante, tombent ventre à terre sous les bancs; d'autres, à genoux, implorent leur grâce, comme si on voulait leur faire mal; presque tous ouvrant les portes, les fenêtres, partent de l'Orangerie, fuient par les couloirs, les autres salles, dans le jardin, dans le parc, laissant çà et là le sol jonché, non de cadavres, mais de manteaux, de toges, de ceintures, de toques, dont ils se dépouillent afin de pouvoir s'évader sans être reconnus.

» Le même soir on ramassa un certain nombre de membres des Cinq-Cents qui, unis avec ceux des Anciens non en fuite, déclarèrent que Bonaparte avait bien mérité de la patrie. On ajouta la sup-

pression du Directoire, la suspension des deux Conseils, la formation d'une commission consulaire composée de Sieyès, Roger Ducos et Bonaparte, qui, avec deux commissions législatives, reverraient la constitution et l'amélioreraient. Soixante-un membres des deux Conseils furent frappés d'interdiction, et le nouveau pouvoir exécutif fut installé avant minuit. Le 19 brumaire, la République prit fin, et le règne de Napoléon Bonaparte commença, déguisé d'abord sous le fantôme consulaire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE.

Préface..... P. v

1810 et 1820, ou la double ère des géants et des nains (juvénale). xj

SOIRÉE PREMIÈRE.

Trois gouvernements. — Trois consuls. — Une soirée au palais du Luxembourg. — *Interlocuteurs :* Joséphine, les citoyennes Bacchiochi, Leclerc, Campan, de Beauharnais; les citoyens Fabre de l'Aude, Ozun, La Grange, Laplace, Berthollet, Lannes, Leclerc, Marmont, Murat. — Un intrus. — Une épître. — Selle à tous chevaux. — Le soldat mystificateur. — Le poëte. — Napoléon Bonaparte. — Son portrait. — Le troisième consul devenu le premier par un tour d'escamotage. — Propos de Sieyès rapporté par Cabanis... 1

SOIRÉE II.

Portraits de Cambacérès, second consul, et de Lebrun, troisième consul. — *Assistants à la soirée :* Joséphine, la citoyenne de Luçay; les citoyens Ozun, Regnault, Maret. — Cinq cent cinquante ânes ferrés à cinq clous. — Récit de Bonaparte. — Le 1er et le 5 octobre 1789 à Versailles. — Le duc d'Orléans. — Bonaparte, simple officier, à Monceaux. — Madame Roland aux Français avec Bonaparte. — Le 10 août 1792. — D'Orléans devient Égalité..... 15

SOIRÉE III.

Napoléon, Cambacérès, Maret. — Travail interrompu. — Une signature fait rêver un héros. — Dîner sur le pouce. — Détails de jeunesse. — Madame du Colombier. — Un abbé. — Un commandant. — Quelques amis. — Une jeune fille. — L'amour en plein vent. — Un escalier et un médaillon. — Le panier de cerises. — Dénouement commun. — Une jolie femme. — Napoléon victorieux de la beauté. — Triomphe des bonnes mœurs. — Incidents à la suite..... 47

SOIRÉE IV.

Installation solennelle du premier consul aux Tuileries. — Vision singulière. — Première soirée aux Tuileries. — Acteurs de la causerie. — Le caveau de saint Charles Borromée à Milan. — L'homme rouge de la grande pyramide d'Égypte. — Autre récit fantastique..... 75

SOIRÉE V.

Les quatre anecdotes : Les deux maîtresses, récit de Lannes. — La bataille de quatorze jours, ou un autre Josué arrêtant un soleil. — Le homard d'Augereau. — Le spectre et l'officier français, etc..... 123

SOIRÉE VI.

*Assistants à la soirée :* Lannes, Massena, Augereau, Duroc. — Le siége de Toulon en 1793. — Le nouveau gâteau des rois. — Les coalisés à Toulon. — Détails préliminaires. — Napoléon est nommé commandant de l'artillerie. — Le général Cartaux. — Anecdotes relatives à la science militaire. — Travaux de siége. — Course à Marseille. — Cartaux en profite pour faire une sottise. — Propos élégant de Cartaux. — Junot. — La lettre, le boulet et le sable. — La citoyenne Cartaux. — Ses reparties, son bon sens. — Causes du renvoi de Cartaux. — Le médecin-général Doppet. — Fautes de celui-ci. — Mot énergique de Napoléon. — Le général Dugommier. — Les artilleurs parisiens, ou l'armée mise au pas. — Victoire causée par l'impéritie d'un conventionnel. — Prise du général an-

glais O'Hara. — Napoléon, colonel d'artillerie. — Derniers combats, prise de Toulon..... 179

SOIRÉE VII.

On est à la Malmaison. — *Auditeurs :* Joséphine, mesdames de Luçay et de Fontange ; citoyens Lannes, Duroc, Ozun. — Extrait des mémoires de celui-ci. — Lettre de Napoléon. — Portrait de madame de Staël. — Scènes diverses. — Colloque entre Napoléon et madame de Staël..... 207

SOIRÉE VIII.

*Assistants à la soirée :* Napoléon, Joséphine; mesdames de Fontange, de Luçay; MM. Duroc, Ozun, Maret. — Le nombre treize malheureux ou favorable. — Le 13 vendémiaire an IV, récit du général Bonaparte. — Nouvelle constitution. — Insurrection parisienne. — Chefs des insurgés. — Actes des sections et de la Convention. — Le général Menou. — Il fait une faute. — Napoléon entre en scène. — Carnot le propose pour commander les troupes conventionnelles. — Il accepte. — Son colloque avec Menou. — Ses dispositions militaires. — Joachim Murat. — Marche des événements. — Bataille du 13 vendémiaire. — Détails et faits qui eurent lieu pendant ce jour mémorable et après..... 23

SOIRÉE IX.

Cambacérès et Ozun. — Colloque à la Malmaison. — Un fragment des mémoires d'Ozun. — Comment il se lie avec Bonaparte. — Augustin Robespierre. — L'épée du vicomte de Beauharnais. — Joséphine et Eugène. — Eugène chez Bonaparte. — Celui-ci chez Joséphine. — Calomnie détruite. — Portraits de Barras, Rewbell, La Revellière-Lepaux, Le Tourneur, Carnot. — Autre portrait de Barras, par Napoléon. — État-major des onze armées républicaines. — Colloque de Napoléon et de Carnot. — Amours et mariage du général Bonaparte. — Il est nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Son colloque avec Ozun. — Il part..... 271

SOIRÉE X

Napoléon narrateur. — François II. — Lettre curieuse de Beau-

lieu. — Pie VI. — Victor-Amédée. — Ferdinand III, chasseur, pêcheur, cuisinier, législateur, vendeur de marée, etc. — Reine Caroline. — Grand-duc de Toscane. — Don Ferdinand, sonneur de cloches; sa piété, ses amours. — Hercule Renaud; avarice, maîtresse, bâtard. — Venise. — Seconde campagne. — L'officier hongrois. — Suite des opérations militaires. — Junot. — Anecdotes, etc..... 305

SOIRÉE XI.

Préambule historique. — Soirée à Fontainebleau. — Douze amis : Napoléon, Duroc, Bessières, Massena, Davoust, Lannes, Vaubois, Junot, Serrurier, Berthier, Augereau, Marmont. — 1er récit : L'enfant d'Avignon. — 2e L'enfant héros. — 3e Noël le Brise-Cœur ou le brave et beau bâtard. — Salvy-san-Subra ou le petit Gascon... 349

SOIRÉE XII.

Madame Bonaparte dans son intérieur. — Première maison consulaire. — Madame de Rémusat. — Madame de Talhouet. — Madam de Luçay. — Madame de Lauriston. — MM. de Rémusat, Cramayel, Luçay, D...., Salmatoris, Duroc, Auguste Caffarelli, Lauriston, Le Marrois, Rapp, Savary, Lebrun, Estève. — Première soirée solennelle aux Tuileries. — Détails d'étiquette et de costumes. — Napoléon et lord Withwort..... 385

SOIRÉE XIII.

Une seconde insomnie d'Assuérus, ou Napoléon ne pouvant dormir aux Tuileries. — Extrait des mémoires de J.-A. Ozun, lus par Duroc. — Le 18 brumaire, ou un contre cinq. — Causerie de Napoléon avec Ozun. — Conspirateurs. — Bonaparte jouant Sieyès. — Détails concernant la journée du 18 brumaire. — Allocution de Bonaparte au Conseil des Anciens et aux soldats. — Le 18 brumaire. — Faits remarquables de cette journée. — Discours de Bonaparte aux Anciens. — Scène tragique au conseil des Cinq-Cents. — Harangue de Lucien aux troupes. — La charge dans la salle de l'Orangerie. — Fin de la République..... 411

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.